



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



HISTOIRE GÉNÉRALE CIVILE, RELIGIEUSE ET LITTÉRAIRE DU POITOU

PAR

M. LE CHANOINE AUBER

HISTORIOGRAPHE DU DIOCÈSE DE POITIERS

*Et si quidem benè, et ut historiæ competit,
hoc et ipse velim; si autem minus dignè,
concedendum est mihi.*

II. MACHAB., xv, 39.

TOME HUITIÈME

FONTENAY-LE-COMTE
IMPRIMERIE L.-P. GOURAUD

Rue Turgot, 20

POITIERS
LIBRAIRIE BONAMY

Rue des Cordeliers

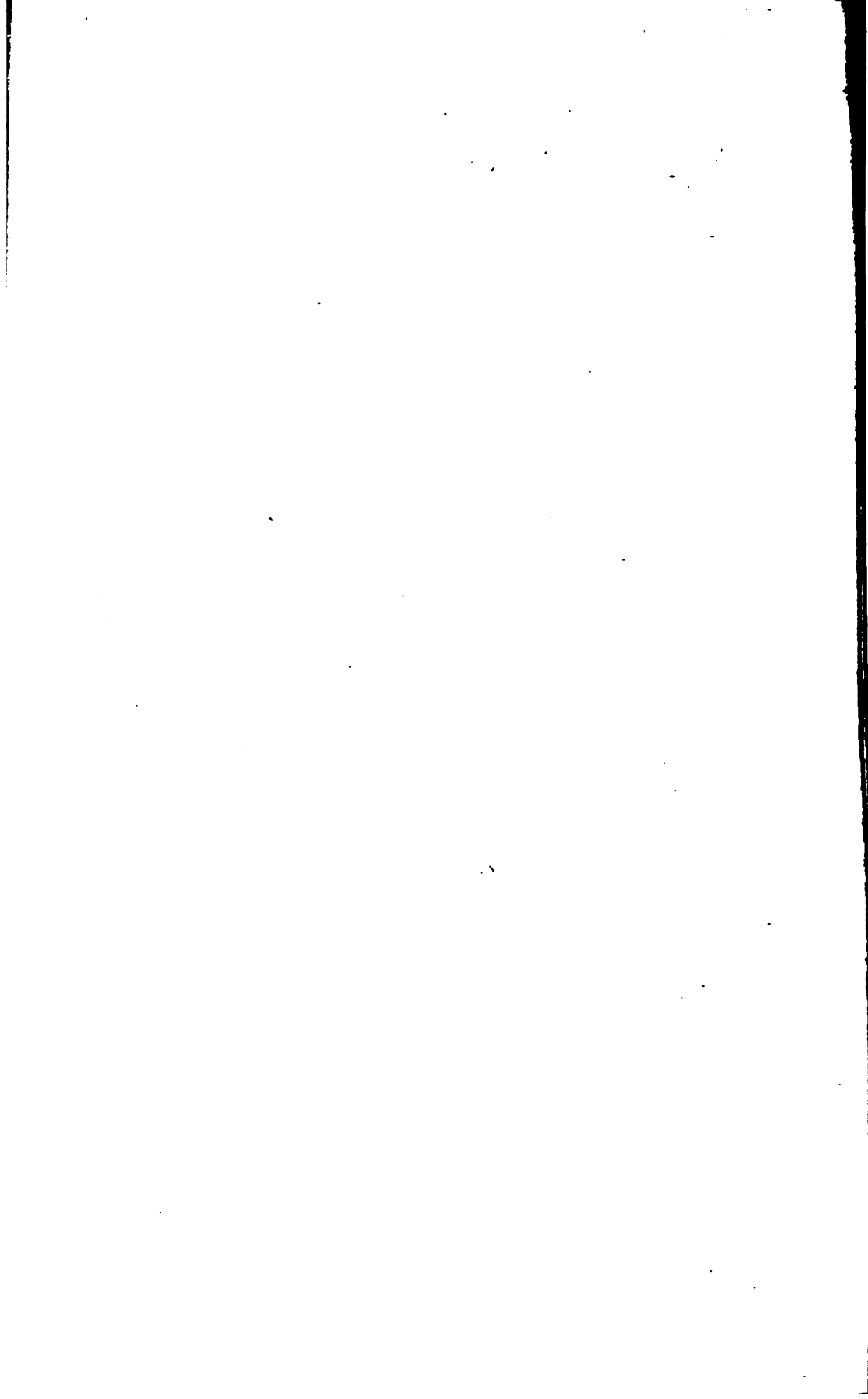
1891



HISTOIRE GÉNÉRALE
DU POITOU

(Aulon)

DQT

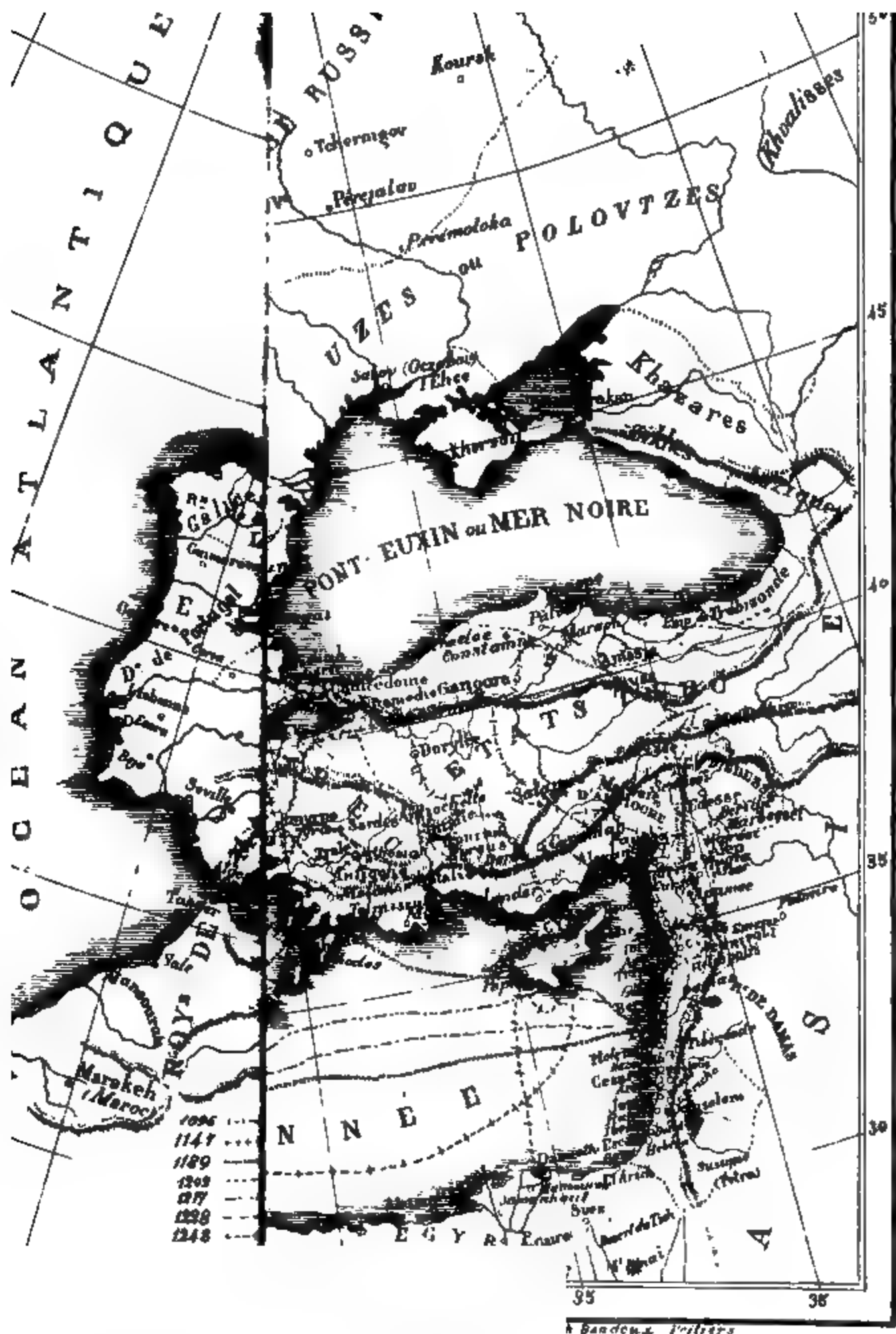


STOIRE GÉNÉRALE
DU POITOU

(A

7 RK
LIBRARY
231A
NOX AND
INDA LON
29 L

231
A



LIVRE LIII

DEPUIS LE PREMIER DIVORCE DE GUILLAUME
JUSQU'À L'AVÈNEMENT
DE GUILLAUME ADELMER AU SIÈGE DE

(De 1112 à 1127)

•

Ce temps est venu où l'historien
de Guillaume IX au point de
conduite particulière, de son g
et de ses mœurs. Ce sont troi
vie qui sont les moins honorabl
ait eu quelqu'un qui le fût. Jusqu'à
vu marcher sans autre éclat que
en des voies où ni la conduite privé
ne l'eût rendu digne de ses père
, tous plus ou moins s'étaient distir
les mérites militaires, des malheurs
supportés noblement. Aucun d'eux
exemple d'une abjection aussi dég
à son gouvernement et aussi ouverte
impression religieuse. Ce dernier
ie dut comprendre qu'avec un profon
ticulièrement sur sa vie parce qu'il
n affligeante à la généralité de ses c
ails d'une si déplorable biograph
une malheureuse ressemblance ave

ÉRALE DU 1

ivons que
des faits q
ielle qu'éc
est vrai q
excuses bai
amanité ! C
ce règne,
onéreuse
laquelle le
r des torts
ables laideu
es années,
par sa p
eil sinon sa
devait pren
es idées le
epos et de
s de sa jeu
disposition
s productio
de quelques
leurs trion
s, emprunt
à l'histoire,
l que dans
tissaient le
le méthode
frivoles : l
volontiers
lent du poé
liers n'avai
leurs pas o
ntés échange
t par un b
it, avaient
siècles un

pas toujours d'accord avec l'austérité.

ir, qui avait toujours séduit le jeune l'atteignit que mieux quand il la sagesse devint incompatible avec et les séductions des sens. encore augmenté par des rivalités modérer les effets, et on cite un ce r avec lequel il s'escrimait souvent les prodigalités. Ce vicomte venait du Duc; des journées entières s'y des et divertissements déplacés, et sprit chrétien, la dignité native. é qui, dans un prince chrétien, so le garantie des bonnes mœurs et

Guillaume toutes ces garanties n'existait sacrifié à ces muses scabreuses dont es cependant n'étaient pas toujours faire ses poésies, qui furent nombre quelques rares pièces ont seules échappés, ne sont pas ce mélange de ga sentiment religieux, ou ces éloges qu'on remarque parfois dans André de Born, Pierre Vidal, et contemporains de Guillaume, soit leur lyre vers l'Orient, en reçoivent la valeur des preux aussi voyants de délivrer le Saint Tombeaux enchaînés par les Maures, et dans leurs vers satyriques ce double gloire le repos du foyer ou le travail et les périls. Guillaume n'est qui nous reste de lui atteste trop ce partir, c'est qu'on l'y force. Après, il n'aura que des brocards et d'inc

LE GÉNÉRALE DU POI

souvenir de malheurs
ns, mais ceux des p
vait pas failli. Bient
rieuse, sans vergogi
e bas étage, dans les
ies qui lui valurent
tout, et beaucoup t
chevalier d'armes, e
iper les dames. » (a).
ent ce qu'on avait vu
nment battu quelquef
jours, confirmait i
libertinage et l'orgi
il renonçait à toute re
en Palestine. Reven
des habitudes meille
en dehors de ses de
pticisme avait d'ailles
ite de ses égaremen
uvaise humeur qui le
npies contre la Prov
ilié. Il croyait moins
persuasions intéress
ssions coupables (b).
oulouse, sa seconde
, lui avait donné h
is fils, l'aîné Guilla
e treize ans à peine
encore sous le toit p
n des habitudes pat
t qu'il devait à leur
rs honoré d'une é

t. des Crois., IV, 238 et suiv.
Hist. des Troubadours, I,
bury, *Hist. rev. Angl.* — O

LE DU POITOU

plus haut plac
de ses touch
r cette condui
ance, devenu le
heureuse comp
à tout sentimen
oncile où l'adu
moment cette p
perdu Guillaur
était plus sépar
rselle répulsio
e, l'estime des
Guillaume, cet
ours un contr
objet.

du bien avait-el
s, un effaceme
honte d'aller
es allures n'av
attacher à une p
l fit enlever e
ntait la mère d
dre de l'histoir
n les assertions
eurs qui trouve
ie anecdote qu

continuelles e
uemment sa
ié à Chateller
quelle, paraît-il
était pas une pa
, et encore m
souvent (1). On
qui ne peut être
joyeuseté impu

STOIRE GÉNÉRALE DU POI

it souvent. Au reste il ne fa
ni dans tout ce qui tou
r se bien convaincre du
op souvent les hommes
sée des passions les plus
pour cette femme allait
t toutes bornes. Il ne pa
i, et avait poussé l'oubli c
re peindre sur son bouc
dre de vue même pendan
agances s'aggravaient et
conversation n'avait pour
ugnantes aux honnêtes
projet de construire à Nic
communauté de femme
sorte de parodie des m
onte de nommer l'abbes
és parmi les dames de qu
sistances vertueuses à s
ces coupables plaisanter
andaleux. Le château de
et l'esprit du temps ne
, même puissant, osât bra
ais le seul fait de cette
z à quel homme on av
t en avoir le peuple qu

parts, on s'indignait de
le respectable n'était plu
ue gémir, mais s'exprim
is réserve de tels exemp
s chagrins de la vertuet
ngtemps d'infidélités dor
e vanter publiquement.
cès appelaient enfin un
int évêque Pierre, dont

GÉRALE DU POITOU (1114)

oute épuisée en de vaines obser-
coupable insensible à tous remor-
éteinte, qui professait l'incrédulité
et ne répondait que par d'insolence
de Dieu et de son évêque ? Il
ès ces impuissantes démarches c
oyen plus efficace peut-être dans
vait alors pour évêque Gérald
l'était déjà en 1101, et généralem
n talent et la régularité de sa v
durer longtemps. Le Duc l'av
ses premières relations avec
l'esprit et la science. Pierre esp
at avec le prince serait favorabl
, Gérard vint à Poitiers, adjura
r et ne reçut que cette réponse in-
anter de cette conversion tu ran-
eigne sur le devant de ta tête
.s. » — Ainsi la manie de rire
iscussion sérieuse par une mauva
oute la logique de l'incrédule.
le menacer de peines canoniques
enait imminente. Mais cette cha-
l'évêque diocésain, le seul qui
pénalité de ce genre. Ce fut don
nouveau, il le fit, puis tempor-
t le commencement de l'année 11
usser plus loin la condescendan-
nouvel avertissement, à tenter
ine résistance dont l'impiété scan-
courut à cette mesure de rigue-
ne que son devoir l'y obligerait,
mplir. Jusqu'à l'un des dimanch
na, il voulait bien attendre enc
u comte.

dès la veille l'évêque était revenu

.E D

il
é au
uis
à ce
té,
omr
vei
l a
rête
t la
r le
, fra
lui-
prer
re
le c
t'ou

e qu
évê
ltea
e a
ic s
ux
re c
uivr

ion,
, le
: pr
orisc
s. l
epu

ne, p
S. M

U PORTOU (1

guerre ; et l
devait le déd
a fortune. On
ier pour la
uxc avaient é
ne à Bertranc
r une somme
ait pas enco
Guillaume I
ine atteint s
l'argent de
et le duché ex
istence pri
t reprendre
te de Toulou
int-Gilles, q
ur toute sa
son fils étai
de la crois
as à des défe
ant avait affai
à maîtriser.
llait à la fois
riche source
14 et presqu
évêque, il s
alors parce
epuis la Ga
omprenait en
de Provence
l'on n'appel
ajours repré
s, d'Agde, de
Nîmes et d'
n, surtout en
us les pays

RE GÉNÉRALE DU

les Alpes et la
posséder comme
ses et si considéra
ant lui laisser es
jours est-il qu'il
ielles ne pouvaie
garder comme le
s injustes destiné
cations les droits
cette manière de
une nouvelle alté
fut pas longue.
use, surpris à l
ésistance prolong
Palestine en 1106
illaume, seigneur
ns, car c'était en
circonstance po
onse, incapable d
a l'usurpateur mal
ahi pour la seco

nant ce qui se pas
ar ce que nous a
e le château seig
iers depuis Isem
ment augmenter
rier. C'est celui
éloquemment de
issantes campagr
surmontait à l'Or
sembert. A l'Est,
it la vallée d'où
averse la ville po

DU POITOU (1114)

xpier la magnanimité
it pas assez le n
lepuis longtemps la
d'une prison, et il
zèle habituel n'y en
subissait aussi ave
e élevée l'épreuve
achemina donc ac
rtial Hubert, et
s vassaux et la fou
ps de hallebardiers
u-devant de lui ju
ple suivait chantant
es de lauriers. L'év
t le reste du traja
Arrivé au pont qui
à la première rue,
on récente, l'attend
aint persécuté, son c
iant *de Benedictus*
se Saint-Pierre, la
mais dont le siècle
. Ce fut là, au pied
t son sacrifice au l
on était là affectée
ait un seigneur dig
de quelles injustic

combien de temps
la direction de soi
aconés, ceux de Pc
s archidiacres qui
exercice. Celui de
é eut celui de B
.x pays de Mauges
vu de ses hautes

! GÉNÉRALE DU

ec zèle, se mor
durée de sa
prédécesseurs,
est à lui que l'a
Saint-Georges
une paroisse à
Sèvres), dans l'

prisonnier, il :
e prières et de
, assistant ave
it, promenant c
arbres de la
es prêtres des
ation de ce fie
n'eut pas moin
our de lui plus
ux de débauch
ause des abus
es *fous* encore
tint souvent pe
l'abord de n'ar.
évêques par s
l était celui des
fermeté, et du
ineurs obligés à
de cette mém
ine chroniquet
Pierre, premie
né à une attaq
is mention de
rance à l'état d'
rfois, s'attaqua
quelques indivi
la même mar
ra de 1832 reve

quand on ne soupçon
s observations que no

neurer quelques temps
e afin d'y asseoir son
s de débauches lui pr
in fils lui naquit cla
o : il devait marquer p
maison de Poitiers, et
on de placer ici ce qu
tte seconde dynastie

et s'acquit depuis le
e plus d'un genre d'illu
e Guillaume IX, que
itiers, habitait le pays
ivant de son père, don
a nombreuse lignée de
de la mauvaise impres
arriva, quand il avait é
esse de Marsanne, se
is lieues de Montélim
avait pas de position e
les avantages physiqu
a qu'il pourrait lui être
tre des seigneurs dont
inage. Elle traita donc
s qui lui dévoilèrent s
jour arriver à Montéli
assez de gens pour attir
ien fut ménagé d'où il
geait à soutenir la cour
ues de Valence et de
e. L'esprit chevaleresc
S'étant mis aussitôt e

ne tarda pas à restituer à
hâteaux qu'on lui avait enle
rnt pouvoir mieux reconnai
ffrant en mariage sa fille u
erres qu'elle possédait dans
t: de ce mariage naquit u
uccéda à son père vers 11.
insi fondée, portant, au loir
escendants, les noms des sc

Cette nouvelle paternité i
troitement Guillaume à ses
bstacle et, familiarisé avec le
as d'insulter sa femme légiti
eonne dans son palais tot
udacieux, répandant l'or et l
rnant ses jardins d'arbres r
aisaient un séjour séduisan
ystérieux, et dans ses bou
eintures lascives et de tapis
es passions criminelles. Le
ans honte à toutes les imp
lement allait jusqu'à faire
mpardonnable de perversité
es exemples les plus funes
évoltante (a). Ainsi de Toul
epuis son usurpation, il ne
eporter l'affliction et le dégo
t, plus d'une fois, il emmen
'y paraissait pas plus emba
ui faisait jouer.

Et pendant que cette vie
emords d'impardonnables ex

(a) Duchesne, *Preuves de la généalogie*

(b) Duchesne, *ib sup.*, *Art de vérifier*

(c) *Manuscrit de Beaulieu.*

GÉNÉRALE DU POITOU (1114)

, mourait peu à peu dans la priée. Il l'avait laissé dans un état pas plus du prélat que s'il n'était sans doute de n'avoir plus à redouter ni ses reproches importuns, ni ses aux sentiments de haine d'une femme en de ses caprices parfois cruels. Il, depuis le commencement de sa conduite religieuse du malheureux emble, par le silence des chartes, si étranger aux pieuses traditions d'autres aux fondations ou établies. C'était tout au plus qu'on l'avait Maison-Dieu de Montmorillon avait quelques droits sur les ventes faites à son domaine ducal (a). Quant aux mentions depuis en une forme on n'y voit ni son seing, ni mentionnement. C'est le signe évident de mauvaises humeurs qui vont jusqu'à reconnaître dans son histoire les exaspérations à cette abstention d'apports avec l'Eglise et ses pasteurs à l'égard de ses mauvais exemples et du peu d'estime que la partie supérieure de ses mœurs et de ses idées avait dans les masses, l'enthousiasme ne savait pas ; il contribuait même à faire chaque jour quelques guerres en la Palestine, et à en juger par les maisons religieuses portait à sa main envers elles : les mains s'ouvraient des abbayes de Saint-Cyprien, de Maixent, de Nouaillé, de la Tru-

ÉNÉRALE DU POITOU (1115)

reformé indique un lieu de défence. On trouve bon un reste de l'ancien château. Les militaires vivent encore au milieu de *champ de la mort* et *champs* de d'un camp retranché. L'origine remonte à l'époque gauloise.

Il était prisonnier de Chauvigny.

Il s'était installé comme s'il n'était pas comme une âme d'élite où prévalait le devoir, et qui, surtout lorsqu'elle souffrait, comprend qu'elle doit toujours continuer en remplissant les augustes fonctions de la force qui lui en est laissée. Il n'avait eu garde de se séparer des habitudes jusque-là dans la maison épiscopale et aux vertus qu'un prélat qui se chargeait chaque jour de soins et d'entretiens fréquents et des exercices de leur leur faisaient regagner. Il joignait à ces préceptes les sages conseils du ministère. Il ne cédait à aucun préjugé de l'administration des sacrements, ni la distribution des malades, ni la distribution de la charité. Comme il ne s'était jamais égaré dans les travaux d'un épiscopat déjà long, il n'avait tranché de son dévouement et de sa sagesse. Il semblait s'allier en lui avec la patience, et une patience qui ne permettait pas de prononcer aucune plainte contre lui.

Il donnait une bénédiction suprême à

En 1115 l'auguste prélat devait mourir. Le courage dans les épreuves et les austérités dont il ne consentait pas à être aussi le passage subit à un repos relatif, nouveau ré

RE GÉNÉRAL

mpérament j
férentes, fu
ces et hâtere
die, il mour
ès vingt-huit
ar, était la
courageux
e maintien de
oir souffert
avec une fer
ré. Dieu y
lonnée plus
plèrent après
i manqua p
me un sair
e on alla en l
chercher des
dispositions
a mort et d
ps, les pro
s, lui firent
de Poitiers
i dans sa

ques contrad
sépulture, l
autres à Sair
que ses re
premier de
sanctuaire, à
quelle vint se
rissel. Une
silique de S
lonté, soit q
sile, il faut
nt été le for

NÉRALE DU PO

ine piété qui e

ort mal raco
ippe qui, de s
t à souffrir, e
bergeonne dan
rait eu le dr
e pouvait souf
rassa de liens
ne une place

nement de Ph
a plus aucune
araitre définit
ette époque s
ics mentionné
es semblaient
, et vécurent
sans nulle h
sée le déterm
dissoudre. I
tion, sous le
rait dans une
mpris beauco
lont sa condui
ic à faire un
ander l'absolu
degarde, dont
t qui probable
à une comédie
moins de dei
son tour pou
il ne s'était

isme lui amena
égarent: il n'

GÉNÉRALE DU POITOU (1117)

ns commun que la luxure avec s
et la multiplicité de ses aventur
Dans ceux qui se font ses victimes
altère les sources de la raison, e
ière pensée religieuse, et concent
éprisable qu'il soit, les impressio
s mouvements d'une nature la mie
ait une de ces victimes. Des lut
conséquence funeste de ses extr
c'était le cœur qui allait avoir
orables égarements.

ts, avons-nous dit, de Philippe
aume était destiné à lui succéder
lus tard prince d'Antioche, ayant e
oëmond ; le troisième Henri, devi
à ses cinq filles nous n'en conna
ne, Audegarde, entra avec sa mè
e qu'on appelle Agnès et Mathile
oces Amaury, vicomte de Thoua
condes Ramire II, roi d'Arragon
née qui aurait dû protéger une mé
op coupables dédains, l'aîné all
alheureux à tous ceux qui avaie
jeune homme, né en 1099, touch
é lors de l'expulsion de sa mèr
précier ses chagrins, il avait per
père ; il s'indignait souvent de ce
e qui ne pouvait être pour lui u
s que d'affection. Ce dernier outr
e mit en révolte ouverte, sortit
ierre de haine à celui qui sembl
voirs. En pareil cas, le raisonne
s conseils de ses amis, ceux de
ent le retenir, et bientôt des dév

GÉNÉRALE DU POI

s paternelles an
as où les entrepri
ées avec succès.
nent à une suite
ent pendant sept
le ces différends
es lignes de not

ient ces graves
vie humaine jou
ins de part que l
Dieu, toujours
de la terre, ma
is les voies de le
s plus remarqua
grande part à la
disparut le 25
toujours infatigu
ore engagé dans s
hant partout où s
rsen, nouvelle al
il s'en était allé
étaient des Bén
ant malade, il vo
disciples qui l'ac
et demanda qu'or
• parmi les sien
entre les mains
qui était accouru
vait exprimé le d
oser parmi ceux
y créant pour c
nheureuse. Ses
ès les prières d

tel, non loin de son saint ami Pierre grand et le plus zélé protecteur de

heureux après sa mort, il eut l'estime tous comme il les avait eues pendant des croisades, il avait semblé des à une croisade d'un autre genre, raient pas faire le grand pèlerinage at ns une plage bénie où la croix et rs du Sauveur et de sa Sainte Mère p le montagne pour ceux qui combatta pleines d'Antioche et de Jérusalem. lonné l'exemple des austères vertus q ées. Un pain grossier, de l'eau pure, npaient seules quelques heures d'un r la dure ; des vêtements sans valeur, is jours nus pieds et à travers des cherr oilà tout l'homme, et voilà aussi ce nvie d'attaquer la sainteté de sa vie e ostolat, uniquement parce qu'il est de des vertus ici-bas de susciter les gran alignité s'empara après lui vers la ne lettre de Geoffroy, abbé de Vendô i saint homme et des avis donnés à pro ancetés des mondains, passèrent aux y rseurs du protestantisme pour une c reurs les plus pures et d'une sainteté d amais douté. On reconnaît là cette vie mensonges dont *il reste toujours quel* rande gloire des impies et des libertins ou peu après, entre 1117 et 1119, s fut faite à l'abbaye de Fontevrault environs de Gencay, Amaury du Bern

Epist., 47, lib. IV ; — G. de la Mamferme, *Ch* eval, XI, p. 142 et suiv. ; — Rohrbacher, XIV, p. 1. *d'Arbr*, p. 274.

es familles du pays. Ces terres Montazay, situé à deux ou trois s la paroisse de Savigné (6), sur is. L'abbaye créa en ce lieu un elui de Charroux, par son abbé ain qu'il prétendait lui appar- l'évêque de Poitiers, Guillaume , donna tort à Charroux, que Depuis ce moment qu'on peut véritable fondation, le prieuré de riches donations qui déter- instructions par l'abbesse de hemillé, et la veuve d'Amaury, Nous retrouvons ici parmi les naison, cette Almodie, comtesse ger de Montgomery, qui habitait s deux fils Aldebert et Boson, le si sérieux démêlés avec Guil- me plus tard, cette famille fit du Montazay. Une église de Notre- avec ses cloîtres et les communs s s'y plantèrent, et la prospérité qu'à ce que les malheurs du nille religieuse, et ruinèrent sa plus ou moins complète au siècle , reconnaissable dans le peu de restent. C'est qu'aussi la persé- . Cette communauté, d'abord ait réduite à quatorze religieuses sa de quitter la vie commune. lement, réduites à rentrer dans ça et là des asiles d'emprunt, s une ne fut remarquée dans , et elles prouvèrent admira- nité de la virginité chrétienne lieu des plus tristes orages,

li se sont rendus indignes de

si celle où mourut saint Bernard
 au lieu de sa naissance dans le
 où il fonda, près Chartres, une
 int célèbre sous sa direction. Il
 devenu, dans un grand zèle de
 ples de Robert dans la forêt de
 plus la vie régulière, il entra
 d'où Gervais, moine de cette
 abbé de Saint-Savin, l'emmena
 l'abbatiate qu'autant qu'il y serait
 y voulait pour prieur. Dans cette
 avec succès à la perfection du per
 ié, et l'estime qu'on faisait de sa
 reconnaissance qu'on avait de se
 obé quand Gervais fut mort dan
 é fit peur à Bernard, qui s'enfuit
 emps à Fontgombaud sous l
 oile. Là, craignant encore d'être
 Saint-Savin, il s'en ouvrit à Pierr
 de Craon, où bientôt person
 au venu dans la pratique de l
 n. Mais on le regrettait toujours
 Raynaud, étant parvenu à l
 se, obtint ensuite du saint évêqu
 de quitter désormais la commu
 1100, après la mort de Raynaud
 vénérée. C'est à Saint-Cyprie
 ude, qu'il aimait beaucoup, et qu
 les lettres sacrées et humaines
 s nuits où la lecture des livre
 beaucoup le sommeil qu'il s'

— *Mémoires des Antiquaires de l'Ouest*, M.
 émoire de M. Faye, que nous n'avons pu

GÉNÉRALE DU POR

mit en lisant, et c
tant tombé sur le
son réveil la cire l
qui n'en étaient
que cette grâce ne
mmageait des fatig
charge d'ailleurs
e pouvoir non plu
autre, et n'ayant pl
siers pour retourne
sel partager ses l
int avec lui en 1
résister ensemble
ar Guillaume IX e
Ses missions fure
il donnait le plu
niement des âmes
ipait chaudement
apostolat de son
es intérêts de Sai
dre de Cluny qui
le monastère p
ita la bienveillan
d'honneurs. Le s
à revenir à son
y fut repris cep
ation plus assidue
ercher ailleurs le
côté du Perche,
à son dessein. M
d'autres œuvres
admira, l'aima c
de la forêt de
u Perche, pour y
nom de cette loc
cinq cents moines

LE DU PORTOU (1117)

En avril 1117, il y mourut
à, il obtint les honneurs
x diocèses s'étant égale
des âmes qu'il y avait sa
'il avait opposées avec ta
aux vices et aux désordr

accentuait toujours dava
is d'une société en form
opposer d'héroïques me
s peu de chose que ces
istracts aux entraînemen
is de chasteté et de paix c
e eux auraient pu être t
erdus dans les mêmes
du mérite que la foi de
es, on ne peut douter qu
prêtaient à des fonde
y livrant autant d'actes
ellente législation. A plus
devait-elle sembler indi
e premier mobile de la
se, où le droit canonique
coopération à la création
n'était donc pas coupab
it tout de son pouvoir suze
sions, l'avènement à son
nt l'absence mettait tou
t il devait être le chef! C
Duc d'Aquitaine en arra
aint prélat qui avait cond

ssées depuis ce sacrilège
ssé à l'administration ép
eval, XI, 147 ; — *Nos Vies des Sa*

ÉNÉRALE DU POITOU

insuffisante, et de
it qu'il plût enfin au
on canonique. Guil
ait été qu'une hypocr
, comprit qu'il entra
ilité apparente, et le
choix.

nt désigné aussitôt
pouvoir l'installer cep
fut un Guillaume sur
s sous le nom de Gisl
nt, et auquel certai
s plus tard paraît-il,
e, dans le *Pouillé* mar
ait d'où lui pouvait
n aucun de ses act
'il les a tous signés,
s le Gislebert soit m
oule de Guillaumes s
liquerons sous le no
lé pendant les six
on épiscopat.

que semble être né
poque, il y habitait a
mère Elisabeth : on
autre de ses paren
ils devaient posséd
r y donnaient de l'
bique résidant à Pa
rs depuis dix-neuf ar
e conduisit à l'épisc
années où rien ne fi
ce que les actes d
on ignore de lui to
noindres circonstanc
ontestable que cette

DU POITOU (1

ayant dû veiller
aucun évêque ne
e sait pas non
ormés entre les
ossible d'ailleurs
que pour feindre
se sentant petit
plus scandaleux
ni par plus de
eut donc soin d
res du Comte.

d'ailleurs à re
usignan. C'est e
it, pas plus qu'
des reprises
lité ces longues
avait beaucoup
une occasion d
taires qui tenaie
côtés à la fois
attaquer les p
r en même ten

en 1110 entre
signan, traînait
quelques succès
ifs s'attachant
é ni d'autres auc
stions en litige
reprendre les b
s de Couhé, qu
ne s'étant lassé
it pas toujours
était faite natu
mes noces de Gu
aquelle il sembla

enu son absolution en 1
Saint-Maixent. Cette re
 tre extorquée par des
 it, que la vacance d
 ie jusque-là par les in
 nagina avoir reconqui
 la considération public
 . certain pourtant qu'il se
 position lui paraissait r
 moins réel de se retrou
 la ranimer son espr
 de Parthenay joindre s
 agues de Lusignan po

Ce Hugues avait fait
 avait été un des premier
 e temps que le Comte.
 au devant des deux
 oùt en un lieu que les
 es en furent des plus fu
 rent défaits, un grand
 aucoup de monde; et
 e beaucoup d'hommes
 du Guillaume qui prit le
 e et gouverna la baron
 re. Simon ne recouvr
 ubitement un an après
 de Lusignan et de P.
 belliqueuses échauffor
 de Guillaume avait été
 assuré au sire de Co
 ses terres, et, n'ayant
 aisant d'ailleurs survei
 es du jeune prince révo

, ad. h ann.

; — Ledain, *La Gâtine*, p. 65

aires en Esp
sollicité son
puis 1104, p
es Musulmar
pagnes. Ses
Batailleur, é
comte de P
itrépide guer
onde (a). Cet
avait été préc
ad nombre d
II, comte
de Saragoss
domaines a
et établisse
ster là envoy
itiers qui n
ait, et se m
lait encore
r qu'il y fit
si n'était par
t pas non pl
là pour pro
n mariage d
des bonnes
core cela de
en naissant d

barbe noire. Il ne vécut pas au delà d'un an (b).

Ayant renforcé son armée, le Duc se hâta
Alfonse qui, muni du précieux secours qu
marcha aussitôt avec lui vers un camp d'A
près de Cordoue, il les attaqua le 17 juin 1
d'Aquitaine contribua beaucoup par sa tactique
à une grande victoire. Cette bataille est mém

(a) *Chronic. Sancti Maxentii*, h. ann.

(b) Richard de Poitiers, *apud Script. rer. Gall.*, XII, 413.

GÉNÉRALE DU

les deux pri
s mahométan
e prisonniers
de deux mille
es de somme
it une multitu
ent un des mc
n toujours vai
rent chez eux
eu de monde
oldats enrich
euse, le Duc
e nouvelle alt
même aux d
souffrait forc
té de toutes le
que le héros
fût possible
peu à un or
ont il fut prév
quant aux inj
clairer ces ci
ole, sur ce
lire croire de
aussi obscu
ous le savon
tromper l'Ég
ergeonne. L'é
s'était exerc
e tyrannique
t pu l'attacher
infortunes q
ontevrault en

LE DU POITOU (1119)

l'une année à peine, Hildeg
ar se voir répudiée à son
s'était faite avant le vo
à Maubergeonne que le
nations du mariage, et le
ans la vie des deux coupe
quelque apparence, que
ix, était celui de sa mépri
.. A défaut de certitude histo
ient des dates en témoigi
déjà renvoyée au comm
me avait aussitôt reparu
les souillures de la corru
pendant l'absence des

d'archevêque de Vienne,
stienté le 1^{er} février 1119,
pour le 19 octobre suivar
pour y répondre à de nou
on inconduite, et pendant
estions du temps, la sin
tions des évêchés et la disc
araître une dame de haut pi
é de chevaliers et de sui
e épouse délaissée à son toi
tre son prétendu époux; e
dre près de lui la place
me. Le Duc ne paraissan
ar défaut, lorsque l'évêq
se, qui se trouvait là, exci
irvenues, disait-il, quand
andre à l'assemblée (a), e
C'était un grossier mens
e ce Geoffroy, lui-même,

atonge, n'était venu au concile avec
me pays qu'envoyé secrètement par
our détourner à tout prix de sa
s sévérités. Celui-ci et Geoffroy
rés ; on les avait réconciliés et ce
déjà à l'iniquité d'un faux témoignage.
ice de se commettre dans une affaire
ache, Hildegarde ne retint pas ses
rés vivement en revendiquant sans
richesses qui déjà avaient été l'objet
l'une commission. La tenue de la
ans l'opinion qu'on s'en était faite.
si mauvais aloi et un prince qui ne
et que ses désordres proclamèrent
ible que le concile ait cru ne pouvoir
érer la solution demandée. On admit
ée par l'évêque de Saintes et l'on
le l'affaire qu'on laissa, faute d'amé-
dans le mépris qu'elle méritait (a).

nt le concile que le même pape
é à l'abbaye de la Trinité de Poitiers
e paroissiale de Sainte-Pelage. Cette
naft pas l'origine, était située dans
au côté occidental du monastère de
e était mal habitée et, pour se défaire
e, les religieuses en avaient obtenu
ivent où elle fut remplacée par une
lle se voyait encore, au xvii^e siècle,
la paroisse qui fut alors réuni à
rable de Saint-Simplicien (b).

même année que date la première
vions dans nos chartes du prieuré
dans l'enceinte wisigothe et près

ville de Poitiers du côté de l'Orient. Ce vocable, dont le nom est resté à Poitiers. Elle fut plus tard un prieuré de l'abbaye de Saint-Maurice, à qui Guillaume Gislebert, neveu de Guillaume le Conquérant, donna par un acte daté du 12 mai 1120 (a). Ce prieuré fut supprimé en 1782 dans cette même rue au nom de Denis-des-Treilles, parce qu'autour de ces vignes qui lui appartenaient et tenaient de ses terrains adjacents (b).

20, quand le Duc se reposait à Poitiers et qu'il revint de la vallée des Pyrénées, vit le commencement de nos anciennes abbayes qui méritent nos éloges pour leurs origines attachantes et qu'elles répandirent autour d'elles et de la civilisation chez nous pendant le cours de ces siècles.

21, l'ordre de celles des Châtelliers, situé à l'Est de Saint-Maixent, dans un territoire qui appartenait à la famille des seigneurs de Poitiers. Ce fut d'abord une simple *Celle* fondée par un religieux à qui son zèle et ses prédications lui firent une place distinguée dans nos affaires ecclésiastiques.

22, de Salle, ainsi nommé du lieu de son origine, diocèse de Périgueux, était disciple de saint Martin, sous la conduite duquel il vint se rassembler une sorte d'apprentissage les veilles de la nuit donnaient à ses prédications le succès qu'il méritait toujours à de tels préliminaires. Il a des élèves qui font la gloire d'un monastère et nos religieuses lui durent leur existence et leur rôle à la régénération de son siècle.

en leur imprimant cette première ferveur qui fondaient sur eux un fondement solide d'œuvres durables. Le saint Pierre II, qui voyait et goûtait les fruits de sa mission, demanda d'en gratifier son diocèse; et c'est à la mission donnée à Saint-Maixent que quelques disciples découvrirent aux Châtelliers une solitude qui leur obtinrent pour s'y établir et mener la vie érémitique. Cette mission se passait en 1119, et Géraud les abandonna à leur conduite pour y essayer sans lui le genre de vie qu'ils semblaient préférer. Un an après, le maître de Fontgombaud, pour chercher les conseils et la fortifiante de Pierre de l'Etoile, revint et trouva le monastère en de telles dispositions qu'il érigea l'abbaye, sous la règle de Saint-Benoît. Il fut ensuite aidé par Eblon de Rochefort, seigneur de Bigny-en-Parthenay (7). L'établissement eut pour premier abbé un certain Aimeric qui le gouverna longtemps. Il fut présent à la dédicace de l'église abbatiale, et qu'en 1178 il est mention d'une bulle qu'il reçut d'Alexandre III.

Ce que le temps amena de plus remarquable dans l'histoire des Châtelliers se réduit à quelques faits qui distinguèrent l'abbatiale de Thomas. Il revint en charge en 1248, et en 1277 il présida à la dédicace de la nouvelle église, celle dont après plusieurs siècles on possédait encore les restes à la dernière période de son existence. Ce même abbé procéda aussi à la translation des reliques de saint Géraud, dont il plaça le corps dans un vase doré, et le corps dans un cercueil supporté par six colonnes dans le chœur. L'abbaye fut gouvernée ensuite par divers papes qui acquirent une certaine célébrité dans les siècles de leurs époques. Ce furent, au xvi^e siècle, le cardinal de Bourbon, que la ligue avait nommé roi de France, et la mort de Henri III; Jean-Baptiste Tiercelin et Lude, qui occupèrent l'un après l'autre l'évêché

gnier de Rouvre qui était chanoine

renommée en Brignon, à cause du
 et de ce nom (*Brignum*), qui occupe
 Deux-Sèvres et de Maine-et-Loire (8),
 même saint Géraud, qui, y ayant
 un simple petit groupe de quelques
 ye en cette même année 1120, qui
 mort. Peu de temps auparavant
 re de Bunt, ayant découvert dans
 et au Sud de la Chapelle-Seguin (9),
 sanctuaire écroulé, avait construit
 église autour de laquelle s'élevèrent
 Dame de l'Absie, sous la règle de
 eu ne tarda pas de paraître incom-
 a un an après pour se rapprocher
 ui changea un peu la position de
 r avantage. La nouvelle église qu'il
 uite en de belles conditions d'archi-
 bien conservées et qu'on admire
 seigneurs des environs prirent part
 es terres et des sommes d'argent :
 et les Parthenay, les Chabot, les
 eigner et les Appelvoisin, auxquels
 la fin du même siècle, ceux d'Aunis
 Trémouille durent y figurer aussi,
 peut-être, car on sait par d'anciens
 on, que plusieurs d'entre eux y
 e. On croit que Pierre de Bunt en

Fondation de
 l'Absie - en - Bri -
 gnon.

ne une liste de trente-huit de ces
 ice de ceux dont les noms ont été
 y trouve aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles
 une maison noble du Poitou, et au

Labbe, *Nor. Bibl. ms*, II, 219, - Gall.
 Longueval, XI, 152 et suiv.

GÉNÉRALE DU POITOU (1120)

u de la Vrillière, fils du secrétaire
dernier mourut en 1694 sur le Siège
rges (a).

buer à saint Géraud de Salle cette
rd'hui disparue comme tant d'autres,
soins à peu de distance à l'Ouest de
llée solitaire des bords de la Boivre,
nier lieu qu'un mince hameau et un
ne de Béruges. Il est probable que
ation y était réduite à une ou deux
moulin, lorsqu'en 1121 Guillaume des
Saint-Hilaire et ami de saint Géraud,
es du chapitre un petit terrain pour y
torétique. Un seigneur des environs,
paraît-il, son premier bienfaiteur, et
abbé. Placé d'abord sous l'invocation
baye du Pin prit plus tard celui de
isième abbé Jourdain, qui sortait de
au diocèse d'Auxerre, laquelle était
écrite (1114), y introduisit la règle
erna au moins jusqu'à 1165. Un
vécut jusqu'en 1212, devint aumônier
le Lion, le suivit à la troisième
qua souvent à des succès en encou-
par l'éloquence de sa parole entra-
de grands hommes qui parurent à
trentaine d'autres dont la mémoire
soit par la perte des documents
erres, soit depuis que la commende
le concordat de 1517, lorsque les
es parts à une proie attrayante y
itudes de mondanité, ou l'indifférence
ruina la discipline, et à quelques
s, contribua à toutes les causes

GÉNÉRALE DU POITOU (1120)

z nous le relâchement et l'extinct

était seigneur de ses domaines et
lité, droit de haute justice. Il y av
du Pin et Saint-Hilaire des conventio
n traité conclu sous les auspices
par lequel les premiers étaient adri
prières et des bonnes œuvres
quement : ce qui donnait à l'abbé
chœur canonial immédiatement ap
es huguenots détruisirent tout au l
ier, qui fut abbé après la cessation
la reconstruction des cloîtres et
ibite en 1660 laissa la continuation
successeur, qui était son neveu, et eu
er (2). Mais d'autres huguenots devai
onsommèrent la tâche des premiers. I
s'emparèrent de la malheureuse abba
vendirent. Le seul souvenir qui en re
olis des cloîtres et de l'église, cons
sine remplaçant pour la vie matéri
on et des vertus. Signalons une port
talles de l'ancienne abbatale qui orn
l'église paroissiale de Thénézay.

possédait, d'après une ordonnance
de Lion, le droit de minage à Poiti
appartenait exclusivement de préleve
que marché aux marchands qui vena
t la farine. Par cela même elle é
ne maison qu'elle possédait à Poiti
dont on s'y servait depuis le comm
siècle. Ce boisseau contenait dix
ons de blé, et c'était d'après lui
minage de la ville les céréales e

1. 1350 et suiv. ; — *Chart. de Saint-Hilaire*, 1.
Libaudeau, 1. 342.

(a). Ce dépôt était un témoignage
sés dans les marchés et foires qui
e Poitiers. Toutes les contestations
nt contrôlées d'après la valeur
e légale, et dont les comparaisons
les autres étaient une décision
tout autre recours à quelque

aussi leur part dans ces fondations
VII et Sarrazine sa femme, possé-
celle de Poitiers et à quatre lieues
ieu de forêts touffues et traversées
ses et abondantes, une vallée au
èrent pour des bénédictins, appelés
n en Périgord, un monastère de
spira encore et auquel donna ses
cellent saint Géraud, dont tous les
à la gloire de Dieu et au bien des
paisible, si riant, si favorable à la
Bonne-Vallée ne convenait mieux à
i qu'on lui donna tout d'abord, et
raison jusqu'à la fin. La règle de
ors et faisait revivre dans toute son
it-Benoît altérée par les malheurs
és 1124 à Bonnevaux. Les religieux
, se renfermant uniquement dans
stiques, se retirèrent du ministère
t délégués dans chaque maison un
chargés de l'administration des
paroisse.

Bonnevaux a de nombreuses inter-
er quart du xiii^e siècle et le milieu
it observée quant à l'élection de ces
compris l'abbatit de René de la

Roche. Cette régularité qui paraît cesser par sa n
 A partir de cette année, les commendataires a
 un prieur claustral les remplace ; les troubles
 antisme y détruisent la vie religieuse avec le
 es cloîtres et l'église. C'est au xviii^e siècle se
 a maison fut reconstruite, dans un style tout
 qu'on voit encore en grande partie, par le d
 M. le marquis François-Marie Frottier de la C
 les branches de ces Frottier que nous avons
 rencontrés dans notre histoire, et qui, confor
 honorables traditions de sa famille, y consac
 sement ses propres ressources lorsque la Ré
 out effacer et livrer l'œuvre comme tant d
 merci des spoliateurs.

Cependant, abbé commendataire et par
 propriétaire légal du fond qui lui restait, le m
 Coste vendit en 1798 ce qui restait de la m
 terres à la famille Véron, qui la céda plus tar
 l'amiral Duquesne. Elle était revenue aux pren
 reurs lorsqu'elle fut achetée en 1832 par
 M. Dominique de Montjou, dont les enfants
 encore (a).

L'abbaye de Notre-Dame des Alleuds (*de Al*
 aussi de cette même époque. A ce propos nou
 rons, comme pour tous les établissements qu
 combien on s'était épris d'amour pour le culte
 Vierge depuis les croisades qui avaient été l
 France de beaucoup de ses reliques. Jamais l
 les monastères n'avaient été et ne seront p
 honorés de ce nom sacré si justement deve
 fidèles.

Les Alleuds étaient de vastes terres s
 Chef-Boutonne et Lezay (b). Bâtie en de belles

(a) Lettres de M. Joanneau, curé de Marçay, du 24 juillet 18

(b) Lezay, canton de Sauzé (Deux-Sèvres). Nous avons parlé
 ci-dessus t. I. p. 498, et de Lezay, III, 96.

3 GÉNÉRALE DU POITOU (1121)

ent encore des ruines qui n'ont pu se
 nes lui vinrent surtout de sa position
 es troupes qui au xvr^e siècle dévas-
 des bienfaiteurs aujourd'hui inconnus
 les auspices de saint Géraud de
 ses archives n'a laissé que des noms
 ie biographie bien saillante. L'un d'eux,
 t en 1300, a été découvert en 1887 par sa
 laquelle son effigie était gravée au trait
 emps. Or, cette découverte combla une
 (10). Antérieurement et plus près du
 e, on remarque parmi ces dignitaires
 ligieux, Grimoard, le propre frère de
 s avoir été prieur des Châtelliers, reçut
 ids à l'unanimité des voix, et se prépara,
 de sa vie édifiante, à devenir en 1141
 . D'autres occupèrent aussi divers sièges
 es derniers temps, et depuis que le fléau
 se fut joint à celui des guerres civiles,
 tait tombée dans la misère ; ses revenus
 rvir à son entretien ; le petit nombre de
 restaient était obligé de vivre chacun en
 mince produit des terres qui n'avaient pas
 at de choses durait depuis longtemps en
 aunier le constate dès 1726, époque où
inéfices fut publié (11).

enay était mort subitement dans son châ-
 tte même année 1120. Le duc d'Aquitaine,
 si délivré d'un rival redouté, songea à se
 des nouvelles oppositions que ne man-
 lui ménager ses successeurs, et résolut
 i ville et du château d'où il pourrait tenir
 ne et peut-être même le pays de Thouars.
 rés la disparition de Simon il s'avança

; — *Gall. Christ.*, II, col. 1295 ; — *Du Tems*, II, 472.

l'y attendait pas, et après un siège de pendant lesquels la garnison se défendit piniatre, le Duc s'en rendit maître le fils de Simon, Guillaume Larchevêque, pour trouver un refuge à Bressuire où Beaumont l'accueillit. Mais il s'agissait beau domaine, et il fit au Duc des ui-ci accepta sagement. Ayant mis à la ste aussi fort que peu loyal, il fallait a défaite pour diminuer ses ressources s feudataires qui l'abandonneraient plus ient déchoir sa puissance. Il consentit sa belle demeure pour une somme on ne nous dit pas la quotité mais qui es temps du moins, une forte brèche issal. Il rompit même avec la maison e qui avait toujours desservi celle de croire que cette rupture fut une des t. Quoi qu'il en soit une levée de boucliers que se vit entouré des nombreux barons tailla plusieurs années, secondé aussi et d'Amaury IV, vicomte de Thouars. njou, fils de Foulques V, parti pour llait ceindre la couronne royale, sut leté les Etats de son père devenus thenay évitèrent une catastrophe peut-faisant encore une coûteuse sou-al traité dans cette circonstance ce fut , que nous avons vu déjà occupant un ons de Mirebeau, depuis longtemps u fut incendié par l'ennemi qui le força lirebeau, où un long siège finit par la e au secours de laquelle le comte de ment envoyé des auxiliaires (b).

centui.

. d'Anjou, p. 263 et suiv.

dernières conséquences de la se passaient en 1130, et il nous reste de cette année, qui avait co l'éclat à l'avantage de Guillaume I le trombe, à laquelle on n'en pouv de mémoire d'homme, désola le 8 le Thouars, répandit au loin des tout, et y détruisit pour cette ann récoltes, des vins et des fruits (a). uivante vit les différentes péripéties nons de raconter. Sans doute ell mouvement qui déplut au comte d Montreuil-Bellay, ce qui devint po occasion de prendre les armes ce treuil, dont nous avons vu les ori rtifié aux mains d'une nombreuse r. Cette famille, devenue très puis ant que par ses acquisitions, av la fondation de Fontevrault et plu gieuses de la contrée. Géraud Be épousé Grécia, une des filles de G sait plus qu'elle raison, peut-être p comme il arrivait souvent, le Jeune, se porta sur les terres d vages ordinaires, se mit en peine où ce dernier s'était enfermé. sans difficulté: posé solidement su ré d'escarpements naturels, Mo s fortes places de la province. L inutiles, on en fit le blocus qui s d'un an, et le manque de vivres rendre, il renonça à ses prétentio dut souffrir une garnison dans le

Saint-Maxent, ub sup; — Labbe, II, 220.

II, 470 et 490; — *Chronie. Sanct-Albin Andeg*

le Poitiers ne put se mêler en rien à
 tre qu'il était encore en Espagne soutenant
 lfonse d'Arragon dont il affermissait la cour
 is fort imprévus l'attendaient à son retour
 'Aquitaine, car cette même année, pendant
 : susdites s'exerçaient en Anjou, des opérations
 aves s'accomplissaient contre lui dans le c
 . Là, après en avoir fait sa conquête, il
 e représenter le baron de Montmaurel de
 Toulouse afin d'y commander pour lui. Q
 t le moins, le commandant se vit investi
 sous la conduite d'Araud de Lévezand, év
 Ce prélat, un des seigneurs du pays qui
 ré l'envahissement des Etats de Raymon
 d'Aquitaine, était resté sincèrement et
 aché à son jeune fils Alfonse, qu'il regar
 souverain légitime. Celui-ci, sûr de sa fid
 ifié la place de Toulouse et donné à garde
 x de la ville, tandis que Montmaurel ga
 le comte de Poitiers. Beaucoup de baron
 partageaient les sentiments d'Arnaud et av
 lui un coup de main qu'ils espéraient
 eux réussir pendant l'absence du Duc.
 nc le siège du château que tenait le lieute
 , et, après l'en avoir chassé, ils s'emparè
 esse. De là un parti nombreux fut en
 onse, assiégé dans Orange par le comte
 arent de Guillaume IX, et le ramenère
 ù, ayant pour lui toute la population
 : trouva remis à la tête des Etats de son p
 ame se vit définitivement dépouillé des fi
 ices et ne revint d'Espagne qu'en évitant
 squelles il s'était établi que par une odie
 a).

ifier les dates, IX, 380; X; — Bodin, Recherches sur l'A

Guillaume IX
s'allie avec le roi
de France contre
le roi d'Angle-

Cependant une autre guerre l'attendait, et celle-là devait avoir une juste cause, puisqu'elle répondait à un devoir féodal.

Louis VI, surnommé le Gros, fils de Philippe I^{er}, avait succédé en 1108 à son père mort le 28 juillet de la même année, réconcilié avec l'Eglise, mais laissant avec sa réputation de prince agréable, beau parleur et sympathique, celle de ses criminelles incontinances et de son mépris de toutes les vertus de son rang. Louis VI voyait depuis plusieurs années la Normandie troublée par les prétentions opposées de factions anglaises et normandes qui s'y disputaient le pouvoir. Le roi d'Angleterre, Henri I^{er}, fils de Guillaume le Conquérant, non content du beau royaume qu'il avait soustrait à son frère Robert, voulait encore avoir la Normandie, au sein de laquelle il avait porté la guerre et s'était attiré de sévères leçons de la part de Dieu et des hommes. Pour mieux envahir de nouveau la belle province que son ambition convoitait, il s'était décidé à occuper traîtreusement la Champagne, le pays de Mantes et autres qui lui donneraient par terre l'accès de la Normandie. Il voulut se faire aider pour ce nouveau méfait par l'empereur d'Allemagne Henri V, le fils de ce Henri IV que nous avons vu en révolte ouverte contre le Saint Siège et qui continuait dans ce sens les errements paternels. C'est alors que Louis VI, voyant très bien que de graves malheurs résulteraient pour ses Etats d'une invasion de ce genre, invoqua l'appui du duc d'Aquitaine, qui n'hésita pas, comme vassal et comme aimant la guerre, à marcher à la suite de Louis le Gros. Cette coalition, à laquelle étaient venus se joindre d'autres barons des provinces voisines, détermina l'Empereur à déguerpir, et cette fois encore la paix fut faite, moins par des traités que par la peur (a)! Toutes ces difficultés durèrent jusqu'en 1124.

Après ces démonstrations belliqueuses, des fêtes d'un

(a) *Art de vérifier les dates*, V, 516 ; VII, 88, et suiv. ; X, 108.

ifique appelèrent de nombreux courtisans le Poitiers. Il s'agissait du mariage de e aussi Agnès, fille du comte de Poitiers, vicomte de Thouars. La jeune fille avait , et n'avait plus sa mère Philippe, morte ntevrault après la répudiation qui avait miliations d'épouse outragée et de mère

Saint-Léger, disparu depuis longtemps et révélé à Poitiers par une charte de cette voit que dès l'an 693 une église avait été endroit de la ville où il n'a laissé aucune lement quinze ans après la mort du saint se était devenue, bientôt après sans doute, lqu'une des abbayes de la ville. Elle fut rmands, on ne sait plus à quelle époque; Normands n'occupèrent jamais Poitiers ussés chaque fois qu'ils tentèrent de s'y ut conjecturer que si la petite église fut c'est peut-être parce qu'elle touchait s d'enceinte comme il en avait été du Denis (6). Cependant il ne faut pas oublier aditions conservent à Poitiers le souvenir Léger, très probablement nommée ainsi prieuré existait encore, et qui changea i de Mongaunier, lorsqu'un comman- lut y habiter vers le commencement du est venu à la rue le nom qu'elle a encore. lme, en examinant les terrains adjacents, taire se fit un hôtel sur le sol même où existé. Ça été longtemps le logis appelé , où ne manquait pas un certain luxe e jardins et que se sont partagé par une

de Thouars, p. 418.

V, 631; — Dufour, *l'Ancien Poitou*, p. 375.

propriétaires et des com
1593 avait été détruit par le
une de leurs entreprises v
plus tard, et sa dernière
des protestants qui pillè

peu plus tard, nous app
e l'abbaye de l'Etoile, dont
us l'avons vu maintes fois
: ermitage où quelques â
eyèrent aux vertus difficil
emps où Isambaud de l'Etoi
e de Bretagne, n'ayant p
e Preuilly, et s'étant retiré
vernait Fontgombaud, cher
ment il pourrait établir po
ervents une association o
comprise qu'à Preuilly, de
: religieuses. Il se mit do
éter et d'essayer des lieux
l'église de Saint-Hilaire de
rait une forêt aujourd'hui d
-sur-l'Anglin (11). Là il s'a
désiré dans cette vallée où
le nom de Font-à-Chaux,
sur lequel elle coulait. Le p
y être rejoint par quelques
tarda pas à s'apercevoir
hommes de Dieu. Ces
s. Non seulement il leur
riétés, mais il les encoura
gratifiant en ce but d'ur
te en est curieuse, car, c
donateur y prend d'abar

e du Voyageur à Poitiers, 2^e éditio

se pour tous leurs a
ses propres domaines
peaux de pores, l'un
communautés. Il
ux, qui existe encore
Archigny, certaines t
mission de choisir
ix le bois vert néce
voitures pour l'exp
nateur était Jean de
mmé Cenau. Pour pl
senti par sa femme
qui étaient seigne
qui était riche et c
d'une grande large
paye nouvelle recev
de sa participati
était consacrée au
Isambaud devenait
ité jusqu'à sa mort,

qui vinrent peupler
ontigny en Périgord,
ngéliques. C'est ce
quelquefois à l'égard
n de Pontigny. Dès
a dépendance de Cit
une donation d'un
t religieux, pourvoi
profession une dis
ux moines. Donc ils
ir.

ont mieux gardé leu
son que beaucoup d'
en d'autres établisse
teint jusqu'au cinq

GÉNÉRALE DU POITOU (

Anglais d'origine, c
de Citeaux, se distin

C'était le temps où s
éry, s'était illustré de
phie, et il est à croire
ns sa jeunesse, car de
uté de l'Etoile, il s'oc
succès que personne.

. fit preuve de connai
par une véritable ap
a doctrine y est juste,
, sur ces matières dif
es ont pu adopter dep
quelques autres qui,
matières au grand a
profit de la raison.

e vint à son heure tr
ncendia en 1562. Par
rd de la Béraudière po
attribuant tout ce qui
lise, devenir un objet
s: si bien qu'il avait p
. un seul moine. Il av.
été pourvu de ce béné
es honteuses menées
morale ceux qui dispo
et ceux qui ne craig
même système de
obés réguliers venus
onastère à un tel ét.
ait plus qu'un prieur

s, qui avait second

France, IX, 190; — Dreux-D
2 et suiv.

istoral, Guillaur
 olir tous ceux q
 naler à la recc
 on courte mais
que de Saint-
 late précise, et
 and autel, dans
 statue couchée.
 opaux et surme
 e, déjà très fru
 deux premiers v
 à tort avoir pas
 inées, ne fut pas
 a vie pastorale
 ures que lui im
 uillaume IX, il
 cile, tel qu'avaier
 , ce qui n'est pas
 s responsable d
 e et de son actio
 ; pour corriger
 égligence et des
 les biens faits a
 le son diocèse,
 , à leurs dévelo
 t une partie con
 quêts, entrant a
 ant devant Die
 onheur de donn
 fié l'abbaye de C
 rnac, dans la M
 lui appartenaien

r à l'abbaye de Noyers en
ais, qui en devint aussitôt
a reçut de lui en 1120
loup (12). On a un acte c
on nom, à Charroux, l
uprevoir (14). En 1120 c
se paroissiale de Saint-C
chiprêtré de Saint-Maix
a de Châtellerault. Il aj
de la paix entre les rel
ulier et les particuliers que
jours plus ou moins f
1122, de clore, par ur
pape Calixte II, les d
plusieurs années entre le
de Luçon, à propos d'
on, lequel fut adjugé à ce
depuis longues années :
décision sans aucune n

des affaires, qui mérit
dans la France du No
, fils de Guillaume le C
ntions sur la Normandie
vince, de son frère R
de la France qui souffr
en dépit de tous les trait
vulut se faire aider par
son gendre, dont la loy
ienne. Pendant trois ou c
furent tentés par ces d
ider à envahir l'un la N
et menaçaient l'unité de
rmer. Ce fut réellement la
donna la première preuve
des préparatifs faits par

GÉNÉRALE DU POITOU (1124)

sentirent se soulever en eux une ardeur et, se groupant autour du roi Louis, sous son commandement cent mille hommes partirent de l'Ile-de-France, la Champagne et se dirigèrent pour opposer à l'ennemi. C'était la première fois que les Français s'éveillaient aussi unanimement contre un ennemi commun des forces aussi considérables. Un ordre régulier avait été donné aux troupes, qui étaient devenues un des supports de l'art militaire. Ainsi on procéda à une bataille irrégulière et reconnue indispensable. La Champagne, comme naguère encore, fournissait les soldats improvisés au besoin. Une levée faite entre une première levée consistait dans un rassemblement des arrière-fiefs, et qui, tenus par le seigneur, se tenaient prêts à marcher à son commandement. On peut remarquer en cette circonstance une similitude à toutes les provinces qui dépendaient sous le commandement de leurs chefs. C'est ce qu'on appelle, comme dans l'armée, l'arrière-garde, le centre, les ailes et la réserve destinée à donner sur la flanc.

La l'élite de ces troupes c'étaient les chevaliers, sur leur pas les nombreux contingents de vassaux ; ils se battaient comme les simples hommes, au milieu desquels ils tenaient leur suzerain, et la défendaient jusqu'à la mort. Les hommes, forts de leur patriotisme, ne firent pas peur à l'empereur qui déjà s'était retiré de France à travers les flots du Rhin. L'empereur repassa à la hâte, et ne laissa, au cœur de la France, qu'un sentiment de honte. Qu'eût-ce donc été si les alliés avaient été les chevaliers attendus avec le com

Charles le Bon, ceux de Conan I^{er}, Foulques V comte d'Anjou, et e
 ai tous, désintéressés pour eux-m
 France était là déjà grande et forte
 ette même défense, mais ne pure
 es événements, n'ayant pu franch
 ances qui les séparaient du ren
désintéressés sans préjudice de la ju
 Foulques d'Angers, qui n'acc
 oyennant la charge de grand sén
 is le Gros, comme ayant été ir
 lle qui la tenait de Geoffroy-Gri
 e particularité parce qu'elle pei
 s princes d'Anjou, que l'histoire
 Celui-ci osa manquer encore de
 VI. Un peu plus tard, quand il
 contre lui au même roi d'Angle
 le, et continua jusqu'en 1142 u
 lle, de politique douteuse et de
 sa race. En effet, la vertu et
 ient apparus sans un regrettabl
 ambitieuse, et d'orgueilleuse jalo
 cheta ses vices et ses torts qu
 ncières, il est vrai, mais qui
 tement les mauvais côtés du ca

que le Comte de Poitou, que no
 que personne à se montrer fidèle
 et dont les événements seuls
 bords de la Seine, de la Ma
 it ne pas demeurer aussi étra
 aux actes de piété qui regardaier
 op quels changements pouvai

France, 111, 64 et suiv. ; — Daniel, *Mézera*
aire de la France, p. 135 ; — *Art de véri*

ALE DU POITOU

ns sa conduite
le dernier évêqu
qu'en 1122 il av
noines de Saint-
de Sauves qui l
ourvut la même
l possédait sur l
itiers (a).

e de sa vie qu'
diocèse d'une m
ir eu alors cepe
les lesquels ne fu
à la congrégati
dans l'histoire
stinguer de sa pr
par une charte
r tous comme an

ny, dont la fon
ré de Baudime
bienfaiteur quelc
, situé dans une
se de Notre-Dan
était qu'ils y con
le de la Sainte V
bert ne pouvait le
édictins du *Galli*
le 1145, doit être
me de son épisco

159.

village de 300 âmes, ca
âmes de la commune

é de Pontigny le patronage dans les seigneurs Hervé de Mareuil, et de son frère l'évêque Pierre de n'est pas indiqué, et qui n'était e de la contrée. Hervé de Mareuil, ale part à cette œuvre pieuse, et nblement avouée dans le repentir regrettables scandales qu'il avait ue vie adonnée au vice. On peut e de la charte, que cet Hervé de le des Chabot, son fils Thibaud ar approuver la charte avec tous izay fut donc établi dès lors e-Dame de l'Assomption. On ne er plus de vingt ans l'achèvement être faut-il y faire entrer pour inhérentes à l'architecture d'alors, uliers et l'église elle-même étant sculptée avec soin dans le goût out 1145 vit consacrer l'abbatiale, s'ouvre la liste des abbés dont us, et pas des plus illustres. On Châteaubriant, qui paraît être issu ont le château, renouvelé à la rès bien conservé et fut la demeure ité si souvent dans cette histoire. plus qu'un seul religieux dans ndataire qui était chanoine de pension. Les ruines actuelles sauvreté était tombé le malheureux

s si fécondes en œuvres de charité taine avait donné des preuves de une conduite plus régulière. On

de Maubergeonne, qui disparaît et sache plus où elle est allée qu'on n'avait pu en venir. Il semble que la vie de liberté, dont les actes furent toujours les convenances qui anoblissent l'homme, est certain d'ailleurs que, sans être jeune, mais vieilli pourtant par une vie de passions les plus ardentes, il possédait des infirmités que les développements de la vie avaient nécessairement ici-bas fait naître. Il comprit apparemment que l'oubli de Dieu, qui avait été la cause de son égarement, et que quand la mort s'approchait à grande mesure, ses biens à une mesure considérable, et aux frais de cette mémorable guerre de Sainte-Radégonde de Poitiers, il dut lui durent aussi le désistement de ses terres sur la terre des Fosses (a) par le comte de Chizé (a).

une de ces aberrations qui deviennent les meilleures notions du droit et de la justice, et ne refusa pas à se faire, dans une guerre, le soutien armé d'un de ses vassaux.

Il semble que pour ces nobles, la guerre était l'élément préféré, il leur était connu s'il était bon de se battre, et ne venait jamais qu'après la faute.

le d'Auvergne, dont les Etats étaient vassaux du Duc d'Aquitaine, était res-

Robert d'Arbrissel, p. 102.

commune de 300 âmes, dans le canton de Brioules au Nord-Ouest.

15.

NÉRALE DU POITOU (1126)

ie, où il s'était signalé à la tête de
rieux faits d'armes sous la direction
illes. Pendant son absence, le pays
t été gouverné par Pons de Tournon,
qu'un droit déjà ancien adjoignait au
rnement de la ville. Ce prélat étant
ur successeur Aimeric, abbé de la
laume VII trouva déjà nanti de tous
ge lorsqu'il revint, la même année,
ment de son comté. Peu scrupuleux,
t suivant de trop nombreux exemples
a bon de profiter de cette intronisation
ur revendiquer tout le pouvoir et
l n'aurait désormais rien à voir dans
voirs temporels (a). Aimeric avait à
ise les droits acquis par ses prédé-
successeurs devaient attendre de lui.
is en vain. Le despote, ne reculant
s'entendit avec le doyen du chapitre
drale. Guillaume s'en empara et la
qu'il obligea de recourir au roi contre

ès maintes négociations qui avaient
ongueur, se décida à se faire obéir,
er au rebelle le temps d'organiser
. avec une armée sur les terres
e se faire obéir comme suzerain. La
ic, et le roi ne tarda pas à forcer
dans le devoir. L'évêque avait donc
Mais le vaincu retrouva des prétextes
ouveau cinq ans après, c'est-à-dire
is, le Comte d'Auvergne invoqua
mi de Poitiers, en qui sa confiance
ix fondée, qu'il s'était naguère donné

s, X, p. 131 ; — *Gall. Christ.*, II, p. 331 et suiv.

n cela qu'une occasion
 sa vieille habitude
 d'un persécuteur désav
 opposition à toutes
 contre un souverain à
 deux alliés se trouvés
 es. Louis, secondé

Charles comte de Flandre et plusieurs autres de
 vassaux, commença par le siège de Montferrand.
 garnison s'y défendit bien, mais, pressée par la faim
 s'étant hasardée à une sortie, elle tomba dans une emb
 cade où une défaite sanglante lui fut infligée. Un gr
 nombre de prisonniers furent conduits au quartier
 roi. Celui-ci, malgré l'offre d'une forte rançon, fit cou
 une main aux principaux et les renvoya. Pendant que
 assiégés, cédant à l'horreur de ce spectacle, délibéra
 de se rendre, le Duc d'Aquitaine arrivait au secours
 ces malheureux découragés. Instruit de son entrée
 Auvergne, par Aubusson et Felletin, deux villes fi
 tières à l'Occident de la province, le roi marcha
 lui. Une jonction s'étant faite entre lui et le Comte d'

l'armée royale leur apparut. Mais c
 tendue, la belle ordonnance des trou
 timent enfin de ce qui venait de se pa
 de Montferrand, imprimèrent aux d
 inte d'une défaite, et le Duc n'hésita p
 puis des envoyés qui lui tinrent de sa
 ein de soumission et lui assurèrent l'ot
 complète. La condescendance ducale
 titre des otages si le roi agréait ses v
 Les otages furent acceptés, et un jour
 r un jugement irrévocable, le différend e
 Comte. Ce fut par le conseil du Duc qu
 sage résolution de prévenir cet arrêt, c
 issue, par un arrangement préalable e
 es. Il s'en suivit que l'Evêque rentra d

GÉNÉRALE DU POITOU

ns ses Etats, où il
que (a).

pas la dernière.
ent à soutenir des
3-t-il, inspirées plus
ngoulême, avait fia
1, à l'héritière des
olens. Mais Adhémar
t héritage du che.
nt sans que la pare
t établis. Guillaume
réclamation à fair
entraîner par quelq
Nous ne saurions
mar sut le mettre d
armes, et sut si b
es deux châteaux q
de valeur que d'h
e dot (b).

guerre enfin après
un repos complet
ait absolument néce
e cette campagne d
ut plus rien ni de s
le qu'on sait sûreme
est qu'il mourut le
ré dans le chapitre
ès son enfance à vo
sa en lui faisant tou
al. Il avait cinquante
ait été la vie de Guill
romanesques et sc
ls qui tout en avou

V. 515 ; X, 108, 135 ; — St
XI, 186.

et tout son libertinage et ses impiétés.
Un grand prince et le défendit contre
ses exagérations passionnées de Guil-
ry (a). Ce Guillaume n'avait aucun
un grand seigneur de son époque

Mais il était de ceux au contraire dont l'esprit observateur
et les écrits généralement estimés peuvent nous faire
justement apprécier la valeur d'une sentence ainsi portée.
Qu'Ordéric Vital se soit montré plus indulgent et en ait
parlé comme d'un homme d'esprit agréable et fécond en
bons mots (b); c'est une note qu'on pouvait écrire après
l'avoir vu une fois; elle ne fait qu'incomplètement le portrait
d'un homme quelconque. S'il ajouta qu'il était « rempli de
probité » nous savons par ce que nous en avons vu combien
il se trompe, et l'on s'explique, après tout, comment
l'éminent historien peut n'avoir parlé de lui que d'après
certaines impressions préconçues venues de quelques
rapports entre lui et le prince à l'époque où celui-ci se
mêla aux affaires de Normandie. Mais le personnage
n'avait pas encore été étudié sérieusement. D'après le
caractère de ses juges et le plus ou moins d'importance
que chacun attachait à la dignité d'un prince, on se
prononça sur son compte selon qu'on goûtait ou qu'on
réprouvait les intempérances de sa conduite.

Aujourd'hui l'Histoire interrogée sur son compte peut le
condamner ou l'absoudre; elle nous l'a montré à l'œuvre,
et nous redit plus haut que jamais combien est lamentable
une vie qui devait être la leçon d'un grand peuple et n'en
fut que la honte et le déshonneur. En tout il abusa des
beaux côtés d'une nature exceptionnelle. Son intelligence
au lieu de s'élever aux grandes pensées de son siècle, les
contredit en tout avec un cynisme révoltant; sa foi, au milieu
des épreuves, s'affaissa jusqu'à l'indifférence

Biblioth. litt. du Poitou, I, 219 et suiv.

loc. cit., p. 222.

ours s'insurgea contre les principes
 fit une philosophie d'Epicure; il ne
 la conscience condamne dans l'hon
 , comme ses pareils de tous les siècles
 qu'à ne se rien refuser de ce qui est
 alcul, il se ruina en de détestables
 sa fortune que par des iniquités
 s, qui ne défendirent qu'une fois ou
 es, attaquèrent toujours le droit d'a
 caprices. Ses violences n'eurent
 que des revers mérités. Mauvais
 il devait être mauvais père, et not
 ut pour successeur. Enfin sa vivacit
 guère qu'à s'attirer cette admiration
 ient des complices intéressés. On
 remier des troubadours; on loue se
 es; on le classe à la tête de nos li
 . Si la littérature était un manteau
 les fautes des princes, on pourrait
 in tel don; encore faudrait-il que l'u
 ne aux vues de la Providence qui ne
 es élus que pour le plus grand
 et de l'humanité. Non seulement
 ant la gloire facile d'un chansonnier,
 . talent: il s'en servit pour des boi
 toujours l'esprit dangereux du li
 gion. C'est le double caractère qu'or
 s de ses poésies qui nous sont restées
 s présentent avec celles de ces trou
 me temps, chantaient l'héroïque c
 ; et s'inclinaient devant la guerre
 s où brillaient, entourés d'une foi
 e Jésus et la gloire des libérateurs c
 nt au génie qu'on accorde à cet au
légères que *fugitives*, il paraît peu
 musé échevelée où l'invention litté

jours de dignité, et reste, sous ce
u-dessous d'autres poètes qui dépen-
et firent preuve de plus de goût et

reste, d'apprécier au berceau de la
rite de l'expression ou de l'harmonie,
ielles de toute poésie : ces chants à
e, aux inspirations capricieuses, et
traduction, ne séduisent ni par la
et ne peuvent exciter d'enthousiasme
juges qui se laissent prendre moins
l'écrivain qu'à une curiosité d'ama-
igare trop souvent la complaisance
id choix.

ut pas un grand homme que celui
ires superficielles on affuble trop
rieuse épithète si rarement méritée :
cieux, qui eut beaucoup plus du
es d'Anjou que des ducs d'Aquitaine,
ait pu s'honorer des belles qualités
pères, ne garda quarante ans le
riter la répulsion de ses sujets.

, dernières années nous ont détourné
Adelelme, sacré le 1^{er} juin 1124, et
t pas avoir été troublée depuis son
iminaires n'en avaient pas moins été
gues s'étaient formées et ce candidat
meilleure portion du Chapitre s'était
al ambitieux aspirant à une prélature
s'agissait de Pierre de Châtellerault
u'il était frère d'Aimery I^{er}, vicomte
chanoine de la cathédrale sans aucu-
ent pu l'y porter, il s'affublait, et
ns qui avaient dû l'en éloigner. Ce
nent d'Arnaud, abbé de Bonneval
ait d'une vie peu édifiante, n'avai

struction et était pourvu d'...
 nme il arrivait déjà trop
 ii, au grand dommage
 due entièrement, le Cha
 par un de ces ridicules ég
 t la médiocrité ne sait que
 , abusé d'ailleurs par sa na
 t monter plus haut. Rich
 pourquoi l'épiscopat ne lu
 cet Adelelme dont tout le
 voir et les mœurs austér
 dans le clergé une faction
 haute dignité de son Egli
 les bassesses et les vio
 rs. Jusque-là, après avc
 .ts ne purent se terminer q
 se prononça pour le plu
 ume Adelelme (a). Ce dou
 es de cette époque, y com
 (b).

rriva donc, à la grande se
 réparer les brèches faites
 t ses premiers jours par
 de Béruges lui appartenar
 le Montierneuf.

ssi vers cette année 112
 e se montra favorable à
 le bon vouloir de la fan
 pour le grand monastère
 prieuré qu'on y devait uni
 Saint-Protais, qui existi
 noins l'année 1068. — En
 bbaye, Béruges avait vu
 , *spicil.* II, 207 ; — *Gall. Christ.*, II

vesques de Poict., p. 92.

E DU POITOU (1127)

dominant les forêts
un lieu fort, organisé
nouveau en augustinien,
Agnès sa sœur, et autres
terres et autres possessions
suffisante. Au rang
de Lusignan, qui était alors
à cause de ses
reprises militaires. C'est
un frère de Hugues
qui la tour et le
propre. Nous verrons
et l'une des places
le siècle suivant
de sa révolte contre
comte de Poitou, après

premiers actes du



1

2

3

4

5

6

ery I^{er} *Danzeros*
 roman *Danjiarius*
 soit l'allégorie, peu
 clair que le Vicom
 eût eu son retenti
 e (*Histoire de Cha*
 e, la vicomtesse
 lui venait ce rense
 n, donné à la to
 elui d'une courti
 ite de concubine,
Angl.)? Tout cela
 er d'une femme ha
 noblesse du Poito
 partenu au Vicom
 es équivoques et
 ur la satisfaction
 ar une passion sa
 honnêteté public
 rtement conjugal,
 t coutumier, il au
 . la plus importan
 tonnerait-on mên
 la jeune fille da
 l'origine de ce no
 erault. L'erreur q
 nt sans doute de
 itorise à composer
 s auteurs peu scri
 enteurs d'aventur

s, avaient leurs or
 nour que le peuple

NOTES DU LIVRE LIII

jours en des spectacles et l'indulgence que l'Eglise a toujours mise à prêter à des délasséments très légitimes en eux-mêmes; ils sont tolérables quand ils n'ont pas encore dégénéré en désordre. Quoi plus naturel aux esprits simples et de bonne foi que de célébrer à l'intervalle de Noël à l'Epiphanie, cet âne, animal doux, inoffensif, laborieux, docile, qui figure, d'après le Nouveau Testament, plusieurs scènes de l'enfance de Notre-Seigneur? La fête des âcents, qui se faisait à la même époque dans certaines églises où le clergé était peu nombreux, était aussi un hommage mérité rendu aux jeunes martyrs dont le souvenir a toujours été si précieux aux chrétiens. Mais dans toutes ces représentations, d'abord pieuses et sagement motivées, on dut voir entrer bientôt des abus qui y prirent et en devinrent tôt ou tard inséparables. On ne sait pas où elles commencèrent, mais on voit bien qu'au temps dont nous parlons, vers la fin du XII^e et au commencement du XIII^e siècle, on ne crut pas devoir les tolérer davantage, tant elles avaient dégénéré sur leur origine et s'étaient détournées de leur véritable sens. Il est probable même que le nom de fête *des fous, stultorum*, ne fut appliqué qu'en dernier lieu à ces exercices qui, par leur nature même, avaient des indécences insupportables, et qui laissent juger bien que le clergé du temps avait lui-même besoin de réforme. Ce fut le cardinal de Capoue, légat en France du Pape, qui le premier interdit ces sortes d'amusements; quand Sully, évêque de Paris, se prononça dans le même sens (Rohrbacher, *Histoire de l'Eglise*, VII, p. 159), et notre saint Pierre II entra dans la même voie en interdisant à Chauvigny. Nous n'avons pas de raisons certaines pour croire que cette étrange dévotion ait existé à la cathédrale de Poitiers, le même évêque n'eût pas manqué de les interdire. Seulement il faut pas oublier que des oreilles d'âne forment sur les bases de plusieurs piliers de notre belle basilique des rapprochements pourraient bien être une allusion à cette *fête de l'âne* qui n'y avait certainement pas eu une semblable mention si elle y avait existé. Il y a donc à croire que celle *des fous* n'était plus qu'une décadence des autres, que le mauvais goût avait corrompues et qu'elle fut définitivement interdite que parce qu'un goût meilleur la remplaça. (V. *Histoire de la Cathédrale de Poitiers*, I, 143.)

NOTE 3

Nous tirons ces détails d'une intéressante notice trouvée avant dans les papiers de M. Beaulieu, ancien curé de Saint-Pierre de Chauvigny. Cet opuscule, resté inédit, nous a été communiqué le 332 quand nous remplissions le ministère pastoral dans une des

par M. du Charraud, qui l'avait admise au grand profit de sa direction et de ses possesseurs d'un mémoire tiré des archives voulu lui en donner une copie qu'il nous a en vue de l'histoire du diocèse. Nous le vénérable curé l'avait écrit dans un rouve la bonne foi, en dépit des fautes et a déjà réfutées et que nous avons cru petit nombre de notes qui rectifient ent à certaines omissions. Nous tenons s les sources tirées de notre bibliothèque, ue voudrait l'examiner par soi-même.

NOTE 4

, X, 108; — Dreux-Duradier, qui a déjà s du temps la mauvaise cause de Guille relever aussi le caractère de Hildegarde cile de Reims comme une victime, comme liquant ses droits les plus sacrés. Il ajoute, sa réclamation, que le Duc l'avait épousée *ort de Philippe* — c'est là une grossière : la physionomie de l'affaire, car Philippe à elle entra en 1116, qu'après deux ans de endant sa vie que Guillaume avait pris it donc qu'une concubine adultère dont de son rôle, et le Concile éclairé sur sa er tomber l'affaire en un espèce d'oubli condamner à la fois les deux coupables aucune sincère conversion. Remarquons uida sa cause en 1119. Or Philippe était et cette mort ne pouvait même pas servir avait faire une union légitime, entre elle prétendu contracté pendant la vie d'une endait nul de plein droit. Dreux-Duradier connu la question, et l'espèce de pané- héroïne prouve qu'il l'avait étudiée sous *litt.*, I, 228).

NOTE 5

a été commise ici par *l'Art de vérif. les* 1112 la révolte du fils aîné de Philippe 1112 le jeune homme n'était encore qu'un

NOTES DU LIVRE LIII

13 ans. Nous préférons l'année 1118 qui n de sa mère, dont la honte mit le comble à

NOTE 6

, *Sabiniacum*, localité gallo-romaine de 1,80 de la Charente qui y coule dans une vallée. On y voit de nombreux débris celtiques, tels armes en silex, et enceintes militaires plates qui laisseraient supposer une population ain y a laissé aussi des traces curieuses dans hages. Le XII^e siècle construisit l'église romane ire.

NOTE 7

, *Albinicum*, paroisse, succursale du (Deux-Sèvres), à 3 lieues au Sud-Est de Paâtellenie relevant de la baronnie des Essartubin était du XI^e siècle et avait considérables religieuses du XVI^e siècle. La paroisse a maintenant de 600 âmes.

NOTE 8

de Brion, qui est un chef-lieu de commune ètres au Nord de Thouars, et qui a pour p ne doit pas être confondu avec le lieu de même ton de Gençay (Vienne) et qui fut en 838 un'est aujourd'hui une commune de 400 âmes nêtre de Gençay, son église romano-ogivale de Saint-Martin de Tours. Elle est assez bien au-dessus de sa porte occidentale un cordon mboliques. Elle a pour clocher un double

t dans la paroisse de Brion un château de meau de ce nom, et dont la châtellenie avait une juridiction judiciaire sur la plus grande aire. Mais vers ce temps le peu d'importance ait porter les causes à Gençay alors vicor mplaçaient ceux qui n'existaient plus à la B

NOTE 9

-Seguin, *Capella-Seguini*, du nom de se à bien établie depuis quelque temps lorsque s'en rapprochèrent, ce qui donna forcément

DU LIVRE LIII

rellement transportée à l'abbaye de Saint-Jacques, qui s'y trouva agglomérée avec la paroisse de Saint-Jacques, ord dépendante de Saint-Jacques de Saint-Maixent, dont l'abbé eut le l'archiprêtré d'Ardin. Si de 1801 la fit réunir à l'Abbaye de Saint-Jacques avec elle une population de

NOTE 10

Antiquaires de l'Ouest, au sujet du pays de Chef-Boutonne, les ajoutera désormais à la liste des bénédictins, et celle-ci s'augmente d'hui le 25^e connu. La pierre trouvée en 1887 dans une ferme appartenant à l'abbé Largeault. De son nom une intéressante notice sur l'abbaye de Saint-Jacques, dans les *Bulletins de la Société des Antiquaires de l'Ouest*. Un honorable écrivain a publié aussi une notice sur un Guillaume qui parut en 1318, et dont la tombe sculptée se trouve dans l'ancienne abbaye, et dans l'abbaye de Saint-Jacques. (Cf. *Semaine religieuse de Poitiers*).

NOTE 11

paroisse au siècle dernier, relevée de la paroisse de Saint-Jacques, et fut réunie à la paroisse de Saint-Jacques.

NOTE 12

ainsi nommé sans doute de ses dimensions, de bois et de futaie, fort ancienne et fut rebâtie à l'usage de 1,200 âmes, paroisse du diocèse de Poitiers. On ne sait comment la donation fut faite de Poitiers. Au commencement de Bruges la cite comme

NOTE 13

ait été donnée à Charroux dès le commencement aujourd'hui au diocèse d'Angoulême.

NOTES DU LIVRE LIII

le principe, il faut qu'à une certaine époque l'ait fait annexer à la paroisse que nous voyons Gislebert la ramener tout d'abord de Notre-Dame, et quand elle est devenue un bourg de Saint-Martin-Mouton (Charente). Ruinée par un incendie, elle perdit ses voûtes et ne conserva plus que quelques sculptures maltraitées du XII^e siècle (M. de Lamoignon, p. 398.)

NOTE 14

Malo Presbytero, ou *Presbyterio*, paroisse par son nom même, quelques siècles après son malvenu, ce nom se trouve en 1339 à sa forme actuelle. L'église de Sainte-Impère, vierge du VI^e siècle, qui paraît honorée seulement en l'honneur de sainte Alloué, elle dut faire retour à Celles, où on ne sait par quelle raison. Elle est d'une plus grande importance ; et sa position favorable, et sa position pouvant leur faire un poste avantageux, les voisins mal intentionnés, y firent des incursions, et nommèrent un officier hôtelain, y fut préposé à la garde de la paroisse, donc un point de haute valeur pour la paroisse résister ainsi aux entreprises de ses voisins. La cure était, comme le prieur de Celles.

NOTE 15

de Noigné, de *Noiniaco*, cure de l'église paroissiale, qui ne compte que 6 à 700 âmes, et doit, à l'époque où quelque *Nenius* donna son nom, vint habiter la ville gallo-romaine de ce futur village. L'église, qui reçut le nom de saint Georges devint aussi le nom de Montaigu, c'est-à-dire au VI^e siècle, ses apparences, se reconstruire au XII^e siècle.

NOTE 16

Noiniaco, ne doit pas être confondu avec un titre de 1125. Lésigny, bourg

DU LIVRE LIII

sires de Lusignan, dont le
se de 900 âmes, du canton
use, à 20 kilomètres au N
-Hilaire était, jusqu'en 185
ane primitive. Cette année
t honneur à l'architecte.
nous a laissé peu de traces
le château d'Alogny ra
du duché de Châtellerauld
, p. 8.)

âmes, autrefois de la com
Leugny-sur-Creuse, à c
une paroisse de Saint-Hi
. Le fief dépendait en p
e était donnée par l'évêq
rt dépendant du duché de
oire de la paroisse appar
la rivière. — Une fonta
in de Leugny une chapel
ords élevés de la Creuse,
nné. C'était Notre-Dame c
prieuré.

NOTE 17

nes de Trizay, qui se nomi
on trouve encore des débi
utin donné à l'île voisine
emarquable aussi par ses
ent un atelier monétaire, q
nte. On a, de cet atelier,
iplié dans le cabinet de nu
, p. 203 et suiv. — Besl



VRE LIV

DE GUILLAUME X A
E, JUSQU'A SA MORT

(1127 à 1137)

Guillaume IX mourut,
en Auvergne, où il
fut vaincu et la défaite

Rien ne pouvait
répudier sa mère, et
le palais des Ducs d'A
à laquelle il partage

Né en 1099, il avait
bien fait, comme son
père et dans ses goûts
ici en des temps dif

Moins déréglé dans
avait compris la honte
caractère n'était pas, r
si longtemps ne lui a
naissance dont le senti
intérêts de ses passions
de son temps se
s pour se les alléger,
à la politique, et la ju

ait-il plus empressé d'en
 et les armes contre les
 avait été retenu par une gue
 l'attendre. Vulgrin d'Ang
 ait dépossédé de Chaba
 ni à Robert son neveu pour
 ort du Duc. Guillaume X n
 n, décidé à les garder, se p
 Ce n'était pas le moment pc
 une affaire d'autant plus
 l'activaient autour de lui,
 écouter un projet qui lui ten
 t d'ailleurs quel ennemi
 ou par son intrépide téna
 pour ami que pour ennemi,
 ceptée. Mais ce fut pour
 laquelle Guillaume sembla
 prière de Vulgrin, il réun
 ller assiéger le château de l
 ye avait enlevé à Vulgrin
 e de ces singularités qui
 s guerres de ce temps,
 se, contre des alliés dont
 indre, beaucoup de seigi
 .tou (b).

es engagements, et des pl
 ord de ses Etats, mais au
 ns s'exposer à n'avoir plu
 mplir ses desseins arrêtés
 tant s'y arrêter pour ne
 notre pays.

enet, comte d'Anjou, venai
 aines de son père Foulqu

ton de Saint-Amand-de-Boixe.

ates, X, 186 ; — Labbe, *Hist. Cons.*

RALF DU

partir pour
pour n'en
seigneurs
terres et
gue était
ndaient le
seigneur d
l'Anjou.
srience fa
mte, arde
marches
n'eussent
le châtea
rs, et cr
re de Pa
place, bie
rs sema
nirent pa
sse, et y
à cette
rotection
il fallut b.
a paix en
evint don
ume X
guerre q
Poitou ét
ilités po
in dont la
nsible. Il
système

n l'a dit par

III, 66; — J
negay, *Chron*
, 363.

RE GÉNÉRALE DU POITOU

plus d'une fois pour s'élancer, quel il avait à faire valoir. Nous avons vu comment il avait profité de la position d'indépendance qu'il avait malgré lui de l'Ile-d'Oleron.

Le comte, qui avait été excommunié, arriva enfin avec elle. Il traitait les choses dans leurs intérêts, refusa sa signature au traité secret de sa mère, qu'il voulait pour dégager son indépendance. Il espérait une réconciliation avec ses familles : mais la froideur des rapports d'amitié entre les deux familles retenues par le soin qu'Isambert avait de sa mauvaise humeur ; plus d'intention de n'en pas toujours. Or, cet Isambert, mort de 1089. Or, cet Isambert, sans plus de scrupule que les comtes de Saint-Maixent et ceux de Poitiers, culier les traditions d'impie. Ils avaient été si sévèrement punis du surnom de *Pacifiques* dans une charte de 1089. Or, cet Isambert, il était privé depuis longtemps. Il peut donc regarder cet événement sans importance (b).

Isambert, que Guillaume le Conquérant, la rupture toujours unis avec ceux du Poitou. Le nouveau duc d'Aquitaine acc

Antiq. de l'Ouest, XIII, 415 et suiv.
1, *Hist. de Saintonge*, I, 487.

Antiq. de l'Ouest., ubi sup, p. 4

B GÉNÉRALE DU POITOU (1127)

plaintes que les abbayes spoliées de se
arriver chaque jour jusqu'à lui, r
e à celui-ci de laisser impunies de
i. Sans qu'aucun monument écrit semb
ment, il n'est pas douteux que le princ
r à Isembert d'avoir à réparer se
al aura dédaigné cette mise en demeure
ation de guerre que Guillaume ne l
ndre. Cependant l'heure n'était pas ven
se de haute importance. Les comme
e ont des difficultés de premier établi
s il faut songer tout d'abord. Mai
là, il en ménagea dès lors les prépa
ne trouver en temps donné aucun
e. Il ne pouvait oublier d'ailleurs qu
tirer de Châtelailon, que n'atteignaien
cidents maritimes qui devaient le ruin
la Rochelle qui commençait à se fai
ortant (a).

ement établi et les causes de cet
omprises, arrêtons-nous avant de le
à quelques faits de l'année suivan
attention.

dord un fait sur lequel planent dar
ce temps les nuages les plus épai
me trace, en effet, d'un mariage qu
contracté avec une sœur du vicom
Aimery I^{er} (b). Au milieu des confusio
cit, on ne parle nullement d'une da
nement et nous sommes réduits à d
t fait croire que ce mariage ne p
l'avènement du prince, quand il viva
plus mauvais termes avec son pé

a *Rochelle*, I, 98.

111; VI, 521; — Lalanne, *Hist. de Châtelleraut*,
. 465.

ents l'avaient éloigné de F
e qu'en 1127 au plus tôt,
le son règne sans doute.

aura voulu se donner une
as d'affirmer une fois de p
ère ne lui avait pas permis
maison de Châtellerault, si
a Maubergeonne, dont on a
1^{er}.

ons dans quelques détails
ent à la prise de Châtelailon.
ondigny, dont nous avons pa
à l'abbaye toujours floriss
s; mais elle trouvait dans s
uissants que la jalousie et
souvent à s'attribuer des p
érables de ses terres, et c
aient pas assez écoutées par
rouvaient dans les coupabl
mal surveillés. Enfin une
xprima plus énergiquement,
ailles onéreuses, et reprit s
restitution, les propriétés e
orce. En même temps il dé
les pertes que ces injustices
ratifiant de bois qu'il posséd
, aujourd'hui inconnu, mais
u voisin d'Argenton-Châtea
s et qu'arrose une petite rivi
2 (a).

de Saint-Hilaire avaient à s
quelques antagonistes de m
s adversaires que ces gra
aines, toujours prêts, chaqu

in de terre à leur co
garni d'un ou deux
er la main en dépit
aré qui les possédai
lion. C'est ce qui ét
is entre ledit Chapi
e, qui ne se faisait
des premières plainte
uti, quatre ou cinq
ation prononcée par
avait vu, en 1121, u
elon Le Roux, re
de débats, tout ce
maine de Champagn
e lui-même, ce ret
aux, que sans doute
nt pu le convaincre
ement épiscopal, les
l'Adelelme, qui n'h
du Saint-Siège, et
l est à croire que d
s observations de
coup dans le renonc
à côté des remon
protégeait les faibles
sentait que l'ordre s
r de lui, et ne vc
is longue résistance.
peu que leurs exem
nal, et qu'à leur é
jour la justice de Di
ortée avait marqué l'a

n de Gençay.

(VII, 71 ; — *Cartul. de Sa*

GÉNÉRALE DU POITOU (1128) .

le la maison d'Anjou, et ne fut pas
s celles de la maison de Poitiers.

te de Flandre, l'un des héros de la
ait devenu roi de Jérusalem, et n'ayant
songé pour lui succéder au comte
, qu'un long séjour en Palestine, une
t une conduite sans reproches, lui
apprécier aussi bien qu'aux seigneurs
ent avec lui l'œuvre difficile de la
temps Henri I^{er}, roi d'Angleterre, veuf
le d'abord mariée à Henri V d'Alle-
euve, désirait la remarier à un gendre
le sceptre après lui et de le garder
treprises à prévoir. Il avait jeté les
d'Anjou, fils de Foulques V, jeune
à peine accomplis, mais que de belles
us l'influence de son père, rendaient
ar exception l'Ordre de chevalier qui
ingt et un ans.

aux couronnes royales qui allaient
es têtes de la famille d'Anjou, relevée,
e nouvelle génération, des ignominies
s lui avaient imposées trop longtemps (a).
une chevalier se fit à Rome au milieu
dérable, et, en décrivant la somptueuse
avait revêtu pour la cérémonie, les
e manquent pas de faire un bel éloge
s de frêne, en ajoutant que le fer en
Poitiers (b), où se faisaient alors ces
ges et dont une rue portait déjà le nom

énage princier furent de haute impor-

siq. d'Anj., I, 136.

Histor. Anglor., p. 161 et 228; -- Bodin, *Recherches*,
/r, ap. D. Bouquet, XII, 511.

ÉRALE DU POITOU (1129)

l'Anjou. Geoffroy venait d'acquiescer lui faisait de tous ses vœux le Maine et de Touraine. (C'est là que l'essai de celui d'un pèlerin pour la Terre-Sainte, il son père avait confié ses provinces, il s'embarqua peu de temps après à Jaffa; il y toucha l'occasion d'y donner d'héroïques exemples desquels il était appelé à raconter ici les malheurs de la mort de son beau-père, à vaincre l'Angleterre, que lui-même le frère de celui-ci; mission parce que par lui-même nous retrouverons dans notre branche de sa famille doit être dans les affaires du Poitou du nom, qui porta le premier, devenu si célèbre par l'habitude qu'il avait de lever son casque, au renouveau d'une branche fleurie de germe de son Anjou, et y remonta. Nous touchons au terme d'une célébrité dont il sera

En 1129 le Comte de Poitou monastères toujours florissants de Radégonde. Le premier de son aïeul, des domaines tels les officiers de la cour prétentions injustes dont il continuait des vexations p

Le Chapitre de Sainte-Radégonde, qui pos parois de Vouille des libéralités, venues de et de ses prédécesseurs, s'était vu aussi toujours en réclamations qui n'aboutissaient Guillaume X qui, invoqué dès la première avènement, s'occupa de ces litiges et les arr tage des réclamants. On le vit donner la ma temps à d'autres affaires de guerre qui intére Croix, Nouaillé et Saint-Maixent, second sollicitudes de l'évêque Adelelme, soit pour volontaires, soit pour des confirmations d'ac à des églises ou à des couvents (a).

Ces actes de bon vouloir religieux, n'atté cependant la politique de celui qui semblait volontiers. Rien de sa vie pleine d'activité n'avait effacé de son esprit ses desseins de conçu ses projets de guerre : au contrair mûris et disposés avec réflexion, et ce ne qu'il mit enfin la main à l'œuvre, et avec une qui devait amener le succès voulu, tout cruels préliminaires d'une attaque sanglante

Siege et prise de
Châtelaillon.

Donc, un des premiers jours du mois d'a son château de Chizé les seigneurs, en plus que possible, des environs qui touchaient : avec eux beaucoup d'autres qui appartenaient qui, par conséquent, étaient vassaux d'Isa quelques jours de plaisir pris sans aucune c convia à venir continuer à Poitiers les fêtes séduits, puis, aussitôt leur arrivée dans sa les y fit séquestrer, et, se mettant à la tête de avait tenues prêtes, il marcha sur l'Au 11 août sous Châtelaillon et en commença le : sentit ce qu'il avait à redouter d'une attaque privé qu'il se voyait des officiers qui étaier

(a) D. Fonteneau, M^A, 197 ; M^M, 601, M^M, 47.

•
•
a cependant en voyant son château
murs et garnis de tours capables de
, il compta sur sa garnison, à qui ne
longtemps ni le blé ni l'eau, les
s munitions pour un siège à soutenir.
ant le Duc n'avait rien négligé pour
la place. Il l'avait entourée du côté
es levés de force sur les habitants
de la terre son camp s'étendait sur
e la ville, et se trouvait muni de
ait donc une prison infranchissable
nemi. Celui-ci vécut donc d'anxiétés
stant énergiquement à des assauts
nonde, usant ses vivres, et découragé
ut constater que l'assiégeant s'était
nces à l'intérieur: c'est pourquoi,
me résistance épuisée, il prit le parti,
ours de novembre, de se rendre
âteau. Ainsi se termina l'opération.
de la forteresse, exigea qu'Isembert
petit château de l'Îleau, peu éloigné
milieu de marais qui auraient pu
un refuge difficile à aborder. Cette
as à Isembert, qui supportait diffi-
perdre jusqu'à son dernier château.
la faveur de la nuit, s'y retira avec
nt pour le seconder, et résista plus
s du Duc. Ce ne fut qu'à défaut
ntit à se rendre. Guillaume, devenu
lui laissa que l'île voisine de Ré,
située dans une position découverte
n. Il était sûr que là Isembert ne
prise qu'on ne pût aussitôt réprimer.
• s'y retira, y vécut jusque dans
ée, isolé, sans héritier de son nom,
ne conversion sincère, les fautes

les criantes injustices d'une vie beaucoup plus et bienveillante que ne l'a dit un auteur le ou mal instruit de ce qui regardait les choses de ce temps (3).

Un de cette maison de Châtelailon dont la fortune avait disparu qu'en punition de ses fautes, et l'ambition étaient devenues héréditaires. Il para donc de la petite province, dont il se fit plus tard avec les deux seigneurs de Rochefort, proches parents d'Isembert et de ses légitimes (4). Il ne serait donc pas exact de le compter de Poitiers comme un usurpateur sans scrupules de toute conscience et de le traiter, comme le Cluny, en ravisseur injuste des biens qui appartenait à un ordre qui avait reçu des terres de Châtelailon, et pouvait bien se sentir indulgent pour le fait qu'il pouvait ignorer bien des circonstances de la conduite d'Isembert. C'est pourquoi nous les avons, après les avoir examinées de près, attribuées à Richard de Cluny et nos Bénédictins du

Il nous trouvons un Guillaume de Curzay, qui probablement avait déjà une demeure féodale actuelle de ce nom, à quelques kilomètres au sud de Lusignan. A cette époque la seigneurie n'avait plus de cent ans, car on en a eu des titres dès le début du XI^e siècle. Elle devint très considérable, eut le droit de justice et ressortit du château de Lusignan et de Sanxay. L'église, devenue le centre d'une paroisse de Saint-Martin ; elle fut retouchée au XV^e siècle, et le portail ogival qu'on y voit encore. Le château fut reconstruit du XVI^e au XVII^e siècle, et se trouvait à l'abord d'une grande forêt dont il ne reste

(3), *Chronica*, apud D. Bouquet, *Scriptores*, XII, 418 et suiv. — VI, 575 ; — *Art de vérifier les dates*, X, 109.

RE GÉNÉRALE DU POITOU (1130)

eu considérable. Le chevalier Guillaume nous parlons ici, apparaît en 1130 comte de Nouaillé de quelques terres.

dès 1080 : « *Fascé d'argent et d'or la bande engrelée de gueules, brochant sur un champ de fleurs de lis* ». Guillaume est traité dans l'acte que nous avons vu « *noble chevalier* ». Lui et ses descendants ont eu de leur honorabilité en souscrivant comme témoins dans les actes des seigneurs, et par leurs donations aux églises. Il ne pas quelques-uns d'entre eux de mourir le 21 mars 1226 pour avoir suivi le seigneur de Notre-Dame de Poitiers. On les trouve dans la croisade et dans la suite se distinguant par leurs charges dignement remplies à la tête de l'armée. Enfin cette famille eut sa dernière s'est éteinte en 1803, par la mort de son dernier possesseur, qui n'a pas d'héritiers du nom. Les dernières armes sont les mêmes que celles décrites ci-dessus en 1080 par un Aymar de Curzay.

Les événements se préparent dans notre religion aura beaucoup à souffrir de ces troubles desquels il faut remonter jusqu'à l'origine de cette année.

En février 1130, mourait à Rome le pape Innocent II, son règne de six ans s'était ressenti de la faiblesse de son corps. L'Italie souffrait à cette époque. Le grand nombre de cardinaux s'étaient élevés à 112, comme plus digne par ses mœurs et ses vertus que Pierre de Léon, que le pape avait nommé cardinal. Les nombreuses familles des plus puissants seigneurs de la papauté, autant que ses habitudes mondaines, le rendaient indigne de la tiare. Un caractère qui n'est pas commun dans le cas, c'est qu'Innocent avait obstinément refusé de se démettre de la papauté.

refusé l'honneur qu'on venait de lui faire, et Léon, qui se hâta de prendre le nom d'Arrivé que par de l'argent et des intrigues (a) des deux personnages fut suivi de grands comme il arrive souvent, quand surviennent entre le droit et la violence, cette dernière l'emporta et força Innocent à se réfugier à Pise. La France tout allait selon ses vœux, et qu'au lieu qu'il y serait aussi bien accueilli qu'il y avait eu Louis le Gros et le clergé s'étant rangés dès le commencement des discussions, car la France à ce temps, n'aime pas le schisme, comme ailleurs, et n'a jamais élevé d'idole sur la cendre de Pierre (b). C'est dans cet esprit que le roi a convoqué à Etampes une assemblée ecclésiastique où se trouvaient aussi de nombreux personnages de hautes conditions du royaume; son but était de résoudre sur la question. Deux personnages se distinguèrent, soit par leurs témoignages, soit par leur action à la résoudre en faveur d'Innocent II. Il importe de bien connaître ces deux hommes dont s'exercer puissamment sur la suite de notre

Rôle que s'y fait
l'évêque d'Angoulême
Gerard II.

Le premier était Gérard, II^e du nom, évêque à qui Honorius II avait donné la légation d'Angoulême, près Lisieux en Normandie, de par lequel était doué d'une haute intelligence qui l'avait fait de fortes études et enfin au Siège qu'il occupait neuf ans. Ce poste l'avait lié d'une étroite amitié avec le duc Guillaume X, et il s'était fait remarquer pendant un long intervalle par son zèle pour le service de son prince, mais beaucoup moins par des vertus épiscopales et ses travaux dans les écoles diocésaines. Ce n'est pas qu'il n'eût mérité du chapitre d'Angoulême, d

(a) Longueval, *Histor. de l'Egl. Gall.*, XI, 349 et suiv.

(b) Edmond. Bles., *Vita S. Bernardi*, lib. II, c. 1.

at, le titre de chanoine honoraire
 à la fin du xviii^e siècle, et qui n'avait
 les temps modernes lui ont donné
 ualités réelles, Gérard avait mêlé tr
 déparaient. Ambitieux par nature,
 par des travers de caractère toujou
 passion malheureuse ; il manquait
 e les excès de la tête, de la patien
 s contradictions, et de la douceur q
 De sorte que ses fonctions de lég
 s, et lui avaient ménagé ainsi beauco
 ositions. Le nouveau Pape arrivé
 aussitôt l'objet des empressements
 s manqué de lui dénoncer comme
 che devenue plus difficile que jama
 ces démarches demeurées quelq
 zèle se manifesta donc à propos
 u s'y rendre, et désireux de se fai
 ocent II, en faveur duquel son tém
 e grand poids, il y envoya un dépu
 ellées de son sceau affirmant qu
 e compétiteurs, qu'il avait su per
 tails de leur double élection ; qu'il r
 e douter que la justice fût du côté
 e mœurs édifiantes, élu le premier
 e clergé romain. Au contraire, ajout
 éon avait usurpé le Siège à la fave
 ses richesses ; prélat, au reste,
 rs que lors même qu'on trouverait l
 ar le droit dans son élection, sa
 'exclure de la papauté (6).
 inion d'un évêque renommé pour
 n, furent corroborés au concile p

Gall. Christ., VI, 996.

suiv. ; — Rohrbacher, XV, 275 et suiv. ; — Fleu

GÉNÉRALE DU POITOU (1130)

leur qu'y seconda une merveilleuse
i de saint Bernard, déjà abbé de
se ans. Ce grand homme, en qui le
re que la sainteté, s'était montré au
s années comme un envoyé de Dieu
t puissamment les consciences, en
la théologie et de l'écriture avait
irés de tous, et qui, par la subtilité
e raisonnement jointes à l'aspect de
le douceur et d'un ascétisme que
l'incessant exercice de la pénitence,
les donnait à Dieu aussitôt qu'il
vaincre.

inqué à aucun prix de se rendre à
y réunit tous les cœurs dans une
cile fut unanime à lui demander de
référence pour celui des deux papes
ononça pour Innocent II dont il avait
e en saint et en savant, avec les
a prière et de la mortification. Son
triple autorité de la dialectique, des
a théologie des Pères, lui firent une
et emportèrent l'assentiment général.
s les voix se rangèrent de son avis.
a France, l'héroïque solitaire venait
arrière de la raison et de la foi.

pendant que l'affaire se traitait au
ques données d'une grave décision
tour. Il aurait voulu que le Pape
lui continuât sa légation : c'était
minant de son empressement à le
à lui multiplier ses assurances de
n'était pas exempt d'inquiétudes, et
ent compte de ce qui se passait à
instruisaient des affaires d'Italie. Il
le succès obtenu au concile lui

E GÉNÉRALE DU POITOU (1130)

s grâces du Pontife, lorsque la nouve
dispositions toutes contraires : dès lors
l'opposition qui devait être le déshonne
ars.

et, avait reçu de nombreuses plaintes
sur la conduite du légat. Il avait t
ême, fait peser par des hommes de
ou moins d'importance des principa
onclu que la justice n'était pas mo
opres intérêts à éloigner de ses conse
it déjà tant abusé de sa position. Géra
être dépossédé, n'hésita point à s'offri
il voulut faire de lui son légat en Fran
perte des honneurs et des profits d'
ui échapper. L'adhésion de l'antipape
valait pas mieux que la trahison
me. Les deux se font suffisamment jug
nées. Dès ce moment, celui-ci leva
plus qu'une mauvaise cause dans ce
et ce fut son indigne concurrent don
soutenant ses prétendus droits.

ns pas à voir les funestes conséquenc
tou cet affaissement d'une des coloni
ons-nous maintenant à d'autres faits
cours de cette même année 1130.

entrional de la Vendée, dans le cant
te encore sous le patronage de Sai
se du Bois-de-Céné (5), peuplée de se
le territoire de laquelle fut fondée
abbaye de l'île Chauvet, dont les ruin
ourd'hui à la paroisse de Châteaune
us tard au continent, se trouvait al
us formés en partie par les eaux
d des environs de la Loire et se pe
vue des îles de Bouin et de Noirmouti
e époque l'île reçut le nom de Chau

ses propriétaires. C'est une
 de l'attribuer à Charles le
 n effet assez commode. Ce qui
 la fondation de l'établissement
 t être attribuée aux moines de
 de la Garnache (4), châtellenie
 uée à une lieue au Nord-Est (6).
 de Saint-Benoît, on ne connaît
 t abbés dont le dernier fut un
 général de la Rochelle, et parmi
 helieu, des Puy du Fou, des
 e un Gaspard de Coligny, qui
 ue pour se marier en 1681. Le
 eu honorable; la maison avait
 estants en 1588. Il avait été
 evenu de réparer cette catas-
 ,'était ressenti pendant un siècle
 e réguliers et des négligences
 fertes la discipline. Henri de
 ensuite d'Evreux; étant devenu
 blir l'ordre dans les habitudes
 r les réformer en 1670 douze
 eur travaillait avec succès à
 l'abbé de Maupas se démet-
 pard qui lui succéda en 1681.
 ette distinction, car il s'en
 yant pu soumettre ses idées
 qui les gênait, et prétextant
 de perpétuer sa famille: ce
 bien pu se passer (5). Ajoutons
 elle les moines de l'île Chauvet
 01 fut utilement appuyée par
 e Baraillon, et par D. Vincent

Maison de Chasteigner, p. 2.

liv. ; — Du Tems, II, 571 et suiv.

bé général de la congrégation de :

temps que date l'abbaye de Notre-
ud, située à une lieue de Pallu.
s bénédictins dans un endroit herbe
ns des Sables. On n'a que de va
n origine et son existence qui
obscures. Le seul souvenir dioc
, est d'avoir appartenu à l'évêqu
Clérambaud, qui mourut en 1630 et
obaye de Lien-Dieu-en-Jard. La list
e. Le *Gallia Christiana* n'en cite
en a trouvé quatre de plus. Détruit
17^e siècle, elle vivait si pauvre et si d
eu à peu et qu'en 1733, quand fut no
il n'y avait plus aucun religieux, e
ivres de revenu tombaient aux mai
non moins déplorable que tant d'a
e des commendes (b).

plus riches en renseignements sur
ituée dans un vallon couvert de bo
l de Poitiers et qui appartenait par hér
e alors régnant. A cette époque, Gec
nommé d'un lieu de la Touraine (*L*
sa famille, et qu'il ne faut pas conf
ce nom en Anjou, s'était associé que
lesquels il cherchait une solitude c
la vie érémitique sous la règle de S
mte de Poitou, qui aimait cette fai
c dessein en donnant au chevalie
rable et y fit ajouter les terres
pays Savary de Mauléon, membre
ce nom et le même que nous verro

um, chef-lieu de canton de la Vendée, ayant 600 hal
col. 1433 ; — Du Tems, II, 574.

ÉRALE DU POITOU (1130)

sous le règne de Philippe-Auguste même temps le prince fondait, pour un personnage, l'abbaye de Sablonceaux. Ses privilèges et immunités furent maintenus qui pourtant se séparèrent plus et plus la distance qui les éloignait l'un de l'autre dans une complète indépendance. Ici, comme partout, l'église fut laïque, elle fut édifiée par les moines. Encore très simple paroissiale, elle garde les beaux traits du roman mêlé de l'ogive qui en varie l'aspect. L'ornementation y est sobrement distribuée, bien à la belle étendue de sa nef terminée en avant du sanctuaire par les colonnes très exactes de forme régulière et

distingué par sa piété éclairée que prit le prieur du nouvel établissement, avec quelques simples ermites, et devint en 1136 une abbaye. C'est en 1148 que, la règle étant cistercienne, nous le trouvons sous le titre d'abbaye. Cette première époque manque de ces dignitaires. L'abbaye traverse une série de chances diverses d'épreuves sans beaucoup de célébrité, mais plus heureuse que d'une notoriété qui trop souvent est le résultat de discussions et des revers. Rien ne résista contre les grandes secousses du treizième siècle qui dévastèrent l'abbaye et y suspendirent longtemps les saints offices et le culte. On ne commença à disparaître et l'ordre ne fut rétabli que sous l'abbatiate de François le Veneur, et qui en 1654 y introduisit, pour la

(sérieuse).

de l'Ouest, VII, 226.

la vie religieuse, les chanoines
 n de France. Enfin son dernie
 un vicaire général de Poitiers,
 on ne connaît pas le successeur
 'ondations, faites dans ce premie
 ient pas, on le voit, les dimen
 nents du siècle précédent où l'in
 onduit aux plus grands besoins
 où un plus grand zèle s'était
 sentiment général de la foi et
 s œuvres grandioses. Ce sentim
 à se satisfaire dans l'enthousi
 squelles nous avons vu les plus
 eurs ressources, le besoin d'arge
 érieux que jamais. Aussi ne se
 seigneurs qui entreprennent les
 e sont presque toujours, con
 familles titrées mais secondaire
 nais dont les propriétés sont b
 ément leurs libéralités. Guilla
 ontra à la hauteur d'une ma
 a fondation de Fontaine-le-Comte
 tours du lieu où le prince avait
 chasse, alentours qui s'étendaier
 y, d'Iteuil et d'Andigné, il aba
 ste étendue de terrain et de bois
 e Croutelle et Mézeaux (6), ce qu
 t le père avait tout dissipé, avait
 considérable et constituait un
 égards. Il ne faisait d'ailleurs en
 er à son caractère sérieusement
 gion allait passer bientôt par
 'gueilleux entêtement qui fait le s

99 et 496 ; — *Gall. Christ.*, II, 1459.

Antiquaires de l'Ouest, VII, 230.

domine malheureusement jusqu'aux convictions les plus respectables du cœur humain en des circonstances imprévues contre lesquelles il n'est pas assez préparé à se garder.

Mort d'Hildegarde, troisième femme de Guillaume IX.

Un événement de famille, qui ne lui fut que très peu personnel arriva vers ce temps sans que nous en sachions sûrement l'année. Il s'agit de la mort d'Hildegarde, la troisième femme de Guillaume IX, laquelle avait remplacé au palais de Poitiers la mère de celui-ci à qui cette expulsion avait été si sensible. Cette femme avait vécu, depuis sa plainte au concile de Reims en 1119, dans un oubli égal sans doute au peu d'intérêt qu'elle y avait inspiré. Le temps qu'on avait pris, à son grand regret, pour éclaircir les doutes qu'elle avait fait naître sur le bien fondé de ses demandes n'avait autorisé que davantage l'indifférence des juges et du public, confirmée encore par les recherches faites inutilement sur son origine et sa parenté. Femme prise au hasard de quelque liaison déshonnête, on ignore même ce qu'elle était devenue depuis douze ans, lorsque la mort vint mettre un terme fatal aux équivoques de sa vie (8). On ne nous dit pas si Guillaume X, qui était resté étranger en tout et toujours à cette fausse épouse de son père, se préoccupa beaucoup de cette disparition. En pareil cas une telle parenté est à charge, et ceux qui la subissent regrettent peu d'en voir effacer le souvenir.

Zèle de Guillaume X pour le bien et la justice.

Au reste le Duc menait doucement les affaires de son gouvernement et ne semblait étranger à rien de ce qui intéressait la justice et le bien de ses sujets. On date des environs de novembre 1131 un acte de réparation qui, tout en prouvant qu'il ne s'était pas toujours assez gardé contre l'esprit d'envahissement de ses contemporains, démontre cependant aussi que la conscience pouvait se réveiller en lui et le porter à en reconnaître les torts. Ainsi ayant été coupable envers l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély, de vexations qui avaient troublé la paix de ses religieux, il



acte ou était exprimé son repentir par les fidèles à la fête patronale et donna des maisons et des locaux au monastère, et leur remit tout ce qui avait été usurpé avant lui par ses prédécesseurs. Cette restitution devenait alors d'autant plus précieuse, que déjà, à la date de la charte qui la consacrait, il faiblissait dans la fidélité à l'Eglise, en embrassant le schisme, dont nous avons à décrire les conséquences aussi affligeantes que scandaleuses. Nous enons ici au schisme toujours existant d'Anaclet.

Il distinguait malheureusement du reste de ses contemporains ceux qu'y témoignaient de puissants seigneurs et religieux. Le plus actif était cet évêque, Gérard II, que les plus mauvaises circonstances portèrent à la révolte contre le Saint-Siège. L'Innocent II, dont il désirait par-dessus tout la reconnaissance, avait été prévenu de sa conduite et n'était pas disposé à lui confier cet honneur, mais il se résolut à le faire à Pierre de Léon et lui avait offert ses forces contre Innocent, pourvu qu'il lui apportât sa confiance. L'antipape n'avait eu besoin que de lui, et Gérard était passé dans son camp. Mais il n'y entra pas seul. Son étroite liaison avec les évêques de Poitiers ouvrait à celui-ci la même voie, et si lui seul n'aurait pu faire, il devait l'obtenir. La persécution allait s'en suivre, dont les premiers coups devaient frapper l'Eglise de Poitiers, de Bourges et de Bordeaux. Guillaume abandonna l'Innocent qu'il avait d'abord embrassé, et se tourna ouvertement vers le parti de l'erreur. C'était une grande faiblesse de caractère et une confiance peu solides, c'est-à-dire aussi d'une

Il favorisait le schisme en faveur d'Anaclet.

les idées fondamentales de la politique
limitées longtemps cultivées entre ces
aient-elles ces variations de doctrine

l'esprit humain n'a rien à voir ? Les
donc complices, l'un par ses habitudes
rigues, l'autre par cette sorte d'entraî-
trop souvent les natures incomplètes
ait le cœur se déterminer par le senti-
ar la raison.

emblait capable d'opposer au progrès
le force de l'éloquence et de la foi.
l qui, depuis le commencement des
essé de ramener ou de maintenir
gés dans la vérité catholique. Innocent
ne pour s'y aboucher avec le Duc.
ait séduit par son talent, sa sainteté
plusieurs entretiens, l'éloquent docteur

que suivait de préférence toute la
eine le grand apôtre avait-il disparu
t lui reprocha son peu de fermeté (a).
ssi que le Comte s'était montré violent
de Saint-Hilaire qui tenaient fidèlement
ut l'objet de réclamations énergiques.
ruses de Gérard l'emportèrent dans
il revint à celui dont la perfide amitié
garer.

te, mettait tout en œuvre pour fortifier
dans lequel de grands profits lui
; qu'il fomentait le schisme sous la
me qui le soutenait en toutes circons-
qu'on peut le considérer comme l'auteur
s désordres. C'est par lui que lorsqu'un
anquer dans un diocèse, ou un abbé
on voyait aussitôt le schisme se faire

s'y disputer le pouvoir, et Gérard, décidé à mauvaise cause, jetant ainsi et entretenant les deux partis (4). De là des divisions bruyantes prétentions au milieu desquelles les diocèses trouvaient à leur administration de grandes difficultés. Notre évêque Adelelme n'était pas à plaindre de tous, ayant à la fois à s'opposer et à contester contre le Duc dont la faveur honteuse secondait les méfaits des schismatiques. L'agrément que déjà Eustorges de Limoges avait obtenu de son siège et remplacé par Ranulph-Pierre du Dorat. Adelelme eut bientôt subi l'obligé de céder son évêché à un archidiacre qui n'y vint pas cependant, ayant été remplacé par Châtellerault, dont nous ne tarderons pas à parler. Plus tard, Gérard s'empara de ce dernier siège. Le duc Guillaume, dit Arnaud de Bonneval (5), eut l'appui de saint Bernard (10). Ces bouleversements furent condamnés par l'Innocent, qui persuada à saint Jean, évêque de Soissons, d'aller à Poitiers pour faire une nouvelle démarche. Le Comte y fut reçu avec assez de bienveillance et parut peu disposé à céder; mais dès que les envoyés furent renvoyés, il retomba aux mains de son mauvais conseil. Il continua toute sa ténacité dans le mal, et chassa plusieurs chanoines de Saint-Hilaire, et les fit lui tenir un autre langage. Bernart, voyant longtemps ces nouvelles violences, et le voyant décourager, il songea à faire agir contre lui le duc de Bourgogne Hugues II, parent du comte, qui ne tarda pas à lui écrire. Cette lettre contenait la doctrine : elle pressait Guillaume de reconnaître que les puissants de la terre se devaient à l'Eglise, et qu'elle répandait sur leurs sujets; que ceux

(4) *de l'Eglise du Périgord*, II, 55 et suiv.

e respect et la foi qu'on les leur
 propre conduite : c'était donc dans
 t songé à lui inspirer un retour
 e dont les périls étaient si redou-
 n'y avait rien d'honorable à suivre
 aise réputation, au lieu d'un Pape
 e entière reconnaissait les droits

Bernard essayait encore son zèle
 it, dans un style plein de douceur,
 é ce qu'il avait su de sa conduite
 rsqu'à peine il l'avait eu quitté
 un sincère et prochain retour :
 istesse, ajoutait-il, en vous voyant
 ent qui vous perd ! Je ne doute pas
 mal ne subisse un jour le châtement
 pourra se défendre bientôt de
 ceux qui la méconnaissent ainsi
 ses enfants. Revenez donc, prince.
 qui peut seule vous garantir de ce
 e votre influence sur vos amis et
 les ramener à l'unité qui fait la
 lise désolée les clercs et les fidèles
 ve pas contre vous, lui qui punit
 sistent en les privant de l'enten-

mbat livré avec autant d'énergie que
 teur du mal, à celui qui d'un mot
 e dans sa tranquillité providentielle,
 sa encore à tous les évêques de
 onne surtout de ceux de Poitiers,
 ix et de Saintes qui tous déjà sont
 t ne participent plus qu'à travers

nts à la direction de leurs diocèses. Il les pas faiblir sous les coups des persécuteurs tout plutôt qu'au malheur de leur céder. Les évêques de Gérard qui, après avoir déposé les évêques auxquels il n'avait aucun droit, nommait aussi des évêques titulaires à leurs sièges, et des abbés, à faire pénétrer sa révolte.

Poitiers, en effet, était bouleversé dans ses sentiments ; son évêque, obligé de se réfugier à Parthenay où le seigneur Guillaume, s'efforça de ramener la paix entre la majeure portion du Chapitre s'était séparée des dissidents qui le fuyaient, et le peuple des monastères suivaient fidèlement la trace de l'opprimé. Les auteurs du temps nous ont laissé des précises sur les allées et venues et les évènements qui signalèrent les trois ou quatre années que l'isme fut entretenu avec d'autant plus de violence, que son ambition était devenue plus impitoyable. Il ne craint, sans autre autorité que la sienne, de pervertir toutes les églises qu'il tyrannisait sous une légation illégitime. Et tant d'iniquités commises sous la protection du duc d'Aquitaine ! Un concile fut tenu à Reims le 19 octobre 1131 par lequel parut treize archevêques, deux cent soixante-trois évêques, un grand nombre d'abbés, de clercs et de chevaliers français, anglais, espagnols et allemands. Parut aussi saint Bernard. Cette foule d'esprits élevés s'éleva haut en faveur d'Innocent. On excommunia avec ses fauteurs, desquels étaient trop nombreux, le duc d'Aquitaine et Guillaume X (a). De son côté l'archevêque de Bordeaux, en sa qualité de primate d'Aquitaine, déclara nulle l'élection scandaleuse que le Chapitre

(a) *dates*. III, 140 ; — *Du Tens*, p. 198 ; — *Gall. Christ.* t. I, Boneval, *vita S. Bernardi*, apud ; — *Mabillon*, lib. II,

de Gérard, malgré l'opposition de la Province. Gérard lui-même fit peu d'approbations. Ayant trouvé dans les habitants un refus formel de consacrer ce qu'il voulait donner à Limoges et à cause de eux la colère de Guillaume qui, par une impardonnable faiblesse et par crainte contre ses victimes, se porta contre les évêques, les contraignant à quitter le pays avant de leurs biens (a). La condamnation, du reste, Gérard aussi opiniâtre contre cette rébellion lui devait causer de la peine. Mais, malgré son interdiction, exercer son autorité dans le diocèse de Saintes, il vit se lever contre lui d'Archiac, chevalier de la contrée, qui fut en une étroite prison de plusieurs années enfin que contre une forte rançon. A la fin, l'archevêque de Bourges, lui-même, défendant à tout évêque de l'Aquitaine d'être avec lui. Ce fut alors que le rebelle se levant sur le Siège métropolitain de Bordeaux, avait depuis longtemps, par l'élection de lui-même, se refusèrent tous les prélats ses violences impardonnables troublaient la province qui, pendant quatre ans, furent agitées à toutes les commotions et à tous les troubles, privé d'un chef aussi éminent que de ceux qui en souffrirent le moins. Ces troubles semblent toujours favorables à lui, pour être moins violentes, n'en ont pas la faveur des inquiétudes soulevées par les chanoines de Sainte-Radégonde, à la bonne cause, comme Sainte-

B GÉNÉRALE DU POITOU (1133)

Les communautés de Poitiers, espérant échapper de leurs obligations envers le duc, en trouveraient tôt ou tard l'occasion, il semblait qu'on devait éteindre ces feux par de faciles concessions. La collégiale, sous prétexte de servitude générale, évadait ses obligations aussi vieilles que le Chapitre, et gagnait ainsi une indépendance absolue. Elle avait refusé à ses devoirs, jouissant de ses propriétés jusqu'à ce que le temps vint mettre ordre. Cette fois encore, il s'agissait de leur existence envers Sa Majesté. Ils usaient à y fournir chaque jour, pour l'assistance du prêtre, comme des diocésains, ils avaient coutume d'y remplir les fonctions. Un vide considérable, fait dans les abbayes Aliénor et Sara I^{re}, leur permit assez précisément qu'elle fut autorisée à porter sa plainte au Saint-Siège. Elle fut tout pas moins nommée par Innocent II, et ainsi renseigné, ordonna aux chanoines de remettre à l'abbaye les services anciens, mais ils étaient obligés par leur fondation. De même que le rescrit pontifical chargeait le Chapitre, faisant ainsi acte d'autorité, et que les tyrannies du duc d'Aquitaine, la puissance ecclésiastique de sa victoire. 7 février 1133.

Ils en profitaient assez volontiers des devoirs, et s'adjuger ce qui leur convenait. Les choses. Comme toujours on se faisait un texte d'injustice. Ainsi, à Saint-Martin, il leur avait donné leur église de Saint-Léger, qui n'y respectait que le moins possible.

les conditions passées entre lui et l'abbé G qui gouvernait depuis vingt-six ans avec une grande intelligence. Ce curé était Pierre qui, sans le concours de ses supérieurs et aux usages, avait élevé un autel de plus de ce qu'il semblait ainsi s'attribuer. Au lieu d'un il en avait fait établir deux. Ce double acte déplut aux moines qui y voyaient avec une grande autorité sur l'église et, après avoir réfléchi et ne comptant pas beaucoup sur un changement ils firent enlever l'autel et fêler la cloche. Mais la chose n'était pas finie cependant, ni les prétentions du curé abandonnées. Un légat, étant arrivé à la fin de l'année, fut nanti des réclamations. Il assigna les parties au troisième dimanche de 1134, mais Geoffroy était mort le 9 janvier de la même année, et le cardinal légat, étant venu terminer l'affaire dont on ignore la fin (a), n'en avaient pas moins été dans leur droit.

Combien ses
petitesses étaient
fréquentes.

Ces détails, qui pourraient sembler des minuties, ont pourtant leur intérêt, et bien d'autres se rattachaient à d'autres établissements qui prouvaient les prétentions outrées d'ambitieux. Et nous voyons combien de causes inattendues tourner presque toujours au détriment de la justice dans les discussions dans lesquelles les engagements des ducs et des évêques nées des malheurs des temps.

Mais un grand événement, qui laisse bien loin ces détails secondaires, s'accomplit à la suite de ces préliminaires qui nous ont intéressés entièrement. Remontons pour plus de clarté à des faits antérieurs qui ne sont pas étrangers à l'histoire de la famille ducal. Et avant tout entrons dans certaines inconnues de la famille ducale que nous ignorons encore.

(a) *Chartrier de Saint-Maixent*, I, 332; — D. Fonteneau.

es choses de cette année et de

lé très rare dans l'histoire, ne
dernières années de Guillaume
it marié et quelle princesse él
est certain qu'à cet égard les aute
s dans un mutisme remarquab
de fouilles opiniâtres faites çà et
s ténèbres quelques points qui
ous concluons de certains rapp
hroniques assez incohérentes, q
vers 1121, lorsqu'il touchait à s
ait la fille d'Amaury, vicomte
son choix. Cet Amaury ou Emery
ne qu'on a prétendu à tort l'épo
e devenue si célèbre par ses sc
IX. On voit, par ce qui se pas
sion est inadmissible. Guillaume
rcher pour femme la fille d'u
(qui aurait bien pu être sa sœur),
maison paternelle par une si ju
e. Quoi qu'il en soit, la jeune épou
onna l'année suivante une fille, qu
sa mère Aliénor. C'est elle de
ns un prochain avenir plus brillant
qui le Poitou et l'Aquitaine devro
r autonomie et d'appartenir à l'A
se Guillaume eut une seconde fi
fin un fils qui avait déjà fait s
rut encore jeune, de façon à méri
me le Hardi. Enfin il avait enco
s comme lui de Philippe de Toulou
noine à Cluny et l'autre Raymor
oute à la cour de Poitiers, où s
eu consolé de sa position secc
. Angleterre où il vivait près du

venait de lui conférer l'Ordre de la Toison d'Or. La fortune l'appela à renouer avec le monde. L'Aquitaine avait eues naguère

un roi, que nous avons vu prince de Galles, puis d'Anjou, puis d'Arménie, puis d'Antioche, puis de Jérusalem. Il était devenu roi de Jérusalem à l'été 1131, arrivée le 21 août 1131. La capitale était après la mort de Boémond de discordes sanglantes. Il voulait s'emparer de la principauté avec un prince Turc, mais les barons eurent alors l'idée d'obtenir de lui un prince qui serait chrétien. Ils lui rappelèrent un jeune prince qu'ils avaient vu d'une fois dans les rapports de l'empereur. Preux et vaillant, ce seigneur était Raymond, vers lequel ils envoyèrent un message qui rapporta bientôt son acceptation. Mais un prince mérovingien, ne pouvait passer en France avec un appareil digne de son rang, il dut repasser en Poitou où le noble comte lui donna beaucoup d'argent et se fit accompagner de quelques-uns de ses vassaux. Ils tinrent à honneur de l'accompagner. Charles de Mauzé en Anjou, Richard de Beaumont de Bouin, Payen de Faye-la-Croix, hier de Sourdeval en Normandie, un Guillaume de Poitiers, et beaucoup d'autres (1).

ib. XIV, 9, *passim*.

I, 132.

Ceci s'était passé dans le courant de 1134. Il fallut quelques mois à l'expédition pour se former, mais tout fut prêt quand vint le printemps de 1135. Raymond garda cependant le plus strict incognito, ayant été prévenu qu'un prince italien, Roger, duc de Pouille, jaloux qu'on eût donné au fils de Guillaume IX l'héritage de Boémond qu'il enviait, devait lui tendre des embûches sur tout le littoral de sa principauté (a). Il partagea donc son escorte en trois ou quatre groupes qui partirent à deux ou trois jours l'un de l'autre et par divers chemins, évitant les côtes de l'Adriatique. Lui-même s'était déguisé tantôt en marchand, tantôt en pèlerin, montant soit une mule, soit un cheval, et se détournant des gués perfides que le Duc avait fait pratiquer sur certains cours d'eau qu'il lui fallait traverser et qui cachaient des pièges habilement dissimulés. Le prudent voyageur eut le bonheur d'échapper à toutes ces entreprises, et débarqua bientôt au port d'Antioche. On y fut ravi de trouver en lui toutes les qualités du corps et de l'esprit qui séduisent les foules. Le même jour, il épousa Constance, cette fille de Boémond II, qui était entrée comme objet principal dans les négociations. Il s'en fallut que la suite répondît à ces beaux commencements. La mauvaise foi des uns, l'ambition des autres entravèrent le jeu régulier de son gouvernement autant que ses intentions loyales et sa bravoure éprouvée. Cette bravoure elle-même fut cause de sa perte, lui ayant fait livrer imprudemment à Noradin, sultan d'Alep, une bataille où il fut tué le 27 juin 1149. Il était donc resté en Palestine un long espace de quatorze ans, qui se passèrent en revendications armées et amenèrent de laborieuses alternatives de succès et de revers. Ces péripéties durent s'attribuer surtout à la politique maladroite et aux rivalités mutuelles dont ne se méfièrent pas assez les princes croisés. Au reste, il faut repousser ici comme une calomnie ce qu'on

(a) Willelm, Tyr., lib. XIV, c. xx ; — *Art de vérifier les dates*, V. 78.

STOIRE GÉNÉRALE DU POITOU (1134)

ce prince d'une connivence avec certains tentés pour faire abandonner le siège de 148. Quelque activité qu'il ait déployée dans qui soutenaient sa propre cause contre des lions et des oppositions injustes, on ne peut le soupçonner de manquer de franchise ; et ce qui le disculpe surtout, c'est que les principaux des croisades restent muets sur une aussi grave accusation (a). Les bénédictins n'y croyaient pas (b), et notre prince ait pu mériter quelques reproches de partialité et d'inhabilité en quelques circonstances ne lui attribua cependant rien qui jusqu'ici ne sa mémoire le soupçon d'une déloyauté. Nous le retrouverons dans quelques années probable peut-être.

Raymond, avant de clore cette année, attire l'attention pour s'être rendu remarquable comme saint-Maixent par une vie occupée et une vie de trente années qui a laissé au Poitou de nombreux souvenirs.

Il résida depuis longtemps à Saint-Michel-de-Cluse, une abbaye de Saint-Benoît, très florissante vers 1066, et qu'habitaient vers 1130 un grand nombre de moines français parmi lesquels se trouvait Raymond (c). Il était de la famille ducale de Poitiers (d) et vint se fixer à Saint-Maixent où il l'éleva bientôt à la première dignité. Il n'est plus vivant en 1163, après avoir gouverné le Poitou. Outre qu'il eut à réparer en partie en ce long

histoire des Croisades, II, 110 et suiv., 208 et suiv. ; — *De la France aux Croisades*, I, 133 et suiv.

sur les dates, X, p. 79.

l'ém. sur l'Histoire de France, XVII, *passim*.

abbaye de Saint-Maixent, ann. 1134 ; — *Gall. Christ.*, II,

le Saint-Maixent, an. 1082, 1134.

abbatiate les ruines causées au monastère par l'incendie qui l'aurait dévoré sous son prédécesseur Geoffroy (a), il eut encore de plus graves préoccupations dans des différends survenus vers la fin de sa vie entre lui et le pape Alexandre III, dont les monuments écrits ne nous disent pas les motifs, mais qui pouvaient venir de ce que Pierre se serait trouvé dans l'opposition faite quelque temps à ce pape auquel les schismatiques préféraient l'antipape Victor III (b). L'affaire alla pour Raymond jusqu'à se trouver interdit et suspendu de ses fonctions abbatiales. Il eut heureusement pour lui le roi Louis VII et la reine Eléonore qui intervinrent par des lettres pressantes en sa faveur près du Pontife mécontent, et obtinrent sa réconciliation. La lettre d'Eléonore le traite de *très cher cousin* (c). Ces termes confirmeraient l'opinion qui fait naître Raymond d'un prince de ce même nom sire de l'Ile-Jourdain (42), petit-fils d'un Guillaume Taillefer, mort comte de Toulouse en 1037, et qui figurait parmi les ascendants d'Eléonore. Mais un titre qui nous attache surtout à la mémoire de Pierre Raymond, c'est le soin qu'il prit de trouver des moments de loisir pour réformer dans le silence de son abbaye un cartulaire depuis longtemps oublié et qui nous conserve des pièces du plus grand prix pour son histoire des x^e, xi^e et xii^e siècles. Quant à la chronique connue longtemps sous le nom de *Maillezais*, et que nous avons cru avec La Fontenelle (43) rédigée en meilleurs termes à Saint-Maixent, d'où lui serait venu ce dernier nom, elle est due réellement à un moine de Maillezais, resté inconnu, et c'est là qu'il faut en chercher l'origine, qui d'ailleurs paraîtrait encore discutable aujourd'hui, car on hésite malgré soi entre les raisons données pour et contre.

Cartulaire et
Chronique de St-
Maixent,

L'intervention des royaux époux près d'Alexandre III,

(a) Anselme, *Histoire Généalogique de la Maison de France*, II, 703.

(b) Longueval, XII, 338.

(c) Voir d'Achery, *spicileg.*, II, 452 et suiv.

service qu'ils rendirent à Rye obtint dans ses environs des institutions depuis longtemps ainsi jusqu'en 1167, puisque son successeur ne parut pas avant 1174.

En Orient les choses allaient de même. Notre histoire se poursuivait pour avoir de moindres pertes à des agitations croissantes. Venons donc à ce qui se passait en Occident.

En France continuait toujours en Aquitaine le chef de l'Eglise s'efforçait de nous elle tenait encore son fidèle, et soutenu par une armée qui se laissait dominer par eux, et celles de Gérard n'avaient rien tant qu'une paix dépourvue de tous ses titres et n'étaient pourtant ignorées de Séz, et qui devenait de composer en 1174 n'épargnait ni le passé ni le présent. Pierre de Léon. Cet écrivain sur la vie de ces deux hommes comment l'un était un homme de vérité et de preuves et l'autre contre ces deux hommes en les manifestant à ce point encore. Et pourtant quel

Temps, entre autre (a), une violente invective contre ces cas si graves où el

ÉNÉRALE DU POITOU (1134)

traitée en style douxereux ; com
s adversaires seuls le droit de pa
jusqu'à la calomnie. C'est ainsi qu
d'avoir accusé Constance de se fi
ie. On trouve toujours des raisonne
vérité se défendit comme si elle a

la grande autorité de sa raison,
et son dévouement sans born
pour soutenir la cause sacrée
es voyages en Angleterre, en Espa
rches près du roi Louis le Gros,
lan, à Paris, à Nantes et en d'au
duit la grande affaire du schis
ut le monde que Dieu bénissait
prouvait ainsi que le secours d
it en des circonstances si difficiles
es immenses fatigues par l'espéra
servir, frapperait enfin un coup dé
lamiteuses discordes dont son Eg
).

appuyer de ces succès une nouv
tile de tenter près du Duc d'Aquit
ec autant d'activité que de promptit
un nouveau voyage dans le Poitou
compagné par plusieurs prélats
antes avec lui lorsqu'il s'y était re
monastère de Buzai, voisin de c
l'accompagnaient Geoffroy de Lié
était certainement le plus import
vertus et le mérite commandaien
ui avait rempli plusieurs missions
s affaires de l'Eglise, avait remp
d'Aquitaine. Il avait pensé lui-m

t., 132, 133 ; — Arn. Boneval, *Vit. Sanct.* .
ueval, *Histoire*, XI, 375, 381 et suiv.

GÉNÉRALE DU POITOU

r un dernier coup su
ait bien que la conv
igieuses. Ainsi d'ac
ent de savoir avant
cevoir, et comme il
ume III Archevêque
t d'abord son entrem
pourrait pas obtien
d'une réconciliation,
ieu. Le Comte de Po
ur son vassal, qu'elle
la protection du s
le respect pour tous.
ablée fut donc indiqu
et brillante d'évêque
auts vassaux, impat
presque tous espè
u château, alors rei
hauts remparts et :
ent les conférences.
ent ouvertes, Berna
tour et avec un
t le mal qu'il faisait a
r qu'il ne peut y av
te en dehors d'Elle,
ette force d'argumen
riture et cette chaleu
le Clairvaux ; cette c
s phrases ; ce geste
e temps du calme de
son auditoire, ébranl
sta pas. Déjà la vér
l effet pour l'Eglise,
la paix de tous, il f
t fait que du mal de
onc que devant les r

entait plus disposé à reconnaître comme s'il eût à prouver que les passions pouvaient toujours s'affaiblir sans secours de l'orgueil et de la rancune, une force qui n'excluait pas un reste de dignité et ne pouvait pas attendre de lui l'oubli de ses fautes. Les questions dont on lui demandait le rétablissement des sièges. Ces offenses étaient surtout celles qu'il avait encourues. Ils l'avaient donc ramené pour qu'entre eux et lui un rapprochement eût lieu. Une longue et vive discussion s'ensuivit. Personne ne pouvait comprendre le Pape en restant éloigné des évêques. Le Comte qu'une question de dignité n'y pouvait plus rien. On remit de nouveau le débat au lendemain.

Un certain nombre des hauts personnages qui le secondaient, se rendirent par conséquent à Parthenay-le-Vieux, ce prieuré de l'abbaye de Sainte-Dieu, dont nous avons raconté l'histoire, par sa proximité avec la ville, n'en étant pas séparé. C'était un devoir pour les seigneurs comme appartenant à la noblesse de prendre une part active dans la discussion. Le Comte, par condescendance, avait accepté, parce que déjà engagé par la papauté. Innocent, il espérait sans doute qu'il ne lui serait pas difficile de persuader les évêques à recevoir les propositions qu'il avait faites. Il prit donc sur ce même sujet, et se fit entendre par ses propositions et des instances auxquelles

racontées par les auteurs, dans les manuscrits de D. de la Roche, qui avait mieux étudié que personne l'histoire de Parthenay-le-Vieux, comme le lieu de la conférence.

prince opposa son inflexibilité de la veille. L'heure s'était avancée. Le saint, désespérant de convaincre son tout puissant adversaire, résolut de s'en prendre à Dieu lui-même, et d'invoquer son secours avec cette foi vive qui lui était habituelle, et dont il avait ressenti plusieurs fois l'efficacité.

Comment un miracle antérieur de saint Bernard l'avait préparé à un nouveau triomphe.

Une fois entre autre, étant à Milan, où Innocent II l'avait envoyé pour réconcilier cette ville avec le Saint-Siège, on lui avait amené dans l'église de Saint-Ambroise, où il priait avant sa messe, une femme possédée du démon depuis plusieurs années. Il la fit placer dans le sanctuaire, avertit le peuple de prier pour elle, monta à l'autel, et chaque fois qu'il faisait un signe de croix sur l'hostie, soit avant soit après la consécration, il le répétait sur la possédée en se tournant vers elle qui était dès lors plus agitée que jamais. Après l'Oraison dominicale, le saint avait pris l'hostie consacrée sur la patène et la tenant sur la tête de la femme, il avait adjuré le démon de l'abandonner, au nom de ce Dieu qui, né d'une Vierge, paraissait entre ses mains après nous avoir sauvés par sa mort et sa résurrection. Malgré cet ordre, le démon tourmenta encore quelques instants sa victime en d'effroyables convulsions : mais le saint abbé étant remonté à l'autel, la possédée fut entièrement délivrée au moment même où il donnait au diacre la paix que celui-ci devait communiquer aux assistants (a).

Et opère la conversion de Guillaume X.

Ce fait était devenu célèbre dans la vie du saint : des milliers de témoins l'attestaient encore, et parmi eux l'évêque de Chartres. Accoutumé à de pareilles faveurs de Dieu, qui les avait naguère encore renouvelées à Nantes, Bernard, pour réitérer une telle tentative, sentait au besoin s'augmenter sa confiance. Méditait-il déjà d'user du même moyen à Parthenay-le-Vieux, ou bien vint-il au Comte par une inspiration subite ? Nous ne savons. Voici ce qui se passa.

(a) Arnald Boneval., liv. II, c. III ; — Longueval, *ub sup.*, p. 381 et suiv.

nença le divin sacrifice. Une multitu-
 dait la belle église de Saint-Pierre et
 rds. Dans le sanctuaire assistaient
 lés de leurs sièges, entre autre celui
 là chez lui, protégé par le respect de t
 rvis était occupé par Guillaume, à qui
 ne permettait pas d'assister aux sa-
 ite brillante l'entourait. Lui, debout, inq
 n rôle, mais recueilli, gardait l'attitude
 piété. Dans la foule toute préoccupée
 le même silence : on le couvrait de
 e Saint-Sacrifice allait s'achever, lors
 at, dont les prières avaient été offe
 conversion du prince, se sentit pris
 t que la grâce avait opéré en lui à Mi
 nter un dernier effort. Déjà il venait
 du diacre, lorsque prenant l'Hostie di
 et la tenant visible et élevée, il sort
 la foule qui s'agenouille, puis le sui
 nés. Lui, l'œil en feu, le visage enflam
 a porte du temple, et se tient devar
 dans l'attitude de l'autorité et du comm
 l'interpellant, il lui adresse ces par
 l'historien du saint moine : « Prince, r
 applié et vous avez méprisé nos prié
 e second entretien dont avait tant es
 de serviteurs de Dieu dont vous
 conseils et trompé l'attente. Voici m
 de la Vierge, le chef et le seigneur
 ous persécutez. Voici votre juge, au
 prosterne au Ciel, sur la terre et
 C'est ce juge entre les mains du
 a âme. Le mépriserez-vous aussi
 ous comme vous repoussez ses serviteu
 ssistance fondait en larmes : on p
 s'attendait à quelques manifestations d

l'homme n'y tient plus. Ce prêt-à-penser, cette éhémère autorité s'exhale ; ce Dieu qu'il voit si probable, si irrésistible ; un treillis de lumière qui, pâle, défait, sa raison renverse, et se roule sur le sable, le relèvent : il retombe sans force, ne prononce pas une parole, ne se défend pas, sa salive souille sa barbe ; des convulsions, des soubresauts, des tressaillements et de profonds soupirs le secouent comme d'épilepsie.... Enfin, il se relève. Et l'homme de Dieu esquisse, dans le ciel, devant tout le monde, toujours le corps du Christ, qu'il le touche, lui ordonne, lui impose, enfin le jugement de Dieu. Il se lève, déplace tous les assistants, se penche : « Voici reprend le Seigneur, voici les Poitiers que vous avez chassés, voici ceux que vous avez chassés avec lui, donnez-leur, consacrez-le entre vous et lui, ramenez-le vous-même à Dieu, à Dieu dont vous avez attaqué les Etats séparés du vrai Royaume, à Dieu tout entier, et désormais obtenez la grâce. » Cependant Guillaume s'était levé, et, à cette parole du Saint-Esprit, il se prosternait devant le Sauveur. Mais, encore étonné, il se relève. Il fit mieux pourtant et, se prosternant, converti au fond de son cœur, il se prosterna devant le Seigneur de Poitiers, l'embrasse, lui baise la main, la main qui lui avait fait tant de mal, et, au milieu des acclamations de la foule, au milieu de ceux où il avait présidé la cérémonie, au moins reconnaissant à Dieu, à Dieu qui avait vu finir la messe au milieu de la multitude des fidèles, il rejoignit l'archevêque.

HISTOIRE GÉNÉRALE DU POITOU (1135)

ntiment d'exquise charité, il lui adressa
reintes d'intérêt et de douceur, l'avertiss
inte de quelque nouvelle faiblesse, d'é
conseillers et de ne plus troubler en rie
eu venait de lui rendre (a).

i combien les détails de cette scène saisiss
à ce qui s'était passé à Milan. Compr
naturellement de telles entreprises, et qui
trouver le doigt de Dieu ?

pacifié par un incontestable miracle cette A
avait été si malheureuse que parce qu'elle s'
s la dépendance de Guillaume. Le Duc tin
appliqua à fermer les plaies qu'il avait ouve
lme gouverner en paix son diocèse, et pro
es œuvres qu'il était revenu à l'amour d

t, au cours de ces cinq malheureuses ann
le persistance dans le mal l'avait porté à
échanceté qui témoignait surtout de son opi
er dans le schisme et d'un zèle satanique

Il aurait cru ne faire que la moitié de
en chassant les évêques légitimes de le
les avait remplacés aussitôt par quelques-
ris qui ne reculaient ni devant le sacrilège
de pouvoirs usurpés, qui ne pouvaient
omenter les discussions qui les enrichissai
églises dépouillées ainsi avaient donc re
de pasteurs, des complices de Guillaume e
liers avait donc vu aussi un intrus s'empa
iscopal, et sacré par l'indigne métropolit
, entouré d'un clergé improvisé comme
itel, la chaire et le parvis des églises. Et c
me ? Le même que nous avons vu après
lebert briguer les honneurs de sa place et

ieval., *ub sup.* ; — Longueval, Rohrbacher, Fleury, *ad ann.* 1

GÉNÉRALE DU POITOU (1135)

ense épiscopale, ce Pierre de Châtelleraut à reprendre, sous les auspices d'un évêque sacrilège, ces riches avantages du pape Calixte II lui avait refusés n'y aurait pas aspiré en embrassant le schisme, dans ces deux principaux appuis, il méritait. Sans considérer donc qu'il s'agissait des deux tiers du diocèse et surtout la population considérable qui se formait des seigneurs vassaux, il céda autant à ses mauvaises passions que d'un parti aveuglé, et ne craignit pas de se mettre en concurrent contre celui qu'à tant de titres on devait respecter. Cette scission se faisait sous des serments d'obéissance filiale et à la condition de tout ce qui restait fidèle au droit, à la loi. Pour en venir là, Pierre dut mépriser les communications lancées dans toute l'Eglise contre ceux qui adhéraient au schisme. Il méprisa ses devoirs et ne craignit pas de joindre le nom de Guillaume de Poitiers et de Gérard de Sancerre à la déposition d'Innocent II. L'année s'avança d'aller aussi loin ; mais Pierre n'en fut pas content et s'était jeté plus avant dans le schisme suivant Gérard qui l'entraînait (16). Le schisme fut tracé par les événements. A peine les passions éteintes, que le pauvre homme revint où il s'était fait une si triste part, revint dans sa stalle de Saint-Pierre, dans sa famille de Châtelleraut la juste punition et le déshonneur d'une telle conduite et de si honteuses déceptions (17).

Après longtemps inconnu en Poitou, donna l'occasion de songer à ses affaires de famille. On ne sait rien de lui, et nous ne savons s'il avait cherché

(16) *Vit. Sanct. Bernard.*, c. vi et vii.

au delà des Pyrénées, à marier sa sœur Agn Ramire II roi d'Arragon. Cette princesse était sa sœur, née du mariage de Guillaume IX avec Phi Toulouse, la veuve de Sanche Ramire I^{er} (a). Agn donc nièce par sa mère de ce Ramire et cousine fils Ramire II. De là, les dispenses données par le Siège et dont parlent les auteurs espagnols qui ra ce fait. On s'accorde donc à faire d'Agnès une sœur d'Aquitaine et non sa fille, comme certains autre prétendu à tort (b). Au reste, ce mariage était d'un politique puisqu'il semblait resserrer une fois de liens qui rattachaient l'Aquitaine à l'Espagne et fai celle-ci un appui de plus contre les entreprises Maures (c).

Cette alliance même, qui fait entrer un prince dans la famille des nôtres, présente certaines singularités qui peignent bien les mœurs du temps.

Ce Ramire, dont nous parlons ici, était le troisième de Sanche Ramire, qui, mort en 1104, avait laissé d'Arragon à son fils aîné Alphonse I^{er}, dit le *Bat*. Ramire ce puîné dégoûté des vanités du monde, se se faire moine de Saint-Pons-de-Thomières au de Narbonne (d). Il y avait vécu près de trente heureux d'être ignoré, lorsque, son frère aîné étant sans enfants et des troubles ayant eu lieu pour l'accession, les Arragonais élurent roi le solitaire, vin chercher dans son couvent et quoique prêtre, il le pla sur le trône en 1134. Or, il ne s'agissait pas seulement pour le pays d'avoir un roi, on voulait qu'il perpétuât la dynastie. De là une demande au Saint-Siège pour qu'il permît de se marier. En pareil cas, et il en est q

(a) *Art de vérifier les dates*, VI, 225 ; — Besly, p. 465 ; V. ci-dessus.

(b) Besly, *ub sup.*, p. 466 et suiv. ; — Richardi Pictav., *Ch.* D. Bouquet, XII, 413.

(c) Mariana, *Histor. Hispan.*, lib. IX.

(d) Sur cette abbaye et sa fondation V. ci-dessus, t. IV, 239.

autres dans l'histoire, des Papes croyaient devoir faire céder la discipline aux besoins de tout un peuple dont la démarche recevait au reste un esprit de sagesse et un

ses rois toujours aussi honorables aux autorités qui la méritaient. La dispense fut donc

comme nous l'avons vu, elle porta à la fois sur les vœux du sacerdoce. Mais la foi et le

étien avaient survécu en Ramire à ces exceptions. Ayant eu de ce mariage une

n de plus pressé que de regagner sa solitude vie religieuse jusqu'à sa mort qui n'arriva

à la fille Pétronille, qui avait pour mère notre aïeule, régna donc en 1137. C'est-à-dire à

la tutelle de Raymond Béranger IV, comte à qui son père l'avait fiancée et qui l'épousa

elle lui survécut, n'étant morte qu'en 1172 (a). , l'évêque Adelelme s'employait activement

naux que le schisme avait causés dans les de son diocèse. A peine la liberté d'y

était-elle rendue, que, soit par délégation soit de lui-même et usant de sa propre

le voit, dès cette même année, s'occuper à tour à tour des intérêts de Saint-Hilaire, de

Saint-Cyprien et de Fontevrault. Toujours repris sans retard les visites de son diocèse,

différents points où sa présence était nécessaire, donnait à Loudun sa signature à la

abbaye de Belleval, près Fontenay, qui fut tard à l'état de simple prieuré, et dont les

ne nous apprennent rien. En sortant de la à Fontevrault et y bénit le cimetière des

déjà la mort avait marqué de nombreuses

1. ; — Roderic de Tolède, *Gesta com. Barcinon.*, passim,

— *Art de vérifier les dates*, VI, 521 et suiv. ; X, 112.

II, col. 1171 et suiv.

après, on le trouvait à Celles
 e le prieuré. Nous avons vu qu
 n 1100, n'était d'abord qu'un prie
 le saint évêque Pierre II donna
 . On en avait peu parlé pendant
 de son existence. La seconde
 à une suite, aujourd'hui plus ou
 s titulaires dont le premier, ét
 n d'Uzon. L'évêque Guillaume G
 antes donations en 1121 ; son suc
 ntage, et Jean I^{er}, l'un des cha
 s abbés. Aussitôt installé, il établ
 arte expresse, les relations d'un r
 s'établir entre Celles et l'Esterp d
 n établissait, tout en reconnaiss
 sa filiation incontestable, la plus
 l'ancienne maison-mère, mais or
 utuelles de charité et de prière
 ient subsister et demeurèrent e
 es deux maisons (a).

lelme se prêtait aussi l'année sui
 entre l'abbesse de Fontevrault, Pé
 bbé aujourd'hui inconnu de l'Absi
 a mitoyenneté laissait des doutes
 aire. On voit que ces incessante
 bien public devait contraster a
 glise de Poitiers aurait en vain att
 incapacité de Pierre de Châtellera
 'oitou, sincèrement revenu, secon
 action de zèle catholique en fav
 ligieux. On le voit se prêter à de
 réparations envers les abbayes d
 llezais. Ses rapports avec saint I
 es témoignages réciproques de co

saint en profitait pour l'affirmer sa foi contre des retours d'un nouveau converti. Surtout, les instances de Gérard expulsé de Bordeaux, et qui siégeait encore devant Innocent II (18). Là, son en; il laissait vieillir ses remords. Laume X et tous les évêques de leur devoir éprouvaient chez eux des colères qui ne tarissaient pas jusqu'à sa mort. Elle tarda à d'apprendre comment le prêtre continuait d'expier sa malheureuse vie. C'était pour ce dernier la fin d'une chrétienne. Pour Gérard, ses apologistes, qu'il déplorait en accusant sur sa bonne foi, ne peut guère croire à un retour au coupable que cette bonneter riser ni ses violences de se faire la dignité métropolitaine acheter, d'un Chapitre indigne de servir.

chait dans une voie bien connue. Ses de la foi lui étaient proportion qu'il sentait le besoin de Dieu lui avait rendues. Il témoignage aussi public qu'il avait sa conversion par une foi à l'avenir. C'est à cette pensée que les de l'Aunis durent l'écouter à laquelle saint Bernard avait reçu à ce sujet comme, il l'y encouragea aussi bien que la foi avait rendu aussi de voir le retour à l'unité. On dit même

participer à cette œuvre de piété en prenant à sa charge une partie de la dépense. C'est dans cette pensée de reconnaissance que le monastère fut nommé la *Grâce-Dieu*. On ignore le nom primitif du lieu choisi. On sait seulement que les fondements en furent établis en 1136 près d'une forêt dite de *Bois-Labbé*, à cinq lieues au Levant de la Rochelle et sur le territoire du diocèse de Saintes. Le 16 mars 1139, l'église en fut dédiée sous le vocable de Notre-Dame. La coopération de saint Bernard se voit clairement en ce que la charte originale établit l'abbaye comme étant fille de Clairvaux et recevant la règle de Cîteaux avec ses premiers religieux que Bernard y amena : ce qui les fit nommer plus tard Bernardins. La prospérité de l'abbaye avait déjà diminué par suite de la commende qui lui avait été imposée, lorsqu'en 1568, elle fut entièrement détruite par les Calvinistes qui n'y laissèrent que des ruines. Elles furent relevées peu à peu, mais si incomplètement, qu'en dernier lieu l'église restait encore établie dans l'ancien réfectoire. On ne lui connaît, sur une liste où se remarquent de nombreuses lacunes, que vingt-sept abbés, dont le dernier fut François-Henri de la Broue de Vareilles, nommé par le roi Louis XV en 1770 (19).

Un autre épisode mit ici en scène notre Duc d'Aquitaine qui ne s'attendait plus à aucune guerre, mais ne refusait pas de la faire quand il s'en présentait une occasion qui semblait toujours une bonne fortune à des hommes de fer.

Geoffroy Plantagenet, que nous avons vu en 1127 défendre contre ses vassaux révoltés sa couronne de Comte d'Anjou, avait épousé Mathilde, fille du roi d'Angleterre Henri I^{er}, qui le faisait de ce chef héritier d'un beau royaume. Mais le monarque fut à peine mort en 1135, que son neveu Etienne s'était emparé du trône. Après une guerre née entre lui et Geoffroy, ce dernier dut borner ses prétentions au duché de Normandie, et encore fallut-il, quand il voulut en prendre possession, combattre les principaux barons de cette province qui avaient élu pour leur duc le comte

baud IV. La Normandie était un riche domaine
 ndonner, mais de valeureux tenanciers devaient
 Thibaud. Geoffroy résolut donc d'augmenter
 et invoqua pour le seconder le secours de
 e Poitiers auquel s'adjoignit bientôt Geoffroy
 . Un autre Guillaume fils du Comte de Nevers,
 encore surnommé Talvatus (20), comte de
 Bretagne. La malheureuse province se vit donc
 a fois par cette ligue puissante des Angevins
 alliés qui les avaient suivis ou accompagnés.
 y fut terrible, et les alliés entraînés soit par
 t à leur prince, soit par l'ardeur du pillage,
 rent de telle sorte, qu'ayant abusé surtout des
 ys, un très grand nombre y contractèrent des
 estinales et y mourut, ou ne revint au foyer
 uccomber de ces mêmes suites. Ce souvenir les
 ans toute la Normandie où des noms injurieux
 ue souvenir qu'ils purent garder de cette
 irmité (a). Ceux qui revinrent sains et saufs,
 Duc d'Aquitaine, durent au moins rapporter
 le expédition le regret de s'y être engagés (21).

événements auxquels le Duc d'Aquitaine
 ntraîné que par l'impulsion d'alliés intéressés
 s agitations longues et fatigantes du schisme
 t fait le protecteur trop actif, les ennuis venus
 expéditions où sa gloire guerrière n'avait rien
 ent autant de causes pour lui de réflexions
 auxquels il ne pouvait se refuser quand sa
 ailleuse n'y portait plus d'obstacles. Il n'avait
 uit ans, et, en dépit d'une santé fatiguée par
 usses, il se faisait un plan de réforme qui
 acrer sa vie à la pénitence en la donnant aux
 administration chrétienne et à la prospérité des
 orières qui devaient l'y aider plus efficacement.

c Vital, *Histor. Eccles.*, lib. XIII; — apud Besly, *Comtes*
 , I, 281; — Marchegay, *Chroniques d'Anjou*, p. 282 et 294.

La dernière guerre de Normandie était surtout pour lui sujet de regrets profonds quoique les horreurs commises dans ces pays eussent été moins de son fait que de celles de ses soldats salariés demi-sauvages que rien n'arrêtait qu'il s'agissait de pillages et de débauches. C'est dans ces dispositions sans doute qu'il fonda à Fontenay l'aumône de Saint-Thomas, en faveur de l'ordre de Saint-Lazare, l'emplacement d'une ancienne église qui servait aux fidèles du Marchoux et des alentours. Il y joignit un prieur, Saint-Hilaire pour l'abbaye de Maillezais, dont le territoire appartient aujourd'hui aux Ursulines de Chavagnes (a). Cette même époque probablement date à Fontenay la création de la prévôté civile, qui cependant semble se rapprocher beaucoup plus de la fin de ce siècle. C'est encore à un but de réparation pour les injustices dont il avait souffert Saint-Jean-d'Angély, que Guillaume donna à la même année à l'abbaye la terre d'Esnandes qu'il possédait non loin de la Rochelle. Pour cette donation, il n'exigeait qu'un service annuel de prières en faveur de l'âme de son père et de la sienne. Il mentionne dans cet acte le don d'un vase renfermant cent onces d'or. Il fallait, en effet, que ce cadeau du prince fût d'une certaine valeur pour compenser en faveur de l'abbé une telle obligation. Ce territoire d'Esnandes n'est plus aujourd'hui qu'une pauvre bourgade de sept ou huit cents âmes ; mais on voit par l'acte même que d'importants privilèges y étaient ajoutés, tels que l'exemption d'impôts sur les revenus des moines, et la participation aux devoirs de la milice qu'entraînait la faveur faite à la population. Une particularité curieuse se remarque dans cette charte, c'est l'existence d'un *umbraculum* ou tente de paix, aboutissant à quatre piliers et formant une sorte de tribunal en plein air où se prenaient les décisions publiques, civiles ou judiciaires. Celle-ci se trouvait au château de Mauzé, et dans le manoir d'Olon.

(a) Fillon *Histoire de Fontenay*, p. 17.

me seigneur du lieu, où sans doute le prince
r quelques jours (a).

long réellement entré dans une phase toute
vie morale. Le sang répandu à flots, les
nt de familles par des violences de toutes
issaient son âme, et lui imposaient pour
onduite qui fut devant ses peuples une
approbation d'un passé si regrettable. Pour
néreuses résolutions, il pensa à s'appuyer
qui secondât et soutint ses pas dans cette
s'en préoccupa donc, formant le projet
qu'il aurait fixé son choix en pèlerinage
s de Compostelle, mettre sous la protection
sa conversion et la direction de son avenir.

vu épouser vers 1120 et peut-être un peu
sœur du vicomte Aimery de Châtellerault,
, et qui mourut jeune, on ne sait quand, en
fils qui vécut peu, et deux filles dont l'aînée
et née en 1123 (b), ressemblait à sa mère
(c), et vint la remplacer dans la tendresse
ette jeune fille avait à peine seize ans. Elle
ronnelle devenaient le double objet de la
ornelle, mais ne suffisaient pas à sa juste
voir perpétuer sur le trône d'Aquitaine. Le
ic devoir s'arrêter à une jeune femme, veuve
Bardonis, seigneur de Cognac. Cette Emma
émar III, seigneur de Limoges. Ce mariage
enait un lien de plus entre les deux maisons,
tre vint jeter le désordre dans ces deux
ne de ces aberrations si fréquentes alors en
l'orgueil, l'ambition ou la luxure rendaient
ous les crimes. Guillaume Taillefer était fils

i, p. 472.

KII, 435.

es Saints, t. II, février, p. 176.

de Wulgrin d'Angoulême. Sa réputation de force et bravoure ne le laissait douter d'aucune entreprise et encore sous la dépendance de son père auquel il ne devait s'acquiescer qu'en 1140, rien ne le retenait dans ses écarts, il respectait ni les dignités, ni les personnes quelles qu'elles fussent, et ne consultait en cela aucun sentiment de convenance ou de justice, mais uniquement ses exaltations, sa colère et son orgueil (a). Il avait recherché Emma, furieux de voir qu'elle lui avait préféré le Comte de Poitiers, il s'était décidé sans hésiter à s'emparer d'elle par surprise quelques jours seulement après son mariage. Adhémar était exaspéré. De son côté, le Duc ne souffrait pas plus patiemment une injure dont le caractère imposait une sévère répression. Cette juste vengeance ne sembla donc pas pouvoir se faire attendre, elle dut pourtant différer. Le jour approchait où le Duc avait fait vœu de mettre en route pour Compostelle. Il crut devoir s'acquiescer avant de rien entreprendre et s'entendit avec son futur beau-père pour ne commencer qu'à son retour l'expédition qui se préparerait pendant son absence.

Et pourtant sa santé était devenue chancelante et sa nature moins énergique, une conscience moins austère aurait pu suffire à l'éloigner d'un voyage qu'il voulait faire dans toutes les conditions d'une pénitence exemplaire. Il ne trouva-t-il dans ce mélange de fatigues et d'embaras un motif de sages et profondes préoccupations et d'une prudence toute chrétienne. Il était, en effet, d'une impensable prévoyance de préparer un appui à deux jeunes filles dont l'aînée devait hériter de ses immenses Etats, l'autre recevoir en même temps une dot qui lui assurât un établissement digne d'elle et de son nom. Et comme de tels arrangements ne pouvaient acquiescer de solidité que par un testament authentique, le Duc conçut le sien dans les termes suivants, que nous a laissés dans l'origi-

(a) *Art de vérifier les dates*, II, 187.

aspecte peut-être par quelques-uns de contestable quant au fond. Nous donnons être comme une expression remarquable et le prince avait su remplir son cœur. importance, comme toutes celles que moyen âge : il n'y manque aucun témoignage sincère qui animait alors la grande

On trouvait toujours, dans tous les de vie fervente, cette perpétuité de la foi changé en rien ni dans ses dogmes, ni de l'Eglise n'a pas cessé de leur donner : sainte et indivisible Trinité qui est un et le testament que moi, Guillaume, par eu, je fais en présence de l'évêque honorer le Sauveur du monde, les martyrs et tous les Saints Confesseurs et spécialement la Vierge Marie. Songeant aux péchés commis avec une témérité ignorant le jour du jugement redoutable ; les biens que nous croyons posséder en fumée entre nos mains ; certain, pendant ce voyage de la terre nous ne saurions à peine passer une seule heure sans connaître aussi que tout échappe à l'après être devenu pour chacun de nous difficile à supporter. Je me recommande à celui auquel j'abandonne tout en ce monde. Je laisse mes deux filles à la protection du roi mon seigneur deviendra, du consentement de mes parents et de son fils Louis. Je lui laisse dans ce Poitou. Je donne à mon autre fille, avec les possessions et les châteaux que j'ai, comme descendant du duc Gérard de Breteuil, comme je ne veux dégénérer en rien de ce que mon père a été. J'ai résolu jusqu'à la fin de marcher sur les traces des bons rois ; désireux de me

Dieu et à ses Saints, et de mériter :
 la participation à leurs mérites,
 les monastères de mes Etats mille livres
 seront distribuées selon l'appréciation.
 Suivaient ensuite les formules habi-
 tuelles appelant les malédictions divines sur
 les dernières volontés, et appelant toutes
 les bénédictions sur ceux qui les observeraient
 à la défense. Après la signature du Comte
 Robert I, puis comme témoins Robert I
 Regnault vicomte de Thouars, Eble
 de Talmon, son frère Guillaume de Talmon
 de Fou, Guillaume frère de ce dernier
 de France, Guillaume de Pouzauges, se-
 igneur de Mortagne, Regnault de Mortagne,
 et enfin Guillaume des Herbiers, maître
 de la quittance (22).

Une fois bien établies, le Duc n'avait
 plus l'avenir. Il multiplia ses aumônes
 et la solitude autant qu'il lui fut possible
 les derniers préparatifs de son départ
 avait embrassé les habitudes d'une ruche
 mières d'En-Haut étaient descendues
 ce cœur pénétré du mal qu'il avait
 scandales donnés en si grand nombre
 mépris si longtemps affiché de la sainteté
 ces colères inexcusables qui augmentaient
 gravité de ses violences. Pour effacer
 croyait pas pouvoir se montrer tre
 dire état de la pauvreté évangélique
 et cette intention nettement exprimée
 et de tout abandonner pour Dieu en
 et persuader que peut-être, après avoir
 intérêts de sa famille et de ses Etats
 et de s'oublier entièrement en Espagne
 et de donner au monde

exemple du zèle
ans le repentir. Ce
abnégation si mérita
mma, sur qui il n'éta
ustement son honne
st à croire que ce
dans le plan du pr
assez haut qu'il rer
asculine.

de partir, et le pén
ence, ni luxe princ
nétré du néant de
nent de sa fin procl
lonne parfois à ses s
plètement d'eux-me
ide ni sur les af
ort de ses filles.

ite à la fin de 1130
eigneurs dont le d
ina vers l'Espagne
vres, presque toujo
t l'on arriva à Comp
. Beaucoup de péli
ces exemples de n
donna tout d'abore
rtant presque pas
tés du carême qui a
l fut commencé. As
es avec une ferveu
rces ne lui fit modé
vit souvent pleurer
se rappelant ses
xpiait. Il s'usa ains
e et le cilice. C'é
mépris de la vie do
le repentir et l'espér

es. Enfin le 9 avril une faiblesse comme lui que la mort n'était point pour lui, il se fit porter dans l'église de Saint-Jacques dont les reliques étaient à Malaval. Il demanda la sainte communion qu'il avait toujours eue, et après avoir recommandé aux siens ses dernières volontés, il expira dans la nuit du 10 février 1126. Par une si belle mort, il mérita d'être canonisé le même jour moururent, mais en 1126, à Malaval en Toscane, et un autre, près de Naples, où il expira en 1126. Les deux Guillaumes de la même époque furent donc canonisés, ce qui a fait dire à Baillet-Latour que le premier n'avait jamais été canonisé. C'est une assertion contraire à nos traditions locales dont nous ne connaissons pas la date d'origine, mais que l'état de la religion au moyen âge explique suffisamment.

Le premier lui-même ou n'en parle pas, au moins on ne le mentionne pas. On a fait très anciennement à Malaval ou celui du Mont-Vierge. Les deux Guillaumes qui ont vécu dans les deux lieux à si peu de distance, ont pu être canonisés et contribuer à faire canoniser le second. Il n'en est pas moins canonisé par son culte immémorial dans le diocèse. Ce culte passa dans l'appréciation de l'Eglise, et fut déclaré *équivalent*. On y a célébré sa mort, et encore aujourd'hui ce même culte est vénéré chaque année.

ÉNÉRALE DU POITOU (C

s saints Confesseurs. P
blir à cet égard la dévo
roire que saint Bernard
és du Saint-Siège à sa
ront perdues comme ta
inhumé dans l'église de
i il n'y avait pas pourvi
e, il eut sans doute é
et son aïeul avaient reç
avait que trente-huit
ace qui fussent morts
sur le Poitou et l'Ac
nencé par un saint Guil
onorés par des règnes
re saint. Celui-ci, qui
garements par une sin
lignée masculine, laque
ans depuis le troisiè
'effacent tôt ou tard le
ignent eux-mêmes les
toire a nécessairement
ment user de ces innom
ment cette grande pens
ice, l'amour et la pra
la gloire et à la prospéri
nstitut du mal, la soif
e et les sensualités de
eux les rois qui les
. Cette grande déviation
é et ménage insensibler
es libres-penseurs. C'e
phases. Ça été celle du Po
rance que nous allons
rts avec notre ancienne



NOTES DU LIVRE LIV

NOTE 1

us fabrorum, parce qu'elle était exclusivement
rs qui s'occupaient des armures. C'est aujo
ienne. (*Mémoires des Antiquaires de l'Ou*

NOTE 2

aucoup Isembert d'avoir été doublement p
ait pas commise (*Hist. de la Rochelle*, I, 1'
orien avait trop peu étudié le caractère,
rniens actes du prince aunisien. Nous av
lus d'après les auteurs du temps et de fa
r'y tromper. C'est une des nombreuses inexa
in qui, sous le rapport historique, ne peut
e beaucoup de précautions : on pourrait
en fut de même du moine de Cluny qui écr
énements, et qui accuse Guillaume de Poit
le. C'est en comparant les textes, et en fais
impressions d'après lesquelles écrivirent
us avons pu prendre le parti de disculper n
s que les Bénédictins ne lui ont pas épargné
les dates, X, 110.)

NOTE 3

é de beaucoup (*Hist. de la Rochelle*, I, 1'
ort comme ayant été plus malheureux
s prouvé qu'il ne valait pas mieux que
e X, en le mettant à la raison, n'avait fait
s très légitimes contre les aspirations déloya
gnité ni honneur, continuant les traditi
et devenu pour le Poitou un voisin des p

NOTE 4

tirons des auteurs originaux, cités ici avec
jours, a été dénaturé merveilleusement

S DU LIVRE LIV

te d'une histoire génér
plus belle venue, où l'or
de preuves et de citations
rait faite par ce que la
le Normands et autres j
les navires hasardés su
souverain que le duc de
té commandés par un
détails de cette valeur et
is jamais prétendu nous
e critique minutieuse d
ons veiller cependant à c
rupuleux entreprendront
résultat de nos recherch
les grotesques comme c
si.

NOTE 5

œnatum, espèce de *Gât*
bourg est du canton de C
son vieux château. Un
oit. C'est que les historie
Bois-de-Céné fut, en 8
11 juin, les reliques de
les moines de Déas. Le
not qui a la même signi
paroisse et non loin du
is longtemps de tout us
égonde que les *Pouillés*
s avoir jamais mention
premiers temps de cette
IV, p. 439; — Ailler

NOTE 6

, *Guanarchia*, a beau
depuis le xii^e siècle jus
nom que nous lui conna
de 3,000 âmes du cant
ie encore à de vieilles t
e-Dame à la nominat

NOTES DU LIVRE LIV

NOTE 7

aient des religieux bénédictins dont le non amaldoli, en Toscane, établis par saint Roments dans une vallée des Apennins en saient la vie des ermites à celle des cénun avait sa cellule séparée dans les lmunne pour les offices, les repas et le dor

NOTE 8

ions ici cette dernière notion sur cette lque pour établir combien s'est trompé sin Dreux-Duradier (*Bibliothèque littéra* e quasi héroïne de patience et de mode ne jugée beaucoup moins favorablement j-même pourtant à son avantage. C'est u narquables de la légèreté des appréciati essi ses livres souvent aux dépens de la réraisonnée.

NOTE 9

Poict., p. 134 et suiv.) Notre vieux chron te simonie qui, dans ce temps, soulevait nsciences comme celle de Gérard. Arne placé pour savoir à quoi s'en tenir sur les

NOTE 10

é de Bonneval, au diocèse de Chartres . Arnaud fut un des écrivains les plus él le saint Bernard, nul ne pouvait mieux le beau sujet ne prêta jamais à la flatter . plus qu'à l'esprit de parti et au favori ns tant surgir à notre époque, où l'inexpé ersonnelle font admettre un esprit et des nnées, ne résisteront pas à l'analyse. La imprimée dans le Recueil des œuvres de les Bénédictins offrirait plus d'intérêt it publiée avec des notes et éclaircissem. a fait des usages de ce siècle, et complé squ'à présent incomprises de géographie Rivet, *Hist. littéraire de la France*, XII *Hist. des Auteurs sacrés*, XIV, 616.)

NOTES DU LIVRE LIV

NOTE 11

ces particularités que nous citons ici avec contradiction évidente avec les circonstances lisons dans leur véritable teneur. M. l'abbé *toire du Châtellaudais*, a nettement affirmé le autres témoins fort mal instruits, des erreurs as laisser devenir historiques. Nous voyons , que la vicomtesse, femme d'Aimery I^{er}, se Aliénor et Maubergeonne, sans qu'on puisse ce dernier nom qui ne pouvait avoir de motif nous avons dit ci-dessus la véritable cause. aussi fausses que possible, on verrait le duc e X, qui n'a jamais été un débauché, porter ouser la fille d'une femme qu'il avait souve- t s'exposer peut-être au plus hideux inceste. n peu avant d'écrire pour accepter et redire t'il serait très malheureux d'implanter dans riser en les répétant avec l'assurance qu'on présent. Au reste, d'autres avaient propagé foi, et sans en dire la source, les aventures ndue vicomtesse. Entre autre, ce roman de nent intitulé *Histoire générale du Poitou*, bévues et les raconte sans plus de réflexion it être le talent d'un historien hâtif écrivant it que peu ou pas du tout ses autorités, et des hommes du moyen âge comme auraient les libre-penseurs de son temps. Ce sont les le Thiers, de Thierry, d'Ampère et de tant it d'écrire exclut trop souvent celui de penser.

NOTE 12

Journal portait le titre de comte et avait e père Anselme (*ib sup.*), « de gueules, à la d'or ».

NOTE 13

cru d'après Dufour qui l'a si souvent trompé, *Chronique dite de Saint-Maixent*, avait été y de Maillezais et avait reçue indûment ce ngtemps parce qu'on l'en croyait originaire. consacré cette idée comme une découverte nous nous étions rangé d'autant plus volon-

NOTES DU LIVRE LIV

ons, tirée des convictions des plus Maixent, Dom Liabœuf et Dom Ché que nous avons suivi cette trace *ans du Poitou*. Nous constatons a : à la suite desquels il se tenait si it l'auteur du fameux manuscrit. , en dernier lieu, ont apporté plus rre Raymond, contre Lafontenelle octes confrères, contre les plus abso *Ouest*, contre nous-même enfin qui us être fourvoyé en bonne compag air professé une erreur. Au moins e r, et nous citons ici deux érudits qui é à laquelle nous rendons hommage onne foi. Il s'agit de deux érudits rchegay et Mabile qui, dans deux in *Eglises d'Anjou* (p. 32 et suiv.) tion, et prouvent que le manuscrit on fut fait au monastère de Mail issent en quelques mots l'histoire e vieil historien Besly, dans la bibliot comment on en vint, faute de dé posséder Pierre Raymond, qui effect

nous reconnaissons très volontiers i qui écrit ces lignes doit se rendre regrettés collègues du *Bas-Poitou*

humble et si complet aveu, on nous demandera peut-être nous avons si souvent cité la *Chronique de Saint-Maix* de dire de *Maillezais*? c'est tout simplement pour nous au texte du plus grand nombre.

NOTE 14

Au reste, Arnoux n'est pas le seul qui traite en c l'auteur de l'insurrection. Arnaud de Bonneval s'exprim moins de sévérité (*De vit. S. Bern.*, c. 6); Suger et O (*Vita Ludov. Gross.*); Rohrbacher (*Hist. eccles.*), ne p que dans les mêmes sentiments. La différence du styl lement, entre ces auteurs et Arnoux, que ceux là écrivaie en historiens dont quelques mots suffisaient à le faire elui-ci devait aller plus loin : il était avocat dans l 'Eglise contre un homme dont la vie était pleine de

précédents, dont quelques belles aptitudes ne rendent que plus détestable, et qu'il s'agissait de le dépeindre éloigner de lui le plus grand nombre que possible de ceux qu'il avait séduits. Envers de tels hommes les ménagements ne servent qu'à les autoriser. Plus on les ménage, plus ils croient que leur parti est le bon. Et quand ils ne savent plus leur défense perdue, ils crient alors bien haut et appellent des fureurs; ils vont jusqu'à réclamer la charité qu'ils ont toujours méconnue, comme si la charité servait à fomentier l'erreur par la faiblesse, à la protéger et à la soutenir comme s'il n'y avait que le catholicisme à qui il fut permis de faire la guerre, au risque de le laisser périr sous les attaques des hypocrites de ses ennemis.

NOTE 15

Voir ci-dessus, *ad ann.* 1092, tom. VII. p. 400 pour les renseignements sur ce lieu comme théâtre du fait de la conversion de Guillaume IX. Voir aussi notre dissertation sur ce sujet, insérée au tom. IX du *Bulletin des Antiquaires de l'Ouest*, p. 142 et suiv.

NOTE 16

Ce trait si intéressant de notre histoire a été reproduit par Bernard d'Agescy, de Niort, qui a laissé à notre pays de nombreux ouvrages historiques qui témoignent d'un beau talent. Ce tableau de la conversion de Guillaume IX est dans l'église Saint-André de Niort. Il représente le Comte au moment où il prend l'évêque et le reconduit à son trône qu'on aperçoit dans le sanctuaire tout bien ordonné, d'un effet grandiose; mais ce n'est pas la conversion de Guillaume que si la scène eût été représentée par Bernard vis-à-vis de l'illustre schismatique et le tableau eût représenté la parole et l'intervention de l'adorable Eucharistie. Cette dernière scène suppose des détails pleins de détails de peinture. Nous avons étudié et fait connaître quelques-unes de ces scènes prises du même sujet dans le diocèse de Poitiers. Voir le *Bulletin des Antiquaires de l'Ouest*, IX, 542, X, 142, en même temps les preuves que Guillaume fut converti à la Coudre, et non à Notre-Dame de la Coudre, dans l'église de la Coudre.

NOTE 17

Ce Pierre de Châtellerault a été classé dans le catalogue des évêques comme étant le 72^e selon Sainte-Marthe, et le 73^e selon un autre numéro, selon la liste qu'il se trouve dans le catalogue.

NOTES DU LIVRE LIV

de notre Eglise. Nous nous garderons bien de ne devant jamais figurer parmi les évêques de hontoux compétiteurs. Mieux instruits des notions du droit canonique, nos dyptiques en gardé de leur faire cet honneur, non plus que Lecesve, et autres, qui en 1791 firent pressentir et du méprisable oubli de leurs plus sages ne fut qu'un sacrilège, leur installation laïque fut un abus révolutionnaire, leur vie et leur mort hélas ! la juste fin à laquelle I donc ces misérables apostats ne peuvent échapper ; ils ne peuvent jamais attendre d'Elle qu'une damnation ; leur place ne peut être parmi les rangs honnis de ceux qui lui ont fait le mal, qui ne peut jamais taire le nom d'Erostrate, et d'eux comme de lui, ne les nommer que par

une remarque utile à ceux qui, lisant cette *Histoire* pourraient peut-être de la voir si peu d'accord avec le schisme d'Anaclet dans notre province, et quelques-uns de nos plus modernes historiens. Tout, est curieux par les renseignements auxquels il donne comme positifs et qui sont bien loin de l'être (*Histoire de Châtelleraut*, I, 158), Guillaume Maubergeonne, la prétendue femme du vicomte, disparu sans qu'on sache pourquoi ni comment.

puis il prête au fils de ce même comte, à Guillaume X, l'idée d'avoir voulu dédommager Amaury de ses infortunes conjugales, dont son père Guillaume eut été l'auteur, en mettant sur le siège de Poitiers son frère Pierre. Ce prince fait mieux encore ajoute-il : « l'épouse, dans cette même idée de réparation, la fille d'Amaury » aurait dut être sans doute aussi celle de Maubergeonne. Et voilà comment se serait fait entre ces deux familles un amalgame détestable, un mélange d'alliances inqualifiables, le Vicomte pardonnant au Comte l'avoir déshonoré dans sa propre femme jusqu'à donner au fils de ce Comte en mariage sa propre fille qui était peut-être celle de Guillaume IX. En conscience où a-t-on jamais traité l'histoire avec de tels matériaux ? Et Guérinière, qui sert ici de guide (I, 245) n'a-t-il pris les détails qu'il raconte sans en citer la source ? Il vient à nous ses romanesques assertions sur les premières aventures de Maubergeonne et de Guillaume IX ? Est-ce ainsi qu'on raconte l'histoire d'un couple ?

NOTES DU LIVRE LIV

marquer encore que D. Clémencet (*Art de vérifier*) donne à peine deux lignes à ce grand drame de l'il le place dans une église de Poitiers, ce que s dit.

NOTE 18

contradictions qui dominent les historiens de ns étaient de fervents catholiques, défendant la artisans, et les autres des schismatiques, dont le core repoussé les restes du poison qu'ils avaient pe. C'est pourquoi, à les entendre, on croirait l'était un saint. C'est l'opinion de l'auteur *des ques et des Comtes (consulum) d'Angoulême. ms. tom. II*, lequel le vante beaucoup en peu de de bien de raconter rien de sa vie. D'autres, Bonneval et Arnoux de Séez et le commun de léchirent à plaisir, soit dans leur récit, soit dans mme un misérable couvert justement du mépris as possible d'ailleurs d'être catholique, d'avoir vu et de marcher tous les jours malgré soi sur les 'il avait faites, sans s'indigner de sa perversité oire doit toujours se montrer juste et impartiale n tenant la balance des vices et des vertus, elle ntre les distractions qui pourraient la laisser n mettant donc à l'avantage de Gérard le bien s soins qu'il a eus de son église d'Angoulême, avait rendus à l'Eglise universelle pendant de son épiscopat, on ne sait comment l'excuser des embles d'ambition haineuse et de révolte pas- ra les sept dernières années de sa vie. En ces il eut des historiens qui surent l'excuser, sans avaient été de ses complices. D'autres, qui le ent en rapports avec lui, comme saint Bernard, al et Arnoux de Séez n'ont pu se tromper; et ues en défendant contre lui la vérité outragée, i jugement de tous, une vertu inattaquable et ne ue la vérité. C'est à eux, nous semble-t-il, qu'il sur la mort subite de Gérard qui fut malheureuse rsqu'il n'avait encore donné aucuns signes d'un châtiment exemplaire et mérité de sa coupable rien qu'il en fût ainsi, puisque son successeur qu'il fût inhumé dans son église cathédrale, mais

TES DU LIVRE LIV

d'une simple pierre. (Vigier de . ann. 1136). Nous avons vu cette sé oté Nord de la cathédrale, toujours it par qui, d'une statue de prélat cot statue semblait être du xiii^e ou xiv^e érard, un peu avide du nouveau s temps qu'il pourrait réhabiliter le s'était pris de tendresse en lisant thédrale; en conséquence et n'os e, il fit du moins restaurer l'enfer belle inscription... Il crut faire nfection d'un livre ou la réhabilita ent entreprise sous le prétexte d'ur gie. Nous avons eu le courage de li s avons eu conscience qu'à la p nme lui, qui renvoya le candidat cl noisi et moins systématique. (V. i Tems, II, 196 et suiv.; 318 et s

NOTE 19

cite ici une mention comme poitev famille qui était venu se fixer en xvi^e siècle et dont une branche ac lants l'ancien vicomté de Gençay. éral de Metz et chanoine de la catl de la Grâce-Dieu. Nommé en 1784 de serment pendant la Révolution ors du Concordat de 1801, a résigné Pape Pie VII. En 1825, il devint ch e fixer à Poitiers, où pendant dix gularité épiscopale et d'un dévo diocèse. C'est là qu'il mourut le e-vingt-seize ans; il reçut la sé s à la cathédrale, où rien ne nous

— ~~grand vœu~~ ceux qui se souviennent de lui, le n indice de son dernier repos. Il n'en laissa pas moins à ses n s'il devait s'en trouver qui fussent honorés d'un caractère ecc ique, l'exemple toujours précieux d'une vie honorable e puisqu'il y avait préféré la simplicité à l'ambition; le dévoi à l'Eglise aux séductions du pouvoir, et le mépris des ho uspects à des dignités aussi déshonorantes qu'éphémères.

NOTE 20

ou le *Fort*, surnom donné à quelques chevaliers porte de bouclier impénétrable qu'ils portaient Ducange, V. *Talbatius*.

NOTE 21

fficilement aussi le mot *Hilibecci*, employé par e Besly, page 468, reproduit en marge par le xi. Ducange, qui a donné une place au mot dans xplique pas, tout en citant le texte d'Ordéric que ous semble que ce texte même autoriserait à par le terme de mépris et tout à fait populaire

NOTE 22

ime X a paru entaché de nullité par Besly, 233 ; par l'*Art de vérifier les dates*, X, 112 ; *Bulletin de la Société Académique de Poitiers*, e note de M. de La Boutetière insérée aux *Bulletins de l'Ouest*, XIV, 53. — Lafontenelle fait dissertation pour prouver, à propos des fausses *Ant-Maizent*, que ledit testament n'est pas urrait être dans la forme sous laquelle nous le lui, et il paraît peu douteux que la pièce ait siècle par des faussaires quelconques en faveur i et du Puy-du-Fou, dont on prétendait que les aient témoigné de l'inauthenticité de cette pièce. ut y discuter, en fait de signature, tel ou tel signe à de véritables critiques, mais nous regardons ins concluants les arguments tirés des signa- auts de date, et la mention de ce Gérard de qui u ses propriétés de Bourgogne. Aucune de ces emble aussi forte qu'on veut bien le croire. En ures de Regnault de Thouars, qu'il faudrait ici nt par Aimery VI, dont le nom pourrait seul ine distraction qu'un faux des plus maladroits, iaires, associés à ceux du Duc et de sa fille le seigneurs régnant alors. Presque tous étaient Thouars ; on peut très bien supposer qu'ils se is près du suzerain lors de quelque voyage que Bas-Poitou peu de temps avant sa mort ; il y . l'esprit de la noblesse sur les clauses si graves

ntés auxquelles tous ses barons s'intéressaient et pourquoi sans doute la pancarte ne fut pas qu'on n'aurait pas manqué de faire s'il y avait eu pas comment elle ne fut pas datée du tout pouvait plus facilement oublier un nom et un ou l'écrivain pouvait être moins expérimenté, mais bien aussi par là comment figurent ici tous les de la Dive, du Thouet et de la Sèvre-Nantaise dont le prince fut alors entouré. Le Gêrard ne est expliqué par les Bénédictins comme un Charlemagne (D. Clément, *ib. sup.*). Rien donc d'empêchement contre le testament. — Le meilleur n'est-il pas, malgré toutes ces apparences même, dans ce zèle que les barons poitevins ont occasion des ambassades vers Louis le Gros de celui-ci à envoyer en Aquitaine le fils d'or préparé les belles destinées, dans l'enthousiasme des époux à Poitiers ? A quoi attribuer de telles démonstrations si l'acte qui les déterminait n'est que ce soit entaché de nullité par le moindre défaut connu que certains critiques lui opposent ?

ne de nos érudits critiques n'a songé à cette

le fois pour toutes, et sachons enfin établir une vérité telle et concluante dans l'espèce.

raison d'attaquer comme un travail de comment de l'histoire des Comtes de Poitou insérée dans l'*Amplissima Collectio* de D. Martenu, et dans Bouquet. S'inscrire en faux contre ce *Fragmen* par d'un critique éclairé. Cette admission n'avait que reconnaître, que la suite d'une incroyable dissonance soit, c'était l'œuvre très digne d'oubli d'un acte à qui des familles intéressées (nous avons vu) ont fourni à l'avantage de leurs fausses généalogies falsifiées par eux et reçus avec trop de confiance. Une postérieure au XII^e siècle, a consisté alors à donner à des gens indécents une pièce très valable par son exécution depuis quatre cents ans n'aurait été douteuse alors pour personne. On ne peut sans merci à la fausseté de l'acte dont l'origine est évidente, mais dont la falsification consista moins à

quelques détails secondaires et de peu de valeurs comprenant un faux vicomte de Tho existé, et un Puy-du-Fou dont la notoriété n'est testable.

Il y a donc entre le testament donné en 113 l'imposteur Jean de la Haye, la différence d'origine à un acte détérioré plus tard au par menées déloyales qui n'en peuvent pas infirmer



LIVRE LV

URS, HABITUDES ET USAGES
S XI^e ET XII^e SIÈCLES

(Vers 1137)

lation des Gaules s'était formée, depuis
issement du pays par les Romains, il
aucoup de petits peuples qui s'y étaient
avec des mœurs différentes, et s'y
fait autant d'établissements variés
eux de provinces ou de pays tous
incts sociaux, leurs langues et leurs
guerre était le fond de leur existence
. en quelques années des changements
opulations qui se dévoraient mutuelle-
s rare de voir certains pays dépeuplés,
Thuringe l'avait été au v^e siècle, et
si dire, n'ayant plus qu'un sol dénudé,
nouveaux envahisseurs vinssent s'em-
les cultiver de nouveau. Après quoi
tion, encore tout élémentaire, y faisait
e race. Mais le caractère particulier de
fs étaient l'instabilité. Ils ne se faisaient
e devait les attacher à un terrain qu'ils
où les hasards de la guerre pouvaient
r à l'autre, et où la propriété n'existait

RALE DU PORROU

ui n'avaient be:

que ces peupl
ils se firent des
ils y apportèrent
presque toujo
es de villes flor
y acclimater. N
par la guerre, r
varièrent beau
leurs succès
notre France,
que féodale, res
nt des terrains
vers ce temps c
e sensiblement
s. Plusieurs ca
s.

ler comme la p
ue le clergé re
où ils étaient
s. C'était une f
geois dont le
s à des pay
e commerce ou
ui, moins dissé
ter, s'établissai
et y trouvaie

le trouvait arri

Il faut compte
des serfs qui fut
ces divers degr
ns pu constater
storique, on ne
ouvelle que nou

Etat s'était fait jour insensiblement dans
ques. A mesure que cesseront les guer
vince à province, nous verrons l'établisseme
es occupées à un sensible changement
olitique, et les progrès de la populat
le plus en plus appréciables (a).

aussi de ce travail, què la culture des ter
que les familles s'augmentèrent et devinr
pour les colons dont les bras se multiplièr
nent à leurs besoins. Les croisades, on
z compris, favorisèrent énergiquement
nt inespéré. On aurait cru que ces émigrati
er la France d'une énorme quantité de su
rition allait l'appauvrir. C'est le contraire
ai disparut de sa population n'était qu'un t
ant d'influence sociale et dont l'action vitale
ait réellement nulle ; toutes gens en qui l'es
pensable à la vie commune manquait abs
alité les apitoiements douteux de quelq
parti sur ce côté regrettable de la premi
mbent moins sur ces malheurs partiels, in
ns l'histoire d'un peuple, que sur le côté glori
ut considérer dès lors la société chrétienne
ol de l'Europe des infiniments petits, lam
gneux, contingent fatal de guerres incessar
es. Point d'autres remèdes à ces maux in
déplacement de ces intérêts mal comp
lointaines colonies, dont les papes avai
premiers le besoin et les avantages, eur
s des plages éloignées les instincts de
scientes, le monde grec vit naître chez
civilisation nouvelle, l'Occident respira ap
querelles aussi nuisibles à son avancem
e paix relative s'en suivit ; les arts, les métie

ais sur l'Histoire de France, c. v ; — Aug. Thierry, *Le
France*.

le commerce prirent certaine consistance, d'une vie meilleure et plus paisible créer unions régulières ; la population dut y g relations de parenté et l'âmenité des ha

Comment elles préparèrent l'affranchissement des serfs.

Les croisades avaient eu aussi cet av beaucoup de familles secondaires des bi valiers se démunissaient pour fournir a voyage. Les acquéreurs commencèrent leur propre compte ; leurs nombreux enfar eux une famille de travailleurs ; les redev diminuées envers les maîtres de la ter abandonner un certain bénéfice à leurs ten se fit partout ; la puissance territoriale eu près des châteaux ; de plus grandes si devinrent le domaine où l'exploitation préparèrent l'affranchissement des com communes, nous ne tarderons pas à le ve le premier degré du bien-être populaire, de des villes et des corporations qui devaient

Comment l'état des serfs s'améliore à cette époque.

Déjà aussi s'étaient opérés dans la con inférieures, dont nous venons de parler, notables qui les relevaient à leurs prop préparaient à une émancipation progress commotions violentes et dangereuses qu' des révolutions dues à la révolte et aux idé des libertés sociales. Les droits de l'homn développés à mesure que l'enseigne mieu mieux établi les droits de Dieu. Les col ces esclaves gouvernés d'après la civil vilains, ils cultivaient la terre au profit du leur souverain, et exigeant de leur trava fixe pour les domaines dont ils tiraient leur Mais la religion imposait aussi des devoir elle protégeait le pauvre contre les exact qui gardaient le caractère du vol et rend la restitution obligatoire. Le serf aussi qu

au maître, qui en usait comme d'un objet de change, mais qui cependant ne changeait de possesseur que la terre où il avait sa demeure. Le vassal avait donc une existence civile et religieuse, son éducation morale était liée à son seigneur; sa vie était à lui; son salut dépendait égal devant Dieu à celui dont il avait été lui-même interdit le droit d'entrer par la porte de la vie monacale, simple serviteur du seigneur, il se levait contre les brutalités et l'injustice du seigneur, et capable par là d'arriver au point où il devenait l'égal du seigneur, s'élevait au-dessus de lui, et son pouvoir spirituel pouvait lui servir de son âme, jusqu'à lui rappeler ses devoirs et à lui intimer les lois de l'Eglise et des mœurs ^(a) (1).

Aussi que les édifices servaient alors à l'habitation, nous avons assez compris par ce que nous avons dit de la construction des châteaux qu'habitait le seigneur, que la vie qu'il menait par son économie intérieure à son habitation, n'était pas moins qu'à ses habitudes de la vie de l'extérieur. Tout indique une pensée et un besoin de défense, de ponts-levis, mâchicoulis et sarbacanes, de tout ce qui défend l'entrée, et qui le maître l'interdira à tout autre chose : tout en se confinant entre les murs et les escaliers étroits, on a su apporter la vie luxueuse et princière. Les grandes salles, les tapis de pied égalaient les appartements des châtelains et de leur suite. La salle des gardes, les loges, se rapprochant presque toujours des murs, où de larges terrains aboutissaient formant des issues secrètes ou à d'autres

les besoins de l
 in célébrait les sa
 e que fréquentait
 de cette forteress
 nt des aspects d'h
 ondes, de plaines
 ières et ruissea
 se mariant aux
 ites de ces viva
 et en avant, de p
 ient de leur ceir
 galeries offraient
 mps clos pour l
 tous les exercice
 ours de la nobles
 s, il fallait enco
 es ou gouvernant
 meure aussi agré
 physionomie de
 ne leur fût donné
 é à se défendre c

qu'on pourrait
 suzerain était e
 ent aussi des de
 e ville, soit des
 ni d'élégance
 siècle, l'ogive co
 eligieux, à s'y m
 et la fenestratio
 on adaptait à de
 bois, de moëllon
 par couches de
 nagne dans ses p
 e au x^e siècle, cor
 septentrional de

ienne église aujourd'hui détruite (a). La tuile était le plus souvent employée, et tout cela était l'ouvrage de chaque prince ou seigneur compté

parmi les officiers de sa maison et qui, après avoir été formé sous ses yeux, ne recevait d'ordres que de lui.

Déjà en ce temps les maisons de moindre apparence quand elles étaient en bois, recouvraient toutes leurs façades d'ardoises clouées aux poutres enchevêtrées qui en formaient le canevas avec un solide torchis de sable de chaux et de paille, on voit encore en certaines villes même à Poitiers de ces maisons qui durent depuis le xv^e et xvi^e siècles. Elles se paraient d'un certain luxe et de grosses sculptures qui, presque toujours, se composaient des échantillons de fleurs et de guirlandes, s'unissant aux poteaux terminés par des figures d'hommes à mi-corps supportant sur leur tête le premier étage qui s'avance sur la rue d'un ou deux pieds. Ces maisons étaient surtout celles des bourgeois et des commerçants. Leur intérieur se divisait en une grande chambre dite ménagère, où se tenait toute la famille. C'était le dortoir de la nuit et le lieu des réunions générales du jour. La boutique ou le salon de réception, les chambres et autres divisions à l'usage des maîtres ou des étrangers, se partageaient le reste du logis où les cours et jardins manquaient rarement. Poitiers avec son périmètre qui s'est toujours agrandi depuis Henri II, avait encore, au xvii^e siècle, plus d'espace consacrés à la culture qu'il n'en donnait aux habitations proprement dites (b).

L'administration civile se ressentait aussi de ce grand mouvement. Nous avons vu disparaître peu à peu les vigueries, dont il est rarement question dans l'histoire du dernier siècle. Nous en avons trouvé la cause dans l'ex

(a) Notre *Notice historique sur le prieuré de Saint-Paul de Poitiers*; Zéginard, p. 176; — D. Bouquet, VI, 319.

(b) V. Batissur, *Histoire de l'art monumental*, p. 613 et suiv.

tension que la féodalité avait donnée aux titres de justice civile et criminelle selon que les tribunaux de plus d'importance s'étaient multipliés lors de la création d'un plus grand nombre de vicomtés. Avec le temps il avait fallu former de nouvelles juridictions. L'étendue quelquefois immense des vigueries et le partage que dut en faire le morcellement du territoire en fiefs de plus ou moins d'importance, exigea une nouvelle forme de magistrats inférieurs qui fut instituée sous le nom de *prévôts* (*præpositi*). Ce furent les mêmes attributions que celles des viguiers mais restreintes à des populations moindres. C'était toujours à peu près comme nos justices de paix rendant la justice inférieure à quatre ou cinq et quelque fois à dix ou douze de nos communes réunies dans le cercle d'un de nos cantons.

Les sénéchaux.

C'est de cette époque, c'est-à-dire de la fin du ^x^e siècle ou du commencement du ^{xii}^e que nous voyons le titre de prévôt pour exprimer le supérieurat dans les corps électifs comme les Chapitres ou autres communautés, où il devient le synonyme de Doyen. En même temps se produit le terme de sénéchal pour exprimer un juge de juridiction supérieure à celle des viguiers, comme on voyait aussi les Baillis (*Ballivi*), recevoir une juridiction supérieure à celle des prévôts dont les jugements ressortissaient de leur appel (a). Ce terme, au reste, était venu de la cour de France, lorsqu'ayant encore l'Ile-de-France et quelques provinces adjacentes, les ducs de France eurent un sénéchal avec la fonction de commander sous leurs ordres la levée des troupes et les armées en campagne. Devenus suzerains de tout le pays des deux côtés de la Seine, les ducs de France prenaient volontiers leurs principaux officiers parmi les grands vassaux qui s'en honoraient sans trop comprendre peut-être que par là ils resserraient les liens de leur dépendance. En effet, le comte d'Anjou Geoffroy

(a) Chéruel, *Des Institutions de la France*, I, p. 57; II, 1148; — La Chesnaie-Desbois, *Dictionnaire de la France*.

nt rendu un grand service de guerre avait reçu pour récompense la dignité de France (a). Quelque contesté que soit ce quelques Réchin, dans un mémoire publiés de la famille comtale (b), il n'est pas cette charge leur fut reconnue héréditaire de France. Il est vrai que les Comtes que les autres grands vassaux résidents dans leurs Etats, ne firent pas de ce titre un honneur ; mais en quelques circonstances ils leur charge et obtinrent toujours qu'elle

province le chef de l'administration civile aussi son sénéchal dont les fonctions. Ils agissaient souvent par délégation du pouvoir central en qualité de *Miss* et nous les avons vus dès le temps de

palais ou Palatin royal, dont nous avons donnée à certains Comtes de Poitou des ostensibles ni moins réels. Ils étaient les chefs de la guerre ou ceux de la paix, des ducs ou des comtes, et dans cette fonction leurs attributions très considérables. L'établissement des Parlements par Philippe

que ce haut exercice de la justice dans les circonstances nouvelles durent motiver alors les augmentations de population et la multiplication des tribunaux, exigea un grand nombre de juges, indispensables à la bonne administration, qui ne peut jamais être trop prompt

a, I, 166.

Introduction aux *Chroniques d'Anjou*, 80, IV ; et I, 385.
Sum francicarum, t. IV.

temps vint pourtant o
 le jamais l'exercice de
 rent créées en France
 nt du parlement de
 s le mot de sénéchal
 absorba la juridiction
 et celle-ci relevèrent e
 de plus vastes sénéch
 es royaux à Poitiers, à
 rillon et autres lieux
 province, lesquels su
 à 1790.

ments du pays admini
 oportion que les fami
 partagèrent le sol en
 que seigneurie eut son
 ; du droit de justice.
 diction personnelle. De
 ous verrons succéder c
 ure des présidiaux.

lies, selon le bon voulo
 les lieux, étaient aussi
 emps établies, et qui
 e intime lorsque cha
 à part, régie dans sc
 gatoires réglant les r
 ir et les sujets.

ement des tribunaux j
 la haute pensée de la
 mme le premier besoi
 , du système féodal q
 puis le commencement
 andes variations jusqu
 a de Saint-Louis et de

*Dictionnaire de la France; —
 - Ducange, Glossaire, V. Sema*

iples et rapides mutations à cet ordre ici surtout qu'il est bon de bien connaître de la vie féodale afin d'en représenter dans les habitudes diverses et journalières reculées.

relations réciproques entre le seigneur et quelque degré de dépendance que celui-ci se trouvait sous des obligations mutuelles dont il n'avait pas plus le droit de se démettre que le seigneur ordonné par les chances de la guerre ou de la paix héréditaire, mais libre pourtant quant à son degré de ses avantages naturels d'affranchissement. L'acte qui en était dressé, à lui vouer un serment, était, selon le degré de sa position, appelé *hommage* et soumission à son seigneur. L'acte qui en était dressé, à lui vouer un serment, était, selon le degré de sa position, appelé *hommage* et soumission à son seigneur.

L'aveu faisait que le subordonné s'avouait son seigneur, quant au devoir de sa condition, de ses fonctions ; il reconnaissait les droits et les devoirs à remplir, de se maintenir, lui et ses héritiers, du prince, de n'en pas sortir sans son consentement, qu'il n'y fût autorisé par un déni de justice injuste conçu contre la teneur des lois. De son côté, le suzerain devait à son vassal la protection, l'assistance dans sa pauvreté, l'assistance dans sa pauvreté, l'assistance dans sa pauvreté. De telles obligations, en y comprenant celle de n'agir jamais envers le faible quand bien dans l'usage de ses droits. Ces obligations qui jaillit du droit naturel n'étaient jamais interrompu de ce qu'on avait pratiqué dans la législation primitive. Chaque membre d'une société doit, par une suite de circonstances, prendre sa part dans le gouvernement de ce monde, de la Providence, de qui cette loi est émanée, de droits et des devoirs sacrés pour tous.

observer, une supériorité
 titissement dans l'obé
 eur des charges que l
 e de son patronage. Cel
 ipeaux, il avait tracé d
 logements, des étangs
 pâture; l'autre n'ava
 , considérables, soit la
 gageant à certains dev
 onnait au seigneur un
 son profit, ou la dîme
 cours d'eau, ou le ser
 n, ou la garde per
 , de jour ou de nuit, a

telle organisation se
 . Elle constituait un ens
 is calculés moins par l'
 'action s'était montrée v
 a barbarie et de la foi
 : théorie lumineuse. A
 lation universelle qui
 l'ordre matériel et ar
 ie amélioration insensi
 u gouvernement, parta
 : d'où l'impulsion deve
 e plus ferme, plus solid
 es, qui se sont partag
 ante sous l'influence
 couvertes. C'est de là q
 : ce grand fait a été tro
 itiques de l'époque mo
 e féodale que l'abus tr
 ent trop des souverains
 originelle...
 ette dureté même rend

primé par les capricieuses colères et les
 es de son seigneur; celui-ci mépris
 l'humanité, inonda, sous de vains pré
 avide ou d'orgueil insatiable, le sol d
 ng et de flammes; il s'empara mainte
 ui, outragea la nature, entoura ses pro
 et de terreur. Qui jamais a nié que c
 s abus, et que parmi ceux que nou
 , il n'en soit même pas resté un trè
 connus ou d'incomplètement appréciés
 lère pas assez que ce moyen âge féoda
 ne pouvoir que médire, fut un âge d
 société agonisante allait enfanter un
 l'éclosion commencerait pour l'humanit
 ont les germes étaient tous dans le
 ssements du christianisme.

arant de foi solide, de religion pratiqu
 sses populeuses dont la piété sincère e
 e obéissait à l'Eglise, faisant elle-même
 nilation et s'appropriant les peuples
 able, de tendresse maternelle, de dévoue
 présidant à la confection des lois e
 conciles par toutes les hautes intelli
 ient le clergé et par les laïques dont l
 e et l'éducation chrétienne lui furent d
 dans la réussite de ses entreprise
 e déplorable injustice aux prétendu
 temps de n'envisager le moyen âge qu
 is, et la société de ce temps, qu'à traver
 se sont efforcé de la couvrir afin d
 nnaissant tout ce qu'elle a eu de bo
 mal qui s'y est produit, agissant dan
 sionnés comme des juges qui ne vou
 qu'après avoir entendu la moitié de l
 témoins tous à la charge de l'accusé
 odeaux eurent leurs abus, les seigneur

restèrent longtemps Germains avant d'être Français ; quelques-uns, toujours en trop grand nombre, résistèrent à l'Eglise, d'autres la persécutèrent. Ceux-ci furent des pillards, ceux-là pratiquèrent la violence contre le droit, chassèrent les évêques de leurs sièges, ne restituèrent qu'incomplètement le bien volé ; beaucoup s'en seront allés devant le tribunal de l'Eternelle Justice qu'indignes de cette réconciliation suprême sur laquelle nous n'avons pas toujours le droit de nous prononcer ici-bas. Eh bien, sont-ce là des raisons pour méconnaître les grandes vertus, les belles institutions, les héroïques entreprises, les religieux instincts qui font tant de magnifiques pages à cette grande phase de notre histoire ? Les profondes tristesses qui s'y remontrent effacent-elles tout ce qui s'y impose à notre juste admiration ? N'est-ce pas alors qu'est apparue la vie chevaleresque et l'honneur national ? Pauvre France ! Il te sied bien de redoubler tes cris et tes efforts contre l'honneur de tes pères, lorsque, depuis trois siècles, tenue en laisse par tes réformateurs tu les as laissés préconiser à tes dépens la haine de tes traditions monarchiques, l'esprit d'indépendance et de révolte, la persécution du christianisme, la proscription du nom adorable de Dieu ; l'enfance livrée aux enseignements de l'impiété, le prêtre jeté à la merci de pouvoirs tyranniques, et des ministres des cultes portant le cynisme de leur rôle odieux jusqu'à se vanter devant une assemblée nationale de n'avoir donné depuis dix ans à la France que des évêques selon leur cœur ! Sectaires éhontés. Allez maintenant dénigrer le moyen âge ; préférez à sa vieille féodalité des dégoûtantes perfidies de votre Révolution divinisée !...

Comment l'Eglise et la monarchie combattirent toujours ses abus.

Au reste, c'est encore une justice à rendre à la Monarchie, qu'aussitôt qu'elle fut assez puissante, aux diverses époques de son agrandissement, elle supprima, comme nous le verrons, les droits abusifs que les seigneurs féodaux s'étaient donnés presque toujours au

RE GÉNÉRALE DU POITOU (v. 1137)

des gens. L'Eglise aussi prit main
fenses sévères, et imposa, avec sa
e et alors incontestée sur les â
à ceux qui méconnaissaient la
lois inaliénables des internati
saint pape tant calomnié, Grégo
athème contre les seigneurs Bre
in *droit de bris* inventé par eux et
vages de l'Europe, s'attribuaient les
ragés, pillés sans miséricorde par
aider et les sauver ? (a)

cupidités déplacées et des rec
undeurs empruntées, un peuple a
ls inséparables de la vie matériell
nstants des voies où il entre for
ies d'étoffes dont l'origine, aussi z
is lueurs de la civilisation, durent s
s que l'homme, s'occupant de la ci
rts nécessaires, comme l'exploita
structions auxquelles elles fournis
fier à d'autres les soins du ménage
objets de première nécessité. Or
le Charlemagne des règlements
st mention, pour ces établissemen
riels, de réunions de femmes s'c
un vaste local de la confection de
tinés aux vêtements grossiers enco
des, de la colonie travailleuse.

laine s'y cardaient et se cha
toffes, en toile même, quoiqu'on
alement qu'aux XII^e et au XIII^e
bable que cette industrie fut par
ue famille, et que, selon l'extens

concil, X, 370.

. de Villis.

ges autour des monastères, on les vit à travail commun, livré à des spécialistes d'une industrie et un métier lucratif. Les âmes ne purent manquer d'avoir pour ce genre d'occupation, et c'est quand elle fut plus large et plus féconde au profit de nous voyons pour la première fois l'art se pratiquer à titre d'industrie publique dans les ateliers de Parthenay. On voit que déjà au XII^e siècle on usait de cette étoffe sans doute d'en 1076 le prieur de Saint-Jean-d'Angély, acheta pour cent de cinq aunes de ce drap à un gentilhomme en reconnaissance d'une vente qu'il lui fit à l'abbaye et d'un bourg de sa dépendance dans les villes, comme Saint-Maixent, Bressuire, etc. Ainsi, dès cette époque, un genre d'industrie commerciale dut s'étendre beaucoup proportionnellement aux besoins des populations qui s'accroissaient; sans doute à ces développements que fut l'avidité qui fit bientôt de tous ces genres de commerce des moyens de fraudes et des occasions de malice. Là survinrent, au XIII^e siècle, ces corporations d'états pour lesquels des règlements furent faits sur la valeur des métiers et les conditions des

travaillées avec un soin varié pour les différentes classes qui variaient peu entre elles des vilains ou des bourgeois. Rien n'était alors que le vêtement adopté en France, en Italie. C'était depuis longtemps, pour l'usage militaire, un pantalon et une tunique, plus ou moins épais selon la saison, et des chaussures à la tête d'une coule au col de

le capuchon disposé à se relever contre le soleil et la pluie ; chacun prenait à sa convenance. C'était d'un religieux, si l'on n'a vu que tous bénédictins, à leur ceinture de cuir et que recouvrait le scapulaire de même couleur. En dehors des heures du travail, le drap naturel, coupé et cousu sans ornements, dans les couvents, des frères s'attachaient à cette partie du costume, comme à une coutume ou coupaient le drap à leur mesure. En dehors des couvents, le linge se faisait par les femmes et les plus aisées trouvaient aussi à se livrer à ce genre

de linge habituellement, lorsque les hommes ne forçaient pas à la coupe. Les cols courts au niveau du cou, cette coutume se tempérait par la figure auxquels le corps eût pu s'opposer aux ardeurs et au froid. On ne put résulter de l'usage du linge du lin, cette matière et les époques où l'agriculture recueillait d'autres céréales. Le linge prit un usage plus répandu que l'on put s'apercevoir que la lèpre et les maladies venues de l'Orient avaient le soin d'une propreté de cette forme.

Les richesses ne manquaient, on les avait des grands. Les rois, les princes, seigneurs et leurs barons savaient à laquelle se prêtaient d'ailleurs



merveilleusement la noble fierté de leur taille bien proportionnée, et naturel à des hommes dont l'idée originelle, l'éducation, était celle des exercices n'ayant jamais d'interruption momentanée de la cour du prince ou de la sienne paraissait guère qu'à cheval et revêtu d'homme d'armes. Dans le salon d'aux couleurs brillantes revêtait le se habitués. Deux robes le couvraient, le dessous du vêtement et, comme descendait jusqu'aux genoux. Les plis sur cet ensemble y ajoutaient une coquetterie que relevait encore, sous sur les épaules et la poitrine, un riche s'attachait toujours une épée aux ornements d'or et de pierreries. Ajoutez à ces parures le couronne ducale pressant une belle sur les épaules princières avec ses diamants brillants, cadeau parfois de quelque prince allié, et vous pourrez vous représenter fixant les regards et recevant les obsèques dans son palais royal de Poitiers.

Costume des femmes du peuple.

Les femmes du peuple n'ont pas eu de la mode. Leur costume est le même, les différences qu'établissent nécessairement les productions du pays dont elles s'habillaient des vêtements longs pour l'hiver, et courts pour l'été où d'ailleurs elles usent de ceux-mêmes de tissus moins épais. Elles ne diffèrent donc peu de ceux-ci, sinon que leur costume se compose de quelques morceaux avec plus ou moins de convenance destinés moins comme parure que pour éviter les inconvénients du froid et des ardeurs du soleil. Ce n'est guère que

E GÉNÉRALE DU POITOU (v. 1137)

« dans notre pays des Anglaises »
net, et par les relations réciproqu
ces, qu'on verra la race fémin
act de ces multiples nationalités.
ez les femmes de notre pays, pays
s villages, ou citadines des bou
illures dégagées, ces mouvements a
entieuses et pittoresques adoptées s
tou et dont les dernières traces
jou, dans la Vendée et aux enviro
nay.

ainsi des femmes appartenant aux
robes élégamment drappées et de
différentes, le bleu, le jaune et le
que sur les pieds. Ces robes ont la g
aucune nudité ; la première est
e et laisse apercevoir tout le devan
t la chaste et noble parure des é
es hommes libres. Le bandeau ce
ondante dont il retient les plis, u
le et que surmonte au besoin, da
ances, la couronne hiérarchique é
bien un diadème placé sous ce vo
ière jusqu'au milieu des reins, se r
e distinction à des colliers de perles
s d'or ou un large ruban à la c
issi la taille svelte de la châtelaine
s chatoyants de la soie ou de la p
semble du costume. Quelquefois u
t de la première robe vient se rele
-dessus de la ceinture qui en reti
une pose gracieuse autant que di
xi^e siècles en Poitou certainement
nous ne pouvons la suivre. Citer
erait difficile, nous ne trouvons p
dans les auteurs du temps, qui

GÉNÉRALE DU POITOU (V

ns les monuments originaux, les vitraux peints et manuscrits. Ces témoins sont en contradiction. Cependant le beau recueil de Gaig

couronnes, il faut dire que la couronne, formée et ornée suivant la hiérarchie nobiliaire. La couronne de la souveraineté. Virgile, Diodore de Sicile sur celles des héros de l'époque où la féodalité n'en avait pas encore celui des armoiries. Les rois, prêtres, prirent tout leur pouvoir par les guerres de l'époque. L'écu de la couronne indiqua la dignité du roi. La première couronne précieuse fut celle du roi et ses successeurs au lieu que ses prédécesseurs portaient le casque. Dès que ce casque il dut vouloir aussi varier d'après le degré de la dignité qu'un tel accord pût se faire. Quelques incertitudes, on a cherché à une règle commune. L'empereur, le Roi, eurent la couronne à personne d'usurper. La forme générale différait. Le symbolisme parlait à l'âme des âmes de la vie élevée. Les couronnes fermées par le haut.

bibliothèque nationale à Paris.

ÉRALE DU POITOU (v. 1137)

it le cercle et le sommet. Les D
la première dignité après le roi,
de huit fleurons et enrichi
près eux venaient les marquis
garde des frontières : ils porta
chacun par trois perles qu'on p
t autour et au-dessus du cer
t depuis longtemps groupées
es posés entre chaque fleuron.
couronne du comte, qui se rehau
dont neuf seulement sont visib
fase au-dessus de l'écu. Qu
s sont sur le diadème des vicom
it celle des vidames, dignité qui
esta particulière à quelque provi
ut le remplaçant du seigneur d
s en campagnes. Le baron, a
une couronne complète, sem
un diadème relevé de cinq ou
perles, ce qui lui donnait enc
. Enfin les chevaliers, qui n'ava
degré de la noblesse, timbra
r orné de perles et de pierres ta
tails, il faut pour continuer mét
n des mœurs et habitudes de n
e à des particularités plus modes
n grand poids dans la marche
s. Le commerce, dont nous av
époque moins avancée, avait
siècles, mais surtout en ce ter
avancée, des expansions p
internationales s'étaient étend
a navigation qui n'avait pas
ses fréquentes à donner la cha

aux pirates du Nord, dégoûtés enfin de le sur un pays où tout s'était organisé et agrandi de l'Orient avaient éveillé l'émulation; les vêtements de luxe, l'art de travailler les l'agriculture, les armes et la parure des succès de la culture agricole, l'introduction exotiques, les exportations des produits Asie, et les échanges qui s'y multiplièrent et des leurs, donnaient une activité vitale national par un mouvement multiplié en c dont les produits spéciaux opéraient des re les jours au delà de toutes les frontières.

Foires et marchés.

Il résulta de ces rapprochements que l'e diminua entre les divers pays qui divisaient toriale de la France; on se connut mieux, souvent, les foires et les marchés devinrent chirent les maîtres du sol par des péages qu au percement ou à l'entretien des voies de c lesquelles, comme l'ont dit des économ tournaient au bien des populations dont les impôts étaient encore très peu lourds si on ce que notre politique nouvelle nous a créé nuisibles budgets. De temps immémorial, et au siècle que nous décrivons ici, le Poitou célèbres de Poitiers à la Saint-Luc, de Ni Agathe et à la Saint-André, de Châtellera Roch, de Fontenay à la Saint-Jean-Baptiste de beaucoup d'autres endroits où marchan venaient s'approvisionner des objets emp arts de l'industrie, dans les usages don fabrication de tous les produits. Aussi y voy de merciers, parce qu'ils vendaient les ob à la vie commune. Beaucoup de ces foire plus tard par des ordonnances de police, qu pas d'importance, surtout après l'établisse munes, auquel nous touchons. Jusque-là

et les péages regardèrent presque exclusivement les footeurs, c'est-à-dire les seigneurs ou les abbayes (a).

Les armées régulières qu'avait créées le génie Charlemagne, les ordonnances qui avaient prévu sous règne l'équipement même du soldat et les armes dont devait être pourvu (b) étaient très remarquables, nous l'avons vu, par l'ordre qui y régnait, la ponctualité des assemblées et des revues, et toutes ces mesures de discipline qui opposaient à la difficulté de faire mouvoir à propos ces masses formidables la justesse et la précision qui décident souvent de la victoire. Mais cette science de stratégie avait bien changé depuis que les seigneurs féodaux multipliant les attaques inopinées, se hâtaient si souvent de se porter sans mesures prises d'avance sur les lieux où tout commençait par le pillage, les flames incendiaires et les ruines des villes et des châteaux. Au premier désordre l'Eglise, aidée par les seigneurs qui le sentiment chrétien dominait ces débauches de tyrannie, avait opposé ses lois protectrices. Les conciles interdisaient tout commencement de guerre avant la permission de l'évêque ; ils défendaient de sortir de son soi couvert de ses armes pendant la majeure partie d'une semaine, et des peines graves d'excommunication ou de confiscation des domaines menaçaient ceux qui enfreignaient ces règlements. Quand des règles de suzeraineté à feudataires eurent stipulé entre eux des conditions de dépendance légale, les premiers s'étaient engagés à maintenir les droits attaqués des seconds, ceux-ci n'entretenaient aucune guerre que de leur consentement, et alors le duc se faisait un devoir de les secourir contre d'injustes agressions. Les conflits avaient donc beaucoup diminué ou ralenti depuis que la féodalité s'était prononcée sous les formes d'un gouvernement régulier. Les croisades

(a) *Mémoires des Antiquaires de l'Ouest*, XII, 61 ; XX, 147 et suiv.

(b) Baluze, *Capitul.* de 811 et 813.

GÉNÉRALE DU POITOU

peu contribué à déve
Ceux de nos chevalie
apporté de leurs cor
ies que ceux-ci tena
omains : on s'était acc
nterroger les chemin
a marche et plus de
aissait que le moins p
e s'avançaient que se
erves enfin ménagea
ertaines chances. Ains
Ces conceptions d'ur
habiles de généraux
même pas attendu
int de nos guerres
1018 Guillaume V,
chisseurs de nos côte
des courriers chargé
t tenir des contingent
i lui formèrent, une
considérable. Il est
rudente n'était pas l
rise en cas semblable
ible progrès dans la
gouverner les mouve
ire avait pu se perfe
stés les mêmes. Si l'
n'étaient que des ha
espèces d'assommoi
se sur des hommes
pieds à la tête. A
, depuis les cuirass
épées, dont nos mus
le si nombreux spéci
la force corporelle
manier de telles pié

GÉNÉRALE DU POITOU (v. 1137)

et difficilement se relever d'une chute. Les hommes qui tombaient dans une bataille plus souvent sous leur propre poids que sous celui de l'ennemi, s'élevaient à peine et se couvraient.

La consolidation de la royauté, les expéditions d'outre-mer, que l'on ne définitif présidèrent à la formation des armées. On eut affaire plus souvent du dehors dont les attaques furent.

l'union et d'un chef unique ; le sentiment d'une obéissance au roi, se distribuer les mouvements militaires ; nous avons vu comme les batailles étaient comprises en 1124.

Gros opposait à l'invasion de l'étranger. C'était déjà un art tout nouveau, jusqu'à ce que vers le milieu du XII^e siècle viendrait obliger à de nouvelles révolutions entièrement la face des armées régulières.

Le XII^e siècle était d'autant plus remarquable que les Gaulois comme les Français.

Il n'y avait pas d'évolutions différentes arrivées. Les courses, la direction, la boussole déjà inventée (a), répondait à l'attente d'une construction savante. Les peuples policés avaient eu le même. Les expéditions des Normands aidées particulièrement des ressources empruntées aux côtes du Poitou dont Philippe-Auguste demandait à nos ports à peine formés (a),

de la France, lib. IV, col. 25 ; — D. Rivet, *XI^e siècles de l'Ouest* X, 72.

siècles de l'Ouest, ubi sup.

IRE GÉNÉRALE DU POIT

ande expérience de ce
application entrent pou
sultaient évidemment c
astronomie, de sorte c
par la marche providen
des arts associés à se
l'on voudrait bien le p
me où nous croyons
e genre. Nous n'avons
ecture navale, les for
ées sans doute, mais
qu'à obtenir une plus
, s'occupant beaucoup
procédés de marche, d'
ns mécaniques de dé
u.

fut peu favorable à
rnant toutes à l'intéri
époque où la royauté a
, que ces voyages na
des et portaient des
es. C'est alors surtou
l'Océan et la Méditer
tracée, ce qui ne sei
mmerce, et ce double
s vers les autres, mul
ce de l'Europe, qui se
s de l'Asie et de l'Afri
mes créées par le né
arnissaient l'un et l'

on intérieure était d'u
os grandes rivières av
de voies ouvertes aux

toire de Henri II, I, 437.

GÉNÉRALE DU POITOU (v. 1137)

ines. La Creuse, la Gartempe et
nt les denrées usuelles des montag
l'Auvergne jusqu'à la Loire et au d
les épancher sur les terres du Po
es échanges qui s'étaient opérées
qui faisaient une si riche positio
On avait vu comment les pirates
roprié nos cours d'eau, et quand
deur qu'ils avaient mise à se faire
et en Bretagne ne fut pas perdue p
durent profiter de la paix pour o
perfectionner peut-être des moyens
ortaient tant au bien public. On ne
sé qu'on ait songé à rendre le C
er ses produits d'exportation de Poit
a Loire que vers le milieu du xv^e si
ni devait tant à Poitiers, se prêtait
ce projet, dont les travaux furent c
rs interrompus à diverses repri
s suffisantes (a). Mais les rivières
celle-ci était un des plus gr
epuis longtemps, par suite de leur
s, des parcours fréquentés par
es qui, s'arrêtant à des stations se
tout aux embouchures moins im
saient, pour l'intérieur des terres et
embarcations, des provisions et f
e animale et l'industrie. C'était en
suppléer aux voies de terre encore
rs des grandes lignes qui menaient
portantes et que les voies roma
de desservir.

naient d'une absolue nécessité dans
oins importantes qui donnaient le n

uaires de l'Ouest, VII, 423 ; — Bourgnon de L
n, in-8°, Poitiers, 1807 et 1840, *passim*.

. nombre de moulin
 . Ces petites usines,
 nps aux bords des
 une eau qui ne leur
 vers elles, quand o
 peu en dehors de le
 multiplier les flots
 e constructions en pi
 tant d'obstacles que
 anchir et qui, en se
 es de la rivière, allai
 plus forte et plus ab
 e devait être aussi a
 voies humides. Mais
 développements de la
 le besoin de se créer
 érir sur la nature de
 passer un navire d'ur
 vé, à ménager, de c
 nées à élever le niv
 anal de Briare, en d
 ètres, au point de jo
 cluse qui permet au
 utre par une pente
 (2). En Poitou, la d
 me de celles qui pou
 on, la pêche du sa
 e d'armes. Mais c
 trouvons dans le ba
 plus remarquable de
 ie de Niort, les *Poi*
 lle, où une véritable
 aux barques qui voi
 des blés expédiés
 is, dont ils approvisi
 le Niort à Marans es

ces deux villes une communication très plus florissante depuis que Niort, au commencement du XIII^e siècle son droit à d'autant mieux à étendre ses transactions à quelques distances de là, des magasins secondaient sa fertile agriculture, sa pêche, sa pelleterie qui fit longtemps un de ses principaux objets de son opulence (a). La Sèvre, du reste, par son débouché à la mer, fut certainement fréquentée par les navires, et les routes reculées de la civilisation du pays. On firent plus d'une fois un canal pour faciliter le transport des marchandises du bas Poitou, où les bornes de riches villas et d'abbayes qu'il

servait à la navigation, soit intérieure soit au loin, et tant d'autres industries assujetties à des taxes qui dédommageaient les seigneurs pour le bien public. Le fisc était net et régulier, et il n'y avait aucun des moyens de vexation usuelle qui ne fût grevés de quelque chose. C'était la fortune du maître, et dans un pays où n'est possible que par son travail et son industrie, le simple particulier n'était pas exempt des impôts qui assuraient la paix et

bien-être général. Les péages furent toujours prélevés par les souverains, c'est-à-dire par les seigneurs féodaux sur les rivières et canaux, et sur les chemins, de quelque importance qu'ils fussent. Ils obligeaient le maître à un devoir de protection contre les voleurs et les pirates ; mais, outre qu'à cet égard la condition était souvent inutile ou mal remplie, cette obligation de l'inférieur, quelque juste qu'elle fût comme compensation des chemins ou des rivages dont il payait les frais, était aussi trop souve-

histoire de Niort, I, 15.

histoire de Niort, p. 29 et suiv.

HISTOIRE GÉNÉRALE DU POITOU

brée soit par le seigneur, soit par ses vassaux, les grandes injustices avaient lieu sans que les vassaux pussent se défendre ni recevoir justice. Cet excès de pouvoir, comme celui des autres seigneurs, était justifié, et qui causèrent maintes fois des maux, mais surtout, il leur importait souverainement à son propre intérêt, mais surtout de la gloire et de la conscience. Un grand nombre de ces seigneurs féodaux, les évêques étaient de ceux-là, et ceux-là ne les exagéraient pas opprimé par eux, et on ne voyait pas de plaideurs de la classe inférieure contre des exactions et des brutalités par le sentiment de la religion. Encore il y avait une *Trêve-de-Dieu* des serfs, changeant de maîtres, trouvant de propriété, trouvèrent que la cette translation d'un maître à un autre existait une heureuse amélioration des droits que les seigneurs se réservaient, était la chasse, qu'ils ne pouvaient pas, parce qu'elle passait pour un dommage de la guerre quand les seigneurs et ces grandes chevauchées n'étaient pas l'encontre des cerfs, des sangliers, des ours quelquefois. Nous voyons, ces statues tombales des XIII^e et XIV^e siècles qui nous rappellent l'emploi fait des chiens pour la chasse du lièvre qu'on voit sur les tables nobiliaires. On dressait des tournois prenant dans les airs des oiseaux, dans les sillons la perdrix, la caille, les bécasses dont les châtelains ne faisaient pas. Cette chasse à vol était même

GÉNÉRALE DU PORTOU (v. 1137)

dans nos manuscrits portant, au faucon sur le poing, d'où il s'élançait, compris de lui, vers la proie entre ses serres. On le voit au bras ou de la dame noble, au frontispice où cette reproduction rappelle assurément à la construction de l'édifice beaucoup de traits fort attachés aux chasses, dans *La vie privée* de Lavallée, ouvrage constatant beaucoup de ces antiques usages s'étant

car c'était une des ressources animales. Nous avons vu souvent faites par les grands aux commodes transactions particulières, les droits à des pêcheries établies dans les rivières appartenant à un seigneur qui avait ou cédait la possession. L'absence de d'aliments maigres, le poisson, et il faut peu s'étonner du soin surtout d'entretenir leurs pêcheries touffues, en y faisant, pour les poissons frai restât à l'abri, ou des murets empêchaient les fuites d'eau, et que toutes les pêches générales procuraient à une reproduction intelligente. L'art des salaisons qui aidait sans cesse pour les carêmes et les temps qui venaient parfois diminuer les revenus monastiques. C'est ainsi que tout le génie s'appliquait à tout ce qui était toujours des ouvriers intellectuelles, à l'amour du prochain comme aux productions supérieures.

poisson, déjà estimé depuis des siècles, les mêmes espèces que nous aimons aujourd'hui, sur leurs bords les mêmes villages qu'elles nous donnent aujourd'hui. Elles furent abandonnées du ^{viii}^e au ^{xv}^e ; aussi la sole, la raie, la morue nous rejetaient : alors plus délicat que le hoque ou chien de mer, le marsouin étaient peuplés des mêmes carpes et les rivières n'avaient pas moins de poisson. On mangeait du porc pour lequel on avait le bœuf ; on avait toutes les races de bêtes ; si les basses-cours n'avaient pas été estimées de notre temps, on se les eût prises, les pigeons du colombier figuraient surtout sur les tables avec les poules et les canards. Le lait, les crèmes, plus ou moins bien faites par les cuisiniers, s'employaient avec les fruits, sauf quelques-uns des pays étrangers, se multipliaient dans les bois, où la pomme, la pèche, les cerises de prunes, la fraise et le frambois dans les variétés de la nourriture des deux hémisphères, comme au nord de sa puissance et de sa bonté. À toutes ces ressources, dont les diverses céréales pures ou mélangées, les condiments dont s'emparait l'agriculture, la moutarde ; les épices, dont les croisés nous apportèrent, comme le poivre, le gingembre, ceux que fournissaient les jardins, comme le thym, le laurier, l'aneth, le goût et donnaient aux chefs

faire de leur métier un art qui n'a r
jusqu'à nous les siècles qui nous sépar
N'oublions ni la pâtisserie ni les desse
les pâtés en croûte dont les variantes
ient pas encore ce qu'elles devinrent s
, mais qui déjà, selon que les relati
étrangers nous les procuraient p
étrissaient avec le miel, un de lei
ensables puisqu'il remplaçait encore
en Poitou : et nous aurons une i
mentation domestique de nos Poitev
ous parlons.

pendant occupaient comme toujours t
is le vivre habituel. On y usa de t
de la bière (a) ; la *piquette* tenait aussi
iple qui l'appelait *buvande* (*bibanda*),
faisant macérer dans l'eau le marc
ne se contentaient pas de ces boisse
mentaires. Leurs tables avaient toujo
ux, le Champagne et le Bourgogne.
ceptions les crûs estimés n'étaient j
; chaque province y avait ses vins
u, où la vigne était d'une bonne ven
s parlons avait ses vins recherchés :
e appréciés de Saint-Georges, de Cha
re-Montjau (3) et de beaucoup d'autr
on plus les vins factices que les go
étaient volontiers aux fêtes bachiq
châteaux. Ainsi on savourait le *Clair*
de miel dont nos chansonniers des de
ous ont laissé de joyeux souvenirs,
de mode, mais qu'on savoura jusqu
t un vin de choix dans lequel on av
que temps du piment, des épices vari

et des aromates venus de l'Asie. Les boissons si recherchées disparut au xvi^e liqueurs alcooliques venues d'Italie semences et aussi plus excitantes (a).

Maintenant, élevons nos recherches, vo moins matérielles et suivons les développ de l'esprit et de la pensée.

Les écoles.

C'est dans les écoles qu'il nous faut une juste estime des développements de faut encore le dire comme un acte de jus aujourd'hui, mais que l'ingratitude de n n'effacera pas facilement de l'histoire. T avons vu du clergé régulier établit comr physionomie morale du moyen âge dont et digne opposa tant d'intervalles de séré publiques soulevées si souvent par les moins barbares d'une humanité qui ne : difficilement. Nous avons vu qu'aux x^e lumières n'avaient fui ni la France ni l été si calomniées dans leur prétendue que, dans l'impossibilité où elles seront violence des armes ou aux penchants mœurs féodales, elles avaient dû se monastères où les études se poursuivaie hôtes des cellules continuaient par l'histo les annales universelles du monde qui ava Là, en effet, s'élaboraient les *mémoires* et se rédigeaient leurs propres archives, r cieux de leur histoire et de la nôtre. N maintes occasions, que le Poitou s'était d'autres provinces, au contact des homme commencèrent en ce temps l'illustration littér et participèrent à la résurrection moral se sentait avide. Nous savons comr

(a) Cf. Legrand d'Aussy, Lavallée et Chéruel, *ib sup*

progrès, soit par leur amour des études ils accordèrent aux littérateurs et auteurs viendront en assez grand nombre dans le Midi pour y rivaliser en France, et nous leur donnerons avec l'histoire de nos annales. Une observation importante pourtant à ce sujet, et dont il est difficile de parler. Ce sont les origines de la langue française de ce temps, et dont les singularités sont les études.

Époque où plusieurs causes contribuent à la métamorphose en un langage nouveau, mais qui n'est pas encore le français moderne, par les mêmes raisons qui l'ont fait naître, cette limpidité, cette transparence qui caractérise la naïveté des xv^e et xvi^e siècles, les hardiesse majestueuses des écrivains de ce temps, hélas ! déjà si loin, grâce à la révolution du xix^e, où le style et la pensée que l'expression d'une société civilisée a fait naître, et xii^e siècles la poésie latine jaillir autour de ceux qui s'en mêlèrent, et qui dissipèrent de temps en temps un grand nombre de compositions auxquelles on ne peut attribuer ni le style et l'inspiration ; on y vint à une lente mais sûre progression qui coïncidait avec l'abandon de la langue latine, on ne savait plus le mécanisme. On avait par se faire un jargon et un patois composé de mots et encore quelques tours qui conservaient une certaine physionomie du latin, et on en fit un assez grand nombre de mots qui se perdirent, dans les diverses provinces de la France, l'accent du terroir, les patois qui ont duré si longtemps et qui, malheureusement, ont fait l'histoire de la langue française et r

études littéraires, s'effacent de plus en plus sous les efforts stériles d'une instruction malheureuses tendances qui poussent les villageois qui n'en recueillent que la cor et le bien-être matériel. Donc le latin, dis d'autant moins usité. On le parlait, on dans les couvents où les écoles florissaient les moines, ecclésiastiques promus aux parlaient encore et l'écrivaient, parce que la théologie et des autres sciences, celle Rome et le haut clergé du diocèse. Mais son patois, le roman, tiré tant bien qu et les grands eux-mêmes, peu cultivés entendaient plus rien, élevés dès l'enfance et ne communiquant guère avec leurs égaux que sous cette forme nouvelle, que l'objet du raisonnement guidé par des mémoire qui n'en a jamais besoin. L'ignorance des grands sur ce point se voit que nous tirons d'une lettre de saint Chartres, écrite vers 1116. Il s'y agissait d'une condamnation encourue par Thibaud IV, comte de Blois et de Champagne, auquel Constance Pascal II, avait adressé en latin les sentences du Saint-Siège qui le condamnait. Le prieur élevé qu'il eût été par sa mère Adèle de Guillaume le Conquérant, avait été pauvre quant aux études. Yves fut obligé de recourir à l'interprète pour la lecture des lettres apostoliques auxquelles il ne comprenait rien (a). Un témoignage plus explicite est donné au même temps d'une lettre de Geoffroy, qui parlant d'un certain moine envoyé, sur un fait de sa maison, devait être interrogé en latin, langue qu'il n'avait pas apprise, n'étant

(a) *Yconis, Carnotensis Episcopi Litteræ. ; Epist. 275,*

a langue maternelle
 s le latin, Hildebert,
 37 prêchait le peupl
 n, que le prélat parla
 l charmait son audit
 e que cet usage éta
 dire, à l'éclosion de
 qu'un dérivé capric
 le temps de s'accli
 u'au XII^e siècle nous
 Nos écrivains les p
 ζ, la pratiquaient ex
 gue normale, dont c
 ertains n'auraient pa
 vanité de nos Troub
 t leurs vers, computa
 esses de leurs audite
 vraiment de ce tem
 drins qu'employait
 exandre le Grand, l
 ndre de Paris. Les
 dans une espèce de
 ient moins aux chant
 santeries souvent de
 s personnes. Dans le
 s et les soirées, or
 gens plus relevés, c
 uel était les aventure
 comment il était fa
 r les bornes des co
 chevaleresques ne re
 nes légitimes. Car
 uen, traduisait en ve

VIII, lib. III.

, X, 19.

RE GÉNÉRALE DU POITOU

its ; si un autre s'évert
, au moins les idées e
psaumes ; le genre ér
on d'esprit, les étrange
a chanson populaire et
é survenaient dans not
son Duc d'Aquitaine (
notre province d'un
se plaisait à chanter
iter ceux qui écrivent
tent. En lisant de tell
prince ait pu se respec
en y attachant son n

ailleurs avant d'en fini
s, y compris le Guillaum
ins de l'idiome de leur
pale, celle qui était forme
s et du roman déjà es
avait pour caractères p
est-à-dire une mesure
rix du poète. Ce genre
accompagné, quand c
ment, comme la harpe
ne variété. Tout cela,
et raisonnable, au moins
qui fréquentaient les co
uxquelles les nobles da
, mais où tout se passait
d'amour, si renommée
était l'expression d'u
lifférent des mauvaises p
et même en quelques
de Guillaume IX, qui
sa dignité en se rabai
de bas étages qui cour

ÉRALE DU PORTOU (v. 1137)

morceau de pain ou un ve
s même de Guillaume IX, P.
critiques éclairés ont cru origi
re de la noble famille de ce
s ouvrages en vers Français
lequel il traite des douze
née, du mois, des sept jou

la semaine et des phases de la lune ; l'autre, i
e *Bestaire*, traite de la nature des bêtes et fait re
es idées que la symbolistique rattache à ch
De tels travaux, on le voit, l'emportaient de bea
sur les jeux d'esprit où se reflétaient si souve
lissipations de la vie mondaine. Ils témoignent
l'aveur de ces temps peu connus, d'études série
et nous disent que les écoles des cloîtres, des
drales et des palais ne perdaient pas plus à P
qu'ailleurs le sentiment de la philosophie et de la
nature (a).

On conçoit que les arts dussent aussi se resser
cet élan donné de toutes parts à la pensée humaine
musique fut le plus ancien sans doute, puisque elle
avec l'homme. Aussi quand la poésie faisait tant d
pour sortir de son berceau, la musique la rattacha
entière au culte public. Dès le commencement de ce
on en avait écrit des traités ; grâce aux moyens qu
d'Arezzo avait tirés de la gamme diatonique ; les th
s'étaient étendues, les idées s'en étaient développées
l'art pratique n'était pas encore autant guidé par ell
par un instinct naturel de l'harmonie et de la mesu
d'ailleurs se traitaient à peu près comme on le fait e
Car on étudiait alors, et l'on suivait, selon le goût des
les quatre dialectes de l'ancienne musique à sav
Jrégorien, l'Ambrosien, le Gallican et le Mozarabe
les efforts de Charlemagne, pour n'avoir plus en l

(a) L'abbé Lebeuf, *Dissertations sur l'Histoire de Paris*, II, 117 ;
Bernard, *Epist.*, 398 à la note 220.

DIRE GÉNÉRALE DU POITC

omain de saint Grégoire
tation musicale, si on la
comme l'ont fort bien
Solesme (a), que la no
diffère de celle d'a p
is imperceptibles et qu'
s spéciaux qui en ont ét
; qu'on commença à un
truments mélangés, au
aucoup de charme. L'em
; temps s'accorder au c
inirent par donner, dans
qui se perfectionnèrent :
s les airs, du haut de r
s qui séduisaient les fo
crédit donné à la music
ii-même, et malheureuse
ne tarda pas à perdre l
par sa mollesse et ses
on formelle avec l'esprit
s'efforcer d'entretenir c
t Bernard se scandalisa
écrivains de son temps.
que dans le chant ecclési
i prétendait embellir l'a
mondanités se glissaie
n dirait que la faiblesse c
son tribut aux exigences
émissements et des rep
ussent-ils ajouté s'ils c
es qui nous séparent
intenus et choyés dans
les Conciles, une foule

et savante *Revue des Bénédictins*

l, *Epist.*, 398 ; — D. Martenne, 4

é de la liturgie n'avaient pas mil
tesques, ridicules et scandaleus
de la plus belle liturgie que le c
Saint Bernard, l'illustre et énergiqu
es désordres de son temps, a tra
gles de l'Eglise sur ce point po
nions pas à ce propos comme
ui se passe encore. « Il faut, dit-
it ni dur ni efféminé, mais grave
gracieux, sans légèreté, propre
le consoler, à le calmer ; que, lo
vue le sens des paroles, il ne ser
d'avantage l'impression et l'énergi
-il, souffre un grand préjudice de c
t à l'esprit l'utilité qu'il retirait
le ce que l'on chante, et où l'on e
er l'oreille par la légèreté et la dé
u'à se servir des sons pour fai
les choses mêmes » (a). On voit p
ons du grand docteur, si bon ju
i nous en a laissé de si charmant
es déparaient alors la musique sacr
fallu les remplacer. Pourquoi faut-
soient de tous les temps et de tou
re ?

fections des objets d'art peu nor
quand ils ne s'appliquaient pas au
ou de la vie usuelle, comment
it laissé par son architecture d
les d'un véritable génie et des idé
inspiré ? Le sentiment qui saisit
t intérieur de nos basiliques, où
à la fois le temps, l'espace, l'ha
semble avoir quelque chose de divi

VOIRE GÉNÉRALE DU POITOU

. si bien mesuré à la prière
nter le soleil qu'autant qu'i
éblouir, ce sentiment n'est-il
igieuse qu'on n'éprouve nulle
as aussi qu'on y vit de Di
ne intime union avec Celui
telligence quitte-t-elle jamais
lle revoit toujours avec une s
i affirme que si elle est chez e
de son héritage, c'est que
estueux, sur ces colonnes éla
es, dont le vaste espace sem
meneaux, vivent dans toute le
ique, le symbolisme vital qui
enseignement de l'Eglise et l
vèrent ces imposants mauso
stes vénérés de nos Apôtres,
onfesseurs? On rencontre p
e moyen âge, des demi-sav
n de cette rénovation des égl
rdeur des âmes religieuses à
ires un sol qui, disent-ils, ne l
t l'ignorance et l'erreur. Les
, relativement petites, construi
e presser, où le feu détruisait
orêts s'exploitaient pour tous
s facilement que les carrièr
n'étaient presque toutes q
n étaient pas encore menaçait
sans doute ce mouvement gé
souvenirs grandioses de l'
Europe et la dota de ces r
on ne se lasse pas d'admirer :
gance; vingt générations y oi
encore l'affaissement de ce
laires, ou l'effondrement de

ÉRALE DU POITOU (v. 1137)

ement? C'est l'époque de la c
son abbaye de Montierneuf, c
ame où l'on n'entre jamais
ation nous saisisse et qui p
urs de Dieu et de la foi, tra
on splendide, dans l'esthétique
octeurs de l'Eglise. Ces monun
rer les archéologues, feraient
ii les conçut. Tous trois, et
n'a plus, grâces aux sacr
appartiennent à ce xii^e siècle
bientôt dans sa dernière mo
létails beaucoup plus que les
quant au génie de la constru
a peinture de ces étonnantes

allait d'autant mieux que ch
ion, se livrait à ses études spéc
voulait travailler en conscien
qu'avec mission de s'en occ
comme à une affaire de comm
à une spéculation exploitée
gèse religieuse. Quand on v
l'en demandait pas les plans
de toutes ces exigences; on r
iel qui prélevât à son profit
dépenses et gagnât encore s
référés à de nombreux concu
plus ou moins avoué pour l'hon
artiste ne vendait pas son con
ltiples entrepreneurs nécessai
i, et ne fourniraient aucun p
es qui diminueraient forcém
ns ou de son travail. Aussi c
s années l'édifice manquât d'a
charpentes se fussent affaissées

avoir déjà trop longtemps servi, que le s'effaçassent, à peine appliquées, des pelles qu'elles devaient embellir : enfin, étaient posées au-dessus des nefs a historiques et le symbolisme des couleu on ne s'apercevait jamais que le peindiment fini l'histoire de saint *Maurill* par celle de saint *Maurice*, le héros de Si l'Eglise n'avait eu alors que de te œuvres n'eussent pu gardé si longtem âges ; nous trouverions encore que miraculeuse époque avaient moins des des ouvriers sans valeur. Mais il en évêques, les chanoines, les religieux, formés par des règles spéciales, des genre de travail. C'étaient eux qui fo lettres, y trouvaient comme dans les Po de la science en même temps que ce seuls cultivaient à l'abri des cloîtres les des arts d'ornementation, broyaient les les résilles où s'encadraient les vitra bordures fleuries des grisailles ou le des deux Testaments parées, dans leurs verre, des nuances et des mille coule les regards de la foule et enseignaie ignorants (a). Voilà d'où viennent à l'ensemble et l'unité de la forme, le spi et les détails savants que nos entrepren ont ignorés, qu'ils n'ont pas su compren adoptés, quoique mal entendus trop pression de la nouvelle science arché ne pratiquent pas encore sans y mêler inintelligence ou de leurs caprices prête

Nous avons déjà parlé de la sculptu

(a) Théophile, *Schodula artium*, passim.

DU POITOU (v. 1137)

si, nous laissa des preuves
charmants entrelacs, dans
cet art très heureux d'imit
les végétaux et de nos f
umaine fut surtout repro
; on la voit encore dans
e, de Sainte-Radégonde
f, perfectionnée selon
moins dans le cours
animaux naturels ou hybr
t non une allure forcée
siècle précédent. Ces rei
out ce mérite de nous re
dans la statuaire complète
la pysionomie, la pose,
n étonnante de nos ancê
familles françaises des s
trionaux qui venaient y é
barbe hérissée, leur cheve
ées sans raisons des hide
ux ou de bêtes contourn
e et de respect.

le de progrès réels que
coloriés qui depuis lors
lises que lorsque la froic
veurs de la foi aux siè
Notre province ne man
n dont nous avons enc
si beaux spécimens sur

■ dans la fenêtre terminale de sa magnifique abside :
trail est certainement de la fin du XII^e siècle. Le j
icien dont il soit parlé dans notre pays semble être c
nt un acte donné vers 1102, mais sur lequel n
avons que de vagues renseignements, constatent la p
rs cette année dans l'une des églises de Mirebe
ous supposons que cette église, traitée dans le texte

basilique, était celle dont la fondation, en effet, n'est pas au delà de 950 (a), et était un prieuré royal. Cette mention, pour spécialiser une date, et la pose de cette verrière fut considérée alors comme un événement. Ce fut donc comme une période intéressante de l'art chrétien que l'introduction des églises de ce nouveau genre de décoration dont il reste encore de trop rares exemplaires. Le XII^e siècle, vit épanouir cette belle efflorescence, par et surtout de Suger, abbé de Saint-Denis, dont la basilique, le chef-d'œuvre de son temps, s'étendit dans toute son étendue (b).

Orfèvreries, les métaux précieux, le bronze, furent employés alors avec un succès relatif qui a laissé en nous des objets parvenus jusqu'à nous des témoins directs qui fait encore le juste objet de notre admiration. La serrurerie dans ses grilles splendides des nefs l'espace sacré du sanctuaire, ou des chapelles latérales : ou bien c'étaient des ferrures artistiques leurs gonds, grandes ou petites, destinées aux portes des maisons et des églises, ou aux coffres de toutes les choses multipliés partout pour recevoir les objets les bijoux et les minuties de la toilette des deux sexes. On s'extasie-t-on pas encore, et avec raison, devant ces reliquaires, ces autels, ces crosses des évêques, des abbés, ces encensoirs et ces croix aux formes variées dont les dernières traces habitent nos églises. Beaucoup de ces charmants objets révèlent, par leurs formes générales comme par quelques-uns de leurs détails les méthodes de confection auxquelles on les soumettait, que leur forme même nous révèle : car alors

(a) — *Revue archéologique*, t. V, p. 288 ; — D. Fonteneau, XVIII, 115 ; — En effet, ce n'est que vers 1130 que fut fondée Notre-Dame, qui ne fut fondée qu'à la fin de ce siècle par le roi Louis VI le Grand.

(b) — *De sua administratione*, passim, voir l'abbé Texier, *Dictionnaire archéologique*, col. 1355.

il n'y avait pas de théories écrites ; le livre pour l'ouvrier, c'était le maître seul, démontrant ses conseils et ses exemples comment on agit par l'attention, l'application et la patience pour obtenir des merveilles, après quoi il leur fallait le marteau, la lime ou le burin. Ajoutez à tant de sagesse d'émailler, qui nous a laissé de si aimables souvenirs, la continuité de notre temps avec tant de succès, et une idée de ce génie que nous sommes obligés d'acquiescer après tant d'années de stupides dénigrements, d'étudier, d'imiter (quelquefois tant bien que mal) et de rendre à nos chères églises, s'il est possible, le même service d'autrefois (a).

(a) Abbé Texier, *loc. cit.*, *passim*.



LE LIVRE LV

NOTE 1

tant que pût être cette légèreté de maîtres capricieux adant exagérer les abus qu'ils ont surtout l'objet préféré des romans. Tel fut le fameux droit de tout ce qu'il a de hideux, à leurs serfs. Nous avons cherché le soin possible, et tout du seigneur ne fut jamais le seigneur sur quelques-uns de ses vassaux. Il est si facile au libéralisme de tomber dans de tels points des illusions aux points dévergondés... ! et c'est ce qui se sont épris à cette occasion venue tout à coup pour eux (Lavallée, *loc. cit.*, p. 244.)

NOTE 2

La petite ville, chef-lieu de la région de cours. La ville, elle le fait comprendre, et la vallée, près l'embouchure

NOTE 3

Aujourd'hui un bourg de 1,000 âmes, chef-lieu de Beauvoir-sur-Niort. Le vin est sec et léger, et c'est le pays de ses eaux-de-vie et de son vin. Au XVI^e siècle, faisait un merle, le *Monjau*, qui fut longtemps le *Faya Monacalis*. Il y avait le surnom date de la fondation en 1077 par Guy Geoffroy ou dont la première église était

NOTES DU LIVRE LV

de Saint-Simon et Saint-Jude, dont l'évêque donnait les
s par l'abbé de Montierneuf. A
y compris le prieur.

de la Foye-Montjau étaient
ôt après l'institution du prieur
ccédé à deux fêtes patronales
ôte et le 25 octobre. Cette der
ii y conserve encore un rôle in



VRE LVI

ÉLÉONORE, DUCHESSE D'AQUITAINE DE LA SECONDE CROISADE

(de 1137 à 1152)

Le roi Louis qui régnait depuis 1108
en son règne de vingt-neuf ans,
vaillant et laborieux, ayant été par
la rébellion occupé à réprimer
ses puissants vassaux, à contenir
les anarchiques et à donner
par ses exemples, la preuve de sa
force à un royaume, une forte é
preuve de l'expérience. En 1133, il
fut sacré à Reims le 27 octobre
pour lui succéder sous le nom
de Louis le *Jeune*, pour le
distinguer de Louis le *Vieux* (a). Peu de
temps après, il s'était mis en campagne
à Saint-Brissson-sur-Loire, d
entouré par ses brigands
et sa pédition, qui lui fut pénible p
passage, dont le château ne fut
par ses assauts, altéra sa san

Comment il ac-
cueille les ambas-
sadeurs Poitevins

retournant à Paris, il fut obligé de s'arrêter à Béthisy, près Senlis, et il y était encore quand il reçut une ambassade de seigneurs Poitevins qui venaient lui apporter le testament du Duc d'Aquitaine et le testament qui lui faisait la fortune à son fils. Louis, à qui l'on avait dit ce qui avait été convenu d'avance entre le roi et le duc, hâta d'accepter aussi bien que son fils, car l'effet devait être immense, puisque la couronne allait passer d'un territoire plus étendu et plus riche en elle-même qu'elle se composait déjà. Il forma donc une suite d'écuyer et de magnifiques équipages. Cinq chevaliers et chevaliers furent choisis pour lui servir de cortège, et à leur tête brillaient, comme d'habitude, qui le roi avait toute sa confiance, Thibaut, comte du palais, et Raoul de Vermandois. Ce dernier ne le cédait pas à l'habileté. Cette cour avait assez où en était venu déjà la pratique de la couronne de France, et la prévoyance du roi n'en parut pas moins que ses richesses et son prestige à ces hommes de si haute distinction. Comme il avait éprouvé la sagesse, il recommanda que la moindre difficulté imprévue se résolvât sans son avis. En même temps le roi envoya au prince, avec des bijoux riches et de grandes sommes d'argent, destinées à payer les dépenses de l'expédition, tenant surtout à ce que nul ne fût causé par les soldats en un pays dont il fallait se concilier les sympathies (a).

Elle ne s'arrêta pas à Poitiers. Elle s'en était allée à Paris, et on sait par quelle raison, peut-être pour que la cour se fît en de plus somptueuses conditions que dans celle d'un simple

(a) *Le Gros*, c. xxiii ; — Dans Guizot, VIII, 158 et 212 ;
Daniel, III, 234 ; — Besly, *Comtes*, p. 471.

GÉNÉRALE DU POITOU (1137)

peine âgée de quatorze ans, son éducation avait été manquée. C'était un enfant que sa naturalité, pouvait bien déjà coquetterie qui devait pour lui qu'il en soit, c'est à Bordeaux qu'il la chercher. On s'y rendit, une halte à Limoges a particulièrement cette grande ville de la seconde Aquitaine, fête de saint Martial, et le comte de Saint-Gilles, y était arrivé du roi. Il contribua à la réception d'autant plus ses vassaux et de chevaliers venus de toute part, se prêtèrent à cette marche

pour Bordeaux: on s'en alla, et des tentes furent dressées de l'autre rive, où étaient les vaisseaux qui vinrent en aide aux seigneurs. Là s'étaient réunis de la Saintonge et du Poitou de riches présents. Ce fut l'unique tout entier fut enthouiasmé sa souveraine au niveau de la France. Personne ne savait que les suites étaient réservées à ceux qui n'étaient pas si généreux et d'assez nombreux mécontents sur certaines parties de ce qui venait de se passer. La perte de son autonomie à Bordeaux, disaient quelques-uns, trou-

is pourtant que le petit nombre de ces
vaient bien être attribuées à quelques-uns
mmes pillards, qui, sous prétexte de patrio-
nt quelque profit de ces petites guerres de
s. Mais l'escorte respectable des souverains
ine à dissiper ces apparences de révolte et
s autre encombre à Poitiers, où Louis fut
te le 8 août. La couronne ducale qu'on
indre à Bourges, capitale des trois Aqi-
osée sur la tête du roi que le jour de Noël
n grand événement rappela inopinément à
andes fêtes avaient été préparées, le couple
revenir à la hâte.

extrêmes chaleurs, dont on avait souffert
rage, avaient causé dans cette capitale de
s. Louis le Gros y avait gagné une autre
nal, et il en mourut le 1^{er} août, laissant à
uronne de France qu'il partageait avec lui
. C'est à Poitiers même, et quand il venait
l'hommage et le serment de fidélité de
le le fils apprit la mort de son père (1).
e tout pour revenir en toute hâte à Paris
x de Saint-Denis allaient recevoir un hôte

plus loin, et tout en restant dans l'ordre
se suivent ici naturellement, comprenons
de cet incident survenu sur la route de
Poitiers, pendant le voyage de la nouvelle
e.

ntements exprimés par de telles gens et à
ù le pouvoir était si bien respecté, durent
lire à Eléonore et à son mari qu'une sur-
e et forte devait s'exercer sur un pays où
ir leur influence. A leur départ de Poitiers,

aniel, les Bénédictins et autres sur cette année.

ils en avaient confié le gouvernement à Guillaume de Mauzé, qui avait des raisons dans sa forte d'user envers ses maîtres d'une fidélité hono motivée, et le titre de sénéchal de la province, c de recevoir, lui imposait une vigilance sur laque pouvait compter. Il fallait d'ailleurs faire sentir d l'autorité acquise n'était pas purement nomin pourquoi, sans doute, les premiers soins de Loui se portèrent en Poitou, sur une population int dont ses faveurs pussent augmenter le bien-é fortune. Nous avons parlé des lois maritimes d du bien qu'elles avaient fait déjà aux populatio pays lorsque Guillaume III leur avait accordé miers privilèges (a). Les nouveaux souverains fi sentir dès leur avènement que des lois plus p encore se préparaient déjà pour le développemen prospérité : cette question, en effet, demandait d études ; il fallait concilier des intérêts publics importance avec ceux des particuliers ; le ten donc apporter à de sérieuses révisions la ma devait en assurer le succès.

Une autre mesure plus immédiate, et qui deva cher des jeunes époux un grand nombre d'esprits et justement jaloux de leurs droits, fut pron Bordeaux pendant le rapide séjour qu'ils y fire comme un don de joyeux avènement et comme cadeau de noces que Louis rendit aux évêqu et dignitaires des Chapitres et des monastères d'élection dont les rois s'étaient emparé depuis l sous prétexte de ces droits de régale que l'E avait toujours contestés comme contraires à chères et plus indispensables libertés (b). En effe

(a) V. ci-dessus, t. VI, 313 et 336.

(b) Bouchet, *Annales d'Aquitaine*, p. 136 ; — Secousse, *Ord Rois de France*, I, 756 ; — D. Fonteneau, III, 255, 281 ; IV, 167.

pas avoir un gouvernement propre que d'être dirigé par une autorité étrangère toujours disposée à se faire une fausse idée de son pouvoir par les prétentions d'un ambitieux empiètement. Les concessions de l'Eglise, quand elle a cru devoir pour la paix abandonner quelques-unes de ses immunités, n'ont jamais abouti, par la mauvaise foi de la partie laïque, qu'à des déceptions que la violence ou l'impiété de celle-ci amenaient trop vite dans les rapports des deux puissances : et nous savons ce qu'ont été et ce que sont encore les concordats entre les mains qui s'efforcent d'en faire des instruments de persécution et d'injustice. Ce qui est certain, c'est qu'en pareil cas les droits rendus à l'Eglise ne lui sont jamais restés longtemps. Le successeur plus ou moins prochain du prince, sous prétexte de revenir aux véritables notions du droit, usurpait de nouveau ces privilèges, et quelques années suffisaient pour qu'on osât les prescrire en invoquant le temps immémorial.

Les menses épiscopales et les biens de l'Eglise sauvegardés par la même ordonnance.

Mais la liberté des élections ne fut pas la seule question résolue par l'ordonnance de Bordeaux. D'autres abus existaient auxquels il fallait opposer les principes canoniques si longtemps oubliés. On abolit donc cette mauvaise coutume établie au profit de la puissance temporelle des seigneurs, en vertu de laquelle hommage était fait des bénéfices au baron qui les accordait. L'investiture n'en devait plus être donnée par les laïques ; les biens délaissés par les évêques et les abbés reviendraient désormais à leurs successeurs, et enfin toutes les églises jouiraient de leurs privilèges et biens-immeubles selon les anciens usages, sans que personne eût le droit de s'en attribuer la moindre part à aucun titre. On reconnaissait donc la possession légitime par le clergé des biens qu'il avait reçus ; on regardait comme inviolable à l'avenir, selon la loi canonique, les biens des menses épiscopales ; et s'il y avait eu des gens assez injustes pour le méconnaître, on revenait du moins au droit de propriété toujours imprescriptible, et ces décisions s'écrivaient sous

LE DU PORTOU (1137)

, non moins pour l'av

uchée aussi en cette
un certain nombre de
et aux vilains qui y a
étaient par trop sous
ts seigneurs, profitant
e à des méfaits opposé
les populations qu'à le
. L'habitude n'était pas
r certains petits gentils
iercher une honteuse
es expéditions que des

On dévastait les ca
it des marchands ambu
là pas plus de petit co
) C'étaient autant de
ant que possible de c

ciations communales qui pussent prendre au bes
tiative de leur propre défense. Ainsi les comm
multiplièrent promptement. Nous ne savons qu'ell
nos premières communes rurales du Poitou, qui
semblèrent en rien à ce que l'on appelle aujour
ce nom, agglomérations factices et uniformes de p
pouvoirs constitutionnels dont les moindres éla
étouffés par la centralisation. Au xii^e siècle com
système qui fit plus tard à toutes les localités des ca
et à toutes les villes, une bourgeoisie qui eut se
propre, ses privilèges, ses corporations et sa mil
cela, relié par une organisation qui, après avoir t
du pouvoir royal, ne lui donna rien en éch
nouveaux privilèges, mais qui finit par se trouver a
à fait assujettie à l'influence royale à mesure que

(a) Labrousse, *loc. cit.*

(b) Daniel, III, 242; — Ordéric Vital, *Hist.*, lib. L, c. II.

se développa et put empiéter plus sûrement sur les libertés qu'elle avait données. Nos grandes villes du Poitou furent privées presque toutes pendant le xii^e siècle du titre de communes parce que les guerres ininterrompues ne permirent pas d'y songer. N'omettons pas, d'ailleurs, que les grands, qui avaient leurs motifs bien connus de ne pas favoriser cette expansion des libertés publiques, s'y montrèrent d'autant moins empressés que le roi pouvait l'être plus. Celui-ci, par les mêmes raisons, put au moins jeter çà et là les premiers éléments de l'institution qu'il ne fallait pas exposer à des réactions publiques, toujours fâcheuses et plus nuisibles à l'autorité supérieure que l'arbitraire des grands vassaux.

Esprit d'indépendance de la noblesse luttant contre les nouvelles institutions

Il y avait eu d'ailleurs des preuves et il en vint de plus récentes encore, qu'en donnant une trop grande autorité aux bourgeoisies, on avait pu aussi leur donner pour certain ces difficiles idées de démocratie qu'un gouvernement monarchique doit toujours redouter. Ainsi une curieuse note, tirée des matériaux que Suger avait préparés pour son histoire de Louis le Jeune, nous fait juger que la noblesse poitevine se gênait peu pour professer une résistance décidée au nouvel ordre de choses inauguré après la mort de Guillaume X. Suger donc, qui était du voyage de Bordeaux, accompagnait la cour en qualité de premier ministre de Louis le Gros, quand elle revint à Poitiers. On cheminait par les routes de l'Ouest non éloignées du littoral, lorsque arrivé non loin de Talmont, on se vit assailli tout à coup par un nombreux parti aux ordres d'un sire de Talmont, qu'il n'est pas facile de déterminer (2), mais à qui la chronique donne le nom de Guillaume de Lezay, et qui aurait été fils de Hugues VII de Lusignan (a). On serait peu étonné de cette identité, les Lusignan, en effet, ne souffrant qu'impatiemment en Poitou leur rôle secondaire, ne devaient voir qu'avec déplaisir un pouvoir

(a) M. Beauchet-Filleau, *Dictionnaire des Familles du Poitou*, II, 333.

sait peu espérer un rang sup
 uveau roi n'en était pas moi
 i. Le roi était entouré d'une
 l'hésita pas à ordonner une
 es traîtres en déroute, et
 ru intéressé à cacher sa pr
 ivi jusqu'à Talmont, où le c
 rce et livré aux flammes, au
 réfugia dans l'inexpugnable
 gens n'échappa qu'à peine a
 utiles attaques des vengeurs
 entre les mains du roi, jus
 de félonie en vertu des lois

loin pour raconter qu'en
 idée vint aux habitants de l
 mmune, tant le système souri
 semblait naturel. Ils se fort
 aînèrent tout le Poitou dan
 n avait pris. Le jeune roi ét

patient et comprenait que de telles entreprises po
 mener loin. Il résolut de sévir contre Poitiers en le
 telant, de munir de ses garnisons beaucoup des
 places, et de faire incendier un grand nombre des ch
 compromis dans la révolte. C'était la ruine et le désh
 de la province. Heureusement un intermédiaire de
 portée se jeta entre le prince et ses sujets. L'abbé de
 Denis, le sage Suger, persuada à ceux-ci une sour
 a paix. De son côté, Louis comprit
 plus politique et de meilleur aloi qu'une
 juste qu'elle pût être et après avoir obt
 aissé quelque temps ses troupes exerce
 ive surveillance, l'hommage de la n
 re ses mains, il retira ses troupes, tout

dans l'ordre, mais les vaincus n'en gardèrent pas moins cet esprit du pays qui leur laissa toujours sentir que si le roi avait son obéissance, il n'avait pas son cœur (a).

Sigillographie
de Louis le Jeune
comme roi de
France et Duc
d'Aquitaine.

Une observation, qui ne doit pas nous échapper ici, regarde le type armorial choisi par Louis le Jeune depuis son double avènement à la couronne de France et à celle de l'Aquitaine. C'est le grand scel qui fut appendu à la charte donnée par lui à Bordeaux pour rétablir dans son droit d'élection le clergé de toute la province : c'est celui aussi dont il usa jusqu'à son divorce en 1152. Le côté principal ou obvers de ce sceau représentait le roi siégeant sur son trône et tenant le sceptre. Au revers ou contre-sceau, était le Duc d'Aquitaine, montant un cheval de bataille, revêtu en guerre comme le cavalier. Celui-ci portait une épée nue et s'avancait lancé au galop (b). C'était assez généralement cette même image du cavalier qui accompagnait dans la sigillographie du temps, les actes authentiques des seigneurs. On a encore, entre autre, le sceau de Geoffroy III, qui régna à Tours de 1104 à 1123, celui-ci tient une lance de la main droite, et de l'autre porte à la bouche un olifant (c).

Mariage d'un vi-
comte de Thouars
avec Agnès de
Poitiers, fille de
Guillaume IX.

A ce propos, mentionnons que cette année 1138, Aimery VI était vicomte de Thouars. Il avait épousé, avant 1106, Agnès, fille de Guillaume VIII, sœur de Guillaume IX par conséquent (d). Aussi était-il souvent à Poitiers où il signa plusieurs fois des actes du Comte son beau-père, et de son successeur Guillaume X. Comme il songeait, étant octogénaire, à se faire enterrer dans l'église de Saint-Jouin-de-Marnes, où son père Herbert II reposait depuis 1127. A cette occasion il fit du bien à cette abbaye et lui ménagea les bons offices de son cousin Guillaume,

(a) Cf. La Boutetière, *ub. sup.* — Ms. de la Bibliothèque national, *loc. cit.*

(b) Bouchet, *ibid.* ; — Daniel, III, 235.

(c) D. Fonteneau, XXVI, 193.

(d) Besly, p. 120 et suiv.

GÉNÉRALE DU POITOU (1139)

premier du nom, qui devait lui succéder d'après testament: car Aimery mourut sans enfants. Sa mort arriva en 1139, le jour même, dit-on, où il avait signé ses dernières volontés (a).

Eléonore, tout en habitant ordinairement à Poitiers, n'administrait pas moins conjointement avec le roi les belles provinces du Midi, et nous en trouvons une si grande preuve dans plusieurs chartes données par elle de 1137 à 1152, relativement à son droit de monnayage en l'Aquitaine. Nous résumerons en quelques lignes les nombreux changements que cet objet y subit, pour en offrir au lecteur une connaissance appuyée sur des faits. On a bien compris dans le passé que les rois s'étaient efforcés sans y réussir toujours, l'autorité sur l'émission et l'usage des monnaies de l'époque mérovingienne et des siècles suivants. Les grands vassaux avaient souvent contesté à cette prétention, se regardant comme nantis chez eux d'un droit qui leur paraissait inséparable d'une autorité quasi-royale. En Poitou surtout, où la dynastie capétienne s'était toujours très appliquée à lutter contre les vices du pouvoir central, les rois n'avaient pu obtenir à cet égard la moindre renonciation à un usage consacré. Malgré tout, toujours le grand atelier poitevin, même quand les événements l'avaient privé de ses travaux; car alors, par une singulière anomalie, où que les deniers fussent frappés, ils continuaient à porter le nom de la ville déposée: METVLO, METALLO. Poitiers et Niort eurent même des pièces frappées sous ce nom, grâce à la routine capétienne. Et cela durait depuis que Guillaume V, ayant cédé en 1068 au comte d'Angoulême Foulques Taillefer, pour lui faire surmonter sa rébellion, lui avait permis de suppléer à cette ressource, la monnaie. Quelques années après, en 1076, nous voyons Geoffroy donner la monnaie de cette ville à son fils, et sans rien changer au siège

en cette ville déjà importante, en abandonner les s et ceux de Saint-Jean-d'Angély à l'abbaye bourne sous la direction sans doute de Montierneuf devenu une de ses dépendances (a).

avons vu que plus d'une fois, sous prétexte ou e aussi par de bonnes raisons nées de causes euses, les comtes en Poitou s'étaient vus poussés uer la valeur des monnaies, ce qui avait toujours nis la fortune publique, changé brusquement le . denrées et amené des troubles. Ces inconvénients t le pouvoir à reprendre le système naturel. De ie vers le temps où nous sommes, à la moitié du le, la valeur intrinsèque répond à très peu de chose ant à la livre d'argent, à dix-huit francs de notre), et que le denier de billon représente un peu plus centimes et demi (b).

avons vu Guillaume X donner à l'abbaye de ame de Saintes le droit exclusif du change des monétaires. C'est-à-dire que les hôtels des monaient en même temps des bureaux de banque, où des le change, en faveur d'une plus grande facilité des s commerciales, étaient échangées pour de l'argent t qui était rendu ailleurs à présentation de ces A cette opération commerciale était attaché un droit mission d'un produit plus ou moins fructueux, mais ait l'être à cette époque où les affaires d'outre-mer s des relations européennes, devenant plus nom-, créaient des gains plus considérables que jamais. yons au reste, par ce fait, que lorsque les princes aient la monnaie de Saint-Jean-d'Angély, de Niort leurs à la communauté de Cluny ou à toute ien n'était changé pour cela à l'existence ni au ent habituel des ateliers. Il ne s'agissait que du

Mémoires des Antiquaires de l'Ouest, VI, 331 et suiv., et ci-dessus, ann. 1076; — d'Achery, *Spicileg.*, VI, 458.

Antre-Dupont, *Essai sur les Monnaies du Poitou*, in-8°, 1839, p. 75.

droit de change tel que nous l'exposons ici. C'est qu'Eléonore confirma en faveur du célèbre r de Saintonge (a).

La confirmation faite par le roi des biens de Montierneuf, nous semble avoir dû être pour le sénéchal de Poitou, Guillaume de Mau désister enfin de prétentions qu'il soutenait c mêmes moines à l'égard de moulins situés sur non loin de la communauté, et qu'il soutenait lui a Il avait déjà commencé un procès lorsque tou il retira sa plainte: il comprit, sur des obs venues de haut lieu qu'il n'était pas prudent de s à des adversaires si bien appuyés (b).

En 1139 nous trouvons, semble-t-il, une des mentions dans nos archives d'une institution créée plus de vingt ans, et qui, depuis lors, s'était assise en Europe en y portant d'incessantes preuves honorable bravoure et d'un glorieux dévouement année donc, par deux chartres distinctes et qui se de près, Eléonore d'abord, puis son royal époux Jeune, donnaient aux templiers de la Rochelle de et des moulins sis en cette ville dont le commerce commençait à accroître l'importance. Ces gr étaient accompagnées d'exemptions d'impôts e charges. Il s'agissait d'être favorable et d'exciter hauts exemples les mêmes faveurs de la contrée

nouveau qu'il faut faire connaître comme plus tard, à Poitiers même, une célébrité

templiers, en effet, furent une milice is et digne de l'estime qu'elle s'attira). Désormais nous la rencontrerons c ée, comme partout ailleurs, à une belle

Fonteneau, XXV, 427.

Fonteneau, XIX, 219.

tâche. Disons en quelques mots ce que notre histoire en comporte.

Leur organisation et leur esprit.

C'est de la Terre-Sainte qu'elle eût ses commencements dès 1118, et près du tombeau sacré que les croisés étaient venus délivrer. Hugues de Payen, gentilhomme français, originaire de Champagne où est encore un village de son nom, était un des premiers chevaliers implantés dans la Palestine à la suite de Godefroy de Bouillon. Un séjour de quelques années à Jérusalem n'avait pas tardé à lui faire plaindre le sort de ces nombreux pèlerins qui, une fois débarqués, ne se dirigeaient vers la ville sainte que pour trouver sur leur route des hordes furieuses de musulmans leur disputant le passage, les attaquant et profitant de leur faiblesse pour les massacrer. Dans le but de secourir et de protéger ces frères malheureux, Hugues avait formé une milice à part, et, secondé de neuf de ses frères, qui s'augmenta bientôt considérablement, il se dévoua au service des pèlerins soit pour seconder leurs voyages, soit pour soigner leurs maladies et leurs infirmités dans un hôpital dont ils avaient pris la direction. Près de cet hôpital le roi Baudoin II leur avait donné une demeure commune, près du fameux temple de Salomon : de là leur nom de *Templiers*, qui signifia bientôt tout ce que pouvaient réunir de sublime le courage allant jusqu'à l'extrême, la charité jusqu'à l'abnégation la plus dévouée. Partout où ils étaient on sentait passer un courant d'héroïsme. Comment en eût-il été autrement, dès lors qu'un autre héros non moins puissant par son éloquence élevée et l'enthousiasme de sa passion chrétienne, saint Bernard, en un mot, avait été chargé, en 1128, par le concile de Troyes, qui les approuvait, d'écrire leur règle. Mais Bernard fut obligé par ses occupations de s'en décharger sur Jean de S^t-Michel, qui avait été secrétaire de ce concile. Cette règle, très conforme à celle de Saint-Augustin, les obligeait sous la foi du serment à ne jamais refuser le combat, fût-il d'un contre trois, à ne jamais demander quartier ni offrir de rançon,

éder *ni un pan de mur, ni un pouce de* s auxquels ils tinrent toujours, et dont no dernières tristesses de la France, l'indig par les chevaliers provisoires de 1870.] de Troyes approuva cette règle. Le gra aux prit en quelque sorte sous son patrona héros qui ne tardèrent pas de rendre l rvices aux croisés, marchèrent toujours l périls et à la mort, et plus d'une f armées chrétiennes des suites d'entrepris i des maladresses de commandement (b). rs formèrent donc un ordre religieux, fir naires de pauvreté, de chasteté et d'obé s ils joignaient, dans leur profession, ce er à la défense des pèlerins et à combat Leur bravoure devint l'admiration de tou doutait plus, et prononcer leur nom s'ét onneur militaire joint à la plus haute ic e la foi chrétienne y ajoutait de surnatur batailles les voyaient vaincre ou ne tom résistance qui durait jusqu'à la mort. T , Tibériade, Jérusalem enfin, les trouvèr premiers rangs méritant les plus bel nébranlable intrépidité (c). rs hors du combat, portaient par-dessus le anteau blanc orné d'une croix rouge sur principale dignité de l'Ordre était celle préposé à la direction générale, qui av et frayait à ce titre avec les rois et les pl s de la noblesse. Il y avait aussi les Grand is à la direction des maisons ou couve uis les Commandeurs, placés à la tête

fat. in opuse, VI.

oire des Croisades, II, 98 et 256 ; — Rohrbacher, Hist
7.

re des ordres religieux.

maisons secondaires qui se multipliaient dans les villes et les campagnes et y servaient de noviciats aux jeunes adeptes désireux de s'affilier à ce chevaleresque apprentissage de l'héroïsme religieux (a). Chacune de ces maisons

existait à part, visait à la plus grande économie, les revenus au trésorier de l'Ordre qui l'employait aux frais de la guerre, à soulager les pauvres, à tenir les hôpitaux, où les chevaliers faisaient le service des malades (b).

Les Templiers n'aient guère quitté la Palestine des croisades, nous voyons que déjà, sous le Guillaume X au plus tard, ils s'étaient fait des possessions en Poitou et dans la partie de la Saintonge qui appartenait à Hugues de Payen, aussitôt qu'il eût obtenu de Troyes en 1118, ses lettres de confiance, diverses contrées en France et en Angleterre, des aumônes, fondant des commanderies, et administrant provisoirement sous la conduite d'hommes sûrs et expérimentés la direction du nouveau couvent. Un des premiers établissements en Poitou fut celui de Condrie, hameau de la paroisse de Challans en Vendée. Les seigneurs des environs qui s'y firent très généreux et fournirent à un grand nombre des *Temples* érigés dans le pays où ils trouvaient une source féconde de civilisation et de bonnes œuvres. La première charte de la Condrie date de 1130.

En 1138 ou un peu avant, qu'il faut indiquer d'après les documents de l'abbaye de Moreaux, dont les ruines se voient encore au bord du Clain au milieu des ronces et des broussailles parasites dans la commune de Champagné-les-Marais, non loin de Sommières et de Couhé. Le peu qui nous sont restés sur ces lieux désolés vient de la perte de leurs archives détruites avec la maison pendant les guerres des Anglais ; celles des

Histoire des Ordres religieux.

Mit. templit.. ap. Migne ; Patrol., p. 166, col. 833 et suiv., et in
ers, c. v, n° 10.

RE GÉNÉRALE DU PORTOU (1139)

ent qu'augmenter le mal en la mett
oit encore. On l'a confondue par
eilles, que nous avons vu ériger
1109 par les seigneurs de Triaize.]
elme semble l'avoir commencée p
Grimoard, son successeur sur le
erminée ou bien avancée, car en
ale de l'église, on voit encore l
orélats. L'inscription placée sous
indiquent aussi, en caractères bie
an archidiacre de la cathédrale
est qualifié de Père, *Patris nost*
bienfaiteur, peut-être l'architec
lont le zèle aura secondé celui c
t l'autre de ceux-ci est revêtu de s
'appuie sur une longue crosse. C
e qu'Arnaud avait rempli les
n trouve son nom dans un granc
1142 à 1145.

ges souvent imposés à l'abbaye
pu'un médiocre revenu, ce qui av
se réduire à un petit nombre et
sanctuaire l'abbatiale si maltraitée
refaire la nef. Quant à la liste d
ctins n'avaient nommé que huit, l
uté seize retrouvés dans ses ét
Vienne ou dans le Recueil de D. Fo
e Vaugiraud, pourvu de la charge
nt les abbés commandataires ; p
t un Turpin de Crissé, et un Rechi
Louis de Cressac, archidiacre de
otiers qui posséda l'abbaye de 176
ois Bruneau, vicaire général d'A
possédé en 1790. Un fait curieu
n les bénéfices ecclésiastiques ét
ne simple marchandise, c'est qu'

1726 messire Donatien de Maillé, seigneur de Carmon en Languedoc, donnait une procuration au nom de son fils mineur, messire René de Maillé, abbé de Moreaux; on ne dit pas si cet abbé n'était pas encore en nourrice.

Mort de l'évêque
de Poitiers Guil-
laume Adelelme.

Guillaume II succomba l'année suivante 1140, le 6 octobre. Sa vie pastorale avait été traversée par bien des tribulations: il avait été la victime la plus maltraitée dans son diocèse du schisme d'Anaclet et des entêtements déraisonnables du duc Guillaume X. Au moins une double consolation lui avait été donnée par la providence: le retour à l'unité du Comte de Poitou qui avait amené sa propre restauration. Il avait pu se réjouir aussi de la mort du faux pape, arrivée en 1138 le 25 janvier, et qui laissa enfin à l'Eglise la paix qu'il y avait troublée pendant huit ans. Ami de saint Bernard, il avait été soutenu par ses conseils et ses efforts, son zèle naturel pour les œuvres du saint ministère avait trouvé dans celui du saint abbé de Clairvaux un modèle qu'il avait su s'appliquer. Aimant les communautés, veillant à leur régularité, c'était à lui que Fontevrault avait dû la bénédiction solennelle du grand cimetière où reposaient déjà les personnages remarquables des familles de l'Anjou venues abjurer dans la solitude poitevine leurs richesses et leur vie du monde. Il avait aussi tout récemment donné aux religieux de Celles une preuve de sa pieuse affection, en érigeant leur prieuré en abbaye.

Comment Gri-
moard, son suc-
cesseur, n'est réel-
lement que le LIII^e
évêque de Poitiers

Grimoard fut son successeur immédiat, et le LIII^e évêque de notre liste, car nous ne mettons pas au rang de ces prélats le trop fameux Pierre de Châtelleraut qui s'était nommé Pierre III et avait envahi pendant l'exil d'Adelelme le siège dont il fut chassé honteusement au retour de la paix. Le caractère épiscopal ne se donne pas au hasard. Quiconque l'usurpe en est indigne; il a abusé scandaleusement, au profit d'une ambition impie, d'événements où se compromettent à la fois et l'ordre des choses et la dignité des personnes, et les droits incon-

GÉNÉRALE DU POITOU (1140)

ait les siens. De tels spoliations de l'histoire et n'ont pas d'honneur.

Le saint Géraud de Sales, et par sa famille du Poitou, était abbat élu au Siège de Poitiers; de 1140. Il avait été d'abord prieur, son frère était le fondateur, et son oncle saint Bernard (a), se fit aux dépens sans opposition d'une seule dépendance des votes (b). D'où plusieurs difficultés qu'opposa à sa consécration, qui naguère à Bordeaux avait eu rapport à toutes les Eglises. Les uns de ces caprices de principes de leur protection ou de leur influence jugeaient depuis trop longtemps les droits dont l'exercice lui avait été en dépit des promesses retiré ici de ce fameux droit d'investiture auquel Grimoard aurait eu droit, puisque très récemment les évêques l'avaient formellement révoqué. C'est qu'en ce même temps les prétentions contre les évêques de la Châtre de Bourges, l'abbé de Reims, reçurent la sanction d'Innocent II, et revinrent par ses ordres de leurs sièges. Le roi, il est vrai, se fit contre ces actes d'énergie et de France, mais il reconnut bientôt les abus de tyrannie et il finit par y renoncer. Les chartes encore existantes nous indiquent

HISTOIRE GÉNÉRALE DU POITOU (1141)

cause déraisonnable de cette injuste opposition, nous avons les preuves dans les félicitations adressées à l'évêque de Poitiers. Pour ne parler que de citons le pape Innocent II, qui en avait vu bien et le respect sympathique dont l'entourèrent l'ocèse entier tout le corps ecclésiastique et celui dont pas un ne se sépara de son évêque. Une toujours incontestable d'ailleurs de son mérite amour de la vie religieuse et sa pieuse restée toujours la même; c'était aussi qu'il cupé que malgré lui les dignités monastiques, rieur des Châtelliers et celle d'abbé des Alleuds. n autre chose quand la grande voix du Chapitre ple l'appela à la dignité suprême. En dépit de sante unanimité, il fallut le forcer à l'accepter; violence, à laquelle il ne céda que par sentiment, lui fut un poids sur le cœur, et pendant les mois de son court épiscopat on l'entendit répéter is qu'il aurait aimé mieux être lépreux qu'abbé ou exilé qu'évêque. Quel qu'ait été donc le motif texte des sévères royales, on voulut le prélat, it élu peut-être à l'encontre de quelque favori du ne l'eût pas valu. Grimoard dut vivre exilé de resque tout le reste de sa carrière. Car, ayant eu après la mort d'Adelme, le mépris que le e cette adoption universelle, n'empêcha pas que de Bordeaux Geoffroy de Loroux, en sa métropolitain, de sacrer Grimoard à Angoulême che de la Septuagésime 1141. Le roi, qui avait et la canonicité de l'élection et ses engagements s sur les immunités reconnues par lui aux églises aine, n'en témoigna pas moins de colère et s'en amèrement. On ne sait pourtant pas comment a d'avis bientôt après: ce fut sans doute sur bservation de saint Bernard, qui aimait Grimoard, vu sa nomination avec une grande joie. Mais

ÉNÉRALE DU POITOU (1151)

prince se trouva singulièrement qu'Innocent II donna son t persécuté. Il lui écrivit directement les contrariétés venues de son r de son mieux la charge et nt avec complaisance des ver

Une seconde lettre fut adressée pontife aux Evêques, aux dignitaires provinces aquitaniques, les évêques vers l'évêque de Poitiers. Contre la possibilité d'un schisme proposition du roi. Celui-ci le c rs par de graves affaires qui tion, il céda d'autant plus facilement de haut lieu. Il se décida ueurs, et se trouvant à la Pe de Saint-Maixent, il y donna r à son Siège de l'évêque c oigné. Il était venu sans doute ctériser d'autant mieux son celui-ci, qui aimait cette maison jeux dont il était pénétré lui sile dès qu'il s'était vu inter Poitiers. Il y avait passé le lion, y avait consacré le Saint oré la Pâque, et s'y trouvait ne enfin de sa délivrance et

VII se faisait ainsi des droits ses promesses les plus sole profit un système d'envahissement de ses Etats qu'à la fin aussi à empiéter sur les territoires assaux, Alphonse Jourdan, de Toulouse. Alphonse était é baptisé dans le Jourdain e

était venu son nom de Jourdan. Nous avons vu t Guillaume IX, profitant une première fois de e de Raymond, s'était emparé de ses Etats qu'il é bientôt forcé de lui rendre, et de quelle façon, , il avait renouvelé cette usurpation cause d'une du pays qui l'avait enfin chassé définitivement (a). avait donc plus aucuns droits pour Eléonore à e du Toulousain, dont tant de bouleversements raités avaient modifié les conditions d'existence Comment Louis VII put-il s'aveugler jusqu'à s'y es droits par sa femme qui n'en avait plus aucuns e des derniers traités, et surtout lorsque, à propos de son mariage, rien n'avait laissé apercevoir t jamais en être question ! c'est que c'est souvent eur des souverains de se faire une législation à nt la raison se base sur leurs intérêts, à la grande e la bonne foi dont ils devraient être les défenseurs s. Les mauvais conseils ont aussi trop de pouvoir telles âmes, et il n'est pas supposable qu'Eléonore, ace dans ses volontés, n'ait pas influencé beaucoup étermination. Louis entra donc sur les terres ilouse et assiégea la capitale, Orderic Vital et me de Neubrige, contemporain de ces faits, ne it pas en avoir compris la trame. Ils paraissent gnorer la vraie raison de cette attaque, soit qu'elle ar prétexte des droits qui n'existaient plus, soit, le dit ce dernier, qu'il se soit agi d'en finir avec x comptes intervenus entre la maison de Toulouse de Poitiers quand Guillaume IX avait engagé ses u moment de la croisade. Toujours est-il que les s prises par Jourdan repoussèrent victorieusement . Il revenait d'un pèlerinage à Saint-Jacques prévenu de la marche de l'envahisseur, il disposa mmes et des chevaliers qui l'avaient accompagné

RALE DU POITOU (1141)

contre sa première secousse. Il fut aussitôt secouru aussi par les nombreux seigneurs qui lui amenèrent des contingents. Le courage empressé des habitants l'aidèrent à se défendre très efficacement sa propre bravoure et le roi de France dut renoncer à ses espérances (a). La guerre se passait vers le mois de septembre 1141.

Revenons à notre évêque Grimoard. A peine il fut élu solennellement, à la grande joie du clergé, du peuple et de la noblesse, il s'employa à une réconciliation avec le comte de la fois pour un de ses principaux diocésains une affaire de réparation et de justice. Nous savons que la seigneurie d'Airvault appartenait depuis longtemps à la famille de Thouars dont une dame, Aldéarde d'Annay, avait fondé son église vers 971. Cette seigneurie n'était pas sortie de la famille, et à l'époque où nous sommes, elle appartenait, à titre dotal, à Agnès veuve du vicomte de Thouars VI, mais par une usurpation injustifiable le comte Guillaume I^{er}, alors régnant, s'en était emparé au détriment de sa mère. Grimoard, à l'occasion de son heureux avènement, fut supplié par la vicomtesse douairière de rétablir les droits de son fils, et le prélat obtint de ce dernier qu'il lui remît en possession (b). Le frère aîné toutefois ne fut pas le seul à redresser en cette affaire. Les archives du château de Thouars nous signalent les frères comme complices des méfaits et ayant été déjà frappés d'excommunication par Adelelme, sous l'épiscopat de Grimoard, la spoliation s'était faite. La paix revint donc dans la famille princière. Elle fut l'inauguration d'un pont de paix, malheureusement, allait finir trop tôt.

Ce fut Grimoard qui se donna pour archidiacre d'Airvault et se fit distinguer de ses amis. A cette occasion nous voyons que ces dignitaires étaient alors au nombre de sept pour le diocèse, car on trouva dans un acte ci

(a) *Art de vérifier les dates*, IX, 380 et suiv.

(b) Imbert, *ad ann.* 1141.

Besly ^(a) et de cette époque, outre cet Arnaud, un Chalon qui fut évêque plus tard, et un Pierre de Poitiers qui ne nous est pas connu autrement. Arnaud est le même que sa gravité un peu sèche avait fait surnommer Qui-ne-Rit, *Qui non Ridet*, et dont nous verrons les sérieuses contestations avec Gilbert de la Porée qui devait être le successeur de Grimoard; cette succession, au reste, ne tarda que trop peu. Le moine, qu'on avait retiré malgré lui de sa solitude des Alleuds, ne put se consoler de l'avoir perdue. Les soucis que lui avaient ménagés les abords du trône épiscopal ajoutèrent à sa tristesse, et il succomba de chagrin le 26 janvier 1142. Pour être demeuré si peu de temps dans sa charge, on voit qu'il n'emporta que des regrets de son peuple et une mémoire honorée par les hauts témoignages venus du Saint-Siège et l'estime respectueuse du clergé, de son peuple et des grands. Le trait le plus louable de sa vie connue est sans contredit de n'avoir accepté que malgré lui un poste et des honneurs si élevés que tant d'autres convoitaient avidement et n'obtenaient que par des moyens honteux. Les saints n'ont jamais eu qu'une opinion sur la charge épiscopale : c'est qu'elle est si *bonne*, selon la parole de saint Paul, qu'elle ne peut être confiée qu'à des hommes dont l'excellence se soit formée par la pratique de vertus solides et le dévouement qui met Dieu à la place de tout.

Mouvements insurrectionnels en Aquitaine.

Il paraît que, pendant le séjour qu'Eléonore faisait à Paris dans les fêtes qu'elle aimait beaucoup et où la brillante cour de son mari la retenait sans peine, les barons du Poitou ne se soumettaient pas volontiers au nouveau régime qu'avait apporté en Aquitaine ce changement de dynastie. Des tentatives d'indépendance, dont nous n'avons plus les détails, se renouvelèrent plus d'une fois, mais furent comprimées par le sénéchal.

(a) *Evêq. de Poict.*, p. 162.

GÉNÉRALE DU POITOU (1143)

, mais en termes trop vagues (a). C'
lovingien luttant contre les aspirat
ie. Mais les convictions hérédita
profondément entamés ; les démar

des seigneurs trop surveillés pour qu'un retour possible à ces airs patriotiques d'un pays si profondément attaqué et qui, à travers des événements et des péripéties encore imprévus, s'acheminait infailliblement vers une fusion laborieuse, quoique inévitable, dans la grande nation française.

C'était néanmoins contre ces mouvements qui mettaient souvent en question l'intégrité des propriétés seigneuriales ou particulières, que songeaient à se prémunir les possesseurs des biens fonds dont l'envahissement résultait trop souvent de ces guerres intestines. Les communes s'empressaient donc de recourir à la protection des grands et même du Saint-Siège pour faire confirmer leurs titres. C'est ainsi qu'Eléonore et Louis le Jeune confirmèrent en 1142, tous les dons faits à l'abbaye Notre-Dame de Saintes, aussi bien que le change de monnaie. Dans le même temps le pape Innocent II mit cette même abbaye sous la protection du Saint-Siège aussi bien que celle de Saint-Hilaire de Poitiers et de ses dépendances (b).

L'année suivante 1143, une autre question s'éleva entre Saint-Hilaire et des particuliers de la ville qui aspiraient à la moitié de quelques moulins créés sur la Boivre à Pont-Achard. Les religieux prétendaient à régulariser en marais permanents dans cette nouvelle vallée des masses d'eaux sans culture ni utilité. En prenant à leur charge, ils en égalisaient le terrain en creusant un étang et continuaient d'en faire du côté de la Boivre une défense pour la ville qui devenait là insusceptible à aucune attaque. On se rappelle que la com

(a) *Annal. d'Aquitaine*, p. 136.

(b) D. Fonteneau, XXV, 449, 453, 455 ; X, 479.

Agnès, épouse de Guillaume VI, s'était déjà occupée de donner la même destination à ces terrains. Son plan était-il resté négligé dans la suite ? c'est probable puisqu'on y revenait encore. De longues discussions s'étaient multipliées à ce sujet, lorsqu'enfin Louis XII donna des lettres patentes autorisant l'abbaye aux travaux qu'elle sollicitait et même à construire des bourgs sur toute l'étendue de ce sol qui lui était abandonné (a). Ce fut l'origine de cette vie active qui régna ainsi dans la vallée occidentale de Poitiers, et où se voit depuis quarante ans la gare de la ligne ferrée d'Orléans à Bordeaux avec son activité incessante et ses attractions commerciales.

Réformes importantes dans le Chapitre de Saint-Hilaire.

Une grande révolution se fit aussi en ce même temps dans le sein même de l'illustre abbaye de Saint-Hilaire. La mense commune et les biens du Chapitre avaient longtemps souffert de ce mélange toujours malheureux du pouvoir spirituel exercé moins par les trésoriers, dont la tenue avait été le plus souvent très régulière, que par les comtes eux-mêmes qui avaient usé et abusé presque toujours de leur prépondérance. Des réclamations de la communauté avaient attiré l'attention des Papes, et cette année, par lettres adressées à Geoffroy de Loroux, archevêque de Bordeaux, Innocent II chargea ce prélat de tout régulariser sur de nouvelles bases, en présence et sur l'avis des chanoines. Ce fut un grand point pour l'ordre et la prospérité de l'abbaye qui n'en devint que plus puissante et mieux accréditée.

Confirmation par le pape Lucius II.

Après cette importante opération, Innocent II comprit aussi, sans doute à la demande de Geoffroy, combien il importait de dégoûter le roi de France d'un nouveau retour contre les privilèges qu'il avait reconnus au clergé de la province de Bordeaux, et par un bref adressé à Gilbert de la Porée, nouvel évêque de Poitiers, le 21 mars 1144, le pape Lucius II, qui venait de remplacer Innocent II dans

(a) D. Fonteneau, X, 499 et 503 ; — Besly, *Comte*, p. 483 et suiv.

la chaire pontificale, confirma toutes les prérogatives de ce genre, auxquelles personne ne fut plus tenté de toucher ^(a).

Ce Gilbert venait de remplacer en 1142, sur le Siège de Poitiers, le regrettable Grimoard, et s'était bientôt attiré le respect et la confiance que lui avaient d'ailleurs mérités tous les précédents d'une vie laborieuse et honorée. Il était le LIV^e de nos évêques. Né en 1070, selon l'avis commun, il avait donc soixante-douze ans quand il fut élu, et la science ne le recommandait pas moins que l'aptitude aux choses de l'administration diocésaine, car il avait été chancelier de l'Eglise de Chartres. Né à Poitiers, d'une famille dont aucune notion ne nous est parvenue, il y avait commencé ses études sous Hilaire, Ecolâtre de la célèbre collégiale, dont les élèves brillaient dans toute la France de succès qui répondaient toujours à la réputation du maître renommé. Mais, conformément à l'esprit du temps où l'on recherchait jusqu'aux délicatesses de la science, il ne tarda guère à se rendre à Chartres, où le fameux Bernard Sylvestris donnait aussi ses leçons enviées. De là il fut attiré à Laon par la réputation des deux illustres frères Anselme et Raoul, qui excellaient dans la théologie et sous lesquels il aima à garder plusieurs années le titre de disciple. Cette assiduité, dit Otton de Frisingues, son contemporain ^(b), aussi bien que la gravité de ses mœurs et la régularité de sa conduite, développa singulièrement ses aptitudes naturelles, qu'il préféra toujours aux vains amusements de son âge, et il ne devint savant qu'en s'appliquant à des choses sérieuses et utiles. Cette retenue le disposa à une grande élévation de pensée, inaccessible aux esprits futiles, et que les jeunes gens devraient toujours désirer en eux. Sa jeunesse s'écoula donc ainsi dans les études approfondies de la théologie et des sciences où il eut pour émules et pour amis les plus savants hommes de son époque. Après s'être rempli de doctrine, il revint en 1141

(a) D. Fonteneau, II, 13.

(b) Otto. Frising. de Gestis Frider. *Ænobarbi*, I, col. 50.

à Poitiers où il retrouva son ancien maître Hilaire, qui ne tarda pas à mourir et lui laissa sa chaire où il put professer ses idées sur les attributs de Dieu et l'essence de la Trinité.

Nous verrons bientôt les conséquences de ce faux système. Revenons présentement aux affaires de la famille nos princes poitevins.

Louis VII venait de donner encore un exemple de son heureux entêtement à se soumettre les nominations ecclésiastiques dans son royaume, en s'opposant violemment à la prise de possession que dut faire en 1140, de l'archevêché de Bourges, Pierre de la Châtre. Ce personnage, que le Chapitre n'avait élu que pour sa piété et sa vertu et qui était d'une des plus recommandables familles existante encore aujourd'hui dans le Berry, n'avait eu contre lui qu'un concurrent dont tout le mérite était d'être un des favoris les plus complaisants du jeune roi. Celui-ci, cédant aux instances du favori, s'était fâché, avait ordonné une nouvelle élection, et, sur le refus du Chapitre, avait indiscrètement juré d'éloigner de son siège pendant qu'il régnerait l'élu réprouvé par lui. Pierre, qui n'avait aucunement intrigué dans cette affaire, ne demandait pas mieux que de se retirer. Innocent II le lui défendit, le fit venir à Rome où il le sacra lui-même. De là indignation du roi qui défendit que la Châtre fut reçu à Bourges ni sur aucune terre de ses Etats. L'exilé trouva asile dans le château de Thibaud IV, comte de Champagne. Louis s'en vengea en entrant avec une armée sur ses domaines, brûlant tout à feu et à sang et s'avança jusqu'à Vitry-en-Thiery, ville alors considérable qui ferma ses portes, se défendit, et, prise d'assaut, fut livrée au pillage avec une perte de treize cents personnes réfugiées dans l'église et massacrées sans que le roi, dit-on, en eut donné l'ordre (1). C'est à Louis cependant que l'histoire reproche ce crime, et non à son favori, d'une vengeance coupable. Quelles que soient les dis-

1) C'est Vitry-sur-Saule, dans l'ancien chef-lieu de canton de 900 âmes, à 10 lieues Nord-Est de Vitry-le-Français.

cordances entre les chroniqueurs, plusieurs soutirent qu'il fut le fait de ses officiers, quoi qu'il en soit, la C tout banni qu'il fut, était, par un privilège conservé siège, primat d'Aquitaine : le Pape, pour le faire respecter l'interdit sur tous les domaines appartenant aux toutes les églises se fermèrent (a). Cet abandon d'une grande partie de ses sujets augmenta en lui le regret qu'il avait conçu des irréparables malheurs de Vit le disposa à une soumission qui fut traversée par d'autres déboires survenus à propos d'une affaire allait intéresser le Poitou (3).

Quand Louis VII était allé se marier à Bordeaux avait été accompagné par Raoul IV, comte de Vermandois son proche parent et grand sénéchal de France. Celui-ci qui était l'un des principaux feudataires du monde, se distingua parmi les plus belles personnes de sa cour. Il était le jeune frère d'Eléonore, la princesse Péronnelle, fille puînée de Guillaume X. Quoique marié depuis longtemps avec une cousine germaine de Thibaud, Raoul craignait pas d'aspirer à un adultère, et comme il lui fallait un prétexte, après s'être fait agréer de Péronnelle, il trouva un moyen de réussir dans cette banale invention de parenté qu'on avait toujours ignorée jusqu'au moment où le besoin s'en faisait sentir. Raoul commença donc à faire aider de faux témoins : malheureusement ce furent trois évêques. L'un était son frère Simon de Noyon, les deux autres étaient Barthélemy de Vir, son parent qui résidait à Laon, et le troisième enfin, son ami Pierre de Senlis. Tous trois affirmèrent avec serment au roi qu'il y avait parenté, cassèrent le mariage et le lendemain unirent le comte de Vermandois à Péronnelle qui reçut en douaire la ville de Péronne, petite ville de Picardie sur la Somme (b).

(a) Longueval, XII, 82 et suiv. ; — *Art de vérifier les dates*, XII, 1.

(c) Péronne, aujourd'hui une des sous-préfectures de la Somme, a 4,000 habitants.

Cassé par le
légal du pape In-
nocent II.

Cependant, en répudiant son épouse légitime, Raoul s'était attiré avec l'animadversion publique justement augmentée par ce qu'on savait du parjure des trois prélats, celle de Thibaud de Champagne, qui aussi estimé pour sa vertu que pour sa puissance, ne se fit faute de s'en plaindre au pape Innocent II pour lui demander justice d'une prévarication qui lui devenait un outrage personnel. Saint Bernard appuya sa plainte, et le cardinal Yves, nommé légat en France à cette occasion, après avoir tenu à Lagni (a) un concile où l'affaire fut examinée, prononça la nullité du mariage, excommunia les prétendus époux et suspendit de leurs fonctions les trois évêques qui n'avaient pas craint de se souiller d'un parjure (b). C'est de là que vinrent à Louis le Jeune les colères qui le soulevèrent contre Thibaud, et amenèrent la malheureuse guerre que nous avons vue.

Cette guerre, avec ses conséquences funestes, poursuivait toujours la conscience du roi. Les hostilités avaient cessé aussitôt après le massacre de Vitry. Les décisions de l'Eglise, la suspension des trois évêques, la voix publique l'avaient mieux conseillé que l'orgueil irréfléchi n'avait fait d'abord ; il ne tarda pas à s'avouer coupable d'une opposition déraisonnable et songea à régulariser sa vie aux yeux de tous. La mort ayant enlevé Innocent II le 24 septembre de cette année 1143, Célestin II lui avait succédé apportant sur le Siège de Rome, le triple mérite d'une illustre naissance, d'une érudition universelle et d'une égale capacité dans toutes les charges qu'il avait exercées (c). Louis lui demanda la levée de l'interdit qui pesait sur ses terres : il l'obtint à condition de laisser en paix l'archevêque de Bourges. Cette réconciliation se fit donc sous les auspices de saint Bernard (d) et, la paix

(a) *Latiniacum*, chef-lieu de canton de Seine-et-Marne, a 2,000 habitants.

(b) Longueval, XII, 84 et suiv. ; — Daniel.

(c) Robert du Mont, *Chronic.*, ap. D'Achéry, *spicileg.* II, 642.

(d) Du Tems, *Eglise de France*, III, 20 ; — *Gall. Christiana*, III, col. 201.

LE GÉNÉRAL DU POITOU (1144)

3, le prince revenu à lui-même ne put
id projet qui devait réaliser ses pen-

4, passé sous forme de transaction e
rée et Hugues VII de Lusignan, et
les sires de Lezay commençaient a
ce nom surgissant du tronc princ
ainsi nommé d'une villa du pays de M
t, était un des fils puînés de Hugues
treizième branche de l'illustre mai
s'éteignit vers 1775 dans la pers
signan, lieutenant des carabiniers
XVI, et dont le père était marécha
contesté cette descendance que l
nt et que des études postérieures
l'avait fait. Un autre rameau de
ssé au protestantisme dans le xvi^e si
guère à se convertir et ce furent
au secondaire qui aidèrent leur fille M
zay à fonder en 1669 le monastère
Melle (a).

même temps que nous voyons se des
souvent oubliés mais qu'il faut
aux annales de notre église cathéd
norial déjà l'abbé de Saint-Cyprien
après une disposition prise en sa fa
r du monastère, un droit de prêt
re du diocèse. Il arriva qu'en 114
, sous prétexte de la perte du tit
alors de la communauté, et qui
ement. Celui-ci soutint ce droit
eu recours, devant le pape Luciu
de plusieurs prêtres, à l'usage
la tradition capitulaire. Le pape ex

, V. ci-dessus, VI, 137 et 179.

l'affaire et ordonna à l'évêque Gilbert de maintenir l'abbé en possession de son titre (a).

Nouvelle opposition à Sainte-Croix de Poitiers par les chanoines de Sainte-Radégonde.

On avait eu aussi recours l'année suivante au même pape pour forcer les chanoines de Sainte-Radégonde à rendre aux religieuses de Sainte-Croix les devoirs et services liturgiques pour lesquels la sainte fondatrice les avait établis. Plusieurs injonctions dans ce sens leur avaient été faites à différentes époques, et ils paraissaient en avoir toujours aussi peu de soucis (b). Tant d'efforts en faveur du droit, et si souvent réitérés, ne prouvaient pas que le clergé en fut venu à une pratique bien exacte de la discipline canonique.

Etat des affaires de la Croisade en Palestine.

Cependant, au delà des mers, sur ces plages où la croix était tour à tour glorifiée ou humiliée, de grands revers venaient de décourager les chrétiens. Outre qu'une mauvaise direction était donnée à leurs affaires par des chefs qui ne savaient ni s'entendre ni déjouer les trahisons des Grecs de Constantinople, à mesure que leur nombre diminuait ils sentaient se lever contre eux de plus grosses difficultés soit dans les choses de la guerre, soit dans leur établissement sur un sol où leurs pas chancelaient. Cette année 1144 de grands revers venaient de les frapper successivement, depuis plusieurs années ; Raymond de Poitiers, accueilli par tant d'espérances, avait trouvé dans l'empereur Jean Comnène un antagoniste qui prétendait à la souveraineté d'Antioche. Il s'en était suivi des guerres continuelles qui finirent par une dernière défaite après laquelle Raymond n'eut d'autre ressource que d'aller demander à Constantinople une paix plus nécessaire qu'honorable.

Préliminaires de la seconde Croisade.

Une autre catastrophe empira encore, bientôt après, la position des croisés. Foulques V d'Anjou, que ses hautes qualités avaient fait regarder comme le digne

(a) *Cartulaire de Saint-Cyprien*, p. 9 ; — D. Fonteneau, VII, 555.

(b) D. Fonteneau, V, 571 et 575.

successeur de Baudouin II, roi de Jérusalem devenu le gendre; ce Foulques, qui réparait si endommagé de sa maison par ses vertus venait de mourir dans une aventure d'14 novembre. Jérusalem n'avait plus pour se la force d'une femme et d'un enfant de douze

En ces mêmes plaines, témoins d'un réel abîme chrétiens, les Musulmans, au contraire, se redressaient plus. La prise d'Edesse, boulevard qui ouvrait la Mésopotamie dont elle était la clé de les abattre, et ils ne virent de salut que de venir d'Europe, de la France surtout où le sentiment et la valeur chevaleresque ne laissaient pas succéder (a). Raymond de Poitiers, Pons de Trazende, veuve de Foulques d'Anjou et régente dépêchèrent vers Louis VII des ambassadeurs, les récits et les supplications trouvèrent capables de les comprendre. Le roi surtout toujours à réparer par la pénitence ses égarements l'Eglise et ses malheureuses cruautés de Vitry d'aller se mêler à des combats où son salut était intéressé. Une assemblée fut indiquée à Vézelay, pour le mois de mars de l'année suivante. Eugène III venait de ceindre la tiare. Il avait les affaires de l'Eglise le même esprit que ses prédécesseurs. Il chargea saint Bernard, le représentant de la sainteté et du génie, de préparer partout la nouvelle entreprise, et bientôt la France vers les plages qui n'espéraient plus qu'en elle.

L'expédition fut décidée le 31 mai 1146, après le discours du saint abbé de Clairvaux dont l'éloquence remua les âmes. La reine Eléonore s'y trouvait avec elle ne résista pas à cet ascendant. Elle voulut s

(a) Guillaume de Tyr, *Hist.*, c. xv, liv. 27.

(b) Michaud, *Histoire des Croisades*, II, 140.

même; beaucoup de grandes dames l'imitèrent; l'élan était donné; on allait partir.

Pour subvenir aux frais de la guerre, Louis emprunta des Templiers déjà fort riches, des sommes énormes qu'il promit de rendre à la fin de la croisade sur le produit d'autres impôts levés dans ce but sur tous ses Etats (a).

Eléonore obéit-elle alors à l'enthousiasme général qui entraînait les masses? Son esprit aventureux trouva-t-il un élément séducteur dans un voyage qui lui promettait des distractions d'un nouveau genre, ou bien ne prit-elle sa résolution que par des vues politiques et un calcul de prudence et d'intérêts personnels? Peut-être écouta-t-elle ce double motif, persuadée à la fois par sa légèreté naturelle et par un instinct habile des choses de son gouvernement. Quoi qu'il en soit, elle crut que sa présence à la tête des Aquitains assurerait mieux leur obéissance et elle donna le commandement du contingent poitevin à Hugues VII de Lusignan, renommé par une valeur héréditaire, que devait seconder Joffroi de Rancon, gentilhomme d'origine limousine qui devait se faire un nom moins par sa science du commandement que par les maladresses funestes de son esprit d'indiscipline et de témérité. La jeune reine se donnait ainsi une importance que le roi aurait fait sagement de lui interdire. Au reste, l'exemple de la cour de France ne fut pas assez généralement suivi; beaucoup de provinces crurent devoir s'abstenir par diverses raisons dont toutes n'étaient pas sans valeur. Ainsi, la Bretagne avait pour duc Moël que retinrent de graves raisons de famille, et l'Anjou ne pouvait aller en guerre vers des lieux lointains quand depuis deux ou trois ans Geoffroi Plantagenet se battait ou contre ses propres barons ou contre le roi d'Angleterre, Etienne, qui lui disputait la Normandie. Ce fut pourtant une belle et imposante entreprise que celle où les premières maisons de France et d'Aquitaine allaient encore se mesurer contre la tyrannie

(a) *Epist. Godefr. de Rancon*; — Bouquet, XV, 449.

GÉNÉRALE DU PORTOU (1147)

si grand nombre devaient moussait sacrée à tout ce que l'Europe et de cœurs sincèrement religieux au printemps de 1147. Avant de partir, Eléonore crurent bon de visiter les lieux où le gent fourni à la croisade était le plus nombreux. Ils en visitèrent les principales abbayes de la région : Niort, Angoulême, pour y recueillir des reliques, mais ils ne trouvèrent nombreuses, mais ils ne pouvaient sembler plus favorables. A Poitiers, ils confirmèrent les abbayes de Montierneuf, à Saint-Hilaire

D'autres abbayes eurent part à la croisade, particulièrement à Sainte-Georges, à la baye nouvelle de la Grâce-Dieu

confiée à Suger. Après avoir obtenu les insignes du pèlerinage, à la fin du mois de mars, et des mains d'Eléonore, le roi fut précédé à Niort par le rendez-vous général de l'armée française de cent mille hommes, comprenant les vassaux du roi. Nous avons vu qu'ils obéissaient spécialement aux ordres du roi.

Le rendez-vous fut signalée par le roi qui y trouva entourée d'un grand nombre de vassaux qui avaient voulu accompagner la présence amena autour de lui de nombreuses dames d'honneur, ce qui contrastait avec le caractère d'un rendez-vous de guerriers qui eût été plus simple ; les légèretés inhérentes à

et aux Croisades, I, 144.

'Aquitaine, p. 137 ; — D. Fomeneau, XI^e siècle de Niort, I, 21 ; — Besly, Comtes, p.



mondaine qu'auraient dû remplacer les austérités de la pénitence; tout cela garantissait peu le succès voulu. Un cortège brillant de jeunes filles, de pages, de valets, se formait autour de ces châtelaines peu recueillies : celles-ci s'étaient même fait escorter, pour ne rien sacrifier de leurs habitudes mondaines, de trouvères et de jongleurs, de musiciens et de ménestrels, plus disposés à chanter les grâces de cette joyeuse assemblée que l'héroïsme des soldats du Christ. Eléonore, disent les auteurs du temps ^(a), aimait cette cour qui lui rappelait les danses et les plaisirs de la cour de Poitiers. On voit donc ici l'action trop directe de la reine de France : ce n'était celle ni de Suger, qui avait peut-être prévu tout cela quand il s'était opposé à l'expédition, ni de Bernard, qui avait prétendu lui donner un caractère de sainteté, dont il avait dit qu'il fallait attendre surtout le succès de l'entreprise.

Mais disons-le avec l'amertume d'un historien pour qui l'impartialité est toujours la souveraine justice. Les grandes fautes d'Eléonore commencent ici, et beaucoup d'autres signaleront désormais ces voies déplorables où il nous faudra la suivre, au grand détriment de l'Aquitaine et de la France.

Trahison des
Grecs.

On s'engageait donc par les Etats de Conrad, l'empereur d'Allemagne, et, comme les troupes de la première croisade, on préférait ce trajet plus prompt d'ailleurs et plus économique, par un sentiment louable de respect pour des frères qui, à cinquante ans de là, avaient rencontré dans cette marche pénible et désordonnée la couronne des souffrances et la palme de bien des martyres. C'était le cas d'user d'une prudence et de précautions qu'on n'avait pas eues alors. Cette expérience ne fut d'aucun secours aux nouveaux Croisés : ils se laissèrent séduire par les avances trompeuses et les hypocrites promesses de la cour de Constantinople, où l'empereur Manuel Comnène donnait des ordres secrets pour entraver la

(a) Guillaume de Neubrige, *Hist. hierosol.*, lib. II et autres

pendant que l'impératrice Irène secc
 ettes charmantes à Eléonore, qui
 perfides témoignages et se pers
 elle exerçait une irrésistible influen
 ec d'aussi puissants personnages
 ur de Constantinople un accueil
 es plus perfides. Les souverains
 és; mais sous les apparences d'u
 l'ouverte, eux et leurs barons étai
 lait avec le sultan d'Icône, l'instruis
 et de leurs projets : cette condu
 ie de l'armée allemande, extermin
 l'à peine elle entra en Bithynie

De son côté l'armée française, marchant à la suite de s
 leux souverains, n'arrivait aux bords du Méandre (5) q
 pour trouver la rive opposée couverte d'ennemis qu
 allut aborder à la nage et mettre en fuite après u
 mêlée où la bravoure des Croisés renversa tous l
 obstacles et mit en fuite les Sarrasins.

Mais ceux-ci allaient prendre une terrible revanche, grâ
 à l'imprudente opiniâtreté d'Eléonore. Après la victoire, q
 suivirent quelques heures d'un repos chèrement achet
 l'avant-garde arriva au pied d'une haute montagne. E
 était commandée par Geoffroi de Rancon, et c'était là q
 se trouvait Eléonore avec ses femmes et cette cour folâ
 de jongleurs et de musiciens qui ne la quittait jama
 D'après les ordres très raisonnables de ce chef, le pic
 a montagne, où se trouvait un plateau dont il compt
 se faire un lieu d'observation, devait être occupé, et l'op
 ration était presque achevée, lorsque la reine, aperceva
 dans la plaine une vallée verte et riante, voulut qu'on
 descendit, sans égard aux graves raisons opposées par
 gentilhomme poitevin. Mal leur en prit, car les Turcs, q
 veillaient dans les gorges inaperçues, virent à peine

(a) Othon de Deuil, abbé de Saint-Denis, lib. II.

dégagé qu'ils s'en emparèrent, et quelques heures quand le gros de l'armée eut à suivre les défilés qui mènent à la vallée, il se vit accablé par l'ennemi, qui de blocs détachés du haut de la montagne. Ce fut pour eux un affreux, un désordre mêlé des cris des mourants, des évanouissements des chevaux effrayés. Louis VII, venu à la tête du corps principal, se trouva engagé dans cette terrible bataille. Heureusement, il n'avait ce jour-là aucun signe de son rang. Sa valeur se déploya admirablement dans ces rencontres où il tint tête, lui seul, à des ennemis qui opposèrent une énergique résistance acharnée contre lui avec une ardeur et une vivacité étonnantes : il renversait tout ce qui venait à lui, il tuait quiconque était à sa portée ; si ses assaillants, ignorant à qui ils avaient affaire, continuèrent à l'attaquer, ils finirent par le laisser sans même avoir pu le toucher.

Ce jour malheureux la France perdit plus de trente principaux chefs tombés autour de leur souverain qui seul fut heureusement conservé. Ce beau fait d'armes ne prouva pas à lui seul combien le sentiment monarchique était enraciné dans le cœur de la nation.

Le roi, cause unique de cette catastrophe, trouva du courage pour en témoigner son repentir par un acte de justice.

Le comte de Rancon, dont beaucoup ignoraient quelle cause il avait opposée au caprice de la reine, était d'abord signalé comme la cause du malheur par son refus d'obéissance aux ordres qu'il avait reçus. On ne parlait plus de lui que de la lui faire payer de sa vie. Ce fut alors que la reine intervint, se posa énergiquement entre le comte et ses ennemis indignés. Elle le sauva en s'avouant sa faute, et exempt de toute peine, il fut renvoyé en Poitou, gouverneur de la province, et chargé de percevoir les aides levées avant le départ des Croisés, pour payer les emprunts qu'ils avaient prêtés au roi.

E GÉNÉRALE DU PORTOU (1147)

« périls et d'innombrables difficultés, parable désastre, le roi déploya avec un courage moral et un esprit qui ne sut pas imiter assez autour de lui le sultan d'Antioche : Raymond de Poitiers, importante principauté. Nous savons que le comte IX et par conséquent, oncle du prince généreux, chrétien jusqu'au bout, le débarquement des Croisés dans la ville de Pâlieux seulement de sa ville capitulaire sortit en grand appareil pour aller les recevoir accompagné de son fils, avec les démonstrations dignes d'un sacrifice ne lui coûta pour des milliers malheureux, et, depuis les premiers de l'armée jusqu'au dernier des soldats, soignés et dédommés autant qu'il était possible de leurs souffrances et de leurs déceptions. Le roi fut moins désintéressé qu'on ne l'a dit, très heureusement pour la cause, car ses qualités assez nobles pour mettre de l'ordre dans le chaos sinon toujours au-dessus de lui. Nous accordons volontiers ce bénéfice à ce prince qui a fait preuve assez souvent d'être désintéressé pour n'autoriser personne à en dire autrement en cela d'après des vues qui ne sont pas fausses. Il est vrai qu'il songeait à enlever les plus habiles chefs des Mahométans de Césarée, qu'il importait beaucoup de savoir sur l'arrivée des Français et sur les moyens de leur venir en aide comme sur un secours opportun. Il n'envoya en ce but la Providence de plus naturel ? mesurer ses efforts sur cette espérance n'était pas mal, mais il avait simplement se ménager une retraite en cas de tentative des plus légitimes.

Louis refuse de l'aider avant d'avoir visité Jérusalem, premier but de son pèlerinage.

Donc Raymond avait pensé à se faire aider par Louis dans la reprise des deux cités en question. Comme il voyait le roi sur le point de reprendre son pèlerinage à Jérusalem où il s'était engagé à visiter le tombeau du Christ, le prince l'aborda un jour en présence de ses barons et sollicita son concours pour la guerre sainte, faisant ressortir quelle gloire ce serait pour lui et pour les nobles chevaliers d'avoir rendu aux chrétiens deux cités de si grande importance. Mais le roi tenait à accomplir son vœu avant tout. Raymond n'insista pas ; mais, sans se rebuter non plus, il recourut à l'intervention de sa nièce qui, désireuse de rester dans une cour où elle manquait à ses goûts frivoles et à son amour du plaisir, prit sa cause en main et demanda au roi de lui permettre de descendre aux désirs du prince. Les agréments de la cour, les charmes des pittoresques paysages dont elle était entourée, le désir d'y profiter du printemps, les approches renouvelaient l'éclat de la verdure et les fêtes des cavalcades au dehors inspiraient l'éloquence de la princesse que nous savons plus portée, hélas ! à écouter qu'à donner des conseils. Aussi quels ne furent pas son désappointement et ses colères lorsqu'elle vit le roi persister dans son plan de prochain départ. Ses prières, ses instances, ses ordres formels d'un époux à qui les raisons toutes seules lui eussent persuadé d'obéir, furent toutes inutiles, et la fille de Guillaume X, trop imbuë de despotisme et des opiniâtretés de son père, refusa de céder. Elle craignait qu'on partirait sans elle. De telles scènes étaient scandaleuses et devaient faire parler. Raymond n'avait guère que cinquante ans. Elle n'en avait pas trente. Les langues s'exercèrent, et elle donna prise, par ses si imprudentes oppositions à des propos qui trop souvent paraissent aussi valables que des preuves. Des raisons durent alors entrer dans l'esprit du roi qui jusque-là n'avait vu que dans une action criminelle la raison d'une résistance, et déclara nettement qu'il fallait partir.

Cet ordre, disent quelques auteurs du temps ^(a), ne sembla pas moins motivé par d'autres découvertes que les autres auraient faites d'intrigues non moins remarquables et qui devait faire cesser à tout prix. De tels faits pouvaient embarrasser la postérité : on s'arrête difficilement à certains détails comme on en reproche à Eléonore. Mais une femme, de haut rang surtout, devrait-elle oublier que la plus belle de ses vertus ne tiendra pas longtemps contre le mépris de tant d'autres qu'elle doit pratiquer lorsqu'elle affecte de ne les pas comprendre ? C'est beaucoup trop pour son honneur d'avoir autorisé des jugements que lui eussent évités la douceur et la modestie de son sexe.

Quand la mésintelligence née de ces lamentables conditions en fut venue à l'extrême, Eléonore osa déclarer qu'elle était résolue de divorcer, et qu'elle ne quitterait pas le cour d'Antioche où elle garderait la sienne. Il fallut que le roi répondit à de si instantes bravoures en la faisant saisir en pleine nuit, et il arriva avec elle à Jérusalem suivi de tous ses chevaliers ^(b).

Cette conduite d'une femme si oublieuse d'elle-même persuadera difficilement que son pèlerinage, entre autres, surtout dans les conditions de luxe et de plaisirs que nous avons vues, fut autant un objet de dévotion qu'une distraction qui allait à ses goûts de divertissement et de vanité.

Louis fut reçu magnifiquement à Jérusalem, après que son vœu accompli, on songea à convenir de la guerre. On commença par le siège de Damas qu'on ne put emporter, grâce à ses moyens de défense, la trahison des Grecs entraînait d'ailleurs pour beaucoup dans l'insuccès de l'armée chrétienne. On songea à abandonner l'expédition et chacun prit les moyens de regagner

(a) *Hist. littéraire de la France*, XXI — Mathieu Paris, *ad ann.* 1150 Vinc. Bellov., *apic. Histor.*, III, c. 128.

(b) Belleforest, *Grandes chroniq. de France*, liv. III. — Besly, *Comtes*, p.

1149 Louis s'embarqua sur un navire où la
 it point, ce qui prouve qu'une grave mésin-
 continuait entre eux. Après une navigation
 de plus d'une manière, il aborda avec trois
 aliers au port de Saint-Gilles, sur les côtes
 doc, au mois d'octobre (a).

à Paris le couple royal vit de nouveaux orages
 sur sa tête, disons mieux ; Eléonore sembla tenir
 aer le rôle qu'elle s'était fait en Palestine. Elle
 ant de dégoût pour sa cour que d'insultants
 our son mari. Bientôt elle ne put se souffrir
 n attrait irrésistible la ramenait vers l'Aquitaine.
 oins, elle restait éloignée d'un époux détesté
 n'épargnait plus, même de loin, les ridicules
 es propos injurieux. Elle revint donc à Poitiers
 a à l'île d'Oleron, qu'elle avait toujours aimé
 ant mieux à ses idées romanesques avec sa
 aire, son spectacle monotone et les vents de la
 oignement de toute société qui put la distraire
 e des impressions auxquelles seules elle se
 t. Outre que sa résolution d'un divorce ne la
 s, elle avait encore, comme héritière du Poitou,
 gouvernement qu'elle ne comptait pas négliger,
 andant ce séjour à Oleron que se souvenant des
de la mer et du droit *Rhodien*, célèbres dans la
 ée, et qu'elle avait vu pratiquer en Orient, elle fit
 éfinitivement les *Rôles d'Oleron*, dont nous lui
 la première idée aussitôt après son mariage.

était vraiment gouvernementale. Nous lui en
 ien d'autres. Pourquoi sa jeunesse, fut-elle, en
 oses, si mal inspirée, au détriment de son âge
 ous verrons pourtant qu'elle s'occupa sérieuse-
 choses du Poitou.

livra elle-même, aidée des conseils sages et

réfléchis de quelques chevaliers qui l'avaient accomp en Terre-Sainte, à ce travail des *rôles* qu'elle publia en Ils se composent de quarante-cinq articles qui règlent les coutumes maritimes de l'Ouest, bientôt adoptées c une règle générale des décisions judiciaires sur les m de la navigation et du commerce.

Il nous faut revenir maintenant à quelques fai notre histoire ecclésiastique dont les détails coïnciden les événements que nous venons de raconter. Au rapportent à l'année 1049 une érection de deux v églises paroissiales, Saint-Pierre de Bonneuil-M voisine, sur la Vienne, du château de Chitré, et Saturnin du *Suburbium* de Poitiers qui n'existe plus qui avait alors son importance. Toutes deux relevai Saint-Cyprien qui en réclamait la possession très anc ment à travers les phases prolongées d'un procès plusieurs évêques de Poitiers qui en prétendaient successivement la disposition. Saint-Cyprien revenc ses droits en montrant une donation de l'évêque Guill Gilbert, ce qui établissait un titre ayant déjà au moins ans de date. Du côté de l'évêché on arguait de fau pièce si longtemps contestée. Mais comment récus ut qui avait son témoignage écrit, le contradicteu ontrant aucun de même genre qui secondât ses p ons! Quand Gilbert de la Porée arriva à l'épisco monastère renouvela ses revendications, et, soit qu rouvé son droit, soit que Gilbert reconnut que lui-'en avait aucun, l'affaire fut vidée par un syno ordeaux, que présidait l'archevêque Geoffroi de Lo t en présence même de Gilbert, en faveur de Saint-C ui, depuis lors, posséda les églises sans conteste (a)

C'est du 20 mai 1148 que furent découvertes et att ar le même Geoffroi de Bordeaux, Gilbert de Poit

(a) Arcère, *Histoire de la Rochelle*, I, 83. — Clairac, *Us et coutum er*, p. 2. — De Fourmont, *l'Ouest aux Croisades*, I, 155. — *Art de s dates*, X, 143.

l de Saintes, les portions de la Vraie Croix, apportées par sainte Loubette^(a). Ces prélats procédèrent on appelait translation, c'est-à-dire à un changement de lieu, car d'une croix en or, où elles avaient été posées très anciennement, on les plaça dans une autre avec une partie de la sainte couronne d'épines. Cette croix était annexée à la reliure d'un très ancien écrit d'une belle écriture du ^{xii}^e siècle, renfermant avec le faux évangile de Nicodème dont la critique n'avait pas encore apprécié la valeur plus qu'équivoque, celle de sainte Loubette, telle que nous l'avons connue en son temps, et que M. de la Rocheposay ratifiqua de nouveau par un procès-verbal du 19 juin 1647. On sut alors que dans le Crucifix attaché à la reliure, se trouvait plusieurs morceaux de la Vraie Croix. Le duc de Berry, y avait fait placer au ^{xiii}^e siècle. Mais les reliques se sont perdues sans doute quand les révolutionnaires de 1791 pillèrent les églises et les archives^(b).

Cette année fut celle où arriva la mort d'un littérateur poitevin qui eût mieux fait de traiter des lettres que de la politique. Nous parlons de Pierre Béranger, confondu par son nom^(c), avec le trop célèbre archidiacre d'Angers, dont nous raconté l'histoire. Pierre Béranger était né à Saintes, où il commença, croit-on, les fonctions de scholastique dans une des écoles de la collégiale de St-Hilaire. C'est dans ses écrits qu'il se donne. Esprit vif, satyrique et d'une impétuosité, il dut manquer de la sagesse qui distingue les hommes religieux, et c'est ce qui le conduisit du côté d'Abailard, dont il fut un des derniers disciples, et il choisit pour se déclarer son partisan le jour où ce trop célèbre hérétique, condamné comme tel

^(a) Voir ci-dessus, t. I, p. 109 et suiv.

^(b) Voir Duradier, I, 234.

^(c) Voir ci-dessus, t. III, p. 31.

GÉNÉRALE DU POITOU (1150)

1140, l'était encore un mois après ses erreurs contre la Trinité (a). Pierre à la fougue de son caractère, avait été le plus éloquent et le plus d'Abailard, ce fut contre lui qu'il écrivit des plus calomnieux ouvrages d'autant plus les écarts de son argumentation. Dans ce libelle objet de la vénération de l'Europe, les évêques du concile, moins insultés en termes des jésuites, propres aux dissidents comme, ne firent pas plus de bien au moine de Clairvaux. Le premier se repentir à Cluny, où il mourut en 1142), dans les sentiments de qui lui dictèrent une sincère rétractation ne se faisait pas faute de supposer que saint Ambroise et de saint Bernard n'avaient jamais écrits. L'objet de ses diatribes parce qu'il était l'ennemi de l'Eglise contre Abailard et co

avaient qu'attirer de lourds oracles et, pour éviter des condamnations

ignominieuses, il ne trouva rien de mieux que d'abandonner son poste de Poitiers, et alla se cacher dans les Cévennes. Mais cette vie retirée ne lui convint pas longtemps ; il ennuya, chercha à se faire un poste meilleur, et, en écrivant à l'évêque Guillaume de Mende, il lui paraître un coupable orgueilleux qui n'avouait qu'à sa faute pour en éviter la punition. Il continua de diminuer le mérite de saint Bernard, lampe de l'Eglise

(a) *Art de vérifier les dates*, III, 143. — Labbe, *Conc.*, X, ann. 1140.

(b) Moquart, *Histoire ecclésiastique*, I, 453.

lampe de terre, fragile, et que les chocs de peuvent attaquer et briser. Enfin il s'y excuse qu'on a blâmé en lui. Il ne demande point mais une indulgence qu'il mérite : et si on la lui accorde, il ira jusqu'à s'avouer coupable pour avoir par ses derniers traits montrés bien comment le nombre des hérétiques est incorrigible. On lui fit réponse que l'évêque de Mende à cette époque était tellement conquis que le prélat pouvait attribuer à son diocèse l'embarras d'une telle acquisition. On perd de vue le personnage qui semble être resté jusqu'à cette année de sa mort dans l'obscurité. Il eut le bon fait de se tenir toujours (a).

En 1150 la fondation de l'abbaye de la Madeleine située dans la paroisse de Saint-Sauveur d'Archie dans le lieu des Herbiers. Ce lieu fut appelé ainsi d'une grange d'exploitation ou de réserve pour les coltes des environs. Il avait été donné vers 1130 à un chevalier du pays, Gilbert de la Chaise-Dieu, à l'abbaye de Conchamp, premier abbé de Font-Douce, 1117 au diocèse de Saintes. C'est le second abbé, qui songea à y établir un monastère qui dépendait de l'abbaye d'Archie-en-l'Herm. L'emplacement était des plus solitaires. Une solitude complète y régnait, à l'exclusion de toute autre ferme, au milieu de la vaste forêt qui couvrait de ce côté le château du Parc. L'abbaye fut bâtie, mise sous la règle de Saint-Benoît, et fut entourée par des cloîtres en pierre de taille, des colonnes ornées de colonnes délicieusement sculptées faisaient les faire alors les architectes monastiques. Elle se consacra à Notre-Dame surpassa comme en magnificence tout ce qui l'entourait. Elle eut une longueur d'à peu près soixante mètres terminée à l'Orient par une triple abside, riches de

GÉNÉRALE DU PORTOU

e motifs symboliques
it dans toutes ces nou
sonne de notre âge n
vine quel devait être
clocher octogone d'
aut penser du splend
is toute la beauté de
et partout en face d
les ruines. Toutes
que les larges dalles c
milieu de la nef princ
e est couchée une stat
es, selon l'usage, la t
pieds sur un lion. C
e de la famille des Pa
tenait alors le château
ours de l'abbaye. Le
ent aussi favorables.
e la sculpture du xiii^e
quelque musée. On h
sives qui, dans les d
de détruire ses intéres
cela de particulier qu'a
se isolée, aucun bourg
voyait que les quelqu
employés à l'agricult
les ressources des se
inuées par suite des
s expéditions avaient a
à se montrer forcément
tions antérieures. Obs

que les constructions avaient leurs caractères de luxe architectonique que le x^e s. y avait apportés. Cependant le voisinage des Flocellière et de Mortagne ménagea au pays des relations que les riches seigneurs de

utiles. On sait aussi par
elle eut les faveurs du
Richemont, comte de Bre
trente-cinq abbés de la
ond, Thomas, faisant vers
gneur de Mouchamps, en

Châlon, qui leur sert
e premier commendataire paraît de 1472 à 1476,
ury d'Acigné, évêque de Nantes, que suivirent
es évêques parmi lesquels Jean VI de la
de 1496 à 1507. Ensuite vint une série de
leigner de la Roche-Posay, dont le dernier,
l'évêque de Poitiers, frère de Charles, et
u roi Louis XIV; lequel avait succédé en 1637
n autre frère, dans ses abbayes, car il possédait
celles de Prémontré, de Beauport en basse
t des bénédictins d'Ahun en Limousin, puis de
de la Merci-Dieu en Poitou (a).

maintenant sur quelques détails que nous ont
les péripéties des croisades, et vers lesquels
reporter comme intéressant souverainement la
et la théologie de ce siècle. Il s'agit surtout à
ie, de Gilbert de la Porée qui se donna vers ce
ouble mérite de s'être trompé de bonne foi et
aré son erreur avec une humilité épiscopale.

temps, nous l'avons vu, des grandes disputes
is, et nos maîtres de l'époque s'y donnaient
us ardemment que la sagacité de leur esprit
autant mieux l'esprit d'argutie qui avait pénétré
coles : Là, en effet, les conceptions les plus
les plus obscures, entraient sans difficultés dans
s savants. Qu'on réproche cette manière de rai-
nt le temps ne tarda pas à prouver la fausseté,
s logique : Abailard et les deux Béranger n'étaient

l'excès de ces arguties dans l
s moins qu'à renverser les prin
Présence-Réelle et de la Trinité
méfier de ce travers. Son zèle
e sa vie, l'austérité de ses
spect de tous : mais il passait, c
enseignements, pour obscur de
et à travers ces sortes d'énigme
n facile et abondante, on déc
es sur les mystères, d'où résult
idamentales contre la foi. Ain
ses subtibilités les plus dan
autant de points de doctrine, t
a cathédrale le clergé réuni en
nature de Dieu, sa divinité, s
ndeur ne sont pas Dieu, mais le
Dieu. De telles distinctions pou
mer à ergoter sur une matière.

fausseté n'en paraissait pas mo
léchis qui se demandaient cor
tinct des attributs qui constituen
divine : ce qui allait tout simpl
qui n'était pas Dieu. Un tel e
plus funestes à un tel auditoi
re devait pas manquer d'intellige
adressait un tel discours. Qu
ie causât dans les esprits cet
avait là deux hommes sur
lus sûre et dont l'autorité ré

aud Qui-ne-Rit, archidiacre de
ait de Thouars. Après en avoir
tre assuré qu'il ne voulait ri
prirent le parti de recourir
partirent donc pour Rome, et
e, d'où il était sur le point de

igène III, abbé de Sainte-Anastasie de . Disciple de saint Bernard qui l'aimait, songé au pontificat, et cependant les révoltés contre son élévation parce que, et depuis longtemps nourris de cabales craignait encore qu'ils ne s'en servissent tion et la fausser (a). Saint Bernard, qui le universel dans toutes les controverses s grands intérêts de l'Eglise, avait été prononcé contre Gilbert. Le Pape ne voulut conseil et indiqua un concile à Reims où a mi-carême, le 22 mars 1148. Là se trou- a présidence du Pape, Geoffroi de Loroux rdeaux, Milon évêque de Terrouanne et ns, recommandables par leur savoir. On er et saint Bernard. Ajoutons-y plusieurs l'Allemagne, de l'Angleterre et de la itour des légats et des cardinaux qui y uverain Pontife. Gilbert, avant de s'y é au pape pour sa défense, un commen- *é de la Trinité*, par Boèce, philosophe iècle, dans lequel l'abbé de Saint-Eloi ulc, trouva des erreurs auxquelles il passages des Pères. Gilbert fit apporter usieurs gros volumes d'où il comptait it mal jugé de ses opinions. Ces opinions onnues, réprouvées de tous les savants, n ainsi faite, ne pouvait que provoquer à ui n'en recevaient pas plus de lumière. pa court à toute discussion nouvelle en le déclarer ce qu'il savait de l'essence et eu : c'était toute la question qu'il s'agis- lbert eut la hardiesse de répondre que étaient la forme de Dieu et distincts de

GÉNÉRALE DU POITOU (1150)

ait bien là ce qu'on lui avait toujours professé de foi fut dès lors rédigée en quatre articles, par saint Bernard qui adhéra. Ce fut la condamnation de la hérésie qui avait tant ému le diocèse et la chrétienté tout entière. C'était la même chose, car nous avons omis de dire qu'en l'année précédente 1147 un autre concile s'était tenu dans le même sens.

La simplicité de ses juges, la philosophie scolastique de Gilbert ne put tenir. Il eut à dire que, puisque le jugement du Seigneur est sans l'erreur, il s'était sûrement trompé dans ses idées personnelles, il adhérait à la doctrine de l'Eglise. Cette profession, acceptée, termina le procès. Le pieux évêque, satisfait qu'il revenait de bonne foi, recevait les clercs, embrassait dans une parfaite réconciliation ses deux archidiacres et revêtit de joie de ses diocésains. Il y recourut pour ses œuvres pastorales et pour de tous ses subordonnés, la même doctrine après de quatre ans les seules fa-

qu'en fait de théologie catholique, il était sûr que de ne rien innover, de ne pas expliquer les mystères, dans des discussions, mais s'en tenir aux décisions de l'Eglise, inspirée par la foi née des Ecritures et des Pères : car l'erreur comme l'opinion inouïe vient se poser devant les saints et de la Tradition ! N'est-ce pas ce qui perpétue la perpétuité de l'Eglise,

1105, 1107 et 1121. — Dom Ceillier, *Hist. des Auteurs*, XII, 194, 202 et suiv. — Dreux Du Radier,

infaillibilité et sa toute-puissance spirituelle que cette autorité qu'Elle a exercée dès les premiers jours de son existence contre la moindre erreur propre à éloigner l'esprit humain de la doctrine évangélique? Quelle autre société offre cet enchaînement continu de combats et de victoires où la vérité méconnue et violée triomphe dans le sang de ses martyrs?

Gilbert refuse, jusqu'à coercition par le Pape, de rendre à Saint-Cyprien de Poitiers, les églises qu'il lui a reconnues.

Faut-il croire que l'esprit de subtilité dans la dispute avait engendré dans Gilbert une sorte d'entêtement qui lui laissait difficilement le mérite de céder en des choses qui n'étaient même pas littéraires, et sur lesquelles il ne se hâtait pas d'obéir aux injonctions supérieures? Plusieurs fois il s'était vu condamner par l'autorité de l'archevêque de Bordeaux à rendre justice au monastère de Saint-Cyprien, qui avait ses preuves contre lui. Après avoir de nouveau méconnu ses droits, il avait été plus loin. Se trouvant en 1149 à Bordeaux pour le sacre d'Hélie, évêque d'Agen, Geoffroi de Loroux, qui était le consécrateur, avait reçu en présence de plusieurs prélats sa déclaration qu'il reconnaissait les exigences de l'Abbé Marcellin pour justes et s'empresserait d'y satisfaire : l'année suivante, où nous sommes, il fallait pour faire exécuter cet aveu qu'un bref d'Eugène III enjoignit à l'évêque de terminer le différend. Gilbert pourtant se hâta peu d'obéir, et en 1152 rien n'était fini : il avait fallu une nouvelle injonction de s'exécuter dans un délai de sept jours, sous les peines de droit (a). C'était, avouons-le, retenir un peu trop pour les affaires matérielles le génie de chicane qui avait trop présidé aux disputes académiques.

Prévision en Aquitaine d'une prochaine séparation de Louis VII et d'Eléonore.

Pendant ce temps, Eléonore et Louis VII faisaient chacun de leur côté des œuvres satisfaisantes en confirmant à des communautés des donations anciennes qu'on ne manquait pas de leur demander en Poitou ou en Saintonge en prévision de leur séparation prochaine. On a de 1151

(a) *Cartulaire de Saint-Cyprien*, p. 89, nos 8 et 189. — D. Fonteneau, VII, 585, 589 et 593.

un diplôme de Louis le Jeune contre les prévôts et autres officiers du seigneur de Chizé, qui levaient sur les manants de Secondigny de nouveaux *devoirs*, impôts ou services, contrairement aux règles établies. Cet abus s'était beaucoup grossi depuis l'extinction des ducs d'Aquitaine, les officiers nouveaux se prêtant à des exactions que l'éloignement du pouvoir central rendait difficile d'entraver. La charte réglait qu'on devait revenir aux anciennes règles plus douces sous les comtes qui n'avaient permis que de lever des tailles modérées. Eléonore confirmait en même temps à Montierneuf tous les biens qu'elle tenait des trois derniers comtes de Poitiers. — Tout cela précéda de peu les derniers orages qui allaient désunir ces deux vies disparates et que nous allons raconter dans le livre suivant.



NOTES DU LIVRE LVI

NOTE 1

sur ces dates de la mort du roi et du couronnement de Poitiers, des contradictions qui ne manquent pas dans les grandes histoires quant à ces faits particuliers. Mais nous indiquons tout seul comment il faut l'établir, et nous donnons ce qui nous semblait le plus admissible, parce qu'il nous paraît le plus logique.

NOTE 2

tenait alors simultanément à la maison de ce nom de Léon, dont le membre le plus célèbre, le fameux Léon IX, était contemporain. (V. *Bulletins de la Société des Poitiers*, VI, p. 243.)

NOTE 3

ne s'étonner de voir jusqu'à quel point les historiens du XVIII^e siècle, obéissant, à leur propre insu, à l'esprit encore des *maximes gallicanes*, auraient voulu représenter l'Eglise française trop souvent en opposition avec le pape. Ici encore, Longueval, dans son *Histoire de France*, que nous citons, s'exprime sur ce fait de la manière la plus évidente destinée à convaincre que les papes, par conséquent Innocent II, en ce cas, ne pouvaient pas donner ces grands coups que le peuple y attachait tant qu'ils l'auraient voulu. La preuve que le prince était peu sensible qu'on l'insinue, c'est qu'après s'être repenté, il se hâta d'en demander la remise qui ne lui fut pas accordée et à ses promesses.

NOTE 4

est une contrée de l'Asie Mineure, entre la Propontide et le Bosphore. Son quarante-neuvième roi, Nicomède III, mourut avant Jésus-Christ, léguant son royaume aux Romains. Elle fut envahie par des Turcs seljoucides, dynastie qui posséda cette contrée de 1055 à 1194.

NOTES DU LIVRE LVI

NOTE 5

l'Asie Mineure, entre la Lydie et la Carie, le cours est très sinueux et baigne, entre autres villes remarquables, l'ancienne Grèce, celles d'Aprimée et de Milet. Cette dernière a son nom moderne de *Meinder*.

NOTE 6

Cf. *Histoire littéraire de la France*, XII, 256 et suiv. Clément, qui a rédigé ce volume, analyse très bien la polémique de Pierre Béranger, ce dont on peut se convaincre en lisant le tome II de l'irascible écrivain dans l'édition d'Abailard donnée en Paris, in-4°, avec les notes d'André Duchesne. Il nous se rapporte dans le douzième volume de l'*Histoire littéraire*, que nous citons ici et auquel nous empruntons quelques-uns de ces détails, Paris qui surveille cette édition, a trop voulu justifier Béranger par ses invectives contre les Chartreux, auxquels il ne rend pas un mot d'embrassant contre eux le parti de celui qui n'avait rien de leur reprocher, que de se ranger du parti de l'Eglise et de saint Bernard, ce qui semble très naturel en pareil cas. Le docteur tuteur, page 710, ajoute (note 8), que Béranger n'avait pas tort de s'élever contre eux, car, ajoute-t-il, le XII^e et le XIII^e fourniraient des documents qui autoriseraient à penser que les Chartreux n'avaient point encore atteint le degré de perfection et de régularité qui a depuis distingué leur Ordre (p. 711). Nous ne pouvons qu'il y a là, quoi qu'en termes assez vagues, une grosse erreur. D'abord il ne s'agit pas d'abriter l'autorité du pamphlétaire par les irrégularités des XII^e et XIII^e siècles bien postérieures à ses jours. Quant au XI^e, il est difficile de croire que, créé en 1066 par le toujours austère de saint Bruno, vivant sous la règle de saint Benoît dans un silence absolu, au milieu d'une solitude où rien ne pouvait le relâcher, n'ait pas conservé sa ferveur primitive et sa pureté de ce genre de vie. Ils restèrent unis et d'égale piété jusqu'en 1409, quand le schisme d'Occident vint mettre en question les principes qui devaient maintenir l'unité de l'Eglise. Il y a eu de grandes commotions de l'histoire ecclésiastique des siècles XIV^e et XV^e, pour ainsi dire, des délicatesses qu'on ne peut bien comparer à la connaissance du droit canonique trop peu familière à beaucoup de doctes qui, par cela même, y pénétrèrent avec trop peu de précautions. — (V. Fleury, XIV, 588; — Roquet, ann. 1409; — Longueval, XI, 95, 336; XIII, 97.)

NOTES DU LIVRE LVI

NOTE 7

é, dans la *Vendée poétique*, s'est égaré (II, p. 192),
ture en un style fantaisiste de la plus fausse valeur
it de vue de l'archéologie et du symbolisme. Au reste,
on ne trouvait encore personne qui soupçonnait l'un
. livre en est une meilleure preuve.



LIVRE LVII

DEPUIS LA SÉPARATION DE LOUIS VII ET D'ÉLÉONORE
JUSQU'À LA PAIX DE MONTLOUIS

(De 1151 à 1174)

Les dernières nouvelles de la Palestine avaient plus mauvaises que jamais. C'était la conséquence attendue des derniers revers qui devaient aller bientôt jusqu'à la perte *plus fier et du plus hardi baron* que France et la maison d'Aquitaine eussent envoyé s'illustrer sur les plages orientales. C'était ce Raymond de Poitiers qui devait mourir, lui, oncle d'Éléonore, dans une défaite de son armée par ce Nouradin près duquel ses légères troupes avaient compromise (a).

Guillaume de Mauzé, que la nouvelle reine en quittant Poitou avait constitué sénéchal de la province, n'avait pas gardé longtemps cette charge ; elle était passée bientôt aux mains de Gérard, deuxième du nom, seigneur de Montreuil-Bellay. A ce titre, il semble que ce chevalier aurait dû comprendre que, vassal à la fois des comtes d'Anjou et de Poitiers, il devait de tous ses efforts garder la prudence qui ne compromet en rien les affaires d'aucun des deux. C'est pourtant ce qui n'arriva pas. Le comte d'Anjou était Geoffroi le Bel, qu'on n'avait

(a) *L'Ouest aux Croisades*, I, 156.

Révolte contre
lui de Giraud de
Montreuil-Bellay.

manqué de surnommer *Plantagenet*, parce qu'en été il affectait d'attacher à son casque une branche de genêt fleurie. Avant que son père, Foulques, ne partit pour la croisade avec Louis le Jeune, Geoffroi reçut de lui l'entière propriété de ses Etats, auxquels il l'avait d'ailleurs associé depuis quelque temps (a). Depuis lors, Geoffroi, qui n'avait pu accompagner Louis à la croisade, avait trouvé Giraud à la tête des conspirateurs qui persistaient à le dépouiller de son patrimoine, et il l'en punit par l'incendie de son château de Montreuil. Cette guerre, plusieurs fois apaisée par les mesures décisives du comte, se renouvela aussi par la perfidie orgueilleuse de Giraud, et le prince lui dut encore l'Anjou, où d'injustes attaques l'avaient combattu contre lui après son retour. Mais les choses avaient fini par la défaite la plus entière de Giraud, qui, devenu prisonnier, tremblait beaucoup moins pour sa vie que pour celle de sa femme et de ses enfants. Louis, à peine arrivé de l'Orient, avait revu avec plaisir le comte d'Anjou. Il sut qu'il s'était toujours conduit, et en tout, très loyalement, et avait mérité ainsi que Louis le Jeune, revenu en 1149 de son voyage, lui renouvelât l'investiture de la Normandie, que son père, Louis le Gros, lui avait déjà donnée; et il en garantit de nouveau la succession à son fils Henri qui devint peu après roi d'Angleterre (b). Mais cette bonne entente ne fut pas sans des préliminaires difficiles. Louis VII pouvait-il ignorer que Giraud était toujours l'objet de la haine du comte d'Anjou; que, revenu chez lui, il s'était rétabli à Montreuil, dont les ruines étaient relevées à la hâte, et qu'il conservait une profonde rancune de la déloyauté de son vassal? Le roi considérait pourtant que le sire de Montreuil était de ses barons, son représentant dans le Poitou; il s'employa donc pour le sauver. Il manda Geoffroi à sa cour, le pria d'entrer dans ses désirs et de recevoir comme

Le roi s'inter-
pose vainement
entre eux.

Geoffroi se re-
fuse à lui par-
donner.

(a) *Art de vérifier les dates*, XIV, 66.

(b) Bodin, I, 283.

arbitre le saint abbé de Clairvaux qui devait se rendre à Angers dans ce but^(a). Celui-ci, en effet, ne manqua pas de s'y rendre ; mais Geoffroi, en dépit des ordres du roi, s'était rendu à Montreuil, y avait assiégé Giraud, l'avait fait prisonnier avec sa famille et se disposait à un mauvais coup, lorsque subitement, il vit arriver saint Bernard. Il n'osa se refuser à une conférence en voyant que les ecclésiastiques et les seigneurs se rendaient à l'avis du saint et lui conseillaient l'indulgence et le pardon. Geoffroi furieux, quitta brusquement l'assemblée et s'enfuit à cheval sans prévenir ni emmener personne. Où alla-t-il ? Il ne paraît pas qu'on l'ait jamais su. Toutefois, ce mouvement mystérieux eut pour issu un fait extraordinaire qui l'expliquerait surnaturellement. Geoffroi, avant la conférence qu'il abandonnait ainsi, avait longtemps discuté avec le saint pour expliquer sa sévérité envers Giraud. Les violences exercées contre celui-ci, et la destruction de son château, et les ravages commis sur un vaste territoire, au mépris du droit des gens, lui avaient mérité une excommunication qu'il soutenait injuste et dont il s'obstinait à ne pas demander l'absolution. Cet entêtement en une telle matière avait contristé saint Bernard, et il n'avait pas craint de prédire devant plusieurs personnes que Dieu ne laisserait pas impuni un tel exemple et appellerait devant lui avant la fin de l'année celui qui ne craignait pas de le donner.

pendant, après la disparition du comte l'assemblée fut séparée, et l'on désespérait d'un accord, lorsque Bernard demanda à Bernard en pleurant la permission de reprendre ses fers, car il avait été amené sous bonne garde, et comme le saint s'efforçait de le consoler par quelques paroles d'espérance : « Ah ! reprit le malheureux, ne croyez-vous pas que je pleure pour moi-même et que sera-t-il de ma femme et de mes enfants qui sans doute vont périr avec moi ! » L'abbé reprit sans hésiter,

^(a) D. Bouquet, XII, 529.

Et meurt bientôt
après comme le
saint l'avait pré-
dit.

mais avec un air d'inspiration qu'on lui avait vu d'autrefois quand Dieu devait le favoriser d'un prodige : « Prenez confiance et soyez certain que Dieu viendra à votre aide plus tôt que vous n'osez l'espérer ». Et Gérard partit. Il avait à peine quitté son protecteur, qu'on vient annoncer le retour du comte. La conférence fut alors reprise et le prisonnier apprit bientôt l'issue qu'elle avait eu pour lui. Tout s'était arrangé sous la parole de saint Bernard; le comte, sans doute ramené par sa prière vers ceux qu'il refusait d'écouter, était converti à de meilleures idées; il pardonnait, consentait à traiter désormais avec Giraud comme si rien n'avait été. Quant à sa mort, saint Bernard ne s'y était pas trompé (a). Les événements que nous venons de raconter s'étaient passés à la fin d'août 1151; le 7 du mois suivant, Geoffroi mourait d'une pleurésie, à son château du Loir, une de ses propriétés du Maine (b), il laissait une réputation mêlée de beaucoup de bien et de mal, parce que, trop conformément à ceux de sa race, il n'avait jamais voulu apprendre à orner son âme de vertus solides qui ne s'acquièrent que par le travail de la volonté, ni combattre généreusement ses orgueilleuses colères et ses injustes ambitions. En un mot, il se ressentait trop de ces ancêtres qui n'avaient gagné les Gaules qu'à travers les eaux fougueuses du Danube, de la Sprée et du Rhin.

Mort de Suger
et de saint Ber-
nard.

Une grande perte et un grand malheur frappèrent la France le 13 janvier 1151. L'abbé Suger, saint religieux et grand ministre, mourut à 70 ans, après avoir gouverné la monarchie pendant quinze années de zèle, de désintéressement et de génie. Ami de saint Bernard, opposé à celui-ci qui prêchait avec tant de succès la croisade qu'il ne voulait pas, ils ne s'aimèrent pas moins de tout l'ascendant de leurs vertus, et, morts à peu de distance l'un de l'autre, ils emportèrent les regrets de l'Eglise et de

(a) Gaufred., *Vita S. Bernardi*, XLIV, c. III. — Dom Bouquet, XII, 507 et suiv.; 529 et suiv.; 534 et suiv.

(b) *Art de vérifier les dates*, XIII, 28 et suiv.

aient servies à la fois dans l'oubli d'eux-
mêmes dans la parure de ces belles vertus que
les grands hommes la récompense de leur
d'un autre bonheur.

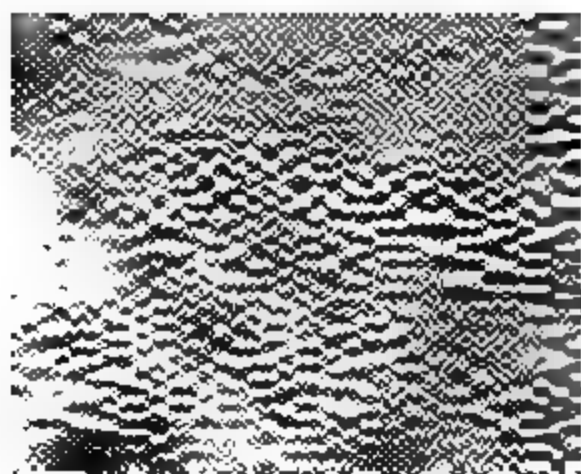
Étienne vivait toujours, en dépit des entra-
vantes exemples. Une preuve de plus en fi-
nis la création d'un nouveau monastère
où la dévotion restait toujours l'œuvre
de ceux qui servaient Dieu ou revenaient
à Dieu nous ne savons plus comment vint
le Preuilly, seigneur du lieu de ce nom
à l'abbaye de la Roche-Posay, de construire
Notre-Dame aux bords de la Gartempe
du Vieux-Posay, connu alors sous
le nom de Rochebon, qu'il porta jusqu'en 1171
du nom d'où vient à cette pieuse création
le nom de *de misericordia Dei*, sinon peut-être
pour appeler un sentiment d'humilité et de
car les Preuilly pouvaient bien tirer d'un
pas toujours été exempt de reproche
leur paraître juste de réparer par don-
nation qu'ils semblaient avoir aimée
à. De ces chevaliers riches et puissants
peut-être pas un ayant essayé des croisades
n'ont-ils rattaché leur nom à une fondation
et tout à coup, en 1151, à un quart
de l'abbaye qui y vécut jusqu'aux derniers
siècles. Eschivard, ses enfants et plusieurs
de sa famille, reposèrent dans l'église qui fut
consacrée, car elle ne fut consacrée qu'en 1200
par le Poitiers Guillaume Prévot, la dernière
de ce prélat.

C'est une des abbayes du diocèse
restées des plus obscures; la liste
n'est que des noms sans histoire et d'un
intérêt s'accuse encore. Ce n'était, à

petit bénéfice tombé en commende dès 1416, et trois ou quatre Chasteigner de la Roche y succédèrent jusqu'en 1679, en y unissant non moins modestes de Nanteuil, de la de Preuilly.

nos regards maintenant sur les affaires pays, et voyons, pour le bien comprendre, événements qui vont suivre, quels personnages rencontrer à l'approche d'un avenir qui à la France.

époux qui occupaient le trône de France gagné en intimité depuis leur retour de la onore, dépitée, toujours légère, parlait sans force sous ce coupable prétexte de parenté trouver au besoin et était devenu la plaie des familles princières. Plus scrupuleuse, elle qu'une telle séparation ne pouvait être qu'un lus dans sa vie ; mais elle était probablement veugler par quelqu'un de ces conseillers dont manquent jamais pour déchirer volontiers es les règles de l'honnêteté publique. De son 'ignorait pas à quoi s'en tenir sur la valeur avec laquelle il savait qu'il n'y avait pas à ceux qui l'avaient vue à l'œuvre ne pouvaient les étrangetés de son caractère, sa conduite et sans pudeur, et ses propos souverainement ers un mari dont elle ne respectait assez ni caractère, ni les droits. Les meilleurs amis taisaient pas sur le parti à prendre. De son qui avait vu de près les détails du ménage, ompris. Toutefois, en qualité de ministre, il ménagements à garder et une discrétion que a crainte de sembler pousser à une extrémité d'autant plus qu'il savait la reine jalouse de après du roi : toutes sortes de raisons lui donc, au moins en public, une réserve à toute



RALE DU POITC

a mal jugé en l
force lorsqu'il n
de l'éviter. Saint Bernard était moin
telles considérations. Son indépendanc
vues, la confiance universelle qui vén
ce qu'il prévoyait enfin pour tout le
malheureux, dont la vertu ne s'était ja
conseillaient de faire casser le mar
ne voulait plus reconnaître aucun d
Langres Geoffroy partageait ces vue
seul (a). Au fond rien n'était plus accept
certain que la parenté existait du troi
légré par certaines alliances contrac
entre la maison de France et celle de
roi Robert dont ils étaient issus l'u
ement (1). Louis s'était d'abord refus
ces liens. Il avait pu être mal informé,
père, d'un empêchement qu'il eût été
mais qu'enfin il était temps de faire val
le roi déclarant en prince chrétien que
ne lui permettaient pas de garder la
s'en tenir aux canons et à la loi
D'autre part la reine ne demandait p
cacha pas plus que de coutume, et fit
propos que son mari n'avait reçu qu'
conseil d'en finir avec une situation au
fut consulté sur la question de fait e
qu'une assemblée fut tenue dans ce
petite ville de l'Orléanais, le mardi
semaine de carême de 1152. Baugen
vêché de Sens, mais la présidenc
l'archevêque de Bordeaux Geoffroy de

(a) *Art de vérifier les dates*, X, 113.

(b) Labbe, *Concile*, X, p. 1129; — Longueval, XI

(c) Longueval, *ibid.*

de légat. Dès le premier jour la question étant bien exposée et comprise, et l'empêchement canonique reconnu, on décida que le vendredi suivant le roi et la reine se présenteraient au concile. Ce nouveau délai fut adopté pour que l'archevêque de Reims Simon de Montvoisin, put examiner la question et en faire un rapport. Le jour venu, et sur le consentement des deux époux la séparation fut résolue, mais on remit à la prononcer après la solennité de Pâques qui tombait le 30 mars (a). Ainsi fut terminée cette fâcheuse affaire si onéreuse à la France et dont on ne peut que déplorer les conséquences politiques.

Suites de cette rupture et de la politique d'Eléonore.

Louis, en effet, s'amoindrissait de tout ce qui, depuis quinze ans, l'avait placé à la tête des plus puissants vassaux de la France. De gros événements qu'il ne pouvait prévoir allaient ouvrir à des puissances étrangères les portes de l'Océan qui se fermaient pour lui ; une rivalité se préparait, cruelle et acharnée avec le premier étranger à qui Eléonore voudrait offrir sa main. C'est à elle que l'histoire doit reprocher tous nos malheurs, nous allons le voir ; car de son côté, elle avait voulu et longtemps prémédité son divorce ; dans ce but elle s'était rendue insupportable à un époux qui ne s'était montré sévère que lorsqu'il s'était vu outragé. Son honneur à défendre, la paix de la famille à protéger, la dignité de sa position à sauvegarder, les conseils de ses amis qui comprenaient tous ses motifs, et n'avaient pu apprendre qu'à mépriser une femme sans retenue et dont tout faisait soupçonner les mœurs. Un prochain avenir prouvera donc que le roi ne peut être accusé de rien. C'est elle seule qui devant la Patrie et l'histoire doit répondre des malheurs qui vont nous accabler pendant un siècle et plus.

Comment elle avait obtenu de son mari le retrait des garnisons de l'Aquitaine.

Prise de l'idée de cette séparation qu'elle avait plus d'un motif de convoiter, la reine de France avait fait naguère un voyage en Aquitaine, où elle avait persuadé au roi de retirer

(a) D. Bouquet, XII, 127.

villes et places qu'il en avait munies
 eut seul qu'il y avait entre eux enter-
 . se séparer, puisqu'ils n'eurent aucu-
 e point. Il est bien entendu que ces
 iteaux reçurent aussitôt les troupes
 était donc prêt pour son retour da-
 naient les siens (a).

clair que jamais une séparation de
 plus mutuel accord, l'un et l'autre, p-
 ières, sachant parfaitement se consoler
 le bon Bouchet nous a laissé dans
 able tragédie une de ces lamentatio-
 e dans laquelle, lorsque deux évêqu-
 nent annoncer à *la pauvre royne* q-
 isé, on la voit tomber *esvanouie*, et
is sans parler, ne pouvoir plorer,

Il faut lire toute la suite de ce récit
 nectodes scabreuses demande à ha-
vait offensé le roi, quels défauts il
 nne, si elle ne lui avait pas *toujou-*
 age ne valait pas le sien (b). Quand
 eillait de telles notes pour nous .

hasard, un de ces chevaliers erran-
 is, ont fait, de *la pauvre royne*, la da-
 un vrai parangon d'honnêteté?

ssé le sentiment de l'honneur pub-
 mme une faute la loyauté politique c-
 taine de la France. Disons de no-
 op légèrement Louis VII d'avoir ren-
 femme qu'il n'estimait plus. C'est n-
 t, c'est déraisonner que parler ain-
 effet, établissait comme principe que
 ne soit pour le mariage à contract-

8.

, p. 141 et suiv.

veuvage qui suit la mort de l'époux : le douaire
jours à la femme, même s'il y avait une
. Nous avons reconnu maintes fois ce principe.
et eût été retenue, de graves revendications se
soit par la princesse, soit par les barons
si ne demandaient pas mieux que de revenir
sance de la vieille famille de leurs seigneurs.
enc en cela le triple avantage d'obéir en même
loi déterminée, à une politique honorable et à
qui devait primer ses intérêts matériels.

Le concile de Baugency avait-il prononcé la
cassation, que les adieux se firent, plus ou
rés ou sérieux. Eléonore se mit aussitôt en
Poitiers. Ce voyage, si court qu'il dût être,
core trop contre elle de sa frivolité et du peu
ue les grands qui l'avaient longtemps suivie et
ouvaient avoir de sa vertu. Quelques-uns
persuader qu'ils gagneraient avec elle une
aveugle trop souvent sur les conditions d'un
table. Tel fut le comte de Blois, Thibaud V,
elle eut l'excessive confiance de s'arrêter, et
nt fait des propositions qu'elle déclinait, osa
a force pour la garder. Heureuse, semblait-il,
à ce piège, elle se sauva à Tours, où elle
er d'autres embûches. Car Geoffroi VI d'Anjou,
ier Plantagenet mort depuis un an, possédait
le héritier de son père, la Touraine, l'Anjou et
accueillit l'illustre voyageuse : mais ce ne fut
ni demander sa main, et bien entendu son
r'en fut pas mieux écouté, et alors il recourut
our en venir à ses fins. Feignant de la laisser
tir pour Poitiers, il alla l'attendre à Port-de-
age du Poitou situé sur les confins des deux
t où les comtes de Poitiers possédaient un

domaine. C'était donc sur les terres mêmes de l'Aqu et dans le propre domicile de la comtesse que l'audacieux chevalier osa se porter à des violences que rien ne pouvait justifier, sinon les espérances qu'elle même, toujours trop autorisée de ses étourderies. Elle fut venue, et, changeant de direction, elle abandonna la habitude suivie et gagna ses Etats, soit en passant par celle de Loches, soit en préférant celle de Chinon, voisine du Poitou par le Loudunais (a). Ainsi elle arriva au palais de Poitiers, où elle ne se trouva pas sans quelque satisfaction, ceinte de nouveau de cette couronne dont elle semblait heureuse de reprendre aux yeux des Poitevins qui la reçurent avec joie, mais non sans qu'elle eût de secrètes aspirations à de plus hautes destinées.

Le dédain, en effet, pour deux unions si imprévues, parfaitement motivé dans les plans cachés et arrêtés d'avance avec un plus haut personnage qu'on ne soupçonnait. Comprendons bien toute cette intrigue.

Henri, deuxième du nom, fils de Geoffroi le Bel, succédé en 1151 à ces comtes d'Anjou et du Maine, plus il avait des droits sur le duché de Normandie d'autant plus il fut investi par le roi Louis le Jeune. En 1150 Henri était venu pour cette importante affaire à la cour de France où il demeura quelques semaines. Déjà il avait obtenu la couronne d'Angleterre des droits qui ne devaient tarder à se réaliser. C'était un beau fleuron, capable de tenter l'ambition vaniteuse d'Eléonore. Quant à Henri, il comprit aussi que cette femme, qui ne dissimulait en rien ses projets de quitter un époux qui lui déplaisait, ne renonçait pas à en prendre un autre, et que celui-ci, plus riche qu'il fût, trouverait très convenable d'ajouter à sa couronne, même royale, la suzeraineté du fertile pays qu'on appelait encore l'Aquitaine. De telles germes germèrent bientôt jusqu'à s'enraciner. Des rapports

(a) D. Bouquet, XII, 127 ; XIII, 738 ; — *Chronique gauf. Vosiens*, XII, 115 ; — *Chronique Turon.*, ibid, XII, 474 ; — Chalmet, *Tablettes de Tour.*, in

fréquents, des attentions mutuelles plus assidues, ne firent que resserrer ces liens d'affection nouvelle, et entre ce jeune homme de dix-huit ans et cette femme qui touchait à sa trentième année, rien ne parut plus convenable que de s'engager pour un avenir prochain. L'un et l'autre se trouvaient des rapports de caractère qui semblaient leur promettre une sympathie de goûts et de sentiments aussi durable qu'elle fut courte, mais un détail odieux de cette étrange comédie, c'est qu'au rapport du bénédictin anglais Jean de Brompton, qui écrivait au xiv^e siècle, Henri avait été prévenu par son père, Geoffroi Plantagenet, qui voyait déjà les tendances de son fils à ce mariage, de bien s'en garder, car lui, Geoffroi, avait eu à se reprocher des rapports criminels avec la reine lorsqu'il remplissait naguère à la cour de France ses fonctions de grand sénéchal (4). Ainsi se formait contre le roi de France un projet de véritable trahison tramé par une épouse au mépris de ses devoirs et un vassal qui recevait de lui, au moment même de sa trahison, la plus grande preuve de dévouement, car il lui assurait la possession d'une des plus belles provinces de France, de cette Normandie qu'il tenait de ses pères, qu'on lui avait disputée injustement, et que son protecteur, indignement méconnu, lui rendait, inviolable cette fois parce qu'il était prêt à en soutenir, même par les armes, l'investiture aussi légale que bienveillante.

Tout cela résulte encore des renseignements donnés par un des meilleurs historiens de l'époque, Guillaume de Neubrige, qui ne doute pas que les conventions du mariage n'eussent été faites pendant le séjour d'Henri chez Louis VII (5). On explique aussi, en rapprochant ces circonstances de quelques autres, comment Eléonore, peu de temps avant le concile de Baugency, avait été consulter l'archevêque de Rouen Hugues d'Amiens, qui, assuré de la décision qu'on devait y prendre, n'avait pas à hésiter sur un avis qui favorisait dans son jeune souverain une affaire dont il avait sans doute reçu la confiance (6).

NÉRALE DU POITOU (1152)

Elle fut moins considérée après son mariage qu'elle ne l'avait été avant. Elle qui l'avait conseillée, et qui avait été reine de France, redevenant reine d'Angleterre, Henri, qui se tenait prêt à tout, n'avait même pas remarqué qu'il n'était venu de se retirer. Le prince si jeune et si aveuglé par la passion, il n'était guère possible qu'il résistât à une femme bien plus expérimentée que lui. Une fois satisfait de son caprice, une fois satisfait de ses conséquences, et de sa propre dignité, quelle indécatesse devait tout !... Mais il voyait que son accroissement de richesses, son pouvoir d'Angleterre, il touchait au trône dont il allait posséder l'héritage, et l'entraînement donc vers l'accomplissement de sa destinée se fit donc accompagner qu'il se rendit en un lieu pour l'histoire, et où l'attendant le mariage avant la Pentecôte, un mariage qui fut la sentence de Baugency qui fut sans préparatifs dont le pompe nuptiale que celle qui

tant à de tels époux et si peu à la dignité de leur

Cette union, qu'on pourrait qualifier de mariage de convenance, et en général à tout le monde, on ne trouvait que pour avoir ajouté à ses possessions le duché d'Anjou et de Normandie, Eléonore n'en avait pris un maître dont le caractère violent était l'héritage de ses ancêtres Angevins. Ce maître, qui ne se repentit pas de s'être donné, ne fut pas adouci par les sujets, et on ne recula ni en Poitou, ni ailleurs, d'occasions de le lui prouver. A Poitiers, on était

(a) D. Bouquet, XII, 125, 293. — Guill. de Neubridge, *loc. cit.* ;
Dicet, *Fragments historiques*, apud. Bouquet, XVII, 621.

surtout; qui n'avaient aucun moyen de
 ugièrent sous la protection du Saint-Siège.
 s suivant, Charroux se remettait entre les
 iveau pape Anastase IV; Saint-Hilaire
 façon à se ménager, par des contrats entre
 de ses dignitaires, des précédents contre
 s possibles du nouveau Comte-Abbé, et
 même, agissant déjà en pleine indépendance,
 s la même collégiale sans aucune partici-
 un traité entre le trésorier et le Chapitre
 les moulins de Pont-Achard, sur lesquels
 réservait une redevance annuelle de trois
 On pourrait conclure de ce fait que sans
 variant, elle s'était conservé certains droits
 l'usage et de juridiction, où l'époux n'aurait
 Ce dernier acte était de 1154 et nous le
 si.

désagrément qu'éprouva Henri Plantagenet
 veau gouvernement suivit de près sa prise
 de l'Aquitaine. Après trois ou quatre mois
 tour à Poitiers, à Angers ou à Rouen, il
 l'automne de 1152 était déjà commencé,
 solennellement à Limoges, selon l'antique
 onne des ducs d'Aquitaine. Les Limousins
 as. Il fut reçu froidement, quoique rien n'y
 ucune hostilité, et que la cérémonie sembla
 ser convenablement. Cependant il se montra
 ue altercation avec le vicomte Archambaud,
 i titre et de l'autorité de son neveu, lequel
 égitime de son père Adhémar IV. Ce mécon-
 oussa à des exigences mal fondées qui, étant
 arce qu'elles étaient contraires au droit,
 e rupture violente qu'il aurait évitée avec
 ation.

1, IV, 171 et 179; X, 563; — *Cartulaire de Saint-Hilaire*,

peut-être en voulant

les privilèges concédés à ses prédécesseurs Albert, abbé de Saint-Martial, d'avoir à le d la ville. Celui-ci répondit qu'il n'était tenu que dans l'enceinte du château où son mo juridiction étaient renfermés. Ce fut un pre de mécontentement : un second le suivit d Limousins, voyant de telles altercations, épo rellement le parti des leurs, et une rixe s'éle bourgeois de Saint-Martial, et les gens d laissèrent aller alors à une indignation malhe fit abattre les murs du château et partit immé promettant de revenir pour se faire reconn de gîte tel qu'il le voulait.

C'est vers ce temps, c'est-à-dire entre qu'il faut placer un épisode romanesque et honorable de la vie de la comtesse de Poi était des plus dissipées ; elle admettait

l'esprit d'intrigue le plus dangereux pour une femme qui ne vivait que de plaisirs et n'aimait de se compromettre. Elle tenait su à des époques rapprochées, chaque année Normandie, en Poitou et à Angers : elle sava un monde à qui elle communiquait ses goû dominait les moments sérieux, et son mari, ressemblait beaucoup au sien, favorisait trop ie dont son inexpérience lui cachait le dan tourdi comme sa femme, on le voyait pren lle à tous les genres de distractions, ce qu as les calculs ambitieux de tenir une granc on esprit. C'étaient de ces mondanités p ombent toujours ceux qui ne savent pas s plus forte raison ceux qui en goûtent les at Nous savons ce qu'étaient alors les Tro rouvères, poètes que la Provence, leur b épandus sur toute l'Aquitaine et ailleurs. f

des croisades, ils avaient fréquenté les cours de l'Europe, l'Asie elle-même, où, après avoir commencé par chanter les preux et les champs de batailles, ils en étaient arrivés à ne pas moins chanter la beauté des dames que la bravoure des chevaliers. Des échos de ces poèmes de morale douteuse s'étaient faits dans les salons des palais et des châteaux ; il n'y en avait pas où ils ne fussent reçus ; ils y mêlaient aux louanges des guerriers célèbres l'éloge enthousiasme des amours profanes, et souvent il arrivait que ces poètes de la gloire et des voluptés séduisantes, travaillaient pour leur propre compte en des chants où les passions sensuelles trouvaient le leur.

Bernard de Ventadour.

De ce nombre était un jeune poète limousin né vers 1134, Bernard de Ventadour, fils d'un domestique d'Ebles, vicomte de cette petite ville. Ses gentilleses d'enfant, son esprit ouvert, les dispositions qu'il montrait pour l'étude et l'esprit qui brillait souvent dans sa conversation et ses réparties, firent croire à son seigneur que ces belles qualités devaient être cultivées, et il en fit un jeune homme assez bien doué pour qu'on espérât de lui un grand homme. Mais ce beau titre ne s'acquiert pas seulement avec le goût des lettres et de la poésie. Ces belles faveurs reçues des grands servent beaucoup plus presque toujours à développer dans les favoris l'orgueil et l'amour de soi-même que les dispositions d'un cœur digne d'estime par sa reconnaissance et son dévouement. L'égoïsme dans Bernard remplaça les vertus et l'honneur. Après s'être fait applaudir maintes fois pour des chansons où on le retrouvait sous les allusions que la vicomtesse comprenait trop, il se fit chasser honteusement par le vicomte à qui certaines indiscretions avaient ouvert les yeux. Il fallait se tourner d'un autre côté, et Bernard compta assez sur ses agréments naturels et le charme de son talent, pour espérer que sa fortune se referait à la cour de Rouen où la renommée lui disait que régnait alors une femme dont la galanterie était devenue célèbre. Cette

Ses aventures.

femme était la duchesse Eléonore. Elle agréa le j étranger dont le talent lui plut autant que la person elle n'y ternit que plus sa réputation déjà si mauvaise légèreté habituelle laissa tout deviner ; et quand, l'a suivante, elle passa en Angleterre avec son mari qu prenait le sceptre, le poète délaissé en Limousin craignit pas de chanter publiquement des élégies et regrettait son bonheur perdu avec celle que sa mau fortune lui enlevait.

Pour en finir avec ce Trouvère, disons qu'il alla consoler à la cour de Toulouse, où était aussi une de cours d'amour où les questions oiseuses s'épuisa comme en beaucoup d'autres, sur les choses de la ga terie, les délicatesses des sentiments tendres et a subtilités de ce mérite ; après quoi, on passait aux rousels et aux tournois. On prétendait par là rappeler combats héroïques de l'Asie où des milliers de frère sacrifiaient encore à des questions autrement chrétien mais auxquelles nos compatriotes d'Aquitaine, de Fr et de Normandie songeaient moins qu'à jeter au m de leurs héroïques oisivetés les éléments d'une nou civilisation (a).

On devine aisément que sous ce ciel, qui était déjà de la Provence, le Trouvère fut courtoisement accueill comte Raymond V avait épousé en premières noces sœur de Louis le Jeune, qu'il rendait peu heureuse, lui-même de mœurs légères, et favorisant les lettres alors tendaient, sous la harpe des troubadours, à c lopper le sensualisme et les voluptés palennes. Apr mort de celle-ci, un second mariage l'avait uni à fille de la maison de Beaucaire, aussi vertueuse jusqu qu'elle était bonne et éclairée. Elle ne résista pas longt aux recherches du séducteur, mourut après deux ans c liaison coupable, et l'on ne dit pas que le comte

(a) Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, I, 275 et suiv.

Et de celle de
Bernard en parti-
culier.

aperçut ou s'en soit offusqué, puisque Bernard n'aurait quitté la cour qu'après sa mort, arrivée en 1194. Mais cette vie aventureuse, ces égarements de l'esprit et de la raison cédèrent après cet événement à des réflexions plus sérieuses. Dégoûté du monde, sans être converti par les déceptions qui suivent toujours une existence où l'honnêteté et la vertu avaient eu la moindre part, il se jeta de dépit dans l'abbaye de Montmajour, près d'Arles, non pour y embrasser la vie religieuse, mais pour y vivre plus tranquille et dans un asile qu'à son âge il n'aurait pu remplacer par aucun autre. Il y vécut jusqu'au commencement du XIII^e siècle sans qu'on en puisse bien préciser l'année. La preuve qu'il songea peu à son salut dans cette solitude de la Provence, c'est qu'on cite de lui comme pièces remarquables entre les siennes, des élégies où il regrette toujours son passé et les plaisirs que l'âge et les événements lui avaient enlevés : les titres seuls de beaucoup d'entre elles prouvent que les mêmes pensées occupaient toujours cet esprit frivole et quelquefois licencieux (a).

Nous ne nous sommes pas arrêté sans dessein à faire connaître ce personnage, type fidèle, et peut-être un peu adouci, de tous ceux qui, en si grand nombre, suivirent la même carrière pendant les XI^e et XII^e siècles. En les lisant à un point de vue sérieux c'est toujours le vice présenté sous sa forme la plus séduisante et la plus coupable ; c'est l'éloge des plaisirs sensuels, des réunions dangereuses, des rendez-vous scabreux, des anecdotes scandaleuses, des allusions indécentes, et tout cela exprimé en vers souvent élégants, sous des idées où la morale lubrique se revêt des charmes de cette diction provençale, empreinte d'harmonie et relevée d'images qui visent à la corruption du cœur par les enivrements de

(a) Cf. D. Rivet, *Histoire littéraire de la France*, XIII, 175 ; — Hugues de Saint-Césaire, *Catalogue des poètes provençaux* ; — Renouard, *Histoire des Troubadours*, I, 250 ; — Michaud, *Biographie universelle*, IV, 28.

l'esprit. En examinant de près comment la société ce temps s'abandonnait à cette pâture empoisonnée, comment les femmes et les hommes y trouvaient les éléments d'une dissipation qui éteint peu à peu le cœur humain les idées saines, on comprend que diminuait insensiblement dans cette société endormie. C'était l'éveil déjà donné, après l'indifférence religieuse d'un grand nombre, à l'hérésie qui allait venir, sous diverses formes, séparer violemment de l'unité religieuse des hommes qui dès longtemps avaient abjuré sans prévoir à ses conséquences elles se livraient.

Pendant qu'Eléonore s'abandonnait aux multiples pérégrinations de voyages où elle était l'objet de joyeuses idoles et de cours tenues en ses nombreuses capitales au milieu des courtisanes qui l'y suivaient, le roi d'Angleterre Etienne, mourait le 25 octobre 1154. Il avait usurpé la couronne en 1135 sur Mathilde, mère de Henri Plantagenêt. Celui-ci, non seulement comme héritier légitime, mais en suite d'une convention intervenue depuis quelque temps entre Etienne et lui, passa en Angleterre, y arriva le 7 décembre et fut couronné à Westminster (7) la fameuse abbaye qui était devenue l'église privilégiée du couronnement des rois anglais, et par un remarquable contraste, celle de la sépulture. Il donna dès lors une première preuve de son hardi courage en faisant restituer à l'Etat les vicuages et châteaux au nombre de cent quarante qu'Etienne en avait distraits pour récompenser ceux qui l'avaient servi dans ses guerres (a). Eléonore aussi était allée le rejoindre emmenant avec elle sa fille aînée âgée à peine de douze ans. Elle fut couronnée elle-même reine d'Angleterre et vit enfin au comble de ses vœux, car ses faiblesses, ses démarches, ses étourderies n'avaient eu pour but que de lui faire obtenir quatre ou cinq ans surtout que ce diadème qu'elle ne pouvait pas tarder à trouver lourd.

(a) *Chronic.*, S. Albini, *Andeg.*, Marchegay, p. 38. — *Art de vérifier les dates*, VII, 94.

De son côté le roi de France, qui convenances mieux que l'épouse infidèle restait depuis trois ans dans une espérance ne pouvait durer; car il n'avait eu d'autres filles et il était justement préoccupé d'un héritier. C'est dans cette pensée qu'en Orléans, Constance, fille d'Alphonse VI. Peu de temps après, étant allé avec sa femme en pèlerinage à Saint-Jacques en Galice, il fut reçu par le roi Alphonse qui les reçut magnifiquement.

Cependant, revenu à Paris, il y fut reçu par le roi d'Angleterre où les vigoureuses entreprises contre ses barons soulevaient beaucoup de troubles. Il vit alors clairement qu'en laissant l'Aquitaine à la femme dont il était divorcé, il grossissait d'autant le patrimoine si considérable du prince sur les deux rivages de la Manche et sur une partie si importante de notre Océan. Henri devenait donc pour lui un embarras: il prévoyait des entreprises, et s'il voyait le nouveau roi joindre à ses belles apparences et à ses séduisantes qualités une activité qu'il savait mettre au service de son intelligence, il n'ignorait pas non plus que le personnage était ambitieux, déloyal au besoin, assez astucieux pour user de ruses en les dissimulant sous de belles promesses qui ne méritaient la confiance de personne. Il y avait donc à se méfier de lui, et le monarque français crut d'une bonne politique d'employer à diminuer son succès sur la terre de France l'antipathie qu'il savait à l'égard de la noblesse poitevine pour le comte d'Anjou devenu roi. Les circonstances favorisaient une levée de boucliers; Henri contenait sur ses possessions anglaises les efforts persévérants de quelques mécontents; Eléonore y tenait un *cour d'amour* où se retrouvait encore le poète de Ventadour qui ne cachait plus qu'à peine un rôle dont elle acceptait

(a) *Art de vérifier les dates*, V, 522.

ALE DU POITOU (1156)

à cas de traiter en Poitou
éparer une subite révolte,
de prudence que l'adversai
cherie et de savoir. Il temp
tendant, de ne pas néglige
dans les intérêts de l'Aquit
tance imprévue, mais calc
ité déjà éclosé, aurait appo
empêchement immédiat. F
et naturellement artificieuse
comme il n'était pas prêt à
percherie qui n'aurait pas
ue la bonne foi habituelle
de soupçonner dans un ho
que trop imparfaitement. T
arquait en Normandie et il fa
llégue de France une entr
lle fut accordée et l'on se tr
fle de la rivière d'Epte, qui
iche dans la Seine au-dessu

Vernon (Eure). L'important sujet de cette entrevue étoit la proposition que fit Henri II d'un mariage entre son fils Henri, qui fut plus tard Henri le Jeune dit *au-court-mari*, et la jeune Marguerite que Louis avait eu de son second mariage avec Constance de Castille. Au premier aspect une telle proposition devait sembler impossible à l'égard de deux enfants qui avaient à peine quatre ou cinq ans. Mais on arrêta que le mariage ne se ferait que lorsque les deux enfants auraient atteint l'âge convenable. Ceci pouvait passer pour un gage d'alliance entre les deux rois, et comme une garantie répondant d'une paix de quelques années. Mais que le roi de France acceptât la condition qu'y mit l'Anglais, et que Louis acceptât d'emmener avec lui la princesse enfant, sous prétexte de la faire élever sous ses yeux, par conséquent sous les yeux d'Eléonore dont le souvenir était si amer à Louis ? Cette particularité n'est pas moins remarquable. La

Gisors, pourvue d'un château fortifié Normandie et du Vexin français, était une fille. Henri obtint que cette place : mains des Templiers qui la gouvernariage, en accumulant les revenus intervalle, et rendraient le tout à l'Arariage de la jeune princesse. L'enfant fut ritable otage qui ne promettait rien, sur l'avenir. Si un tel marché prouvait utileuse politique de l'insulaire, ne oit de s'étonner que celle du monarque ou avisée ?

Sortons un peu de ces affaires tant so ur nous arrêter à un événement qui a e ur le diocèse de Poitiers.

L'évêque Gilbert de la Porée s'éta occupant avec zèle, depuis sa rétractati oses de son administration et d'études avait persévéré que pour s'y attacher à ue sans donner lieu à aucun doute cilité à l'Eglise. On ne voit pas qu estion de discipline, il se fut occupé en i divorce royal, quoiqu'il assistât aux de Baugency où il en avait été que ns ses dernières années uniquement ocurer une mort sainte devant Dieu septembre 1154 lorsqu'il était, dit Oth ein de jours et de mérites. Il avait aint-Hilaire de Poitiers dans la ba ulut recevoir les derniers honneurs. humé, Geoffroy de Bordeaux présid .compagné des évêques de Saintes, d' érigueux (a). Si nous pouvons en croire q nservées jadis à Saint-Hilaire et publi

(a) *Gallia christiana*, II, col. 1178.

antiquaires poitevins, le prélat reçut pour son ancien sarcophage païen qui serait venu d'une de la Grèce au temps des croisades et dont les délicates, dues probablement à un artiste du XII^e siècle, ne furent pas comprises alors de son don. Ils donnèrent place dans une église chrétienne et furent transformés en tombeau d'un évêque. Ce coffre, devenu plus tard, après cette dernière destination, était placé encore au fond de l'abside, près du tombeau de saint Gilbert. Ils avaient été tout deux profanés et mutilés à la suite de l'invasion des Calvinistes ; ils demeurèrent ainsi jusqu'à la révolution de 1793, et c'est à peine s'ils furent conservés au musée lapidaire de Poitiers quelques fragments. De ce monument que le peuple appela longtemps *le coffre qui pue*, parce qu'en effet le marbre dont il était fait exhalait une odeur d'hydrogène sulfuré qui est due aux marbres de certaines îles de l'archipel.

Gilbert était un homme de goût qui aimait son église et ne négligeait rien pour l'embellir. Il aimait à décorer des tapisseries, des ornements de bois qui recouvraient les murs et le pavé ; les vases sacrés sur les autels et les tabernacles ; il y avait même des couronnes riches anneaux d'or et des pierreries qu'il ne refusait volontiers par d'autres de moindre prix et dont le faste n'y perdait rien (a). Ce ne fut pas tout : car il aimait les livres. Il n'épargnait rien pour se procurer des manuscrits, et légua à la bibliothèque du chapitre de nombreuses copies des Pères de l'Eglise qu'il avait étudiés. Lui-même avait beaucoup écrit et composé de nombreux traités et des sermons dont ses contemporains faisaient l'éloge. Au milieu de beaucoup de ces ouvrages qu'on ne lit plus et dont le fond se trouve, plus tard, en une foule d'ouvrages modernes, on ne peut pas lui refuser un esprit élevé, une grande érudition, une

(a) Besly, *Evêques*, p. 106 ; — *Histoire de la Cathédrale de Poitiers*.

es idées de son temps ne semblèrent ternir que
moment où il y trouva une occasion de soumission
exemplaire aux décisions de l'Eglise.

es nuages répandus sur quelques jours d'une vie
sacristique se dissipèrent si bien qu'après cette
on n'eut généralement pour lui que l'admiration
et qui se manifestèrent surtout après sa mort. Le

Chapitre Laurent, qui s'était uni aux deux
es pour protester contre les doctrines erronées
que, n'en était pas moins resté son ami et, dans
adressée au clergé et aux fidèles du diocèse, il
en déplorant cette grande perte, les éminentes
et les vertus épiscopales qu'il releva avec une
éloquence et un heureux emploi des saintes
qu'il appliqua au digne pasteur avec autant de
que d'à-propos. Ce morceau est en même temps
de doctrine catholique dont la pureté représente
l'antiquité chrétienne. Les vanités de la vie
l'attachement aux vérités du salut, le sentiment
et de l'expiation, les espérances de la vie meil-
ont pas moins l'éloge du prélat qu'on pleure que
riste qui l'aime encore dans l'expression de ses

itre de Poitiers ne fut pas ingrat envers le prélat
il été si utile. Chaque année, au jour anniversaire
t, on rendait à la cathédrale hommage à sa
ar des prières solennelles et on offrait le Saint
our celui qui s'était plu à embellir et à protéger
it, et qui, après avoir contristé son Eglise, avait
ent rétracté ses erreurs et réparé ses fautes par
e d'humilité et de foi qu'on devrait rencontrer
ans ceux qui ont eu le malheur de s'égarer (6).
urda pas à nommer son successeur. Le Chapitre

, *loc. cit.*; — Dreux-Duradier, I, 240 et 249.

er Ms. du chanoine Fauveau; — *Histoire de la Cathédrale*, I, 67.

acre de Thouars, qui avait
 acter de ses erreurs. Chal
 lon que portaient les
 être de cette famille. Une
 ixent garde encore le nom
 ue les évêques de Poitie
 rte; mais elle est mention
 de cent ans que la dat
 soit cet évêché fut court
 à un dignitaire déjà avan
 re par cela même. Il ne
 son gouvernement. Nou
 s seigneurs de Vivonne
 rs la terre de Chambrich
 à l'évêque de cette injus
 leurs titres écrits remonta
 ' qui la leur avait donné
 gea donc aux appelants
 si longtemps et dont les
 s. Ces fruits ne revinrent
 times, pressés d'en finir
 leurs droits⁽⁴⁾. Cet acte

Chalon termina un diffé
 etière et Airaud, seigneu
 t excommunier après un
 copale pour n'avoir pas
 t sur le territoire de son c
 aux moines, et qu'il
 communication et aussi
 l'incontestabilité des preu
 t rentrer en lui-même le r
 aux bienveillantes obser
 empressa d'écrire à l'abb

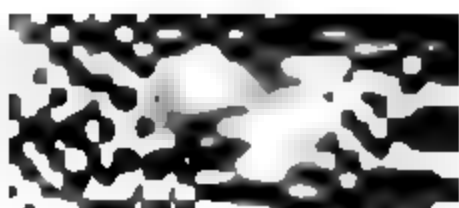
apprendre que toute difficulté venait de s'éteindre (a). Cet abbé était le second de la série de ce monastère. Il avait dû succéder à Guillaume I^{er} vers 1150, année où ce dernier mourut, et c'est à remarquer, puisque de la sorte son abbatiat daterait de quatre ans plus tôt que ne l'indiquent le *Gallia christiana* et du Tens, qui ne le font commencer qu'à 1160 (b).

Fondation de
l'abbaye de Bois-
grolland.

On voit aussi en 1156 une mention inattendue d'un nouveau monastère vendéen que l'obscurité de ses origines avait soustrait jusqu'ici à notre attention. C'est Bois-Grolland (*Brolium-Grolandi*), dont une petite congrégation de quelques solitaires avait formé le noyau en 1109, à deux lieues au Nord-Est de Talmont. Ils avaient embrassé la règle de Saint-Benoît, et vivaient ainsi au milieu des forêts, des sables et des bruyères, par les soins et la piété d'Aimeric de Beuil, seigneur du lieu voisin de Poiroux, qui était déjà le centre d'une paroisse de Saint-Eutrope. En 1143, désireux d'affermir la petite fondation, Aimeric et son frère Pierre obtinrent une bulle du pape Lucius II, qui fit de la modeste famille un prieuré de l'abbaye de Moreilles, et enfin on songea, douze ans après, à lui donner une existence plus indépendante. C'est dans ce but qu'Aimeric, toujours zélé pour ses moines, fit acheter près des Sables, de Vital de la Chaume, par Giraud, le chef de la communauté, un emplacement où put être construite une abbaye. Il y intéressa de nombreux seigneurs du voisinage. L'église en fut dédiée un 16 décembre. Les moines, qui avaient embrassé l'étroite observance de Cîteaux, durent à ces savants et austères religieux pour ce monument, qu'ils entreprirent et achevèrent eux-mêmes, ce beau style roman-fleurî qui était alors à sa plus belle période. C'est après cette grande œuvre accomplie et par laquelle les familles

(a) D. Fonteneau, IX, 113.

(b) *Gallia christiana*, II, col. 1429; — Du Tens, II, 569.



ent toujours leur étab
58 le terrain des Sal
commença et se con
scures, et nous ne voy
de marque dont la
nancement des comme
l'établissement, qui r
uatre cents livres (4).

e 4 novembre que m
deux ans et dix mois :
ble exercice de son a
oya souvent et activer
pétence où son désinté
on zèle. De ce nombre
our le même bien de la
x et des seigneurs av
des arrangements pas
les religieux de Nouaill
t d'Eléonore des génér
n. Il avait demandé a
Mauléon contre les e
nt des prétentions m
une bulle d'Adrien IV
16 avril 1158. Ce fu
rroux dut la donatio
leuville (9), qui fut con
1159. On voit que c'éta
ement terminées en

e et pendant que se
de Poitiers, qui pour
ins de ces actes tyra
ude, ce prince jetait le

HISTOIRE GÉNÉRALE DU POITOU

e Bordeaux. On venait d'y perc
de Loroux en 1158. Le Chapi
les de la province, voulait se
de Marceuil qui siégeait alor
férait y mettre une de ses
« principal, dit le P. Dupuy
ers », dont la science ecclésia
lle qu'on lui accorde des lettre
is du duc d'Aquitaine venaient
droit d'élection rendu à ce cler
Louis VII. On en fut donc d'au
avait moins s'y attendre. Le C
ement et les évêques répondiren
tte belle parole « que les honneur
rdaient ni aux prières ni aux pi
ait par la vertu et la doctrine
insuffisance notoire du sujet pré
es meilleures raisons contre le
ux avait aussi des partisans d
probablement aux séductions en
faisaient allusion en parlant d
prisaient. On résolut donc de rem
vêques d'Angoulême, de Poitier
n. Ces prélats s'assemblèrent d
sista à la décision qui y fut pi
méditant une vengeance éclatante
coupables, l'une d'avoir donné so
ir voulu. Et croirait-on qu'après
gtemps qu'il le put à l'intronisat
ux il y consentit à condition que
i donnerait une plaque d'argent
ôtres étaient représentés (c) en rel

de l'Eglise du Périgord, in h. ann.

es ecclesiastici non precibus, non largitionib
ndi, Dupuy, loc. cit.

, p. 52.

ORTOU (1158)

acheter la paix

de son arch
eux, après be
inqué de soulev
i, ne fut install
Poitiers, c'es
scoles de la vil

il avait la haute direction. Quelques-uns ont cru que le même que ce Jean Sochins qui avait été ré Bordeaux, et que le roi d'Angleterre serait parvenu accepter pour le Périgord. Tout semble combattre l'opinion qui s'accorderait peu avec les répulsions qu'exprimées, puisque celui-ci ne mérita dans son épiscopat les éloges (a). Toujours est-il qu'il gouverna neuf ans l'église, où il mourut. Il fit du bien à l'abbaye de la Chaise qui était de son diocèse, et se montra, conformément aux idées du temps, assez militant pour réduire par un siège le château de l'Agenais, appelé *Gavaudunum*, et dont s'empara les hérétiques Pétrobrusiens (10) qui désolaient le Midi depuis plus de vingt-cinq ans. Jean d'Ortouv mourut le 3 mai 1169 (b).

Cependant que se passait-il dans le monde féodal pendant que ces graves choses intéressaient si profondément l'Eglise ? La paix promise entre Henri d'Angleterre et le roi de France ne devait pas durer aussi longtemps qu'avaient pu le faire espérer les fiançailles de leurs enfants. Henri, Angevin par nature et qui n'aurait pu administrer sans des batailles, se laissait dominer par l'orgueil qui, dans un prince, conseille toujours l'ambition et sans trop calculer si ses efforts n'augmenteraient les charges de ses peuples en multipliant ses défaites et ses déconvenues. Il ne cherchait qu'à augmenter son

(a) Le P. Dupuy, *loc. cit.*

(b) Dupuy, II, 55 ; — Gall. Hist. II, 1179 ; — Du Tems, *ibid sup.*

toire par des conquêtes, et à satisfaire son avarice en ajoutant à ses revenus les trésors d'autrui. Une nouvelle occasion se présenta de mettre en verve ses aptitudes guerrières, et, pour nous éclairer sur une question de justice et de droit qui devrait dominer toutes les prétentions princières, il nous faut exposer dans toute sa netteté l'état des choses sur lesquelles il appuyait son entreprise.

Louis VII s'y
oppose.

Nous avons vu en 1141 Louis le Jeune, devenu époux d'Eléonore et duc d'Aquitaine, revendiquer au nom de sa femme le comté de Toulouse, dont il voulait être non plus le suzerain mais le possesseur. Cette prétention n'avait jamais été moins juste, car nous l'avons vu, elle n'a plus pour elle ni aucun titre ni aucun traité existant. Ce qui est vrai, c'est que Louis, repoussé vigoureusement, avait été obligé d'abandonner le siège, ce qui semblait être une raison de plus pour n'y plus songer. Mais le nouveau duc d'Aquitaine eut soin de ne rien considérer du passé sur cette question réellement épuisée. Par cela même qu'Eléonore lui avait apporté ses Etats et qu'elle avait pu regarder quelque temps le Toulousain comme en faisant partie, le mari se crut nanti d'une bonne raison pour le saisir. Mécontent d'ailleurs du peu de condescendance que la noblesse lui montrait, il trouvait dans ces airs peu soumis un autre motif de ne pas hésiter. Il se lança donc en 1159 à demander à Raymond V, successeur depuis 1148 d'Alphonse Jourdain, la restitution de son patrimoine. Sur le refus de Raymond, il entra dans le Quercy, accompagné du jeune roi d'Ecosse Malcolm IV, qu'il regardait comme son vassal et avait forcé de le suivre (a), puis de trois ou quatre barons français auxquels vinrent se joindre le comte de Narbonne Raymond Béranger IV, et le seigneur de Montpellier, qui tous deux avaient des motifs de jalousie contre le comte de Toulouse. Pendant que cette jonction s'opérait entre ces diverses armées, Louis VII, qui avait des raisons

(a) *Art de vérifier les dates*, VII, 253.

Henri, dont il craignait les
 , jugea d'une bonne politi-
 ousain. Il parvint à pénétrer
 end si bien que l'Anglais, voyant
 bre sans espérer de succès, com-
 aprenable et donnant pour tout
 : pas, lui vassal, oublier le
 reprit le chemin de l'Anjou
 t que possible, s'y croyant en

pparent et très utile en pa-
 ine eut été plus édifiant dans
 démenti par l'oubli des vol-

propre père. En effet, en dépit des disposi-
 lement exprimées dans le testament de son
 Plantagenet, il avait laissé à son frère
 comtés du Maine, de la Touraine et de l'
 prétendait s'attribuer cet héritage ; des
 suivirent entre les deux frères, la noblesse
 favorable au plus jeune l'aider de ses efforts ;
 n'avait pas les immenses ressources du duc et
 celui-ci l'emporta et par suite des conces-
 frère la paix se fit et réduisit le frère à une
 petite portion de ses Etats, le reste de-
 mains du roi d'Angleterre (a). Une autre dé-
 de la part de celui-ci les suites de cette
 paternelle. Après la mort de Geoffroi que l'
 Bretagne, instruite de ses qualités militaires,
 comte de Nantes afin de résister à des révoltes
 Henri ne trouva rien de mieux que de s'en
 Province qu'il assura à sa maison en y menant
 de ses fils un mariage qui le rendit héritier d'un
 comtale (b).

(a) Bodin, I, 305 et suiv. ; — Velly, III, 169.

(b) Robert du Mont, *Histoire de Henri II*, apud d'Achery.

Il s'empare de Thouars et le brûle à la demande d'Eléonore.

Il fallait d'autres anneaux à cet enchaînement d'iniquités. Geoffroi, obligé pendant la première persécution de son frère, de se retirer à Chinon, y avait été soutenu par un autre Geoffroi, quatrième de ce nom, parmi les vicomtes de Thouars. Aussitôt après la mort de son frère, et l'usurpation étant consommée à Nantes et dans toute la Bretagne, il n'eut rien de plus pressé que de se venger du vicomte. Redoutant les longueurs d'un siège que Thouars aurait pu soutenir longtemps, il gagna les officiers qui y commandaient; puis, arrivant le mercredi 16 août sous les murs de la ville, le vendredi 18 il en était maître au grand étonnement de la contrée. Il paraît qu'Eléonore accompagnait son royal époux dans cette expédition, et qu'au lieu d'y user de cette douce influence que les femmes devraient toujours se garder par la charité pour épargner des ruines et des attentats, ce fut pour lui plaire et à sa demande qu'Henri rasa les murailles et le château regardé jusque-là comme imprenable. Le vicomte prit la fuite, se réfugia à Puy-Béliard (41), et la ville resta occupée par les troupes du roi d'Angleterre jusqu'en 1161 (a).

Sa conduite envers saint Thomas de Cantorbéry.

C'était aussi l'époque où ses querelles insensées avec saint Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry et son chancelier, remplissaient le monde catholique de scandaleuses impressions. Les orgueilleuses volontés du souverain pesaient seules dans la balance de la justice; il remplaçait les canons par les coutumes royales et donnait ce nom à des règles improvisées, qu'il créait à son besoin et qui effaçaient à ses yeux les immunités de l'Eglise, le droit qu'Elle tient de son divin Auteur de se gouverner Elle-même et de ne se laisser imposer aucun joug qui entrave en ce monde l'action salutaire de sa nécessaire autorité; car Elle l'a reçue pour le gouvernement des âmes dans les questions élevées ainsi entre le roi et l'archevêque. Les légitimes résistances de celui-ci ne firent qu'irriter

(a) Labbe, *Nov. Bibl.*, I, 276; — D. Bouquet, XII, 417 et 482.

d'avantage son déloyal adversaire, dont la fin jour, alla jusqu'à lui faire exprimer le vœu que qu'un le délivrât de l'audacieux qui osait ainsi lutt lui. A ces horribles paroles, quatre de ses officiers hâtent d'aller à Cantorbéry et assassinent le saint dans sa cathédrale, avec des circonstances d'une inouïe. Le tyran, il est vrai, n'avait pas compté sur une telle obéissance de ses satellites. L'indignation devint la mesure de ses remords. Il fit pénitence, donna ses prétendues coutumes, rendit à l'Église de Cantorbéry les biens qu'il lui avait confisqués. Il entreprit un pèlerinage au tombeau du saint que signalaient de nombreux coups de miracles, y fit d'exemplaires pénitences, et déclara publiquement que si un roi peut aussi cruellement opprimer, il doit aussi réparer le mal et s'humilier en proportion de son orgueil (a). Au reste, il eut bientôt de bonnes raisons d'agir ainsi. De toutes parts des miracles variés, et attestés par tous les historiens, se multipliaient par d'innombrables guérisons ; le roi Louis VII y obtint lui-même une guérison ; la France, gravement menacée de son jeune fils Philippe. Enfin, en 1173, Alexandre III canonisa Thomas en tant que martyr. C'est que l'Eglise n'a jamais hésité à attribuer ce glorieux titre à ceux de ses évêques dont l'épiscopat fit un devoir de soutenir ses droits, sa discipline et étant les fondements de sa vie militante et un méritoire témoignage de leur courage et de leur foi (b).

Une autre preuve de la mauvaise foi d'Henri II éclate en 1160. On sait les fiançailles faites entre sa jeune fille de trois ou quatre ans avec le fils le plus âgé de Louis VII, et comment la ville de Breteuil, remise aux mains des Templiers jusqu'à la fin de l'année, devait revenir à la jeune princesse et que la dot aussitôt que le mariage serait consacré.

(a) *Bolland.*, ad 29 die; — M^r P. Guérin, *Petits Bolland.*, XII,

(b) *Bolland.*, ubi sup.

était impatient de posséder cette place qui servait de barrière à son duché de Normandie. Sans donc prévenir le roi il fit procéder au mariage à Neufbeury, près de Saint-Lô, et s'empara aussitôt de la ville qu'il retint. Cette supercherie est d'une audace qui expliquerait toute la vie d'un homme. De là une nouvelle guerre entre les deux princes ; elle dura peu, mais assez pour qu'Henri, toujours plus heureux qu'il ne le méritait, prit Chaumont qu'on lui opposait comme tenant une position entre Blois et Amboise, y fit prisonniers cent cinquante-trois chevaliers du comte de Blois jusqu'à ce qu'enfin, au mois de mai 1161, un nouveau traité vint rétablir entre les deux rois une paix qui n'était jamais assurée pour longtemps avec un allié comme le roi d'Angleterre.

Avènement de
Laurent, LVII^e évê-
que de Poitiers.

N'oublions pas cependant que le Siège épiscopal de Poitiers était devenu vacant dès 1157, deux ans à peine après l'avènement de Chalon. Celui-ci fut remplacé par Laurent, doyen du Chapitre, celui-là même qui, ami de Gilbert de la Porée, avait adressé en 1154 à tout le diocèse l'éloge éloquent et chaleureux de cet homme éminent et justement regretté : il fut élu le 26 mars 1159. Le court espace que Dieu lui laissa dans ses fonctions ne permet pas qu'on y rencontre rien de bien saillant. On le vit assister, cette même année, à la translation des reliques de saint Florent de Saumur, qui furent dotées alors d'une chässe plus riche qu'elles attendaient depuis longtemps. Le 8 décembre de la même année, il conclut un accord entre l'abbaye de la Grénetière et Gautier de la Réorthie : celui-ci lui retenait depuis longtemps la terre de la Galtière, dont il avait fait sa propriété, et que lui et ses enfants donnèrent à perpétuité au monastère. L'acte de cette restitution se fit solennellement dans l'église de Saint-Pierre de Mouchamps, et fut signé dans le chœur, en face de l'autel. C'est de son temps aussi que le pape Alexandre III accorda à Charroux quelques adoucissements aux statuts qui ne touchaient pas à l'essence de la règle, et quelques

certaines austérités devenues habitudes de prière et de travail. En mars 1159, il n'avait encore que l'épiscopat.

Après un intervalle de presque trois ans, le duc de Poitiers Laurent, et l'archevêque immédiat Jean de Belesme. Ce fut sans doute de ce qu'Henri Ier, dans cette occasion quelque peu mécontent de l'Eglise de Poitiers ne goûta pas, qu'il passa presque tout entière sa vie à l'abbaye de Clugny, et ce ne fut que le 23 novembre 1160, dans l'église abbatiale de Clugny, en Berry. Le retard qu'avait eu à tenir aussi à ce que déjà, Henri Ier, qui était lors de son élection, aimait beaucoup le saint et probablement s'était montré à Clugny où le roi voulait faire valoir ses droits, celles de son métropolitain. On ne peut tout parler ici des origines longtemps contestées de notre évêché, car ce qu'il nous semble certain, c'est qu'il nous semble certain en d'interminables discussions ne tiennent pas contre des vérités et que nous devons aux plus sages

Henri Ier, le troisième du nom dans la famille de Gauthier de Belesme, d'une petite ville du Perche (Orléans) le Conquérant lors de l'invasion de la France, Richard, devint évêque de Poitiers. Il descendait lui-même de Roger de Scwesbury, régent d'Angleterre pour Guillaume le Conquérant. Ce mouvement qui porta la

l'Angleterre, Roger avait épousé une Mabile de Belesme, ces deux époux furent les père et mère de Jean, à qui ils donnèrent le nom de Belesme, pris par eux depuis que Mabile l'avait apporté dans la famille par son mariage (12). Jean, de son côté, né en Angleterre, n'avait pas eu de peine, ayant son oncle évêque de Londres et donnant de grandes preuves d'une haute intelligence et d'une éminente piété, à se faire un rang dans l'Eglise, et sa qualité de trésorier en témoignait. Les fréquentes relations entre l'Angleterre et le Poitou avaient dû révéler de ce côté de l'Océan les aptitudes et les talents de ce Français d'autrefois, outre les liaisons qu'il avait sans doute formées dans cette province. C'était une bonne acquisition à y faire, et le Chapitre donna ainsi au diocèse un homme de bien pourvu de tout ce qu'on pouvait demander à un évêque (a).

Jean de Belesme est le premier de nos évêques dont Nicolas de Sainte-Marthe nous ait donné les armoiries. Il portait *d'or, à trois bandes d'azur*. Nous voici donc en pleine possession d'armoiries très bien déterminées et qui désormais se reproduiront en des conditions régulières. Chaque famille aura les siennes et nous les rencontrerons plus nombreuses dans la suite de nos excursions historiques.

Reconstruction
de la cathédrale
de Poitiers.

Un événement des plus mémorables dans l'histoire d'un diocèse signala l'arrivée de Jean III au gouvernement du sien. Cette belle cathédrale, naguère embellie encore avec tant de soins par son illustre prédécesseur; ce monument que Guillaume V avait reconstruit avec tant de zèle révélait sans aucun doute le goût qui dominait depuis une soixantaine d'années notre architecture chrétienne. Avait-il été victime d'un nouvel accident? Comment le silence s'est-il gardé si profondément sur la cause, quelle qu'elle fût, d'une reconstruction si improvisée? Rien ne répond à nos incertitudes à ce sujet sur ce point. Les chroniqueurs restent

(a) *Gallia christiana*, II, 1180; — Du Tems, II; — Fisquet, *France pontificale*, Lyon, p. 253.

NÉRALE DU POITOU (1162)

de Saint-Maixent qui, mal
du moins les événements de
les dates, ne parlait plus de
si que les pièces capitulair
ande chose ne pouvait :
et se soient perdues quai
: nous sont restées du mêm
hives. Un seul point reste
oriens s'entendent, c'est la
nent. On s'accorde à ce s

l'année 1162 (a) : or nous venons de voir que cette
siège était vacant. Le Chapitre n'aurait pas entre
une œuvre aussi importante. C'est là qu'en dépit de
les apparences contraires, malgré cette singulière
du nom de Henri II et d'Eléonore partout où il faut
retrouver, on est porté forcément à s'en prendre à
découvrir l'influence toute puissante qui aura dis
richesses assez considérables en faveur d'un m
aussi recommandable. Ce serait même à la re
faudrait en attribuer la première idée, au ra
Bouchet (b). Nous savons d'ailleurs que le roi
bâtit. On lui doit la magnifique cathédrale de
le splendide hôpital d'Angers et bien d'autres
empreints de ce style-Plantagenet qui lui doit s
qui fit école, et nous a laissé de nombreux monu
cette époque qu'admirent encore les connaisseurs.
côté Eléonore s'employait volontiers pour le Poitou
aimait naturellement, et on la cite comme travail
Henri en maintes rencontres, soit à l'embellisseme
le, soit à l'administration de leurs provinces.

C'est de ce temps aussi que date la nouvelle en
itiers qui, vers l'Occident, s'élargit jusqu'au
int-Hilaire, et au Levant s'étendit jusqu'aux t

a) Bouchet, *Annales d'Aquitaine*.

b) *Annales d'Aquitaine*, p. 145.

Clain où des remparts et des tours nombreuses ne laissèrent qu'un espace de quelques mètres entre eux et le fleuve qui devint leur limite naturelle (a).

Jusque-là, on n'avait vu la vieille cité défendue que par ses murailles romaines ou wisigothes tombées pour ainsi dire en débris après les derniers sièges, mais ces mêmes dangers ne l'ayant pas menacée depuis le milieu du XI^e siècle, grâce au respect que nos Comtes avaient commandé autour d'eux, les habitations s'étaient groupées en dehors de ces limites et un périmètre considérable laissait sans protection contre des entreprises redevenues très possibles, sous un prince de naturel batailleur, les quartiers très populeux de Sainte-Radégonde, du Marché-Neuf (le Pilon), de Montierneuf, puis la place et l'église de Saint-Didier, voisines du palais des comtes, et enfin en remontant vers l'Occident tout le bourg de Saint-Hilaire et celui de Saint-Nicolas. On voit que ce fut là une entreprise considérable et digne d'un maître qui, peu jaloux de la paix avec ses voisins, l'était beaucoup plus de leur opposer en cas de besoin une solide résistance. A en juger par les quelques restes de murailles et de tours qui ont résisté jusqu'ici autour de Poitiers aux attaques du vandalisme moderne et à l'indifférence de nos conseils municipaux, cette enceinte était un bel ouvrage de fortification, couronné de créneaux élégants, et d'un temps où l'architecture militaire ne le cédait en rien à l'architecture civile et religieuse (b).

Il résulte de cet état de choses que cette enceinte, qui agrandit la ville de plus de moitié, dut renfermer la cathédrale, et remplacer pour elle les fortifications qui l'avaient nécessairement protégée jusque-là et reliée à la ville quoiqu'appartenant à son ancien *pomœrium*. Nous avons dit ailleurs pourquoi on devait regarder

(a) *Chron. comit. Pict.*, D. Martenne, *amplissimo*, V, 266.

(b) *Ibid.* — Dufour, *de l'Ancien Poitou*, p. 260 et suiv.

notre basilique comme cel
Ajoutons maintenant qu'en
té et y englobant l'Eglise-Mé
temps, et conçu le plan gra
existait alors. La cathédrale,
la Porée, pouvait être fort b
on architecture générale. I
e Guillaume V qui l'avait rel
ville elle-même après l'incend
tte époque, si différentes qu'
ieuses par leur solidité et le
ien loin encore de ces aspects
gagnés dans la suite. D'aille
in siècle et demi avait bien
s à sa solidité, nous seroi
souverains à qui ne manqu
ntelligence ni celles de leur
donné le plaisir d'attacher
mortel dont la solidité dure
e, dont la vue extérieure éta
struction inébranlable et don
ant à la fois l'esprit, le cœur
sentiment religieux celui d'u

er ici à une autre conjectur
glais seront venus travailler
d'œuvre. Le chevet plat, avec ses étonnantes
t son aplomb inébranlable, est un type qui
ouvent en Angleterre à la même époque, et
hez nous pour que nous puissions regar
enant du même architecte les églises du
rappées au même caractère. Cela tendrait aus
u'après avoir terminé leur travail à Poitiers,

(a) *Histoire de la Cathédrale*, I, II.

(b) Labbe, *Biblioth. nov.*, II, 180.

maçons se répandirent dans le diocèse où ils s'adonnèrent à d'autres constructions du même style. La petite église d'Augé, près Saint-Maixent, rappelle ces conditions. On sera plus agréablement surpris en examinant celle du Puy-Notre-Dame, ancien prieuré annexé à l'Anjou (Maine-et-Loire), qui est en petit la reproduction dans tous ses détails de la cathédrale de Poitiers.

Reconstruction
de Sainte-Radé-
gonde.

Il y a plus. Une autre de nos belles basiliques intéressa évidemment les mêmes bienfaiteurs et dut sa résurrection à leur zèle et au génie des mêmes mains. Sans doute que le Chapitre de Sainte-Radégonde, peu riche en comparaison de telles dépenses, gardait depuis longtemps en mauvais état son église collégiale, victime d'accidents inconnus ou demeurés sans réparations définitives après la catastrophe de 1018. On y reconnaît depuis près de sept siècles une importante reprise. La façade n'existait plus, la belle nef était détruite, le sanctuaire roman et les chapelles latérales de son beau chevet existaient seuls, curieux témoignages d'une réédification du *xr^e* siècle. On y ajouta, pendant les travaux de la cathédrale ou aussitôt après, une nef aux superbes proportions, aux voûtes élégantes; une arcature continue règne à l'intérieur sur tout le pourtour des murailles dont elles ornent le grand appareil. C'est la nef de notre cathédrale tout entière, en des proportions restreintes, sans doute, mais aussi pure de coupe, aussi dégagée, aussi élégamment posée que celle de Saint-Pierre. Au premier coup-d'œil on comprend que ce noble ensemble, du pavé à la galerie supérieure où s'ouvre la fenestration, est la mise en œuvre d'un plan admirable de simplicité et d'élégance qui devait être complété au second étage par un système de baies larges et sveltes destinées à de riches verrières de couleurs. Mais les guerres survinrent, des maîtres armés se disputèrent le Poitou, les ouvriers disparurent, l'argent manqua, l'art tomba en deuil, et nos édifices durent attendre pour s'achever des ères de paix qui vinrent successivement,

mais à de trop longs intervalles, fixer leurs ca-
chronologiques sur les sévères menaux, les
gracieux, et les charmantes sculptures des grandes
des absides et des latéraux.

Comme type de la même époque on doit admirer
la salle des Pas-Perdus du palais de justice actuel,
sur la place Saint-Didier. C'est évidemment la
disposition d'intérieur qu'à la cathédrale, sauf la c
qui y fut toujours (13). Ce beau travail et ceux d
âge que nous venons de signaler, prouveraient
la catastrophe de 1018 il s'en fallait que tout eût é
aussitôt. Un siècle et demi s'était écoulé depuis ce
événement, et tous les travaux indiqués ici comm
tenant à cette époque devaient dépendre d'un pl
semble pour la restauration de la ville, qui fut
même temps que celui de la cathédrale.

Il faut attribuer à la même époque les grand
tructions qui furent consacrées à l'évêché de
L'agrandissement de la ville permit, en augme
terrain qui l'environnait, de développer beaucoup l
dances de l'évêché qui comprenait, avec un
propre du prélat et de ce qu'on appelait la
épiscopale, sa chapelle particulière, le baptistè
chambrière ou palais de justice ecclésiastique (a)
les proportions de chacune de ces annexes éta
fort réduites antérieurement à la nouvelle cathédra
qu'après sa reconstruction en 1020, si l'on en
chroniqueur de l'Angoumois, la demeure épisc
comportait à elle seule qu'un simple bâtiment
d'étendue et affectant la forme circulaire (b).

On voit par ce qui existe aujourd'hui et m
multiples transformations que l'évêché a subies, q
il dut s'augmenter de beaucoup. Quelques poi

(a) Besly, *Comtes*, p. 359 bis et suiv.

(b) *Histor. pontific. et Consul Engolism.*, apud Labbe, II, 261.

es caves surtout disent qu'à plusieurs reprises sur ces vieux murs les caractères variés de celui qui y toucha, et le xii^e surtout y montre, à longueur de la rue Saint-Jean, ces formidables et grand appareil formant un mur lié par un brissable, ouvert à des hauteurs considérables et étroites fenêtres, et prouvant que de ce ns on pouvait se rassurer contre la perfidie de vations inattendues.

de Sainte-Croix soutenait depuis longtemps démêlés avec quelques-uns des vassaux de s et de ses villas du diocèse où elle en avait grand nombre. Le plus difficile à supporter tait le Chapitre de Sainte-Radégonde qui lui existence et qui persistait trop à abuser de tout ce que la sécularisation de certaines avait inspiré d'indépendance aux membres ient profité. Le Chapitre, qui avait toujours torité de l'abbesse, avait prétendu la secouer ons vu plus d'une fois refuser au monastère qu'il devait à l'autel conventuel dont l'office devait se faire par trois officiants tirés du 'était une des charges qu'avaient motivées sa si bien que les autres soins spirituels réclamés gieuses. En dépit des décisions des évêques et aint-Siège, les mêmes chicanes s'étaient souvent , et ils étaient allés naguère jusqu'à faire leurs intérêts l'évêque Gilbert qui disputa à droit d'installer le prieur ou doyen de Sainte- Toutes ces prétentions ne pouvaient finir que sion solennelle du Saint-Siège qui en ôta le étendants et c'est dans ce but qu'Alexandre III, le du 19 février 1164, mit sous sa protection et es successeurs le monastère de Sainte-Croix ses églises et ses biens présents et futurs. passé du temps de l'abbesse Sara première, et

d'Hermeline qui la suivit et gouverna jusqu'au même temps la même sauvegarde était accordée de Mauléon que les seigneurs du lieu ne traient toujours avec toute la justice indispensable (a).

Dans une autre affaire de ce genre Jean de Eutun un insuccès qui tourna à son honneur, ce fut toujours à un juge qui reconnaît s'être trompé aussi dans un but de paix que nous avons vu exempté dès ses commencements de la juridiction papale. Jean III n'avait pas vu sans déplaisir dès qu'à Poitiers que l'abbaye exerçait un droit d'exemption prétendait dégagée de toute soumission à l'évêque persista d'après la bulle de Pascal II qui dès que le monastère avait consacré ce grand principe reconnue peu de temps après le saint évêque Pierre II. Jean n'insista plus dès lors et donna de son bon retour en accordant à l'abbaye, dans peu après le cimetière, des terrains qui lui appartiennent. L'abbesse était alors Audeburge de Haute-Brunaïson noble du voisinage de l'abbaye, et qui moi-même après avoir gouverné pendant vingt-six ans (b) un digne prélat, toujours respectueux pour les évêques succédèrent pendant toute la durée de son épiscopat sur différents sièges, se montra plein de bienveillance pour les communautés de ses diocèses. Amoureux de tous il ne négligea aucune œuvre de zèle et utilisa son action dans le gouvernement des évêques loin de tout ce qui était bien. Nos chartres ont gardé de très nombreux témoignages. On a conservé l'une de ces chartes le sceau du prélat pendant l'année 1164. Il est assis, crossé, mitré et bénissant; la légende est SIGILLUM IOANNIS. PICTAV. EPI.; au revers est

(a) D. Fonteneau, XVII, 224;— Du Tems, XI, 480;— Gall. ch.

(b) Du Tems, II, 419 et 486.

de plus petite dimension. Dans le champ une femme assise, peut-être la Sainte-Vierge, et autour du sceau SECRETUM MEUM MICH.

Naissance de
Philippe-Auguste.

Marquons ici un événement qui devait grandir bientôt les destinées de la France. Louis VII n'avait aucun enfant mâle après dix ans de mariage avec Alix de Champagne sa troisième femme. Cette longue stérilité inquiétait les royaux époux qui durent enfin à des prières publiques, faites dans tous leurs Etats, la naissance au mois d'août 1168, d'un fils que par reconnaissance ses parents nommèrent Dieudonné. Ce fut plus tard Philippe-Auguste dont les hauts faits affermiront d'autant plus dans ses progrès le beau pays qui s'acheminait à la tête de l'Europe (a).

Guy de Lusignan tue le comte de Salisbury.

Cependant Henri II, toujours actif, toujours préoccupé de ses projets d'ambition et de sa domination sur plusieurs terres à la fois, parcourait ses beaux fiefs de l'Anjou et de la Normandie, demeurant peu à Poitiers qui restait sous le gouvernement d'Eléonore, mais où son autorité militaire était toute aux mains de Patrice de Salisbury, dont il avait fait son sénéchal en Poitou. Ce sénéchal étant Irlandais, Henri se l'était attaché après la conquête de ce pays qui avait suivi de près celle de l'Angleterre. Mais il n'était pas le seul étranger qui fût venu s'implanter avec le roi sur les terres aquitaniques. Ce mélange peu goûté des Poitevins avait mal réussi, les deux races s'aimaient peu, et les nôtres surtout n'acceptaient pas les faveurs royales prodiguées en grand nombre à cette noblesse d'outre-mer. De là des jalousies entre les vassaux, et contre le suzerain des inimitiés sourdes qui ne cherchaient qu'une occasion d'éclater. Elle se présenta en 1168.

Henri était passé en Angleterre pour y réprimer une révolte du pays de Galles. Il avait laissé la direction des affaires à Jean de Salisbury qui, moins craint qu'il n'aurait dû l'être, y fut regardé comme rien par la noblesse d'Aqui-

(a) Mézeray, Daniel, d'après tous les historiens.

tainie unie, en une conspiration bien ourdie, à ce Maine et de l'Anjou. Le connétable n'hésita pas à la tête et en vint à bout malgré les braves efforts des seigneurs du pays parmi lesquels se faisaient rem sur tout Guy de Lusignan, fils du Hugues VIII qui alors en Palestine. Henri, prévenu de ce mouvement s'était hâté de revenir en Poitou, et, sans rien perdre de la vigueur dont il était capable, il reprima en quelques jours les armes de Guillaume de Rancon, de Robert Sillé, de Hugues son frère, et de beaucoup d'autres qui avaient conclu avec le comte de Bretagne une étroite alliance. A peine leur défaite assurée, s'achemina, très peu accompagné, vers Paris où Louis VII. Celui-ci avait soutenu de son approbation ses promesses l'entreprise des barons, et n'aurait manqué de les aider après un premier succès. Il feignit d'ignorer tout et lui proposa de renouveler avec eux les traités de paix qui avaient déconcerté l'aveu de telles entreprises. Au fond, il comptait se ménager un appui nécessaire contre les menées qu'il supposait dans les autres provinces voisines de la Normandie et du Maine, et il est certain que cet accord que Louis VII. pouvait refuser, fut d'un grand secours à Henri pour s'affermir en Aquitaine une puissance qui lui coûtait cher à soutenir (a).

Le plus humilié parmi les vaincus fut toujours Guy de Lusignan. Il s'était accoutumé à croire qu'un Lusignan ne devait céder à personne. Il exhalait d'après ce sentiment celui de ses rancunes et de ses vengeances, et il avait voulu punir Salisbury du zèle qu'il avait mis à réprimer la révolte et à servir son maître. Un jour donc de la semaine de Pâques qui était cette année là le 31 mars, quand le comte, à peine revenu d'un pèlerinage à Compostelle, sans méfiance non loin du château de Guy, eut

(a) Robert du Mont, p. 311, apud, *Scriptor rer. Gallic.*, VIII.

Incidents qui
s'en suivent.

l'aperçut, alla au-devant de lui et tirant son épée força le sénéchal de se mettre en défense, un combat s'en suivit, où l'Anglais succomba. Guy rentra aussitôt à l'abri de ses remparts pour y attendre ce que le roi d'Angleterre entreprendrait contre lui. Il ne tarda pas à comprendre qu'il était menacé d'un siège. Il prit le parti de disparaître, et, sortant nuitamment de la forteresse, il s'embarqua pour la Terre-Sainte où son père, Hugues VIII était déjà depuis trois ans. Nous verrons comment tous ces incidents servirent plus tard à la fortune de Guy et portèrent dans sa maison une illustration royale. En attendant Henri se vengea en portant le ravage sur ses terres. Les propriétaires s'en plaignirent au roi de France que son titre autorisait toujours à juger de telles causes. De là conflit entre les deux princes, l'Anglais usant de ruses et de subterfuges pour obtenir l'approbation de son suzerain, le roi de France, n'accordant rien par méfiance, et trop payé déjà assez souvent pour n'attendre rien d'une mauvaise foi éprouvée. Enfin à la suite d'une entrevue à Montmirail dans le Perche, où les deux princes s'étaient rendus vers le milieu de mai, la paix se fit à condition que les barons poitevins n'auraient plus aucune rigueur à redouter (a). C'était stipuler aussi la restitution de leurs châteaux dont quelques-uns pourtant avaient été rasés ; les garnisons furent aussi retirées de ceux qu'elles occupaient encore (b).

Henri ravage la
Marche et l'An-
goumois.

Mais cette paix promise aux Poitevins ne parut pas à Henri l'obliger à quelque modération envers les provinces voisines pas plus qu'à se faire aimer de ses vassaux de l'Aquitaine. Cette même année, quand il avait embrassé Louis VII en signe de réconciliation, il porta le pillage et le feu dans l'Angoumois et dans la Marche, et, après toutes ces ruines qui semblaient lui avoir donné au moins les

(a) Daniel, III, 332 ; — Beauchet-Filleau, II, 232.

(b) Robert du Mont, apud, *Scrip. rer. Gallic.*, XIII, 311 ; — *Chronic. Abb. andegav.* ; — *Ibid*, p. 483.

DIRE GÉNÉRALE DU POITOU (1169)

la guerre, il finissait toujours par si
dont la solidité ne dépendait jam

ette année 1168, le Poitou se repos
ces émotions cruelles et Henri

à Rouen où il avait perdu dans l'automne de 1167 :
Mathilde qui vivait très retirée et se consolant av
des trahisons d'un autre fils qui l'avait détrônée (a).

C'est dans ce temps et sans qu'aucun titre c
puisse en déterminer l'année, mais probablement e
qu'Henri, dont la politique n'oubliait rien des sc
allaient à son ambition autant qu'à ses sentiments n
songea à pourvoir sa dynastie des garanties d'u
avenir. Il avait trente-six ans, Eléonore lui avai
cinq fils, dont les deux aînés surtout appelaient sa
tude ; l'un portait le nom de son père et avait quin
un autre n'en avait que treize et se nommait Richa
deux jeunes princes avaient le malheur d'être élev
école où se prodiguaient des leçons d'où ressortir
jour de remarquables infortunes : ils devaient avoir
l'autre les légèretés aussi maladroites que peu hor
de leur mère ; le père devait se refléter en eux pa
que les mauvais sentiments du cœur pouvaient
d'aigreur ou de dureté à une ambition insatiable
religion même ne put leur apprendre à modérer.

Le choix des lots dans ce splendide héritage ét
naturellement. Henri devait avoir l'Angleterre et en
roi si aucun empêchement humain n'y mettait obst
pour en finir avec cette affaire, il voulut que son
roclamé roi avec lui et sacré aussitôt. Mais l
e montrer encore dans le monarque cette inc
échanceté qui empoisonnait sa vie et lui ménage
istes remords. Le sacre du roi d'Angleterre se fais
cathédrale de Cantorbery, par l'archevêque. Ce

(a) Robert du Mont, *loc. cit.*, p. 313.

HISTOIRE GÉNÉRALE DU POITOU

était encore le saint pontife Thomas qui ne pardonnait pas d'avoir résisté à l'Eglise contre ses exactions. Le prince avait toujours refusé. Etranges égarements ! il alla jusqu'à empiéter sur les droits de l'archevêque et fit sacrer son fils par l'archevêque de Bordeaux. Thomas était alors réfugié en France. Le pape d'Angleterre fut mis en interdit. Henri pour se châtier promettait tout ce qu'on voudrait, permettait de retourner à son Eglise ; mais bientôt la colère se dessina dans son cœur et c'est dans un accès de passion qu'il exprima le désir qu'on le délivrât de ce importun, et que le saint est martyrisé (a).

C'est une triste inauguration d'un règne nouveau. Les difficultés furent moindres quand il s'agit de doter le prince. Son père, d'accord avec Eléonore à qui devait le titre de reine, lui donna les comtés de Poitou, Marche et le vicomté de Limoges, puis le duché d'Aquitaine. La reine-mère gardait donc avec elle son aîné ; l'aîné devait résider à Londres et y être à l'administration de ses vastes Etats (b).

Richard accompagné de sa mère alla se faire couronner à Poitiers. Ils étaient de retour à Poitiers le dimanche de Pentecôte de 1169. Là le jeune prince fut installé à l'abbaye de Saint-Hilaire où, en qualité d'abbé laïque, il fut assis dans la stalle de ce dignitaire. Deux ans après Richard retourna à Limoges où la cérémonie fut répétée. Il y fut reçu processionnellement, et l'on p

(a) *de vérifier les dates*, VII, 96 ; — Longueval, *ad ann.* 1170.

(b) *Chartes de Poitou*, D. Bouquet, XIII, 311.

à son doigt l'anneau de sainte Valérie. Ces détails fa-
 toujours partie du rituel séculaire et dureront enco-
 longtemps dans la suite (a).

Ce fut en 1171 que les colères intempestives de
 déterminèrent un groupe de ses courtisans à pa-
 détroit et à s'en aller secrètement assassiner saint
 de Cantorbéry dans sa cathédrale, au milieu d'un
 qu'il présidait. L'effet d'un si horrible sacrilège fut
 tous les rangs de la société que le roi lui-mêm-
 n'avait pas supposé de telles extrémités possibl-
 tomba dans une tristesse profonde et désavoua hau-
 un crime qu'il n'avait pas voulu, mais dont il trou-
 cause, comme tout le monde, dans ses imprudentes p-
 L'Europe entière en fut émue. Le roi de France
 qui s'était toujours refusé à lui livrer le saint arch-
 témoigna hautement sa réprobation, et le Pape env-
 Normandie, où Henri se trouvait encore, deux légats
 lui imposer une pénitence publique. Le coupable se
 à tout, témoigna sincèrement de son repentir, et,
 sa politique ne lui manquait jamais, il prit é-
 de détourner l'attention de ce malheureux événe-
 des conséquences humiliantes qu'il avait eues p-
 en faisant la conquête de l'Irlande, qui se renc-
 résistance (b).

Ce fut l'année suivante que s'ourdit contre He-
 trame dont il avait préparé le tissu et qui devait l-
 cruellement jusqu'à la fin de sa vie. Toujours o-
 par les remords que sa pénitence n'avait pu all-
 alla en 1172, en costume de pénitent, suivi d'un
 nombreuse, au tombeau de saint Thomas qu'Alexa-
 enait de canoniser sur un grand nombre de g-
 miraculeuses. Là il se fit flageller publiquement,
 es regrets du crime que tout le monde lui reproch-

(a) D. Bouquet, XII, 451 et 482; — *Chronic. Vasiens.*, ibid., p. 4.

(b) Smolet, *Histoire d'Angleterre*, III, 343 et suiv; — *Art de*
l'Etat, VII, 97.

le cette austère réparation, il parut plus calme; eut d'amères réflexions à faire lorsqu'il vit dans ours de ses derniers jours une preuve que sa vie vait sans doute besoin d'autres réparations, que lence pouvait ne lui imposer ici-bas que par un touchante miséricorde.

s allons voir surgir de ces faits qui prouvent, à s pages de l'histoire, comment tous les vices t dans le cœur humain toutes les fois que les y sont mal gouvernées. Henri tenait de sa nature s avantages de corps et d'esprit. Livré à lui-même, busé des uns et des autres : l'esprit, l'intelligence, su régler ni son ambition insatiable ni l'absolu- son orgueil. Il ne s'en était jamais servi qu'au ntérêts matériels; il n'avait jamais respecté dans ons ni la loyauté de sa parole ni l'honneur d'une qu'il ne sentait pas être une vertu royale. Dans où règnent de semblables travers et où la foi n'a rise sérieuse, où serait la force contre les turpi- s mœurs désordonnés allant bientôt jusqu'au public? Ce déshonneur, que la faiblesse humaine entraînements trop excusés ne savent jamais er, s'élève dans les sociétés ou en formation ou ence bien au-dessus du respect humain, et ceux abandonnent ne comprennent plus qu'ils sont plus coupables qu'ils opèrent par de détestables : sur ces masses toujours prêtes à les suivre, e coupable s'impose une responsabilité dont la devant la justice divine devient un véritable cjal.

tre verrons-nous ici certains lecteurs nous accuser ar dans le sermon. Eh bien? sermon soit, s'ils le Nous croyons, pour nous, faire ici tout simplement losophie de l'histoire : un historien n'a pas le droit dispenser. Et après tout, un sermon vaut toujours rappelle aux hommes leurs devoirs, leur but sur

la terre, et quel compte princes et peuples
jour à Dieu qui a créé les sociétés humain

Il faut dater de cette année 1172 la fo
l'île de Noirmoutier de l'abbaye de Notre-D
ainsi nommée de l'habit de ses religieux
l'Ordre de Citaux. Elle fut d'abord établi
Pilier, au nord et à peu de distance en
vivait toujours la mémoire de saint Filiber
l'année 1205 sur laquelle nous anticipons i
revenir, que l'isolement où elle se trou
secours de la vie fit comprendre qu'il fal
plus près à celle du monastère principal,
richement dotée par les seigneurs voisi
Garnache, Guillaume de Mauléon et Bouc.
Joubert de Talmont et Hugues I^{er} de T
suivant les inspirations les uns des au
années de distance, arrivèrent avec les mé
bienveillantes jusqu'à la confirmation en 1
Grégoire IX de tout ce qui avait été fait ju

Mais la liste des abbés ne date que de 1
noms ignorés dans l'histoire jusqu'à
Trémouille qui semble avoir été, en 1

nendataire, et devint évêque de P
tres seigneurs du pays, un René du
n de Maillé figurèrent aussi parm
tient de la charge que le titre et les
a un cependant qui crut, et avec
ir de rappeler dans ses cloîtres o
larité de la vocation. Ce fut Silvius
re général de Paris, qui profita des
it donnés de 1603 et 1609 pour fair
ir Denis l'Argentier, l'étroite observa
ques moines qui y furent appelés de l'
iocèse de Vannes. Ce régime contin

à la révolution, lorsque les novateurs dépouillèrent l'abbé des huit mille livres de rente qu'elle lui

(4).

II, dont le caractère s'accordait peu avec celui de sa femme, trouvait en elle une volonté aussi peu souple que son caractère. Les plaisirs de leur cour avaient souvent fait passer du côté de celle-ci des étrangetés aussi peu conformes à la modestie de son sexe que de la dignité de son rang. Il avait cru trouver dans cette licence de conduite une raison de se gêner peu lui-même. Il s'était donc livré à ces distractions honteuses que réprouve la morale du mariage et qui en troublent si souvent la paix. Parmi les personnes de sa préférence une entre autres était l'attention publique et divulguait trop les habitudes de sa cour. C'était une jeune fille de vingt ans, née de Clifford, une dame anglaise dont la maison n'est pas encore connue. Des relations s'établirent qui finirent par un mariage. La jeune fille fut confinée de son propre accord en une demeure dont les abords étaient si soigneusement dissimulés que le roi seul y pouvait entrer librement. Tout le monde savait ce mystère, et Eléonore ne tarda pas longtemps. Ses principes faciles auraient dû être indulgents : elle ne le fut pas ; elle ne put supporter un outrage que grossissait à ses yeux une jalouse. Après avoir cherché plusieurs fois, et en vain, à pénétrer jusqu'à sa rivale, elle dissimula son ressentiment, et résolut de se venger sur son mari, ne pouvant pas y réussir autrement.

Le roi, fils d'Henri auxquels il avait accordé naguère une confiance trop complète en les mêlant à ses propres affaires, trouvait dans les ressemblances de leur caractère bien des éléments de mécontentement habituel dans ce que le roi prenait en toutes choses de leur laisser

ms. I, 576 ; — Aillery, *Pouillé de Luçon*, p. 23.

id., *Biographie universelle*, t. XXXIX, p. 26.

pour les affaires le moins d'autorité qu'il pût avoir associé au trône d'Angleterre, Henri, dit au comte parce qu'il avait diminué de beaucoup à Londres la longueur du manteau qui descendait jusqu'au talon, ne cachait pas son impatience et trouvait que son père régnait trop à sa place. Il n'avait pas ses mouvements assez libres en France et se plaignait hautement, et, comme les mécontents manquaient pas et qu'on y avait assez généralement ressenti d'assez récentes sévérités, il lui donnait à ses plaintes des échos qui l'encourageaient. Eléonore ne perdit rien de ces dispositions : or, que son mari, détaché d'elle par une autre affection, donnait plus aucune part à son gouvernement, elle trouva aussi dans ces conjonctures un moyen de se venger des infidélités de son mari (a) et ne cacha point ces pensées à ses enfants. Ceux-ci étaient d'ailleurs encouragés par quelques-uns de leurs officiers dont le roi avait fait certaines exactions, et qui se trouvèrent prêts à leur rendre leur revanche.

C'étaient surtout Hugues de Sainte-Maure, seigneur de Tourangeau, et le vicomte Raoul de Faye, seigneur de Poitou pour Richard, lequel se comportait fort mal dans sa charge, était détesté pour ses concussions. Le roi, sur les nombreuses plaintes qu'il en avait reçues, plusieurs fois forcé de rendre gorge. Avec de tels alliés la reine et les princes crurent à la réussite du complot. Il se forma, reçut ça et là des ramifications. Il ne s'agissait de rien moins que de se débarrasser par la mort même s'il le fallait (b). Pour en arriver à son but, la guerre semblait le moyen le plus facile ; Eléonore craignait pas d'y encourager ses deux fils aînés et elle avait su joindre son quatrième fils Richard

(a) Smolet, III, 365 ; — *Chronique de Turon*, Bouquet, XII, 477.

(b) Gaillard, *Rivalité entre la France et l'Angleterre*, II, 51, in

HISTOIRE GÉNÉRALE DU

vie inique autant qu'il
en Bretagne, dont il l'a
. On voit combien tout
n propre déshonneur de
us honteuse déloyauté.
e à ces fils dénaturés
lle de leur père et mères
ements, mais quelle en
de ces instigations coup
trouveront devant l'hi
re, les conseiller ou les
trame odieuse était te
vait pénétré jusqu'à la
oulouse, c'était précisé
173, lorsque le roi d'An
et de Richard, était à
avait faire son hommag
cérémonie il demanda

n féal chevalier, il lui dévoila le complot qu'il
et les noms propres qui s'y mêlaient. Ceci se
mois de mars, le roi, désolé d'apprendre de
ses, résolut de se préparer à y pourvoir
de garder le silence jusqu'à ce que son plan
er. Une singulière coïncidence en hâta toutefois
ent.

duc de Savoie, venait de marier sa fille
Jean, le dernier fils d'Henri et d'Eléonore, qui
loté et que pour cela on surnommait déjà *sans-*
au-père lui assurait sa succession pour le cas
rait sans enfant mâle, mais des possessions
is dans le cas contraire. Henri, qui ne p
r d'ajouter de ce côté quelque perle à
bandonnait à Jean plusieurs châteaux d
Anjou entre autres ceux de Loudun
de Chinon auxquels il ajoutait une se
s considérable. Pourtant c'était peu en co

ÉRALE DU POITOU

son fils aîné. Ce
iter d'une occasion
ndescendre, et to
rent rien (a). C'éta
ivit, car aussitôt
ournée à Chinon o
chappa secrètement
i lui avait promis

r de blâmer le roi
lle entreprise. Ce
en excuser le côté
ent guère s'enten
différentes : l'un pie
n'aurait fallut sou
'autre turbulent, fo
rét à motiver ses
ique sentiment de
lui reprocher, ou
lie récente et impa
avait consenti que
e, allât à la cour de
pas encore Philip
ant une pareille inju
vernement déjà for
attaques de ce ger
Normandie, soit

bles ou secrets, po
des espérances de succès.

Henri Court-Mantel s'était définitivement r
où il attendait sous les auspices du roi :
que ses frères vinssent se joindre à lui. L
le mot d'ordre, et l'étendard fut levé : m
contenta pas d'être l'âme et le conseil de

er la surveiller elle-même. Elle se dirigea donc aine, afin d'y voir naître les événements et prit la 1 de se déguiser en homme. Ce fut ce qui la econnue, elle fut transportée en Angleterre et dans la tour de Salisbury, elle y garda sa prison le longues années (a), payant ainsi quelque peu les dont elle était la cause. C'était, au reste, le noyen de lui interdire de nouvelles machinations. et événement fut comme une déclaration de guerre. ction générale se manifesta en Aquitaine où la vexée par beaucoup de sévérité plus ou moins on Duc ne demandait qu'à revenir sous la domi- la fille de ses souverains. Parmi les barons on comptait Guy de Lusignan, son parent Simon , Raoul de Mauleon, Guillaume Larchevêque de /, et les seigneurs de plusieurs autres provinces, Vulfrin Taillefer III, d'Angoulême, et ses frères, icomte de Limoges, celui de Turenne Eschivart nnais, et bien d'autres.

donc une conspiration générale, et le roi de qui trouvait dans les revers de son royal ennemi re un moyen de garder la paix dans ses Etats, moins ce qu'avait de coupable le secours prêté à ts révoltés contre leur père que le besoin de se un brouillon puissant, dont toutes les entreprises à jeter la Normandie sur les provinces voisines, terre sur les côtes de notre Océan. Ayant donc à Paris les prélats et la noblesse de France, il présence un serment solennel d'assister de toutes s le jeune Henri et ses frères jusqu'à ce que leur chassé du trône d'Angleterre. La noblesse fit le ment, et les jeunes princes jurèrent de leur côté ais faire de paix avec leur père qu'elle n'eût été e du roi de France et de ses barons.

Après quoi, comme Louis avait donné à son nouveau sceau pour authentifier toutes les chartes qu'il croirait devoir prendre, et comprenant l'un de ces sceaux fallait multiplier leurs partisans en diminuant ceux du monarque anglais, Henri le Jeune donna des domaines de la couronne en faveur des faibles de la cause. Il donna à Philippe, comte de Flandre, terres valant mille livres de revenu, les deux châteaux de Douvres et de Rochester qu'on regardait comme les clefs de l'Angleterre. Une foule d'autres places dans le royaume où le jeune prince se targuait d'agir comme roi sans égard à celle de son père de qui il avait reçu, et disposa ainsi des plus considérables domaines d'outre-mer en faveur de gens qui se trouvaient disposés à les garder. C'était désorganiser le royaume en faisant passer entre ses mains par l'hommage les terres de demander à ses favoris.

De telles extrémités étaient graves pour le royaume. Elles dénonçaient de terribles orages : il ne fallait pas éclater sans y avoir opposé sa résolution et sa fermeté habituelles, avec sa bonne dose de prévoyance et de valeur. Il commença par revenir à un moyen qui avait été expérimenté en Angleterre au commencement de son règne. En ce temps-là s'étaient formés des compagnies volontaires composées de soldats de fortune dont l'entretien devenait considérable. On les appelait *bançons* parce qu'ils étaient sortis d'abord de Flandre, mais ils s'étaient bientôt multipliés et finirent par être désignés sous le nom de *bançons* parce qu'ils fréquentaient les routes, non pas pour la plus grande sécurité des voyageurs, ou pour la plus grande sûreté des côtes les attiraient au plus grand avantage des navigateurs. Ce n'étaient que des gens sans discipline, en effet, des hordes incapables d'obéissance et d'autres idées que celles du pillage et du larcin. Lorsque He

IRE GÉNÉRALE DU

res avec une foule
ngea à s'assur
ide, et appela pré
le premier exen
lde d'un roi. C'en
leurs habitudes
r imposa une dis
ntrevenaient à ses
tile. Mais quand
i solidement so
tant plus le be
gens par lesquels
tances à ceux de
parts. Il les app
vint avec elles de
ter sur les riches
s rois d'Angleter
es terribles auxi
sta et s'empara
c'était passé tout
atifs d'une guerr
l était à Poitier
endu maître de S
t reprendre cette
i fils qu'il força
teau fort de la Sa
de ce côté, il co
s dévoués, et se
il savait que se

ant que le Poitou
ni, qui n'avait à
inauguré son entr
ême temps en N

passé en Saintonge avait été et la Bretagne furent traités de gèrent tout. En même temps Mathieu son frère, comte de Be la Picardie et prirent Aumale pa De son côté, le roi de France d attaquâ la Normandie par les p Verneuil, que défendirent vailla irlandais venus au secours de l'élite des chevaliers du pays. manquant de vivres, ces braves l'usage, un sursis de quelque s'engageaient à se rendre s'ils même temps ils prévinrent Her quatre lieues au Sud-Ouest d' de se porter sur Verneuil que nombreuse que celle des alliés Picardie, il était attendu par l' laume de Champagne, qu'entou Dreux et Henri de Blois. Ceux-ci proposèrent un traité de paix convint d'une suspension d'arm le lendemain. Le vieux roi ret lendemain, comme il se renda fut pas son indignation et sa de Verneuil que pour le voir e le roi d'Angleterre en eût rien rendre la place si elle n'avait inqualifiable perfidie, Louis, qu caché aux assiégés ses déloyal les clefs de la ville, puis l'av flammes (a). C'est à peine si l'on Le temps n'était pas venu o Louis VII devait dire cette pa

GÉNÉRALE DU PORTOU (1174)

nie de la terre elle devrait se réfugier
ois ».

caractère malheureux de cette trahison,
tendre Henri pour mesurer sur le terrain
armées, Louis se hâta de décamper et
cipitation qu'il laissa derrière lui ses
bagages qui tombèrent aux mains de
e première revanche pour celui-ci. Il en
Se mettant à la poursuite des fuyards,
villa en pièce leur aile gauche. Puis il
uil dont il commença à réparer les
ara un peu plus loin du château de
un grand nombre de chevaliers et de
put regagner Rouen avec d'autant plus
s quarante jours allaient expirer où la
, selon l'usage féodal, avait droit de ne
service réclamé par le suzerain (a).

. Geoffroi, le troisième fils d'Henri était
e lui la population, les capitaines sous
it emparé de plusieurs places et tour-
ds de la Normandie. Henri leur envoya
le ses Brabançons qui défirent les alliés
et investirent Dol où s'étaient renfermés
e de barons avec les fuyards qui les
ri se tourna aussitôt de ce côté afin de
ui pouvait servir de rempart à la Nor-
était déjà prise quand il arriva et ce
soumission des Bretons dont les chefs
pour la paix. Henri n'avait garde de les
une conférence où se trouvèrent, près
de France et d'Angleterre, Henri offrit
a fils la moitié des revenus de l'Angleterre
die, s'il l'aimait mieux, se réservant en
ration de la justice. Ces offres ne furent

IRE GÉNÉRALE DU POITOU (1174)

pas... , parce que Louis aurait voulu, de la part d'Henri, un plus considérable abandon de ses intérêts. Sans donc consentir à une paix définitive, les deux rois conclurent une trêve la veille de l'Assomption. Richard, qui, de la Saintonge, avait pu regagner la Bretagne, et les derniers événements faisaient redouter un revers, s'efforça à le prévenir, et, avec ses dispositions ordinaires de prudence, il comprit qu'il fallait essayer un autre rôle. Il fut donc, les larmes aux yeux, se jeter aux pieds de son père. Ce dernier ne sut jamais se défendre contre ses enfants, si coupables qu'ils fussent et si astucieux qu'ils fussent, d'une impardonnable faiblesse. Il n'hésita pas à recevoir le fils rebelle, et, le 3 septembre 1174, ils firent ensemble leur entrée à Poitiers, comme si le suzerain eût rendu au vassal la possession d'une province où il fallait que l'un et l'autre fussent généralement acceptés.

Henri regardait ce retour de son fils comme d'un bon augure pour arriver à une paix qu'il avait plus de besoin que personne de souhaiter et de garder longtemps, car il était parvenu à soulever contre lui en Angleterre des révoltes qui, jointes à une invasion combinée de l'Irlande et d'Ecosse, y causaient de graves dommages et pouvaient renverser son autorité. Il ménagea donc une conférence avec Louis VII, qui commençait en ce temps à comprendre qu'Henri trouvait toujours des ressources proportionnées à ses embarras. Dans ce but, ils étaient convenus de se rencontrer à Mont-Louis, château à deux lieues de Tours. Là enfin on arrêta cette guerre parricide à la fin de septembre. La paix fut signée entre les deux rois et entre Henri et ses enfants. Ce père heureux d'une telle paix se montra généreux quand il s'agissait des conditions qu'il y mit. Il accorda à Richard deux châteaux dont la position en Poitou ne pouvait rien ôter à sa puissance, puis la moitié du revenu en argent que rendait cette province; il rendit la liberté sans rançon aux prisonniers tombés entre ses mains, exigeant la même faveur

DIRE GÉNÉRALE DU

appartenaient. Le
occasion s'éleva
stipulations pour
d'abandon : il fall
aussi lourdes que dangereuses. De son côté,
connut vassal de son père pour tous l
donnait (a).

pas les seuls biens que Richard ga
aix, on crut devoir sceller le traité
l'un contrat de mariage. Marguerite,
e Constance de Castille, sa seconde
Richard, n'ayant encore que six
ngleterre pour être élevée, selon l'u
beau-père futur. C'étaient là des
saient pas toujours, comme on l'a vu
e politique cruelle, compromettait
venir des jeunes filles qui en étaient

XII, 420, 443, 483 ; XIII, 160 et suiv.



LIVRE LVII

1

concile, rien n'étant
se en confirmation
ification publique, et
ux premières années
, comte de Champagne
ud le Bon (*Art de*
ement possible, qu'
ention, que de nouv
lleurs conseillers?

la plus conscienc
part, n'avait rien
i tardait d'abuser,

à faire voir, une f
Art de vérifier l
e Baugency. Nous
e ils parlent d'Élé
ent aucune occasi
-ils eux-mêmes ju
ncile de Baugency
ques aient gardé p
qu'ils ne pouvaie
squ'ils ont vu les
à se séparer ». C
inte avec un besoin
ous les évêques son
nces qui ne relèvent
nt donc les mêmes
- mêmes sièges? -
arenté — où voul
elle s'était formée
ajoute en citant l

LE COMTE DE CHAMPAGNE. — COMMENT SAINT BERNARD lui-même q
si haut contre ce mariage, lorsqu'il s'agit d'assemb

pour le casser, n'avait-il pas dit le mot que Ceci est encore un surcroît impardonnab de la part des Révérents Pères. Il est facile *crier et si haut contre ce mariage*, laisse avait fait opposition quand il se fit en 1137. si nous consultons la chronologie que Hors saint Bernard (*Opp.*, t. I, 112 et suiv. L) reconnaissons que de 1137 à 1143, Bern occupé loin de la cour et en Aquitaine à éteindre les dernières étincelles du schisme de Guillaume X. Dans ce même intervalle, on le voit soit en Italie, appelé par Innocent II, soit en Allemagne, où le ramenaient d'autres intérêts religieux. Dans ce même temps, et en ses diverses stations, des courses incessantes, des travaux continuels signalent l'activité de son zèle, car il fonde douze ou quinze abbayes, non sans beaucoup de veilles, de correspondances et de pourparlers. Veut-on savoir maintenant ce qu'est cette lettre 224 où on lui reproche *de crier si haut* contre le mariage de Louis et d'Eléonore? Ces termes ne semblent-ils pas la dater de 1137, quand une opposition directe se serait manifestée par la plume du saint contre une union illégitime? Il n'en est rien. Cette lettre est écrite six ans après, en 1143, à l'évêque de Préneste Etienne, à qui il rend compte des violences que Louis VII se permettait contre les églises et leurs évêques, allant jusqu'à interdire à quelques-uns de bénir des mariages qui ne lui convenaient pas, et sous ce prétexte, portant le désordre dans les familles comtales de Flandre et de Champagne... et invoquant, pour autoriser ses prétentions, de fausses consanguinités dont il n'était pas juge. C'est alors qu'il ajoute: « De quel front un homme vient-il ainsi résoudre questions qui ne regardent que l'Eglise, lorsque lui-même, *sonne ne l'ignore plus*, s'est marié avec sa cousine et viole a le 3^e ou 4^e degré de prohibition! » — Voilà tout ceci expliqué nettement. On voit comment ni les évêques du concile, ni saint Bern n'avaient pu s'occuper, en 1137, d'une nullité que tout le monde ignorait, et comment, en 1143, quand les fautes du roi attirèrent sur lui l'attention publique, l'abbé de Clervaux trouvait naturellement à réfuter les exagérations qui rendaient le roi injuste certaines affaires de mariage, lorsqu'on pouvait lui demander compte du sien.

Les Bénédictins méconnaissent donc ici le vrai sens de l'histoire. Ils se sont donné l'air de gens de mauvaise foi, manquant d'impartialité, s'exprimant avec une humeur qui trahit leur hostilité, et faisant prendre une fois de plus en flagrant délit contre les évêques

NOTES DU LIVRE LVII

les saints et les conciles, comme il leur est arrivé si souvent contre les Papes, en hommes toujours bien pourvus de ce jansénisme dont ils portaient le drapeau.

Cette note est un peu longue peut-être. Pouvait-elle l'être moins pour mettre au jour une calomnie qu'on avait eu l'art d'exposer en cinq ou six lignes, avec l'air triomphant de gens qui venaient rétablir une importante question.

NOTE 2

Baugency, qu'on écrit mal Beaugency, *Balgentiacum* (Loire) est une petite ville fort ancienne, comme le dit son nom, et occupe, avec ses 2,000 habitants, un coteau dont la vallée prolonge jusque sur les bords de la Loire, à 22 Kilomètres S. O. d'Orléans. Sa position qui la rend si agréable n'a pu défendre des ennemis qui l'ont prise à toutes ces époques, même quand un château fort semblait devoir la protéger aussi bien que son enceinte formidable. Ce sont les guerres nombreuses, où elle fut prise et reprise, qui l'ont réduite à des proportions si restreintes et à une population si modeste. Ce n'est plus qu'un chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Orléans.

NOTE 3

Port-de-Piles, *Portus-Pilarum*, déjà connu en 1064, est un village du canton de Dangé, arrondissement de Châtelleraup, devenu un chef-lieu de commune en 1849, par un démembrement de la commune des Ormes. En 1244, on lui voit un prieuré dépendant de l'abbaye de Noyers, en Touraine. L'église prieurale d'autrefois, sous le vocable de Saint-Nicolas, est celle de la paroisse actuelle, érigée le 15 septembre 1846, elle a été rebâtie en 1877 dans le style ogival. Une autre église y a été bâtie en 1861 sous le vocable de l'Immaculée-Conception.

Avoisinée par la Creuse et la Vienne qui arrosent au Levant et au Couchant et au Nord la plaine qui les sépare, Port-de-Piles a 1,500 habitants. Au confluent de la Creuse et de la Vienne, c'est-à-dire très près du bourg lui-même, des dolmens indiquent des origines celtiques du lieu, qui ne manquaient pas non plus d'une certaine importance au moyen âge, quand il prit son nom d'après ces piles monumentales érigées par les Romains, comme la Saint-Mars, non loin de Tours. Le beau parc des Ormes, dont nous avons parlé (ci-dessus, VI, 93 et 112), couvre toute la partie occidentale de la commune, le long du chemin de fer de Paris à Bordeaux construit au dernier siècle, Port-de-Piles relevait, avec sa haute justice

duché de Châtellerault ; il fut cédé en 1749 à la maison Voyer-d'Argenson, propriétaire des Ormes.

NOTE 4

Jean Prompton, *Chronique*, in-f°, Loudini, col. 1075 ; — *Art de vérifier les dates*, X, 114, 1652. — Prompton était abbé de Jorewal, dans le comté d'Yorck, et fut moins l'auteur que le dépositaire du manuscrit de cette chronique composée par un autre moine contemporain. Elle va de l'an 588 où commença en Angleterre la mission de saint Augustin jusqu'à la mort de Richard I^{er} en 1198. En beaucoup de choses il a reproduit l'historien Roger de Howeden, qui fut témoin de tous les événements de son époque et ne mourut qu'après Eléonore. (*Histoire de l'Eglise gallicane*, in-4°, IX, 455).

NOTE 5

Willelm. Neubridg., De rebus Angl., lib. XXXI, apud D. Bouquet, XIII, 102. — Guillaume Litle, ou Le Petit, surnommé de Neubrige, du collège où il avait enseigné, était contemporain de ces événements et chanoine régulier de Saint-Augustin. Son histoire d'Angleterre commence en 1066 avec la conquête par les Normands et finit en 1197. Elle fut publiée en 1719 en trois vol. in-8°, à Oxford, avec des notes critiques de divers savants qui y ont relevé quelques points moins prouvés et qui avaient besoin d'examens. C'est cette édition que nous avons consultée.

NOTE 6

Ce Hugues, que certains ont nommé Rotrou, en le confondant avec son successeur, avait assisté au concile de Baugency, et savait d'avance avant d'y venir qu'il n'y avait rien à espérer d'accord entre Louis et sa femme que la mauvaise tenue et les pro de celle-ci n'auraient pas manqué de briser au plus tôt. Il va mieux en finir, sans prolonger cet éclat scandaleux. Le mari ayant été radicalement nul, il n'y'avait plus qu'à rendre la libi aux parties en mettant à couvert la conscience de l'un et de l'au

NOTE 7

Westminster, où le monastère de l'Ouest était fondé sous la ré de Saint-Benoît, par Edouard III, dit le *Confesseur*, vers 10 C'est aujourd'hui comme une annexe de Londres n'ayant pas mo de 200,000 habitants. L'église abbatiale est devenue depuis Henri \ un temple du culte anglican, et c'est en deux magnifiques sa

de sa dépendance que s'assemblent les deux chambres du Parlement anglais.

NOTE 8

Chambrichon, aujourd'hui Chambréchon, *Campobricum*, est alors une espèce de ferme peu étendue, sur le chemin de Quinçay à Poitiers. Il est encore un simple hameau de quelques habitants que la *Nomenclature de la Vienne* a oublié et que nous trouvons dans le *Dictionnaire* de Redet.

NOTE 9

Nous avons parlé de Pleuville, ci-dessus, t. III, p. 458. — Mauprevoir, de *Malopresbyterio*, était un prieuré de Charroux, maison de campagne de l'abbé qui en avait la seigneurie. C'était une portion congrue, dont le titulaire était, par conséquent, un vicair de l'abbaye. La commune a aujourd'hui 1,200 habitants, a toujours son église romane de Sainte-Impère, sainte dont la vie et l'époque quoique très anciennes, sont absolument ignorées. Il est probable qu'une translation des reliques de la sainte femme aura donné à l'érection de la paroisse. Ce lieu a des souvenirs celtiques romains que dénoncent certains débris peu faciles à classer; enceinte militaire à l'endroit nommé la Gannerie, enfin les restes d'un château du xv^e siècle à Mauprevoir même, et de celui de Combourg, sur le ruisseau voisin de Payroux. (V. notre *Histoire de Charroux*, additions, p. 425.)

NOTE 10

Les Pétrobusiens, disciples d'un fanatique nommé Pierre de Breteuil, étaient de véritables Manichéens dont la doctrine avait inondé vers 1126, le Dauphiné, d'où elle gagna le Languedoc, où Pierre rebaptisait les peuples, profanait les églises, renversait les autels, brûlait les croix. Condamné en 1139 par un concile de Latran, il n'en continua pas moins ses excès jusqu'à ce qu'en 1147, il fût brûlé vif par les habitants de Saint-Gilles, près Toulouse, indignés des horreurs commises par lui dans leur pays. On voit qu'il a laissé des traces, puisqu'en 1158 ses disciples continuaient à révolter le Midi où ils firent éclore les Albigeois. (V. Longue Fleury, Rohrbacher et Daras, ad ann. 1126 et suiv.)

NOTE 11

Puy-Beliard, *Podium-Beliardi*, est actuellement un chef-lieu de commune de 500 âmes du canton de Chantonnay (Vendée). On ne sait rien de ses origines, le premier acte qui nous est resté étant

commencement du xii^e siècle. On ignore aussi à quelle date son église de Saint-Pierre est devenue un prieuré de Marmoutier, et suivaient par conséquent la règle de Saint-Benoît, observée encore en 1534 par dix prêtres composant le personnel de la maison.

NOTE 12

Belesme était en effet un village du Ponthieu, près Lagny (Seine-et-Marne), d'où Jean était originaire par ses ancêtres. C'était de la basse Picardie, que la famille des Belesme avait quittée en 1166 pour l'Angleterre. Y ayant acquis des seigneuries et des titres nouveaux, elle avait laissé cependant à quelques-uns de ses enfants les noms d'une terre française, et c'est ainsi que Jean avait gardé celui de la propriété picarde.

Il faut moins s'étonner qu'on ne la fait de voir notre Jean de Belesme déguisé par certains auteurs en un Jean aux *belles mains*, de *Bellis Manibus*. Ces étranges latinistes appuient cette opinion du même sobriquet donné vers le même temps à un Guillaume de Champagne qui occupait le siège de Reims. Ce n'est là qu'un mauvais calembourg quant à notre Belesme, et nous espérons que ce ridicule de mots, fondé sur la manie alors très répandue par les notaires du temps de dénaturer de plus en plus la langue latine, disparaîtra de notre histoire après les explications qui précèdent.

NOTE 13

En 1861 M. Pilotelle, conseiller à la cour impériale de Poitiers, avait été chargé depuis plusieurs années par sa Compagnie des restaurations à exécuter au palais de justice, et l'une des plus importantes était certainement la charpente de l'ancienne salle des gardes, local remarquable de tous points et qui voyait s'effondrer sa splendide boiserie en châtaignier dont la belle portée et les magnifiques enchevêtrements l'ornaient depuis le xii^e siècle. Quand il fut question de la renouveler, l'idée singulière d'avoir une charpente en fer vint au Premier Président, qui en voyait mettre à toutes les gares, à toutes les usines, et qui n'en voulait pas démordre. Ce n'était pas l'avis de Pilotelle, homme de goût, archéologue de sens, qui ne pouvant vaincre une opposition qu'il fallait pourtant ménager, louvoyait autour des difficultés et retardait résolument le moment d'y toucher. Un heureux hasard voulut que l'auteur de ce livre se trouvât un jour avec le Président qui lui parla de sa charpente en fer comme d'un projet dont il réclamait l'approbation. L'interlocuteur se garda bien d'y souscrire; il exposa les principes, rejeta bien loin un projet qui remplacerait pour le vieux monument l'accessoire

DU LIVRE LVII

et théorique par des barres
invisibles dans un espace don
appelait des annexes que l
eusement. Le lendemain le
i apprit que M. le Premier, e
ait enfin rangé de son avis
lée. Après trente ans et plus
pouvoir la raconter comme un
re de notre belle salle des Pa
ie les hommes : il ne faut ô
t ils puissent s'honorer.



LIVRE LVIII

DEPUIS LA PAIX ENTRE HENRI II
JUSQU'A LA MORT DE CE P

DURANT qu'Henri II faisait plus honorable que lucratif, l'Angleterre était lo plus avantageuse puisqu'elle le côté, l'Angleterre était lo quille: Les ferments de développés par les soins de ces mêmes dans le devoir aux bords de la Seine roi y était nécessaire. Il comptait cepe lieutenants qui l'y remplaçaient pour n aller imposer sa présence avant d'av choses de l'Aquitaine. Avec sa prompti hâta donc, dès les premiers mois de Poitou en état de défense. Dans ce but gleterre Richard à qui ce soin n'in qu'à lui. Il lui prescrivit de faire rem aux traités de paix, les châteaux des été démantelés dans le même état de d avant les derniers troubles. Les baillis fournir au jeune duc tout ce dont il pou enfin il mit à sa disposition tous les

sujets au service militaire, en l'autorisant à les faire marcher partout où il le jugerait à propos, et exigea que tous les seigneurs prêtassent le serment de fidélité au monarque anglais, de qui ne cessait pas, après tout, de relever les pouvoirs commis au duc d'Aquitaine. Henri, quelques jours après, débarqua à Douvres, laissant, par cet acte de confiance à un fils qui l'avait tant déçu, une preuve que son cœur ne lui avait jamais été autant aliéné qu'il le méritait.

Prison sévère
d'Eléonore.

Remarquons ici que cette indulgence pour ses enfants n'était pas du tout la même pour Eléonore. Le roi n'avait plus pour elle que du mépris et semblait ne vouloir laisser aucun adoucissement aux sévérités dont il punissait les indignités de sa vie. Où qu'il fût conduit par ses affaires, si agitées et si changeantes, il se faisait toujours suivre d'elle sans la voir ni lui parler jamais. Commise à la garde de quelques officiers, réduite à une cour de deux femmes surveillées et prisonnières comme elle, aucun commerce ne lui était permis avec personne du dehors. On ne voyageait qu'en l'isolant, et en quelque lieu qu'on s'arrêtât, elle et ses compagnes de captivité restaient au secret, et n'avaient aucunes communications avec qui que ce fût, réduites à un très étroit espace pour une promenade réglée de chaque jour où elle était toujours l'objet d'une attention aussi fatigante que continuelle (a). Henri n'avait pas seulement à satisfaire pour lui-même une vengeance méritée. Il tenait surtout par système de conduite envers elle à la surveiller lui-même, s'inquiétant beaucoup, si elle s'échappait, de la voir prolonger par ses intrigues près des ennemis de la famille une guerre dont elle espérait que la fin serait le renversement de son époux.

Améliorations
dans le droit civil.

Avant d'aller plus loin et de rentrer dans une série d'événements difficiles, arrêtons-nous à une institution qui témoigne bien des tendances de l'époque et nous montre clairement quel pacifique travail commençait à modifier

(a) Smolet, *ib. sup.* ; — Howeden, *ad ann.* 1176.

GÉNÉRALE DU POITOU (1175)

nement militaire qui avait c
alors les principes et les habitu

supposait très souvent entre l'a
spirituel des rapports plus ou
agissait de se prononcer sur c
d de choses ou de person
pouvoirs pouvaient avoir la
s'entendre alors, surtout au p
re, sans faire surgir des con
s? Les Abbés, dont le gouver
ux, et dont l'autorité était bien p
ent pas toujours raison deve
moins revêches et qui souvent
neur de ne pas céder. Quelqu
ont guider par des idées meille
avait se faire entre les deux bar
té civile, des éléments de paix
a commun, et des lois relati
pour la conduite des peuple
barie et de l'arbitraire.

a à Charroux. L'abbaye y avai
Charlemagne, assez de privilè
es par des chartes pour n'avc
-il, de quelque entreprise con
s arriva où les comtes de la M
château et y demeurant, euren
oines avait les leurs. Ce furer
uger dans le même lieu des de
énalité n'était pas toujours la
l pour diminuer dans les justi
aspect de la justice, garantie
gouvernement. Le comte Aldeb
l'abbé de Charroux, que nous c
l^e du nom, pour rédiger une sui
e et disposant les différents po

HISTOIRE GÉNÉRALE DU POITOU (1175)

lement civil. Ces points étaient contenus en des
donnant par de curieux détails une connaissance
de ce que nous pouvons appeler *les libertés* de la
ville, et en même temps une juste et belle idée de ce
noyen âge si calomnié pensait de la dignité humaine.
charte qui n'est point datée doit être donnée de 1170

Une autre lui fut adjointe en 1247, conforme à de
ux besoins et à de nouvelles observations qu'avait
re la durée de presque tout un siècle où de graves
nements s'étaient faits dans la vie administrative.
ins ces deux pièces, dont nous parlerons à la fois
y pas revenir plus tard, les droits et prérogatives
ix seigneurs s'établissent d'une manière parallèle
s franchises des bourgeois et leurs privilèges
x. On doit en conclure que ces libertés communales
t levées presque sans qu'on s'en aperçut dans les
des guerres civiles, et aussi sans doute à l'abri des
s qui avaient éloigné du sol natal une foule de
ns et de tyrannaux dont l'absence fut un des
ux fruits des incursions d'outre-mer. Quoi qu'il en
pplication des nouvelles clauses légales se fit dans
lieux d'assez vaste étendue. Ainsi la bourgeoisie
t dans la ville, et dans un rayon de trois quarts
autour d'elle, de l'exemption du droit seigneurial
lots et ventes imposé aux roturiers de leur mou-
. Les limites de droits étaient marquées par quatre
1 deçà desquelles ce privilège avait été accordé du
même de Charlemagne afin d'attirer autour de
e des habitants qui devinssent pour elle des
t, et en même temps des aides et des gardiens.
ncore la liberté individuelle était respectée jusqu'à
r, avant toute contravention évidente, les personnes
ces mesures préalables qui nous étonnent à peine
tre législation passée ou présente, et qu'on appelle

arrestation préventive. On avait également aboli à des petits d'autres mesures réglées d'après le droit telles que la confiscation au profit du seigneur, la tradition des biens des accusés et même la contrainte par corps. Les habitants ne pouvaient non plus être obligés d'aller plaider au loin. Les créanciers ne pouvaient comprendre dans une saisie le lit du débiteur ; ce qui n'est donc pas une heureuse innovation du code actuel. Quiconque voulait s'établir dans un bourg, y demeurerait exempt de tout impôt pendant la première année, ce que notre droit moderne n'a continué qu'avec des restrictions formidables, soit de droits d'enregistrement pour les domaines, soit de banalités de moulins ou de fours, et de contrôle du seigneur sur les mariages des vassaux. Dans les discussions d'intérêts la loi admettait l'arbitrage préalable, ce qui préluait à nos juges de paix. L'invention n'est donc pas si récente qu'on le croit en lisant la loi du 24 août 1790.

La justice criminelle ne s'exerçait que par le seigneur ; lui était réservée très convenablement la connaissance des crimes de meurtre, de celle d'adultère, de rapt et de faux. Les peines pour chacun de ces crimes étaient graduées par des amendes. La vie n'y était jamais promise, quoique la peine de mort, comme on le voit dans la seconde charte, n'y fut pas abolie puisqu'elle était appliquée contre les crimes capitaux de droit commun, l'adultère, la rébellion et autres qui entraînaient de grands dommages. Par une de ces coutumes qui évitaient alors de fâcheuses vengeances, le coupable du bourg de ce comte pouvait se réfugier dans celui de l'abbé, et réciproquement, l'abbé restait libre de livrer ou de refuser le coupable. C'était un droit d'asile tempéré par de grandes restrictions pour les plaideurs, car il garantissait contre les violences et n'offrait pas moins la satisfaction du droit. Une foule de précautions d'ailleurs s'y rattachait.

jetées sur le chemin des contendants afin de les amener à transiger ou à en finir au plus vite. Ainsi, celui qui recevait des injures était excusable s'il frappait l'insulteur. Pourquoi celui-ci s'était-il exposé au châtement ? Parfois et pour des cas plus graves on employait encore le *jugement de Dieu* qui devait favoriser la cause juste que chacun plaidait à armes égales et convenues : c'était un principe dont on ne devait comprendre la valeur qu'à une époque où tous les cœurs étaient pleins de la même foi. Cela d'ailleurs n'empêchait pas une amende considérable de peser sur le vaincu : et qui ne voit qu'on ne devait s'engager que difficilement dans une contestation où les coups de bâton ou d'épée infailliblement reçus étaient encore inévitablement suivis d'une peine pécuniaire. Un procès quelconque pouvait bien faire hésiter aussi le demandeur quand au préalable, il devait déposer une somme à raison des dépens peut-être injustes que pourrait supporter le défendeur. Est-ce que nos frais de justice ne pourraient pas s'adoucir aujourd'hui par quelques tempéraments de ce genre ?

Somme toute, cette législation respirait une grande douceur, une grande paternité. On trouve là un progrès remarquable des mœurs publiques, tant de la part des gouvernants que du côté des classes gouvernées.

Idiome dans lequel sont écrites ces deux chartes.

Nous avons dit que ces deux chartes si imposantes, parce qu'elles signalent une importante transition entre les habitudes judiciaires suivies jusqu'alors, coïncidaient avec l'apparition plus large et plus sérieuse de nos institutions communales. La preuve en est donnée d'abord par celle d'Aldebert IV de la Marche. Elle est écrite dans le mauvais latin qui se défaisait rapidement à cette époque pour entrer dans la nouvelle langue créée dans l'Aquitaine du Nord en deçà de la Loire, et au delà dans la Touraine, le Blaisois et l'île-de-France. La seconde pièce, donnée pour compléter celle-ci en 1247 par Hugues XI de Lusignan, autre comte de la Marche, a cela de remarquable que tout en s'exprimant en la langue romane telle que les trou-

badours la chantaient encore en Aquitaine et en Provence on y trouve aussi beaucoup de la langue d'oïl : c'est l'indice de ces relations plus suivies qui s'établirent depuis cent ans entre les grands feudataires d'Aquitaine et la royauté suzeraine des bords de la Seine et de l'Elbe. Mais ce dernier parchemin a de plus le malheur de n'être qu'une assez mauvaise copie dont l'intelligence est souvent empêchée par des mots omis ou altérés (1). A cette époque l'abbé Jourdain III gouvernait depuis 1231. Ce fut lui qui obtint de Hugues, dont il prévoyait la mort prochaine, cette seconde charte confirmative et dont le texte est, comme l'ancien, altéré, ou incomplet, comme nous venons de le dire.

Nous semblons peut-être nous être attardé sur ces détails : nous ne pouvions moins faire, car ils sont d'un haut intérêt pour bien faire juger de cette attachante période du moyen âge. Revenons maintenant à nos affaires de Poitou les Plantagenet.

Cependant Richard, quoi qu'il eût fait pour assurer le Poitou contre les entreprises des barons du pays, Richard qui, après les mesures que nous lui avons vu prendre, était passé en Angleterre, n'avait pas laissé aux bords de la Vienne et du Clain la sécurité qu'il espérait. La confiance qu'il croyait avoir imposée par sa vigilance et ses précautions n'avait rien éteint des répulsions que les Poitevins éprouvaient contre son autorité. Loin de se laisser séduire par l'aimable et affectueux langage qui font le succès des princes près de leurs peuples, Richard n'avait eu que des duretés envers les petits, des hauteurs habituelles avec les grands. Ses violences envers les hommes, ses insolences envers les femmes n'avaient inspiré aux subordonnés que le mépris ou la haine, ces motifs trop sentis d'éloignement de sa puissance venant se joindre aux abus de pouvoir, la tyrannie et les extorsions des principaux dépositaires de son autorité (2). Les voi-

(1) Raoul de Dicet, dans Bouquet, XIII, 199 et suiv.

L'évêque Jean de Belesme prend la défense du territoire.

n'étaient pas mieux traités que ses propres sujets, les officiers du Poitou ne respectaient pas plus leurs droits que leurs frontières. Des récriminations s'en suivirent et de nouvelles prises d'armes ranimèrent le feu de la guerre qui éclata après Pâques dans le courant d'avril 1176. Wulfrin Taillefer III, comte d'Angoulême, se plaignait en termes plus énergiques de ce mauvais voisinage. Il n'hésita pas à profiter de l'absence du Duc pour prendre l'offensive et se jeta sur le Loudunais. Il y avait fait du mal, lorsque, prévenu de cette invasion, notre évêque, Jean de Belesme, en sa qualité de vassal du prince et qui peut-être commandait à Poitiers en son nom, leva à la hâte des troupes, et prévenant le sénéchal Thibaud Chabot, que Richard avait mis à la tête de ses forces militaires et qui habitait du côté de Thouars, celui-ci vint, guidant lui-même son contingent, opéra sa jonction avec le sénéchal, qui se disposa avec lui à marcher vers les confins des deux provinces. Wulfrin, qui avait appris ce mouvement, recula aussitôt, mais fut atteint par les deux généraux qui le poursuivirent jusqu'à Barbezieux. Là, notre évêque prouva qu'il était d'une famille où l'on entendait la stratégie. Par des attaques partielles sur les ailes de l'ennemi, il le força de se mettre en bataille et d'accepter une mêlée, puis il partagea son armée en quatre corps qui fondirent en même temps sur eux, en tuèrent un grand nombre, et obligèrent les autres à se jeter dans une forteresse avec tant de précipitation qu'ils abandonnèrent leurs bagages (a). Cette fois la présence des troupes auxiliaires servit la valeur des Poitevins, en qui on n'avait pas toujours remarqué le double mérite qu'ils eurent en cette journée d'autant de sang-froid que de fermeté (b).

Richard vient prendre la suite de la guerre.

Sur ces entrefaites Richard était débarqué d'Angleterre. Il eut bientôt formé une armée de soldats d'autant plus avides de se joindre à lui qu'il leur promettait une solde

(a) Radulf. de Dicet., ub. sup.; — *Art de vérifier les dates*, X, 189.

(b) Raoul de Dicet, ub. sup.; Guillaume de Neubrige et autres; — *Art de vérifier les dates*, IX, 189 et 252.

dont on commençait à voir l'efficacité. Se mettant à la tête de cette nouvelle milice, il rejoignit ses propres troupes qu'il anima à poursuivre avec lui celles d'Angoulême. Il livra une seconde bataille entre Saint-Mégrin et Boutiers aux environs de Jonzac. Sans perdre de temps il marcha sur le Limousin où le vicomte Adhémar II s'était allié à Wulgrin contre la foi jurée, prit le château d'Aix, à quatre lieues de Limoges (a), où quarante chevaliers tombèrent entre ses mains, et, après quelques jours de siège, Limoges fut prise elle-même, et un traité conclu par lequel les rebelles rentraient dans le devoir et s'engageaient à garder désormais une paix inviolable. A la fin de juin il était de retour à Poitiers où le rappelaient d'importantes affaires de famille.

Il s'agissait d'un mariage qui allait se célébrer à Saint-Gilles, près Toulouse, entre la sœur de Richard, Jeanne, seconde fille d'Henri II et d'Eléonore, et Guillaume, roi de Sicile. Elle avait été fiancée à ce prince par son père. Henri Court-Mantel qui, après la paix de Mont-Louis avait suivi Henri II, mais bien malgré lui, à la cour d'Angleterre. Après avoir opposé à la paix les plus mauvaises raisons, il se sentait si coupable qu'il était par-dessus tout que son père, plus ingénu que lui, ne lui pardonnât un instant que pour le poids de la honte des torts qu'il avait à lui reprocher. Et cependant ce n'était pas ainsi. Le père, la paix faite, avait tenu sa parole et ne se souvenait plus. Comme roi couronné il traitait à l'égal du vieux roi et enfin il s'était accoutumé à trouver dans ces égards une sécurité qui finit par lui devenir plus précieuse que tout. Il s'était donc chargé de conduire sa fille à Poitiers. Là, d'après une lettre du roi, Richard lui avait prévenu qu'elle devait être remise entre ses mains et reçue par celui-ci avec toute la solennité et les honneurs dus à son rang et enfin conduite par le

(a) Chef-lieu de canton de 3,000 âmes, avec un pont du XIII^e siècle.

quitaine jusqu'aux limites du Poitou, à partir de là qu'au bout du voyage, Court-Mantel reprenait son chemin : il accompagna jusqu'à sa destination, sa jeune épouse ; nous ne savons pourquoi la cérémonie fut retardée jusqu'au 13 février 1177. Quoi qu'il en soit, le jeune prince Jeanne épousait était doué des meilleures qualités et un roi puisse s'honorer. Il était, dit Richard de Saint-Main (a), la sûreté de ses alliés et la terreur de ses ennemis. Bon et juste, aimant les pauvres, pratiquant ses devoirs sous l'influence des vérités chrétiennes, n'avait que 21 ans lors de son mariage, et mourut peu tôt le 16 novembre 1189, à trente-cinq ans. Jeanne remaria peu après avec Raymond VI, comte de Toulouse.

Nous venons de parler d'Henri Court-Mantel, et ici nous nous arrêtons à l'examiner de plus près pour trouver dans son caractère incessant de rébellion et ses indocilités envers son père la preuve d'une ingratitude incurable qui devait être le sort de tant d'autres. Son père, nous l'avons vu, était simple avec lui d'une simplicité et d'une confiance qu'il eût eues gardées avec des fils moins indignes. Son aîné fut plus coupable dans sa persistance à ne rien reconnaître de ces bontés. Toujours sombre et inquiet, cherchant l'effacement des relations habituelles avec des courtisans et des spectateurs, il se plaignait volontiers du gouvernement de son père et montrait ouvertement ses aspirations à un pouvoir qu'il tardait trop à son gré. Enfin voulant recouvrer l'activité d'action ou de révolte nouvelle, il avait résolu de quitter la cour et de se retrouver à l'aise dans un milieu différent. C'est dans cette pensée qu'il demanda à son père la permission de passer en France sous prétexte d'un pèlerinage à Compostelle. Henri le devina et le détourna de ce projet. Mais de telles instances furent faites qu'il finit par y consentir, se promettant d'ailleurs de le faire surveiller.

(a) *Art de vérifier les dates*, XVII, 218.

GÉNÉRALE DU POITOU (1177)

lorsque Richard parut tout à coup venant demander père des secours pour la guerre recommencée par les barons du Poitou. Ce fut une occasion de dire à Court-Mantel combien le pèlerinage de Compostelle était important qu'un accord avec son frère contre l'ennemi commun. Henri, feignit donc de se rendre, et, d'accord avec sa femme Marguerite fille de Louis VII, il partit avec Richard qui emportait pour la guerre de grosses sommes d'argent. Pendant qu'il disposait ses plans, Court-Mantel fut rappelé à Londres par son père qui voulait lui assurer la protection de sa sœur pendant son trajet jusqu'à Toulouse, et quand il aurait eu accompli cette mission avait ordre de rejoindre son frère pour reprendre avec lui les opérations militaires.

Richard commença donc seul les hostilités où nous avons vu ses premiers succès. Elles furent interrompues après par les détails racontés naguère du mariage de Jeanne, et bientôt nous le retrouvons à Poitiers où il était de revenir pour y reprendre les choses de la guerre (a). Donc à peine arrivé, il réunit un conseil de ses principaux chevaliers. On y décida d'aller attaquer Taillefer à l'Angoulême comme un des plus remuants et le chef de la révolte. Cette fois, le vieux Taillefer, déjà fatigué de l'âge, avait laissé à son fils, qui fut Taillefer III, et qui avait depuis peu associé à son pouvoir, le soin de résister aux attaques nouvelles. Or, c'était à lui surtout qu'il fallait s'en prendre comme au principal auteur de tout ce que le Poitou avait souffert de l'Angoumois. Il paraît même (b) que ce même Taillefer, l'ami de Roger de Howeden (b) que ce même Taillefer, l'ami de Roger de Howeden, dirigea les hostilités pendant les deux ou trois années qu'elles durèrent encore.

Court-Mantel, revenu de Toulouse, s'arrêta à Poitiers et assista au conseil de guerre où l'on décida de com-

(a) Smolet, Gaillard, Roger de Howeden et autres.

(b) *Art de vérifier les dates*, X, 189.

par le siège de Châteauneuf^(a), dont il importait de s'emparer à cause de sa position sur la Charente où il était un poste avancé pour la défense d'Angoulême. La place fut enlevée après quinze jours de siège. C'est à la suite de cette opération qu'Henri Court-Mantel revint à Poitiers chercher sa femme, et disparut avec elle sans avoir averti son frère : il se réfugia à Paris, aimant mieux la cour de son beau-père, où il était à l'aise que celle de Londres où il ne pouvait conspirer librement. Richard n'en poursuivit pas moins ses projets. Heureux de son premier avantage, il marcha sur Angoulême où s'étaient renfermés les deux comtes Taillefer, avec ceux de Limoges, de Vantadour et de Chabannais. La ville fut si vigoureusement pressée, que les Taillefer, sur le point de se voir forcés, se virent obligés de la rendre, ce qui ne se fit pas sans qu'il fallût abandonner aussi les châteaux de Bouteville, d'Archiac, de Moutignac, de la Chaise et de Merpins. Les vaincus n'eurent que dix jours pour s'exécuter. Mais une grande humiliation s'ajouta à une perte aussi considérable. Richard, pour répondre à la prière de Taillefer qui donnait des otages et en appelait à l'indulgence de Henri, l'envoya comme prisonnier en Angleterre avec son fils et les chevaliers de marque pris avec lui, pour obtenir du roi lui-même le pardon de leur révolte. Ils arrivèrent le 21 septembre à Winchester, se jetèrent aux pieds du monarque qui aimait à se montrer généreux et leur pardonna, les renvoyant néanmoins à son fils à qui il en confia la garde jusqu'à son prochain voyage en Normandie^(b).

Causes morales
de toutes les
guerres.

Les avantages d'un si grand prix pour la maison d'Angleterre, n'anéantirent cependant pas la ligue. Et ici il importe de bien juger de l'état et de l'esprit des deux partis. Il n'est pas douteux que l'Aquitaine n'appartint

(a) Aujourd'hui chef-lieu de canton de 3,000 âmes, arrondissement de Cognac.

(b) Benoît de Peterboroug ; — Robert du Mont ; — Raoul de Dicet, dans Bouquet XIII, 165, 200 et 23' ; — Smolet, III, 410.

GÉNÉRALE DU POITOU (1177)

comme fief à l'époux d'Eléonore dont l'étourderie malheureusement passionnée la lui avait livrée sans retour. Il était donc dans son droit et quiconque était chargé par le gouvernement du pays devait être obéi comme même. Donc les barons Poitevins étaient mal venus résister au nouveau pouvoir, soumis qu'ils lui étaient la loi féodale. On peut objecter d'un côté le patriotisme de l'autre les abus de la puissance étrangère à qui coûtaient contre ses nouveaux sujets ni les vexations ni les violences. Mais qu'étaient toutes ces bonnes raisons contre le droit toujours meilleur d'un légitime possesseur à rien n'aurait manqué si ce droit eût été exercé selon d'autres lois plus élevées encore, celles de la justice et de l'humanité. La révolte pouvait donc être illégale, mais les brutalités ou les sévérités de Richard, si différentes de la fermeté raisonnée et généreuse de son père, expliquaient trop comment tout un peuple aspirait à se débarrasser de lui et comment les chefs de ce peuple tendaient toujours même après leurs défaites, à secouer le joug d'un étranger qu'ils détestaient. Les rois ne comptent pas assez avec les affections de ceux qu'ils gouvernent.

Telles furent les causes qui prolongèrent l'opposition de la noblesse du Poitou et de cette bourgeoisie qui aime à la seconder d'autant plus que les idées d'émancipation s'éveillaient en elle plus ardentes à la pensée des communes qui s'établissaient déjà çà et là avec des libertés et des privilèges dont chacun se montrait jaloux d'avoir part. Ainsi la guerre se continua. Richard aussi infatigable qu'obstiné à sa tâche sentait qu'il défendait son propre terrain. Le Poitou était son patrimoine et son domaine appuyé sur ce sentiment, il ne laissa de repos à personne qui ne se soumit : il n'eut de paix sur ce point que lorsqu'en 1178, il eut réduit par ses armes tous ceux qui portaient opposition. Tour à tour il vit tomber entre ses mains le comté de Bigorre, les places fortes de Germon en Poitou, de Marcillac en Angoumois, de Pons en

Taillebourg, en Saintonge : détruits et rasés de fond en disgrâce il força Taillefer III, mois par la mort récente de Montignac, sa dernière forter Boixe et, qui plus est, sa ville furent entièrement abattus (a).

Découverte de
la conspiration.

Cependant un nuage se leva où Richard affermissait son a tout à coup à Poitiers sans dire sinon un sentiment naturel de lement par une raison qui allait éclater nettement. Au lieu d'habiter le palais de Richard, il se fit une maison particulière où rien ne manqua pour lui attirer une cour qu'il ambitionnait par ostentation, mais non moins pour seconder ses desseins. Avec l'arrogance de sa vie habituelle et le peu de prudence qu'il mettait à cacher ses plus mauvais desseins; il s'entoura de familiers plus que suspects, parmi lesquels il choyait surtout ceux qui jadis avaient pris parti contre son père. Celui-ci avait donné à Henri pour Chancelier à Poitiers Adam de Cherchedune dont la fidélité lui était assurée, qui était au reste de l'ordre ecclésiastique, étant diacre. Surveillant les actes de son maître, il crut devoir en prévenir le r d'Angleterre et le duc d'Aquitaine. Une dépêche fut dor préparée pour Winchester; elle instruisait Henri II de commencement de conspiration. Par une fatalité qui prouv que le conspirateur avait aussi sa police, la dépêche fi interceptée et livrée au jeune roi. Furieux à cette décoi verte, celui-ci assemble son conseil où se trouva forcément l'évêque de Poitiers, Adam étant ecclésiastique. Le char celier avait certainement fait son devoir; il ne nia pas se intentions et reconnut sa lettre. Les seigneurs consultés et dont la majorité avait sans doute ses raisons pour l

Vengeance
qu'en tire Court-
Mantel.

(a) *Art. de vérifier les dates*, ub sup.; — *Chronic. consul. et Episc. Angolism.*, ap. Bouquet, XII, 165; — Robert Dumont, *ibid.*

GÉNÉRALE DU POITOU (1178)

condamner, opinèrent pour la mort, les uns voulant qu'il fût pendu, les autres écorché vif. Jean de Belesme essaya alors de sauver l'accusé au nom de son titre ecclésiastique Henri, ne pouvant rien opposer à cette raison, voulut cependant concilier sa vengeance avec l'impossibilité d'une condamnation capitale, et méprisant la loi qui ne donnait de juges à Adam que dans le clergé, il se hâta, avant que son père en pût rien savoir, de trouver un supplice qui satisfît sa colère. Ce supplice fut l'objet, disent les historiens, de longues réflexions qui le rendirent d'autant plus impardonnable. Henri ordonna donc que, dépouillé de tout vêtement, il eût les mains liées derrière le dos, qu'on le trainât sur une claie dans tous les quartiers de la ville, s'arrêtant sur les places publiques, et qu'un héraut d'armes y criât : « ainsi doit être traité celui qui trahit les secrets de son maître ». Ayant de la sorte parcouru toutes les rues de Poitiers, il fut battu de verges en public, et envoyé en basse Normandie, subissant le même supplice dans toutes les villes de la domination de l'Angleterre, jusqu'à Argentan où il fut emprisonné. Le vieux Henri dès qu'il sut son malheur, l'envoya chercher par quelques-uns de ses chevaliers qui le conduisirent en Angleterre, où il comprit à ce mépris de toutes les lois, à cette courtoisie outrée et aux violences cruelles qu'elle inspirait, combien son fils était coupable et ce qu'il devait attendre encore de sa fidélité jurée (a).

La fin de cette année 1177 et le premier mois de l'année suivante furent employés à achever la soumission de l'Aquitaine. Les provinces entre la Loire et la Dordogne y étaient devenues paisibles, le succès de Richard y avait désarmé le plus grand nombre. Il n'en était pas encore ainsi de celles qui composaient la Gascogne et les territoires voisins. C'est la ville de Dax surtout qu'il convint de soumettre, Gaston VI, vicomte de Béarn, l'ayant

(a) Benoit de Peterb., Bouquet XII, 167 ; — Smolet, III, 410.

fortifier dans l'intention d'y renaissait le pouvoir. Un siège après quoi le vainqueur alla f se soumirent. Au reste, c'était alors que les tuteurs que son après la mort de son père. dans l'Aragon toutes les te maison, mais il reconnut « ce qu'il tenait à hommage de Ri Ces termes, témoignant qu Gaston ou ses représentants d'hommage-lige l'autorité qu'i Richard, toujours actif, ét février 1178, et dépêchait à rendait compte de cette dernière campagne et de son heureuse issue (b).

Contestation
des deux rois de
France et d'An-
gleterre à l'occa-
sion des mariages
de leurs enfants.

On se rappelle qu'en 1174, Marguerite fille du second mariage de Louis VII, avait été donnée à Richard comme fiancée, amenée à la cour d'Henri II en Angleterre, et qu'elle devait y attendre l'âge, au reste assez prochain, où l'union définitive pourrait se faire. Le temps arrivé, c'est-à-dire en 1176 où les noces étaient devenues possibles, elles ne se faisaient pas, et Richard attendait vainement le Berry, promis en dot. Ces retards réitérés déjà plusieurs fois, étaient attribués au monarque anglais dont les motifs, disait-on, étaient peu honorables. On peut cependant le disculper sur ce point en se rappelant que Louis VII n'avait pas encore livré à Richard le Berry, pas plus qu'à Henri le Vexin, deux provinces stipulées dans le même traité. Le vieux roi qu'on accusait hautement, résolut d'éclaircir la question, envoya trois évêques en qualité d'ambassadeurs à Paris pour demander l'exécution des articles et le retour en Normandie de sa belle-fille Mar-

(a) *Bénédict., Péterburg., loc. cit.*; — *Art de vérifier les dates*

(b) *Art de vérifier les dates, ub sup.*

guerite, qui en était sortie sans son consentement. Sur refus de Louis, l'Anglais se préparait à retourner Normandie pour faire la guerre à la France, lorsqu'apprit que l'évêque de Meaux Peter, cardinal et légat dans son royaume, était chargé de jeter l'interdit sur l'Angleterre s'il ne consentait incessamment à la conclusion du mariage entre Marguerite et Richard. Les fiançailles en effet, étaient alors l'expression d'un consentement entre les deux parties et s'en désister, sinon d'un commun accord, pour chercher un autre mariage, constituait empêchement d'honnêteté publique. Mais Henri éluda l'argument, partit pour le continent et trouva à Rome le cardinal Peter : on y convint d'une entrevue avec le roi de France. Cette entrevue eut lieu au Gué-Sa-Remi, près Nonancourt (a). Henri offrit de terminer qu'il y avait au mariage de Marguerite et de son fils pourvu Louis cédât le Berry au jeune prince et mît son frère aîné en possession de tout le pays entre Gisors et Pontoise. Louis voulut d'abord qu'Henri s'exécutât sur ce qui regardait le mariage. Ce double entêtement ne comprit au légat que tout arrangement devenait impossible : il recourut à un moyen auquel les deux contendants ne pouvaient se refuser. Les affaires de Terre-Sainte, dont nous devons reparler bientôt, allaient assez mal ; il était déjà fortement question d'une nouvelle croisade. Peter se tourna vers cet expédient. Pour éviter une rupture d'où serait née une nouvelle guerre entre les deux rois, il leur fit accepter, comme une entreprise toujours honorable, de s'engager dans la croisade. C'est ainsi qu'il suspendre entre eux tout acte d'hostilité (b).

Mais rien ne pouvait arrêter cette infatigable ardeur d'outre-mer qui, à peine délivré d'une tâche, volait à une autre. Cette affaire était à peine convenue, qu'apparut

a) Nonancourt, *Nonanscuria*, chef-lieu de canton de 1,500 habitants (Eure).

b) Robert du Mont, Benoît de Péterboroug, *ad sup.*

nant le peu de succès de son fils aîné en Berry, où il l'avait envoyé pour étouffer une révolte, s'y rend lui-même suivi de nombreuses troupes, il soumet Châteauroux, qu'avait pris le seigneur de la Châtre, retire de ses mains une riche héritière, fille de Raoul de Déols, qu'il rend à son père, puis se lance vers le Limousin où il apaise un soulèvement. Il est bientôt en Auvergne où une assemblée de la noblesse reconnaît que, contrairement aux prétentions du roi de France, ce pays avait toujours appartenu, par un droit immémorial, aux ducs d'Aquitaine. Quelques jours après, il va s'emparer du château de Turenne en Quercy; il y reçoit l'hommage et le serment des barons et chevaliers de la Marche; il achète pour six mille marcs d'argent cette province du comte Audibert, qui venait de s'engager dans l'expédition de la Terre-Sainte; enfin, il ne sort de là que pour retourner en Normandie où, conformément aux usages consacrés en pareil cas comme inviolables, il assure ses frontières par des lettres de protection du roi de France qui reçoit de lui le même gage, et il repart pour l'Angleterre. A peine arrivé, il y fait chevalier son quatrième fils Geoffroi, duc de Bretagne, et reprend ses soins administratifs avec la même intelligence qu'il y apportait toujours (a).

Sébran Chabot,
évêque de Limoges.

Nous trouvons, en cette même année 1177, un haut dignitaire de l'église de Poitiers appelé au siège épiscopal de Limoges. C'était Sébran Chabot, archidiaque de Thouars et écolâtre de Cambrai. Ce n'était point à la faveur de Henri II qu'il devait cette position: le prince n'aimait pas sa famille qui s'était plus d'une fois liguée contre lui avec les sires de Thouars et de Parthenay: Car Sébran était fils d'un autre Sébran, seigneur de Vouvent, et d'Agnès de la Rocheservière, autre fief de cette contrée. Henri fit toute l'opposition possible à son intronisation et ne céda

(a) Bouchet, *Annales d'Aquitaine*, p. 151; — Mézeray, II, 147; — Daniel, III, 365; — Smolet, III, 415 et suiv.; d'après Robert du Mont et Roger de Howeden, *loc. cit.*

LE GÉNÉRALE DU POITOU (1177)

an, ayant été sacré à Rome per
a de 1179, il revint avec des let
pape Célestin III qui ne permirent pas une plus
résistance. Henri, pour se venger, jeta dans le L
six mille routiers qui l'eussent ruiné si l'évêque,
du vicomte Adhémar V et de la noblesse du pays,
apporté l'obstacle d'une valeur héroïque. Ce mém
signala par beaucoup d'œuvres et une grande pi
épiscopat de vingt ans (a).

On voit que cette famille de Chabot, dont nous a
ci-dessus les antiques et assez nuageuses origines
posée honorablement, donnant des chevaliers à nos
féodales et des prélats à nos églises, car un autre
eux, Thierry, avait occupé ce même siège de l
dès l'an 1052 (a). Les noms de Guillaume, de Sébr
Thibaud furent fréquents dans cette famille. C
une Eustachie de Vouvent, fille ou sœur d'un Thi
Vouvent, vivant encore en 1173, que Vouvent fut ac
dot à Geoffroy de Lusignan, frère de Hugues VIII,
comte de la Marche. Ce fut cette Eustachie qui dev
de Geoffroy à *la Grand'dent* dont les romanciers
le fils de la fameuse Mellusine (a).

Sur le continent que venait de quitter le vieux
guerres n'étaient pas finies. De toute part, qua
n'existaient pas, on aimait encore à en avoir le si
dans ces tournois qui y avaient pris un dévelo
extraordinaire, au grand regret de l'Eglise qui c
très souvent à en modérer l'usage, et même à les
beaucoup d'accidents et de morts d'hommes s'
ent, au profit de la vanité sans doute et des d
ixe en armes et en chevaux, mais aussi au d
beaucoup de famille et des occupations sérieu

Gall. christ., III; — *Eccles. Lemovic.*; — *Du Tems*, III, 257.

Du Tems, *ibid*, p. 255.

Lettre de Besly, *Archives historiques du Poitou*, IX, 106 et 86.

offices publics. Les femmes n'aimaient pas moins à y paraître entourées d'hommages, se faisant les juges du camp, distribuant les récompenses aux vainqueurs, et jetant dans la lice, avec leurs lauriers et leurs fleurs, des sourires et des flatteries dont l'effet était plus souvent favorable à des sentiments coupables qu'à la chasteté et à la pudeur. Ainsi ces gloires équivoques du champ clos séduisaient les jeunes chevaliers et leur ouvrait maintes fois une autre carrière, celle des plaisirs dangereux. Geoffroi Plantagenet, que nous venons de voir élever par son père au rang si avidement convoité de la chevalerie, était souverainement amateur de ces jeux glorieux et bruyants. Jaloux d'y égaler la réputation de ses frères dont la force et l'adresse s'y étaient acquis une grande renommée, il passa en France pour se signaler dans les mêmes exercices. Henri, son frère, passionné également, et plus peut-être, pour ces sortes d'exploits, y trouvait surtout un aliment à ses desseins de conspirateur. Il s'entourait des chevaliers intéressés à le suivre, il s'attachait à gagner le peuple par des dépenses excessives, Richard, au contraire, employait son temps plus honorablement. Quand il n'avait pas de guerre réglée contre ses ennemis, il trouvait toujours à s'employer contre les fléaux de ces bandes militaires qui pillaient les campagnes et leur enlevaient toute sécurité. L'exemple de ceux que nous avons vu opérer en Aquitaine en avait encouragé d'autres. Les Montagnards des Pyrénées, Basques, Navarrois et autres étaient descendus dans nos plaines méridionales, y cherchaient fortune à la façon des brabançons et des routiers, et devenaient à l'occasion autant d'auxiliaires pour les barons révoltés. C'est à ces fâcheuses hordes que Richard s'appliquait à imposer le frein de ses armes. Il les défit en plusieurs rencontres. Les Gascons se remuaient toujours. Les bourgeois avaient enfermé leur comte Centule III, celui-là même sur lequel deux ans auparavant il avait pris la ville de Dax. Remis entre les

Combien les aime
le jeune Geoffroi,
quatrième fils
d'Henri II.

Conduite plus
honorable de Ri-
chard.

L'expédition de
Gascogne.

celui-ci le délivra en exigeant pour Clermont en Auvergne, dont Centule château de Montbron qui dominait une centule, qui était sujet à caution, eut ce traité, de celle d'Alphonse II, roi de France, près trouver le duc, et travailla à la délivrance du prisonnier (a). En revenant, il soumet Guy de Romagne, seigneur de Pons en Saintonge, et réprime de nouvelles tentatives du comte d'Angoulême, toujours vaincu et toujours rétif.

De son côté le fameux joueur Geoffroi ne s'était pas reposé en Bretagne. Guimer, vicomte de Léon, et ses enfants y avaient excité une nouvelle révolte. Geoffroi prit tous leurs forts et les confina dans une forêt. De là pourtant ils sortaient souvent à l'improviste pour ravager les environs. Mais Geoffroi tint ferme, réprima leurs courses, et les réduisit à manquer de vivres ce qui les força de se rendre à discrétion (b) : pour un chevalier de dix-huit ans c'était bien commencer sa carrière.

Le Poitou avait alors pour sénéchal Guillaume Maingot, troisième du nom, sire de Surgères, allié des seigneurs de Dompierre-sur-Boutonne, où florissait alors l'abbaye de Saint-Séverin. Les Maingot eurent aussi un lien de parenté avec les Lusignan, l'un de ceux-ci, seigneur de Vouvent et de Mervent, ayant épousé une héritière de la maison de Châtelleraut, qui avait aussi des alliances dans la vieille famille de l'Aunis (c).

C'est cette année qu'une petite province voisine du Poitou perdit son autonomie par la faute de ses seigneurs que nous avons vus si souvent et depuis si longtemps rebelles à la suzeraineté des comtes de Poitou. Aldebert V, comte de la Marche, vécut en des agitations continuelles, mais

(a) Benoit de Péterboroug, Howeden, dans *l'Art de Vingt*. IX, 292.

(b) Smolet, *ibid*, p. 624.

(c) Duchesne, *Hist. de la Maison de Chasteigner*, liv. III, p. 422 et 424.

infructueuses pour défe
il ne cessait d'exposer p
de caractère, soit en
résistance où sa famille
fréquemment, pour se
révoltés contre le souve
ainsi les attaques des
roi d'Angleterre. De gue
lui rendre ce qui lui re
l'ennemi. La charte en
l'abbaye de Gramont «
angevines, vingt palefr
mille livres reviendraien
sept mille cinq cents fra
fils puîné de Hugues
héritiers d'Aldebert, pr
sèrent à la ratification d
et la Marche arriva nat
Ponce de la Marche,
d'Angoulême. C'est ains
le comté de la Marche,

déjà la plus grande partie. Il acquit bientôt le reste par son mariage avec Mathilde; et le nom de l'illustre famille devint inséparable de la province jusqu'à ce que Philippe le Bel trouva moyen de le confisquer sur Guy, qui avait usurpé après la mort de Hugues XIII le titre de comte, et avait livré aux Anglais Cognac et Merpins. Pour Adalbert, il partait aussi après la vente pour la Terre-Sainte, muni d'une somme dont on ne dit pas quelle fut le sort après l'annulation du marché. Henri II était assez riche pour en soutenir la perte.

Nouvelles guerres en Poitou et paix générale qui en résulte.

Richard alla passer à Saintes les fêtes de Noël 1178, et

(a) Abbaye bénédictine fondée en 1076 au diocèse de Limoges, près Chanteloube (Haute-Vienne).

(b) *Art de vérifier les dates*, X, 229, 235; — Gofr. Vogiensis, *Chronic*, apud. Bouquet, XII, 446.

GÉNÉRALE DU POIT

en partit aussitôt après, à la tête d'une armée, l'y joindre pour aller forcer le sire à se soumettre à la paix, mais aussi pour ne pas mépriser les conditions. Cette fois encore, la preuve qu'il tenait toujours à se montrer acharnés adversaires des nouveaux maîtres fut par cette pensée de patriotisme d'animer tout le pays. Le siège fut mis devant et du château. L'une ne résista pas lors des conséquences funestes d'un assaut qui se maintint, et le duc ne put parvenir à entrer, il se vit forcé de décamper et de revenir. À Pâques 1179, il envoya quelques gens au siège qui réussit enfin : pour lui il prit le château de Gençay si souvent pris déjà, le détruisit encore une fois et fit subir le même sort à quelques autres pour décourager les barons, effrayant. Après ces coups de main en Angleterre où le roi son père aimait à intervenir dans les détails de son gouvernement. Alors il put l'assurer que toute l'Aquitaine était en sa possession, pour des Anglais, c'était le cas de le dire, réjouissant d'un tel triomphe qu'ils ne pouvaient être nitif (a).

A son départ de Londres, une grande armée se dirigea vers Paris.

Louis le Jeune avait eu en 1165, de sa femme Alix de Champagne, un fils longtemps attendu, nous avons parlé comme ayant comblé les vœux de son père. Louis n'avait que soixante-trois ans, mais il était cassé et songeait à prendre, pour la couronne, un fils qui avait quatorze ans, une garantie de sa fidélité s'étaient multipliés depuis quelques années, et il fallait faire sacrer à Reims, et déjà tout

cérémonie quand le jeune prince, partie de chasse dans une forêt, y passa la nuit à cheval; il y eut peur et froid, et en tomba malade de façon à donner de graves inquiétudes pour sa vie. Le danger augmentant, Louis, à qui de nombreuses guérisons avaient donné beaucoup de confiance dans l'intercession de saint Thomas de Cantorbery, résolut d'aller chercher sa guérison au tombeau de l'illustre martyr. Henri II s'y prêta de son mieux, le roi partit, accomplit sa dévotion, et à son retour eut la joie de trouver le jeune malade entièrement guéri. On reprit donc les préparatifs du sacre qui se fit à Reims le jour de la Toussaint 1179. Le roi n'y put assister. Ayant été à Saint-Denis pour y rendre grâce de la faveur obtenue, il y fut frappé de paralysie, triste prévision d'une mort qui ne devait pas tarder. Quoi qu'il en soit, la noblesse de toutes les provinces se rangea ce jour là autour du nouveau trône. Celle du Poitou, malgré de nombreuses abstentions, y fut représentée par une cour magnifique formée autour des plus puissants des souverains de la France. Richard revenu tout exprès d'Angleterre y assista avec ses deux frères Henri et Geoffroi (a). La mort de Louis le Jeune étant survenue le 18 septembre de l'année suivante, quand il avait déjà près de soixante-dix ans, amena aussi le couronnement définitif de Philippe-Auguste qui se fit à Saint-Denis du vivant de son père le 29 mai 1180, après avoir épousé, le 28 avril, Isabelle fille de Baudoin V comte de Hainault. La mauvaise santé de Louis VII l'affaiblissement de ses facultés pendant les derniers mois de sa vie, avait laissé entièrement aux mains de Philippe l'exercice de la puissance royale. C'est par cette raison qu'ayant voulu éviter les troubles qui pouvaient survenir après la mort du roi, Philippe ménagea avec Henri II traité de paix qui ne fut que la confirmation de celui signé en 1177. Trois évêques et trois barons furent nommés

Richard y assiste avec ses frères Henri et Geoffroi.

(a) D. Bouquet, XIII, 683; XVII, 647.

— aux monarques pour déci
de contestation qui pourraient s'élever entre
une garantie de leur bon vouloir mutuel (a).

Un concile général, tenu à Rome dans le
Latran par Alexandre III et qui fut le troisième
nomma un écolâtre à la cathédrale de Poitiers
remment avait perdu le sien. Ce fait laissera
aussi que le Pape se serait peut-être réservé
conférer cette dignité. Quoi qu'il en soit, ce co
prescriptions que nous voulons faire conn
qu'elles reflètent parfaitement l'esprit du temp
que l'Eglise ne souffrait jamais sans les condai
cette sollicitude prouve toujours quel zèle Elle
grand travail de la civilisation. Ce grand conc
trois sessions, les 5, 14 et 19 mars 1179
trois cent deux évêques. Ce fut alors que fut co
cardinaux le droit exclusif d'élire le Pape, et
le nombre nécessaire des voix. C'était un moye
des intrigues qui avaient fait trouver des ant
empereurs d'Allemagne et aux rois d'Italie. L'
ordonnerait un diacre, devrait s'assurer qu'il a un
sous peine de pourvoir lui-même à son exi
religieux ne doit posséder en propre que l'ar
saire au régime de la communauté. C'est
pauvreté ramené à sa rigueur naturelle sous
canoniques très sévères. On défend aux laïque
férer les dîmes dont ils jouissent à d'autres
qu'elles ne deviennent pas un objet de tr
empêcher les aliénations et l'usurpation des l
nastiques. Enfin les évêques et les archidiacres
visitaient les paroisses de leur diocèse, devaien
le se faire suivre de chiens et d'oiseaux de pl
plaisir de la chasse, d'où l'on peut conclui
évêques et des ecclésiastiques mondains méla

(a) Rymor, *Fœdera...*, ad h. an.; — Bénédict. Péterburg,
III, 441.

STOIRE GÉNÉRALE DU

essionnelle des ger
re au succès de leu
nt avoir les populati
és communales, que
n'avaient pas permis
villes de province, s'
qui semblaient moin
tres en étaient priv
sédée par des Vicon
s cités qui avaient e
souvent altérée pou
t. Après sa dernière
rs abattus ; elle l
ité n'était pas pour
les démolir de no
le cet avis et se pa
Richard, les autres
dans le château
ien en venir à bou
cinq ou six mille d
tout en attendant q
aison. Tous ces dés
te année 1181, et au
ns tout d'abord, Ri
guerre en Gascogne.
e du bas Armagnac
était la Lomagne dont
tre la suzeraineté d
ville, et alors Vivien
peu tard, s'y renferme, puis en ouvre les
ême, se reconnaît vassal et obtient outre
meurs de la chevalerie que Richard lui conf
s volontiers qu'il y trouve par le serment de
, un titre de plus à la soumission du Vicomte
Collect. concile, XI, 569 ; — *Art de vérifier les dates*, III, 11
Art de vérifier les dates, IX, 333.

vu plus d'une fois, ces g
 e presque entière de la maiso
 a comparaison de ces dissenti
 eil des prétentions personne
 imatiques l'emportaient toujou
 x intérieure et le bonheur des
 rent ces mêmes causes qui f
 velles discordes entre Henri

dans ces dramatiques deta
 an de Belesme fut transféré d
 apait depuis vingt ans à cel

bonne.

Nous savons qu'il y avait donné des preuves
 et de fidélité aux princes anglais dont son s
 faisait un devoir. C'est dans ce sens aussi qu
 ministère à Poitiers, son attachement aux p
 justice, la droiture de son jugement et sa scienc
 l'y avaient rendu maintes fois, de la part du Sai
 de ses légats, l'arbitre éclairé et sur de nomb
 qu'il arrangea tous à la satisfaction commune
 dants. Il devait ce succès autant à sa douce
 qu'à sa force de caractère. Ce double avanta
 dans un administrateur la preuve des plus
 qualités du cœur et de l'esprit. On dit qu'elle
 tèrent, une fois surtout, la haine des parti
 chercha à se débarrasser par un crime d
 saire qui avait fait ses preuves et qui pouva
 encore en écoutant plus sa conscience que l
 d'une colère irréfléchie. Constatons que ce car
 et élevé lui mérita d'autant plus les confiance
 rois, enfin revenus sans doute de colères i
 leurs prétentions mal reçues leur avaient inspir
 malgré le dévouement, bien connu de tous, qu'
 à leur service. A travers les nuages qui obscu
 vérité sur ces relations tantôt amères et tant

avec Henri et Richard, il résulte de la correspondance des Jean avec d'autres ou avec lui-même, qu'on avait à se défaire de lui par le poison. On y raconte qu'un religieux, en dînant à sa table, avait succombé peu de temps après le repas, et que lui-même en avait contracté un mal dont il ne s'était jamais remis. S'il en était ainsi, venait le crime? A qui pouvait-il profiter? Il est facile de voir pour certaines gens connus pour être peu religieux, que l'histoire qui ne saurait les condamner se les absoudre, et se contente de leur laisser comme un bénéfice de leur mauvaise réputation (a).

Quant à l'aptitude et la dignité de caractère qui ont valu à l'évêque de Poitiers lui méritèrent la confiance des rois Henri II et Louis VII qui, en 1178, l'adjoint au cardinal Pierre de Saint-Chrysogone et à l'évêque de Bourges Pierre, deuxième du nom, pour aller en Provence travailler à la conversion des Albigeois. Or, comme ces hérétiques étaient des sectaires méprisant l'autorité de l'Eglise, combattant l'usage des sacrements et méprisant toutes les règles de la discipline catholique. Il n'est pas loin de là à la négation de Jésus-Christ, et ce degré d'impiété était franchi depuis longtemps par les hérétiques. C'était dans le diocèse d'Albi, dont on leur a donné le nom, que ces égarements avaient pris naissance.

Quant à nous faire anathématiser par ceux qui sont plus contre les anathèmes, nous ferons remarquer, que les rapprochements mal observés jusqu'ici dans l'histoire de ce temps, qu'il y a beaucoup plus de rapports entre l'a vu entre les désordres de l'esprit humain, les Manichéens du XI^e siècle jusqu'aux Albigeois qui s'insinuaient, et les licences littéraires des troubadours de ce temps. Ces fameux poètes, en effet, se mêlèrent trop

(a) Les preuves de cet empoisonnement dans les lettres citées par Besly, *de Poitiers*, p. 116.

alors à la vie humaine ; ils descendaient de des châtelains ou des cercles moins disti jusque dans ces fêtes populaires où ils répét bourgeois les amours profanes et autres monda la religion a toujours interdites comme un dissipation et de mauvaises mœurs. Aussi en s'é des prédications publiques, contre les erreurs th contemporaines de ces poésies érotiques, les pr évangeliques se posaient en antagonistes contre quences de cette littérature licencieuse. Car son coïncide avec l'éclosion de mœurs nouvelles exemples des grands favorisèrent trop et don lisation qui s'avavançait allait porter l'indélébile «

La confiance témoignée à Jean de Belesme par princes dans cette mission importante, lui valut « du pape Lucius III le titre de légat pour toute l et releva d'autant mieux l'autorité de sa prédicat dans ces circonstances qu'ayant déjà commencé s et l'archevêque de Narbonne Pons d'Arce, ayant en 1182 comme fauteur de l'hérésie, le Chapitre él de Poitiers en sa place. Mais celui-ci ne put prend sion, ayant été en même temps appelé par le Pa pour recevoir ses instructions. C'est alors qu'il f par le souverain Pontife à l'archevêché de Lyon, de vaquer par la mort de Guichard, et qui était u il aurait à contenir aussi les Albigeois. Au reste de cette métropole était primatial et avait juric trois archevêchés de l'ancienne Gaule lyonnais donc une grande charge et une haute dignité dor Siège honorait alors un prélat qui en était dig par ses talents que par ses vertus.

A peine eut-il pris possession de l'archevêché, pliqua à surveiller les abus et à garder ou à refair de son Eglise et ceux des Eglises suffragantes. Auguste s'était attribué le droit de régale su d'Autun, c'est-à-dire d'en confisquer les reven

nce du Siège; Jean les revendiqua et les obtint. Ludois, qui étaient une branche des Albigeois, n'ont, quoique laïques, dans le ministère sacré qu'ils avaient appartenir à tous les hommes, il leur interdit tout cet abus et en déracina l'usage. Le Chapitre de Clunys en était venu à ce point d'aberration de refuser l'Office quand le trésorier avait manqué de départir aux moines les distributions manuelles. Le prélat obtint de Rome un rescrit qui fit cesser cette singulière prétention. Occupations si sérieuses, cette lutte continuelle contre les abus et les choses le fatiguèrent plutôt qu'elles ne le guérirent, et, déjà chargé d'années et de travail, il se mourut en 1173, et se retira à Cluny où il fit une vie de retraite et d'études, correspondant assez souvent avec le pape Innocent III dont on a, dans le Corps du droit canon, une décrétale en réponses à des questions de droit sur le Saint-Sacrifice de la Messe (a). Il mit beaucoup d'argent à restaurer à Lyon l'église de Notre-Dame de la Croix, qui était déjà depuis longtemps et demeure encore un lieu de pèlerinage célèbre. Il augmenta beaucoup le nombre des fidèles en y fondant la collégiale en l'honneur de la Sainte-Vierge et de saint Thomas de Cantor-

berie. Sa piété s'était toujours soutenue et laissait à Poitiers des souvenirs miraculeux que l'histoire ne peut pas hésiter à enregistrer. Roger de Howeden raconte qu'à son départ on vit la croix dite de Saint-Martial, transférée à la cathédrale de Poitiers et depuis longtemps l'objet de la dévotion populaire, répandre des larmes et des sanglots quand Jean de Belesme quitta Poitiers pour se retirer à Clunys. Ce fait se renouvelait pour la seconde fois en vingt ans, la première s'étant produite quand

(a) *Christ.*, II, col. 11, 80; — Du Tens, II, 419; IV, 366; — Fleury, *Chron.*, X, 549; — Gofrid Vossius, *apud Labbe, Nov. Bibl.*, II, 326; — *Histoire des Egarements de l'esprit humain*, I, 328; — La Chesnaye *Dictionnaire des Mœurs des Français*, I, 43.

itiers le saint évêque Laurent, le
rons en son temps du troisième re
e. Toujours est-il que celui qui
pondait victorieusement aux calo
qu'il avait souffertes à Poitiers
trouver en lui ni l'homme de part
sans leurs entreprises contre la r
de son successeur ne se fit qu'ap

les troubles survenus dans la famille royale d
ayant mis obstacle pendant ce long intervalle
nouveaux désaccords qu'il nous vâ falloir ra
nous aurons parlé de l'abbaye de Saint-
Ferrières, qui nous apparaît à cette époque.

Cet établissement n'eut ce titre d'abbaye q
année 1182, ou peut-être deux ou trois ans
fausse date en avait été insérée par Bouchet,
Annales d'Aquitaine, et dont le faussaire é
ce Jean de la Haye qui s'amusa au xvi^e si
sa fable désordonnée de la *Gaule aquitaniqu*
point là des sources à consulter. Le *Gall*
lui-même est sans détails sur ces origines
liste incomplète et mal digérée de ses abbés.
apprennent les meilleurs documents, c'est qu
poitevin, Geoffroi de Dené, ayant donné à l'abt
qui venait d'être fondée dans le Perche, en 110
Ferrières, qui en devint une *Celle* ou prieuré,
érigé en abbaye en 1180, et dut cet avantag
aux suzerains de Thouars, quoi qu'on ne tre
à ce titre dans aucune pièce certaine de cette
bonne réputation n'empêcha pas plus tard
seigneurs de s'en prendre aux possessions
qu'il fallut protéger en 1256 par une bulle d'
Aimery. IX de Thouars accepta, au reste,
justice daté du 8 septembre, et mourut le

enivrant, après avoir accordé de nouveaux biens aux
ères.

les bâtiments et tous les titres de Ferrières (*) ont
ruits par les protestants du xvr^e siècle, et les
es pierres en sont à peine reconnaissables aujourd'hui.
En 1580, les bâtiments furent relevés en partie par
commendataire Bonajocsti, d'origine italienne, dont
de même nom, qui l'avait précédé au même titre,
uché les revenus sans y rien faire, de 1560 à 1575.
nier abbé commendataire, évêque de Carcassonne,
dater de 1454. L'évêque de Poitiers Armand de
y en fit un de ses bénéfices de 1670 à 1688.

nous à notre famille ducale dans le sein de laquelle
ent toujours des intérêts personnels qui dévoilaient
caractère égoïste des vues et des démarches de

devons surtout y observer qu'Eléonore, toujours
étroitement par son mari, et qui en avait voulu
ips à Richard, dont elle se persuadait qu'une oppo-
plus soutenue contre Henri eût mieux ménagé sa
ice, semblait depuis quelque temps avoir repris
on fils des habitudes intérieures moins amères et
évérité moins prononcée. S'agissait-il entre eux de
nouvelle cabale contre le chef de la famille, dont
devait aboutir pour la reine captive à un prompt
ement de sa liberté, et pour Richard à une manière
que de saisir le sceptre paternel? Tout le laisse
qui vit à l'œuvre la mère et le fils, et ce qui arriva
ne permet guère d'en douter.

i Il s'était laissé maîtriser toute sa vie par tous les
s penchants qui déparent l'âme d'un souverain. Il

Ferrariis, ce n'est plus qu'un hameau de la paroisse de Bouillet-
me lieue de Thouars, et du canton d'Argenton-Château. — V. Gall.
I, col. 1296; — Imbert, *Vicomtes de Thouars*; — *Mémoires des*
es de l'Ouest, XXIX, 330 et suiv. — V. l'abbé Arbellot, *Vie de saint*
in-8°, p. 195 et suiv.

suffisait qu'il se sentit fort pour ne point douter de sa puissance, et en quoi que ce fût il voulait qu'on tressât devant elle sans examen ni objection. C'était le moyen de se rendre malheureux, et il le fut toujours. Et cependant en face de cet amour égaré de lui-même qui l'aveugla souvent et fut le principal mobile de ses fautes, on l'a vu toujours subir dans ses chagrins domestiques l'ascendant impérieux du sentiment paternel. Que coupables qu'eussent été ses enfants, pour peu que l'hypocrisie se fût décidée à des concessions, il n'en appréciait que le côté sensible, il ne les croyait pas capables de révolte, il oubliait les rébellions, les crimes et les ingrattitudes de la veille, et ne semblait plus songer qu'à s'exécuter lui-même et à trouver sa paix dans celle qu'il cherchait à leur accorder. Les hommes de cette trempe ont devant l'histoire un malheur qui surpasse tous les autres. Leurs faits et gestes, leurs meilleures actions excitent devant la postérité une sorte de méfiance, on craint de se laisser tromper par eux, et leurs sentiments trouvent dans ceux qui les étudient un besoin d'analyse né du peu de confiance qu'il eût su gagner. Ainsi cette opiniâtre tendresse d'Henri pour des enfants indignes d'une telle faiblesse, ne venait-elle pas encore à l'appui de cet égoïsme du souverain docile sans le savoir à la disposition de la nature qui attache l'homme à l'idée de perpétuer, de laisser ses richesses et son pouvoir à son fils dont le nom se rattachera au sien, et promet d'établir une dynastie? — Sans doute une telle appréciation n'est pas faiblesse : toujours est-il que ce qui va se passer semblerait la justifier une fois de plus.

Ainsi, méfiant toujours contre sa femme prisonnière qu'il la maintenait depuis si longtemps sous sa main de fer, il ne le voit faiblir en rien dans la dureté de sa surveillance. Il la craint toujours après l'avoir aimée de cette affection passagère qu'une autre efface bientôt et à laquelle succède toujours la haine quand on peut redouter une vengeance.

HISTOIRE GÉ

mme. Ici nous voy
ds envers Eléon
veut gagner cert
désirait ardem
monie qui semblait
revenue dans la f
es passions de l'e
ns et de soucis, i
rs de laquelle sa
aient pas su le pr
loin, et il aurait
e que cette paix la
ier soupir. Il cru
ts des liens féoda
sang. Se trouvan
tres disent au M
de Bretagne, de f
ère par son mar
frère Henri Cou
onne d'Angleterre
ne le roi en dema
uitaine, celui-ci ré
ant issu de la mê
e noblesse égale à
ainé devait hériter
omaines venus d
nt point partagés
avait être soumis
uitaine elle-même
raison qu'il aurai
e vive et longue
ard ne la termina
oyant que tout n'é
ers, s'y fortifia, et
ourir à une énergi
elle bientôt publ

IRE GÉNÉRALE DU POITOU (1182)

aux seigneurs Poitevins qui se
rofiter. Ils députèrent près du jeun
rs, pour l'informer qu'ils ne cessa
omme leur souverain en qualité d
taient disposés à se ranger sous ses
ui livrer leurs châteaux, leurs for
de Poitiers, prêts à l'assurer p
fidélité inviolable envers et contre
me motif principal de cette dém
de secouer la tyrannie de Richard
ls énuméraient avec amertume
es, ses entreprises sur les m
hardiesses s'attaquaient aux fen
es, et désolaient un grand noi
itions libres. Ils disaient encore
t un fardeau public, et sa vie u
tous ceux qu'il aurait dû prot
icielle les barons ajoutèrent des dé
ar réitérer leurs offres, l'assurer
ment de la noblesse et ils s'eng
parer de lui s'il acceptait de se

ces négociations, et prenait ses
Donc, dans l'automne de 1182, il
se l'élite des seigneurs du Bas-Po
était à Port-Juré, non loin d'Orbe
son de chasse et des habitudes a
rars loisirs pouvaient lui en pe
pas. Là se trouvaient groupés a
le Thouars, qui détestait Henri II,
Guillaume de Lezay, Raoul de M
arnache et Pierre de Bouillé :
liée pour la politique : on y délibéra
ter au parti d'Henri II, et l'on s'
arrêté pour soutenir Richard d
s dont l'odieux s'effaçait aisément

apparences d'un patriotisme mal
qui se pressaient allaient anéant
mères (a).

Court-Mantel qui comptait aus
père n'hésita point à profiter c
faites. Après donc avoir combiné
il part pour le Poitou où plus
ouverts. Il s'y entend avec
Bretagne préparer ses moyens p
et une action commune. L'effet s
Geoffroi réunit plusieurs milliers
propres vassaux : puis il pren
entre sur les terres de Richard,
et livre aux flammes les proprié
la même conduite en Anjou, qu'i
dans les deux malheureuses pro
poussée à la dernière extrémité. I
devint tel dans chaque parti, que
les rencontres journalières étaien
tion aucune, et sans autre tort
contraire.

Conduite caute-
leuse d'Henri II,

Que faisait Henri II pendant
guerre aussi atroce qu'impie ?
énergiquement par les armes e
soutenir devant eux ses forces
de son autorité paternelle, il
n'écouter que sa politique cautele
l'horrible courage de contempl
leurs forces mutuelles ; il les vit
jusqu'à ce que, ne doutant plu
succomber bientôt à la suite
réitérées, et comprenant qu'il al
comté de Poitou, il se décida en
On était déjà en 1183 et il y av

Qui intervient
enfin dans la
guerre.

(a) Fillon, *Poitou et Vendée*, Saint-Cyr, p

IRE GÉNÉRALE DU POITOU (1183)

agne. Il rassembla donc aux en-
ombreuse armée, et, comme Co-
imoges son quartier général où
anché, il marcha sur cette ville
pour faire une diversion favorab-
l dégageait ainsi d'un autre côté
iter d'être assiégé, usa d'une nou-
entendu avec son père, cher-
ne conservait aucun ressentime-
signifier publiquement aux barons
ente venait de se faire entre lui
Richard fut prévenu des intentions
ci lui demandait en retour de
ise du château de Clervaux, (2
u'il n'aurait dû posséder qu'après
que et dont il s'était emparé pou-
us où il put résister. Le duc
saisir d'une telle place : il tro-
e la cédant qu'à titre de dépôt
d'en user à sa guise quand il
telle clause ne semble pas déno-
narquable de bonne foi dans ces
plus de la faire que de l'acc-
se la convention fut ainsi conclue.
ent donc qu'ils se réuniraient
a paix. Là, de nouveaux serme-
é furent prêtés au père par les
gèrent à lui rendre honneur
être en aide dans toutes les occa-
rebeau comme le lieu où le tra-
es barons prévenus pussent s'y
mbre que possible... Geoffroi fut
ces dispositions, et même de s-
cipaux seigneurs pour hâter leur
le mettre fin à la guerre.
t? Geoffroy qui s'était empressé

HISTOIRE GÉNÉRALE DU POITOU

n si honorable, qui venait de
serments de ses frères, ne
er jeter de nouveaux germes c
s'était chargé de pacifier ! Il
is, se lia plus étroitement ave
avec eux porta de nouveaux
Comme les barons hostiles à
re très actifs dans cette nouve
el conjura son père de s'inté
Aquitaine. Le roi y consentit
ient remises sur le même pie
ita, en homme qui connaissait
des parties contractantes ve
accord, elle serait punie de
le cas où la décision roya
ar les barons, l'affaire serait
de France, seigneur suzerain
essort. Ces dispositions furent
ui eut soin toutefois de faire
on, que le château de Clair
ciens temps avait toujours r
qu'il prétendait n'avoir été fo
ui faire injure, resterait sans
le son père. Celui-ci y conser
r'une telle clause ne cessait p
antel qui comptait bien plus
vait avoir l'Anjou par success
série des plus étranges p

urt-Mantel s'en alla ensuite, e
re, à Limoges, dans le des
paix troublée par Geoffroi. He
sûr de ses enfants, dut l'y join
lui en avait lui-même exprimé
dans la ville où Richard éta
ception l'attendait encore : ac

PREMIÈRE GÉNÉRALE DU POITOU (1183)

l'antel lui refusa l'entrée du château. Ici ne fut descendu de cheval, plus de l'intérieur de la forteresse vers les chevaliers de son cortège, l'un deux tomba sur lui et lui-même, qu'on voulait évidemment frapper un trait dans la poitrine sans qu'il pût se défendre. Son cheval qui, ayant levé la tête, reçut le dard destiné à son cavalier. Le prince se retira avec Richard, l'indignation augmentant les parricides que tant de peines lui faisaient endurer. Ce qui prouve bien la complicité de Geoffroi dans ce nouveau crime. Après avoir vu leur père, ils le laissèrent s'éloigner à sa place où ils ne voulurent et ne purent aller en vengeance d'un pareil forfait.

Un nouveau plan, ayant semblé à Henri le mieux réussir, il feignit encore le rassurer, où le père s'était rendu pour quelques jours de tant de fatigues douloureuses et d'émotions. Il est reçu avec l'indignation du père, si indignement outragé, ne pouvant rien faire. Le traître se jette à ses genoux, irrité et accordé pour la vingtième fois, s'excuse de cet état de guerre qu'il déplore, dit qu'il veut que les seigneurs d'Aquitaine qu'ils vinssent promettre un sincère retour à son obéissance, et à lui-même, à les abandonner sans plus servir que les desseins du roi peuvent le prouver. Un tel discours fut nécessairement éloquent sur toutes les apparences qui avaient pu faire croire à ses paroles. Le malheureux roi se laissa tromper par les mensonges. Il embrasse le traître et se réconcilie avec les rebelles de paroles de clémente. Ce qui venait de se passer n'était que le commencement d'un événement sanglant dont le dénouement sanguinaire

Nonvelle trahi-
son contre son
père.

tarderait pas à se dévoiler. Sans plus tarder, après ses promesses qui tranquillisent le roi et le laissent plein d'espérances, Henri repart ; il va porter, dit-il, cette heureuse nouvelle aux barons et prévenir Geoffroi de venir faire la même soumission au chef de la famille, disposé à l'embrasser comme son fils. Mais le monstre se donne aussitôt un double rôle tout différent. Il emploie un délai de quelques jours à faire entendre aux seigneurs qu'il n'y a rien à obtenir du roi demeuré inexorable, puis il dispose Geoffroi à entrer immédiatement sur les terres de l'Anjou pour y mettre tout à feu et à sang. Lui-même revenu à Angers, expose à son père qu'il n'a pu ramener personne au devoir et lui demande ses ordres. Il lui cache en même temps ce qui se passait déjà sur les terres du comté, ne cesse pas de protester de son zèle, entouré qu'il était déjà à la cour Angevine de traîtres qui le secondaient en interceptant près du roi toutes nouvelles du dehors. Ces nouvelles eussent été graves, car de toutes parts Geoffroi se livrait au pillage, incendiait les monastères et les églises, saccageait les villes et les campagnes, et tuait tout le monde, clairs et laïques, sans distinction d'âge ni de sexe. Les historiens de l'époque affirment que rien ne ressemblait plus aux horreurs tant reprochées aux Normands du ix^e siècle. Et pendant que tant de crimes se consumaient sans que le maître pût songer même à s'y opposer, Court-Mantel mettait le comble à tant d'atrocités en venant révéler à son père, comme un événement qu'il venait d'apprendre, les excès commis par Geoffroi sur ses terres. Par surcroît de scélératesse, il s'indignait de cette trahison inattendue, accusait ce fauteur de tant de monstruosité de l'avoir toujours entraîné, lui, Court-Mantel, par ses criminelles instigations dans toutes les révoltes dont il se repentait et, pour preuve d'un sincère repentir, il pria son père d'accepter son cheval de bataille et son armure, en le suppliant de vouloir bien les lui conserver jusqu'à ce qu'une paix qu'il espérait vint lui attester qu'on ne devait plus le retrouver dans les rangs de ses ennemis.

Toutefois ces dissimulations sacrilèges, cette vie qu'elles alimentaient sous le même toit, à la même table et dans une hypocrite intimité ne pouvaient lui convenir à un ambitieux qui travaillait aussi à un autre but et s'était fait le chef réel d'une conspiration déjà près de quinze ans. Après quelques jours donnés dans ces exécrables menées, quand il vit le véritable but et dont il espérait tirer pour profit personnel la mort ou son abdication, il quitta brusquement le château et rejoignit ses amis auxquels il s'engagea par de nouveaux serments et ne revint, après trois ou quatre jours, que pour déclarer insolennement à son père qu'il ne pouvait plus tolérer ses vexations envers la garnison de Limoges. Il partit pour le Dorat. C'était une nouvelle déclaration de guerre. Le roi comprit alors que son indigne fils agissait en tout que par duplicité. Il résolut d'en châtier l'indigne fils d'un châtiment mémorable. Il retourna devant Limoges assiégea le château qui, à partir du 1^{er} mars 1183, opposa une vigoureuse résistance. Les intempéries de la saison secondèrent d'ailleurs, des pluies abondantes et s'opposant aux efforts des assiégeants : ils se retirèrent laissant dans la place Court-Mantel et son frère qui s'y étaient joints. Tous les caractères d'irritation se rattachent encore ici à la conduite de ces fils. Henri n'avait plus d'argent. Il obtint des habitants de Limoges, qui tenaient pour lui, un prêt de vingt mille livres pour payer ses Brabançons, dont la fidélité dépendait toujours de leur solde. Les Limousins s'exécutèrent pour cette énorme somme ; mais, comme elle était insupportable, le prince ne fait aucune difficulté de piller le trésor de l'abbaye de Saint-Martial.

Le lendemain il n'hésita pas d'aller commettre une profanation à l'abbaye voisine de Granmont, qui se trouvait en face de la ville sur l'autre bord de la Vienne. Il n'était pas loin, étant resté campé à quelque distance favorable. Il profite de l'absence de son fils pour

dans la ville : il trouve]
l'avaient été peu et tout in
Henri revient pour cha
portes en lui lançant une
reculer. Il espère un r
distante de là. Il y est
Hugues III et Raymond
secours de troupes qu'
qu'une première justice
ingrattitudes. Au momen
encore contre son père,
rapides d'une fièvre arde
était. Se tournant alors
appliquer depuis longten
songe à invoquer la mèr
à la célèbre église de R

que de quelques lieues. Après y avoir fait son pèlerinage
il veut aller chercher le repos et la guérison au château
voisin de Martel, dans le vicomté de Turenne. Là il sentit
le mal redoubler et ne douta point qu'il allait mourir.
Cette pensée déchira le voile qui lui cachait depuis si
longtemps l'horreur de sa conduite. Bourrelé de remords
à l'idée de ses récentes noirceurs, il envoya un message
à son père, sollicitant son pardon et le suppliant de venir
lui-même le lui apporter. Une telle supplique faite en de
telles conditions était celle d'un traître dont les méchan-
cetés sacrilèges n'inspiraient plus qu'une légitime méfiance.
Néanmoins le malheureux roi serait accouru encore, mais
de prudents conseils le détournèrent d'une dernière conde-
cendance qui pouvait le conduire à un nouveau piège :
se contenta d'envoyer au malade un anneau qu'il tira
son doigt et qui devait être un signe de pardon. Ce moy-
ne satisfait pas le moribond qui expira avec le regret de
voir condamné par celui qu'il avait abreuvé de sa
d'amertumes. Or c'était le 11 juin 1183. Sa mort fut pl
édifiante que sa vie. Roger de Howeden raconte qu'apr

Témoignages de
repentir qu'il y
donne.

père des mains d'un évêque
 i en voulait pas, le prince, q
 avait alors vingt-huit ans, dont la moitié avait été un tiss
 inspirations et de crimes, se tourna enfin vers Dieu
 il subissait la justice. Il se fit revêtir d'un cilic
 de son lit avec une corde, mettre sur la cendre av
 pierre pour chevet, fit publiquement sa confessio
 le saint Viatique avec les témoignages d'une sincè
 tion, et mourut en donnant toutes les marqu
 bles d'une pénitence intérieure. Tardive réparati
 vie que d'ailleurs les exemples de son père n'avaie
 u'éloigner de la vertu et autoriser en quelque sor
 ses atroces égarements. Exemple d'ailleurs tr
 orable de la vengeance divine, car le fils ingr
 avait résolu d'entreprendre contre son père une derniè
 campagne le lundi suivant pour l'attirer à un comb
 singulier où il lui eût ôté la vie et recueilli dans s
 sang l'héritage de l'Angleterre.

Le vieux Henri fut aussi faible dans cette occasion que da
 grand nombre d'autres. Il eut deux ou trois évanoui
 ts, et quand le ciel le délivrait d'un traître qui av
 tant de preuves de son incorrigible haine, il le pleu
 ie si ce monstre l'avait mérité... Il en fut autreme
 chard, qui restait encore pour son tourment, et q
 t jamais été meilleur fils que bon frère. La mo
 ri désorganisait le parti qu'il avait le plus redout
 n profita de la première surprise causée par cet événeme
 ssiper l'armée de Henri qu'il poursuivit l'épée da
 s. Les confédérés se hâtèrent de se soumettre. L
 ue anglais, qui entendait mieux les choses de
 que celles de l'économie morale, n'hésita plus
 r des mesures devenues indispensables. Il détrui
 . en comble les châteaux et les postes fortifiés
 ; barons poitevins, retint ceux de quelques autre
 mit tous, et, après s'être réservé les places qu
 édées à Richard avant cette guerre, il licencia s

troupes, recevant en gr
tagne, puis il le réconci

Il rend la liberté
à Eléonore;

Mais ces rudes cou
d'esprit avait disparu, s
ne se soulageait que par
le besoin d'aimer quelqu
terre son plus jeune
septième année. Un aut
était plus pour lui une a
ramena sur la scène u
temps oublié. Eléonore
était privée depuis onze

Ruse politique
qui l'y détermine.

On se rappelle que de
de Louis le Jeune avec
fiancées avant l'âge : l
Mantel ; l'autre, Alix, à
deux, amenées après l

avaient été élevées à la cour de Wincestre en attendant
leur union définitive. Cette union n'avait eu lieu qu
Marguerite, laissée veuve par la mort de Court-Mai
dont Philippe-Auguste, son frère, réclamait le douai
n'était rien de moins que le Vexin français. La posit
cette province sur la frontière de Normandie la
fort précieuse aux souverains de ce pays. Henri, co
par une passion illégitime, avait toujours reculé le m
d'Alix avec Richard. En fiançant son aîné avec
guerite, à qui le Vexin devait revenir en cas de m
son mari, il avait compté rester maître de cette pr
pendant la vie du prince, et la garder encore par q
supercherie s'il venait à le prédécéder. Cette dernière
étant survenue, Philippe-Auguste réclama le Vexin p
sœur ; c'est alors que pour se faire un prétexte, H
rend à Eléonore sa liberté, par conséquent ses droi
domaines qu'elle avait possédés, et prétend qu'il n
rendre le Vexin, parce que ce pays avait été déjà co
pour elle en douaire, antérieurement au mariage de

chicane manquait de toute apparence, tant qu'il en eût été ainsi possible, que les dernières conventions, n'avaient pu se faire sans si tant est qu'elles eussent existé entre les deux rois plusieurs contentements, et des germes de guerre pour un prochain avenir (a).

Elle fut en outre mêlée à cette mauvaise querelle de la Normandie, captive depuis douze ans de son mari dans presque tous ses

voyages ou elle recueillait plus d'humiliations que d'honneurs, surveillée de près par des affidés quand elle se trouvait en Angleterre, mais ne recouvrant enfin qu'une liberté relative, car elle ne pouvait voyager, sans franchir aucunement les limites, que dans les pays qui étaient sous son obéissance.

Les négociations nées de ces multiples incidents demandèrent du temps. On était arrivé à la fin de 1184, de nouvelles idées toutes personnelles au monarque se susciterent de nouveaux troubles auxquels Eléonore fut impliquée par la force des choses.

La mort de Court-Mantel inquiéta la politique d'Henri qui, tout en poursuivant sur les bras en même temps la conquête d'Irlande, n'était pas finie, la surveillance de l'Aquitaine n'était pas terminée, le public le tolérât mal, le gouvernement de l'Angleterre qui lui nécessitait de fréquents voyages, en même temps les inquiétudes du côté de la Normandie que la France ne manquerait pas d'attaquer s'il voyait la chance de la réunir à sa couronne. Il crut donc nécessaire de modifier les vues qu'il s'était faites sur l'avenir de son vaste héritage. Richard était devenu l'héritier principal de l'Angleterre et de la Normandie. Henri l'engagea à céder l'Aquitaine, au moins en partie, à Jean son fils

(a) Robert du Mont; Benoit de Péterb.; Raoul de Dicet; *apud* Bouquet, X, 457, 622, 663 et suiv.

jeune frère. Richard n'admettait d'une diminution de son pouvoir restèrent impuissantes ; réflexion après lesquels il en des termes désobligeants, et qui le rendaient coupable et qui ne lui étaient pardonnés. Indigné de ce que Jean de s'armer contre sa concession si insolemment.

Nouvelle guerre
bientôt éteinte.

La guerre éclata donc, et les deux frères furent portés à Henri, qui avait le feu et le sang ruisselait à des calculs moins violents, et les enfants de congédier leur père de lui. Ils n'osèrent dès lors l'assemblée des grands du royaume, et les deux frères furent réconciliés sous les yeux de leur père, autant qu'irréfléchie avait été la querelle. Les cœurs orgueilleux les semences empoisonnées d'une éternelle discorde.

Vicissitudes de
la vie d'Eléonore
tour à tour libre
et prisonnière.

Mais en même temps que le capricieux monarque forçait ses deux fils à séjourner près de lui, il fit réintégrer Eléonore dans sa captivité, sans qu'on dise pourquoi, mais sans doute parce que ses nouvelles relations avec Richard, gardé lui-même à la cour, rappelèrent trop vivement au père et à l'époux les trahisons d'autrefois que n'avaient pas démenties le caractère inabordable de ce fils dénaturé. Mais cette rigueur ne devait pas durer. Dans l'été de 1185, Henri le Lion, duc de Saxe et sa jeune femme Mathilde, fille du roi d'Angleterre, vinrent lui faire une visite, Henri II permit à sa femme d'aller les recevoir à Winton, ville maritime sur les côtes septentrionales de leurs Etats. En ce même temps Richard profita de la joie à laquelle conviaient ces fêtes de famille pour obtenir de son père la permission d'aller faire une visite en Aquitaine. C'est pendant ce voyage

, surnommé Barberousse, f
evêque de Cologne pour u
Richard devenu l'héritier d
l'Angleterre. Ces conventions préliminaires n'eurent pa
de suite, heureusement pour la jeune princesse.

Bientôt après Henri revint en Normandie et mand
à Eléonore de se rendre près de lui. Dès qu'elle y fu
arrivée, il intima à Richard l'ordre de rendre à sa mēr
tout le Poitou et les autres dépendances qui lui appartē
naient en propre, le menaçant, en cas de refus, de marche
contre lui, à la tête d'une nombreuse armée. Richard reç
à ce sujet de sages conseils. Il aimait d'ailleurs assez s
mère, pour laisser ce sentiment dominer en lui tous le
autres. Il se décida donc à lui céder toutes les villes e
les châteaux de la province, et se retira près de son pēr
où il demeura en paix quelque temps.

Ce retour de la duchesse en Aquitaine fut aussi heureu
qu'inattendu pour la noblesse du pays. Eléonore y éta
toujours aux yeux des grands et du peuple la représentant
de leurs anciens souverains, et l'on se trouvait débarrass
d'un tyran que toute sa conduite avait fait haïr à l'égal d'u
nnemi déclaré (a).

Ainsi s'écoulèrent quelques mois d'une paix apparent
endant laquelle Richard était enfin revenu à de meilleure
ispositions. Quand le roi croyait à quelques repos pou
es derniers jours, Dieu, qui a ses desseins éloquents et s
marche providentielle sur l'humanité, lui ménageait un
preuve cruelle, châtement visible aussi d'une conduite pa
aquelle Geoffroi s'était associé à tous les crimes de se
ères. Vers la fin de l'année précédente, il avait demand
son père la souveraineté de l'Anjou. Richard, qui
omptait à titre d'aîné, s'y était opposé, et le duc d
 Bretagne, toujours orgueilleux, dissimulé et perfide, s
ésespéra. Sûr de trouver un asile en France, il songea

(a) *Art de vérifier les dates*, IX, 384; X, 261; — Howeden, p. 620; .
molet, III, 438.

TOIRE GÉNÉR.

les ennemis du roi d'Angleterre ne pouvaient être accueillis. Il avait d'ailleurs consenti à signer à titre de vassal de Philippe-Auguste et toutes soumissions envers son père, pourvu que français lui donnât les moyens d'envahir. La politique, l'ambition de s'agrandir, la soif de la domination ne sont que des prétextes pour des pactes de cette nature, et l'on ne sait le plus ici des deux contractants qui osaient de tels marchés. Dieu y mit ordre. Un tournoi, comptait briller comme à son ordinaire, eut lieu sur de France et en son honneur. Il y fut la chute fut tellement lourde que la fièvre l'emporta en quelques jours. Mort le 18 août 1186, à regret de personne, pas même de son père qui le détestaient pour ses rébellions incessantes. Il se consola bien vite quand il apprit aussitôt quelle mort il était préparé si le malheureux avait pu attendre un temps de plus. Geoffroi fut le premier qui fut inhumé dans la cathédrale de Paris à peine l'enterrement eut-il en ceint sa femme Constance qui donna le jour à un fils qu'on nomma Arthur et qui fut le fils de son père, à la grande joie des Bretons qui avaient des compétiteurs et trouvèrent dans cette mort un gage d'apaisement pour les partis (a).

Le traité de deux ans fut signée le 20 juin entre Philippe-Auguste et Henri II. Ils convinrent entre autres que Richard épouserait Alix, la sœur du roi de France. Mais il fallut renoncer à l'exécution de cette alliance car le père et le fils avaient probablement le même avis d'abhorrer (b). Un autre soin préoccupait Henri. Eléonore, quoique intéressée au

(a) 190; — Martenne, *an pliss.*, coll., V, col. 811; — Smole-

Pétersbourg, *apud* Bouquet, XIII, 466; — Raoul de Dic-

GÉNÉRALE DU POITOU (1187)

les provinces recouvrées, n'aurait
en face de tous les embarras sus
ersements. Henri sentit qu'il devai
nc les villes et les places du Po
ommandants affidés. Richard ne v
sans déplaisir, mais n'osait pas
devina, et soit pour lui faire cro
ce, soit parce qu'en effet le com
ond V méditait encore des hosti
le Limousin, Richard s'y porta en
bientôt on ne tarda pas à s'arra
esoin de toutes ses forces contre
inuaient de s'agiter, et la guerre
ant de celles qu'il importait à tou
entraver.

desaccords éclatèrent, en dépit
entre les deux rois de France
remier trouvait que Richard rete
il lui avait promis comme posses
t il jouissait réellement autant qu
répondit à ces plaintes de façon
ientôt en Berry et y ravagea tou
ou. Alors le père et le fils marcher
Philippe avait déjà entrepris le s
de son jeune frère Jean-Sans-T
bataille importante, lorsque les lé
elle de la rupture, menacèrent d'ex
ii commencerait le combat. La trêv
armées se séparèrent, et Richard :

op justes raisons de redouter ce rap
nt par des rapports certains qu
actaient des habitudes d'intimité
stonnait, écrivit à son fils qu'il e

revenir près de lui, et qu'ils s'entendraient facile
ur tout ce qu'il pourrait demander de juste et raisonn

Richard répond qu'il va obéir et quitte enfin Paris non point mais se portant sur Chinon, trésors que celui-ci tenait en Poitou, il les emploie à faire châteaux dont il se rend maître blessé que pût être le roi de vouloir user encore que de la parjure : à force de messages deux princes se réunirent et manqua pas, selon son habitude mauvais conseils qu'il avait d'une nombreuse assemblée promesses de fidélité et de serment ne crut, pas même peut-être intéressé (a). En dépit de ces tant d'autres, le fils ingrat n'en qu'il ne croirait jamais à ses paternels tant que celui-ci ne à la royauté. L'expérience avait roi les fruits d'une telle chose hasardât à y revenir. En rejet il chercha à persuader à l'ample d'une douceur calculée Philippe, couvaient pour lui-quences et laissaient croire ingratitude. Alors, nouvelle : rendu au père, nouveau : s'écarter de son devoir. La sincérité de ces assurances s'engagea à partir pour la France de l'archevêque de Tours, sans à l'insu de Henri (b). Cette

(a) Benoit de Peterb., *ib. sup.* XIII,

(b) Smolet, *loc. cit.* p. 464.

ÉRALE DU POITOU (1188)

uelles nous allons revenir,
alier qu'un moyen d'échapp
paternelle.

is n'étaient pas de merveille
ii n'aurait pas été fâché de
ant perdre à Henri son r
encore de presser le mar
a fille Alix avec Richard. I
voulait plus, mais au moins,
incestueuse alliance, il se
emander Gisors et les autres
e un prétexte à une rupture ;
habituelle contre son père, et
pouvait résulter l'accompli
i souvent mis en œuvre et t
e roi de France était déjà
s et ne devait pas tarder à
ttendu vint arrêter ces pro
ivaise foi.

toute intérieure, s'élevait er
t probablement en 1188, ent
notre territoire. Seigneur d
mont devait à Thouars homr
uire et de celle de Chiché. Il
as inventées au besoin pour s
redevance interrompue dep
ications et refus duraient dep
le vicomte de Thouars Aim
ade dont il voulait être, prête
, et fit des menaces sérieu
odement. Tout fut terminé e
ge de Raoul auquel il ajout
agement de ses longs retard
ments survenus en Palestine

lesquels nous ne tarderons
archevêque de Tyr, historien
dans cet ouvrage, était venu
frères d'Orient pour réclamer
d'argent contre les malheureux
avait assisté à cette conférence
profita pour prêcher éloquent
faisait l'objet de sa mission. Ce
au milieu de discussions moins
allait sans doute résulter. Les
d'un même sentiment de foi
plus sainte et reçurent la croix
émerveillé de ce succès. Rien
nous le savons, parut des plus
nombre de chevaliers suivit ce
on dressa des règlements pour
rables du mouvement des gens
passait dans toutes les classes
accordé une indulgence plénière
partie de l'expédition, et, afin
indispensables, les rois de France
sèrent une taxe d'un dixième
des revenus tant du clergé que
nommée *la dîme saladin*, pour
contre Saladin, le chef des armées
et de la Syrie.

Révolte et prise
de la Rochelle par
Richard.

C'est vers ce temps, sans date,
qu'il faut placer un événement
grés d'une ville jusqu'ici presque
que nous avons vue si modeste
agrandie par le commerce, et
d'un large canal où venaient le
occidental un port déjà fortifié
nombreux vaisseaux importaient
qui lui faisaient une sorte de ressource
s'était augmentée et nous sav

RE GÉNÉRALE DU POITOU (1188)

is au profit du comté de Poitiers
dès longtemps comme faisant
'on y eut pris quelques idées c
on des communes, soit que l'ex
seigneurs poitevins l'eussent po
indépendance qui n'avait que
site, la Rochelle déclara un jour
l'obédience de Richard et se ré
as à lui prouver qu'il était le plus l
obstacles, force les murs de la
ques jours de siège et il la traite
ue la colère lui inspirait en pare
de cette troisième croisade m
quand vint à l'esprit de quelque
heureuse idée de mettre à profit l
absorbait de toutes parts pour
ontre l'autorité suzeraine. Un Ge
Aymar d'Angoulême et le vic
ar V, formèrent une confédé
un certain nombre de seigne
livrer de Richard avec lequel ils
liation sincère, parce que celui-ci
ses engagements. Ils entrèrent
r le territoire du Duc, en Poitou
désolation et la ruine. Richard,
aire, pourvu d'ailleurs d'une no
x qu'il gardait à sa solde en vu
es, fondit bientôt sur les posses
de leurs châteaux, livre au pill
s, les incendie ensuite, fait ab
t n'arrête sa vengeance qu'après
dans le devoir. Ceux de leurs
à prendre la croix furent seuls é
are parmi ces hommes de fer

d'eux fut attaqué d'un côté sa pour le surprendre aussi sur ces dernières violences s'exerça de Poitiers et ses ennemis, lui trouver l'occasion favorable d'avenger des dernières injures que des marchands poitevins qui par ses ordres, quelques-uns ou privés de la vue, d'autres par cette nouvelle, qu'il apprit bien les terres du comte de Toulouse, vassaux, fait prisonniers beaucoup le favori de Raymond qui avait marchands et causé souvent Richard. Celui-ci exigea une rançon que Raymond n'avait pas assez d'argent pour payer par une ruse. Il apostait plusieurs divers endroits où il savait que se trouvaient leurs seigneurs alliés à la famille d'Anjou, et amener ceux qu'ils pourraient capturer deux chevaliers, parents du comte même en revenant d'un pèlerinage, et saisit d'eux. Raymond leur fit l'échange de son ami, et consentit à faire la proposition. Richard, à l'annonce de l'arrestation, s'y refusa absolument. Au même temps où Philippe-Auguste s'efforçait pour ménager un accommodement avec le Duc. Le chevalier crut réussir pour le prier d'intervenir ; mais il employa en vain, il invoqua le respect dû à saint Jacques, et les deux chevaliers semblaient persister et ne fit ouvrir la rançon que pour une forte somme procurer.

Intervention inutile de Philippe-Auguste.

STOIRE GÉNÉRALE DU POITOU (1188)

êtes de la Pentecôte de 1188 il alla couvrir et incendia cette belle partie du Languedoc où il n'était pas encore assouvie par le succès de sa invasion. Il s'y empara de Moissac et d'au-delà de son côté une coupable infraction au trêve d' janvier précédent où les parties contractées par la crois s'étaient engagées à cesser toute hostilité de ce genre jusqu'au retour de la Terre-Sainte. Il avait su la connivence, vraie ou supposée, que les seigneurs du Quercy avaient eue avec les Rochelais. Il se retourna aussitôt contre leur pays, y prit tout ce qu'il put jusqu'à dix-sept châteaux, et laissa dans les contrées une preuve de plus qu'il ne pouvait être tombé sous sa main.

Après ces nouvelles catastrophes, les Toulousains se tournèrent vers la protection du roi de France qui, après avoir été inutile, était revenu à Paris. Il fit demander à Richard s'il agissait par son ordre ou de son propre chef. Il déclara qu'il était étranger à la conduite de la guerre. Ici, de son côté, avait écrit à son père le roi de France, disant que par les conseils du roi de France il avait fait ces mensonges qui lui coûtaient peu et que c'était toute la conduite que nous voyons tenir à ce prince, indigné d'une telle déloyauté, se passionnant pour rasser chaleureusement la cause de Raymond et prenant la forme de représailles sur le Berry qui relevait de la couronne d'Eléonore, et s'empara de Châteauroux et prit plusieurs des châteaux voisins.

Richard n'ignora pas longtemps ce qui se passait dans le Berry. Il accourut, se saisit du château de Châteauroux (Etainville) (Seine-et-Oise), et avec lui de nombreux chevaliers et de soixante écuyers. De là, par une route qui va vers le Nord, il se porta sur Mantes où il était venu et se trouvait à la tête de son armée. Il était transporté dans la pensée que sa proximité de Paris serait peut-être une défense de la Normandie.

Conspiration
tramée contre lui
par ses enfants.

sur laquelle le roi de France
Une affaire s'engagea où Ri
sur son père, et lui promit de
épreuve, et retourna en Berry
places prises récemment. Que
un colloque entre les deux r
sur les dispositions du derri
remplir. Henri préférait une p
éviterait les chances d'une n
d'un avis opposé, il ne voulut
d'autres domaines qui lui val
mille marcs d'argent, et os
raisons que nous lui savons,
Alix de France, demander q
plisse. La raison qu'il avait
tel projet, était tout simple
d'Angleterre, car il avait été
d'Henri qui épouserait Alix h
vieux roi, mieux inspiré, se re
Il alléguait qu'il ne voulait pas
lequel on pourrait objecter
arraché par la force. Déchu
s'emporta en reproches contr
il se jette aux genoux de
l'hommage de tous les fiefs q
cependant comme palliatif à
prétendait garder à son père
avance, renonça à toute préte
autres places du Berry ; mais
entre ses mains et il ne les
sans dissimuler ses mauvai
conclue de nouveau jusqu'au
saint Hilaire. En même temps
chancelier, pour l'Anjou, av

(a) Mantles, *Medunta*, ville de 5,000
à douze lieues Nord-Ouest de Paris, sur

GÉNÉRALE DU POITOU (1189)

ses châteaux à Philippe
ait encore quelque entreprise
la trêve était expirée; on éta
ligue s'était formée entre Phil
rquels étaient venus se joindre
e l'Aquitaine, où le joug d'F
plus, et de la Normandie, dont l
d'envier la possession. Les rév
cendie dans le pays du don
ête de Pâques, échéant cette a
lément III, qui craignait que
s français ne nuisissent à la
ris un légat pour exhorter Phil
n une paix solide. Une confér
illustre envoyé pour y traiter

paix. Elle se tint le 5 juin, à la Ferté-Bernard, dans
Maine. Philippe y renouvela ses demandes antérieures
mariage d'Alix et de la restitution du Vexin; Richard re
de partir pour la croisade, s'il n'y était accompagné
Jean, son frère, par lequel il craignait d'être supplé
pendant son absence. De son côté, Henri voulait qu
épousât Jean-Sans-Terre: singulière prétention pou
homme qui devait bien savoir que ni l'un ni l'autre de
fils ne pouvait aller à une telle épouse. Il n'y eut qu
voix pour refuser cette combinaison: donc impossibilit
s'entendre. On se sépara mécontents de part et d'autre
guerre recommença plus acharnée que jamais. Ce fut
encore des prises de châteaux, des excursions sur
territoires contestés, des cruautés sanglantes, des tentat
plus ou moins déloyales, et de graves entreprises
la Normandie, si chère à Henri, et que Philippe ve
par dessus tout: c'était toujours des deux côtés les m
demandes et les mêmes refus. Le véritable obstacle
l'entente à laquelle travaillaient les prélats, et le

Rigord, *apud* Bouquet, XIII, 25 et 27; — Raoul de Dicot, *ibid.*
; — Roger de Howeden, *ibid.* p. 480 et suiv.

secret de Richard de tout entraver par ses refus, était dans une nouvelle conspiration de ce malheureux prince contre la royauté et contre la vie de son père. Ce travail souterrain était secondé par l'ardeur qu'il mettait à le poursuivre, à lui faire autant de mal que possible et à montrer dans sa guerre contre lui plus d'animosité que jamais. Henri s'était retiré à Saumur. Il y apprenait les plus mauvaises nouvelles de ses forces battues partout, de ses villes prises et incendiées, et de ses défaites de chaque jour. Ces malheurs détruisaient rapidement ses affaires. Philippe et Richard gagnaient partout du terrain. Les amis de Henri, voyant l'aurore d'un nouveau règne luire déjà sous ces sombres nuages, désertaient son parti ; de toutes parts il redoutait la trahison, et ses appréhensions n'étaient que trop fondées. Enfin il apprit que dans une conférence réunie à Azay-le-Rideau, près de Tours, à laquelle il n'avait pas été convoqué, on était convenu, pour en finir et assurer une paix durable, de clauses qu'on le sommait de signer et qui ne lui avaient même pas été proposées. Là s'était consommé, en effet, tout ce qu'il n'avait jamais voulu. On l'obligeait de renouveler à Philippe l'hommage qu'il lui avait retiré au commencement de la guerre ; il devait remettre Alix aux mains de cinq députés nommés par Richard, qui s'engageait (de mauvaise foi), à l'épouser au retour de la Palestine. Henri dut permettre qu'avant le départ de ce dernier, tous ses vassaux lui prêtassent serment de fidélité, et il s'engagea à payer vingt mille marcs d'argent au roi de France pour le dédommager des dépenses faites pour fortifier Châteauroux (a).

Traité d'Azay-le-Rideau. Humiliations qu'il y trouve.

Sa mort à Chinon.

Le malheureux roi voyait ainsi s'écrouler tout l'édifice de sa fortune, son orgueil terrassé, sa position, sa dignité dégradées et anéanties avec toutes ses espérances de domination absolue ; et ce qui devait surtout lui être une cause de douleur cuisante, c'était à ses enfants qu'il devait

(a) Howeden, *loc. cit.*, p. 620 ; — *Art de vérifier les dates*, IX, 384 ; X, 261. — Smolet, p. 438.

cet abaissement fatal de la majesté royale ! Moins que personne il se sentait la force de supporter une si terrible catastrophe. Malingre depuis longtemps et supportant de fatigantes infirmités les suites d'une vie déréglée, il ne put soutenir ce dernier coup. A Azay même, où il s'était rendu comme pour se voir dépouillé, une fièvre violente saisit ; il se fit transporter à Chinon où il s'alita. Là apprit bientôt que Jean, son plus jeune fils, celui sur lequel l'affection et le dévouement duquel il avait le plus compté était entré dans le complot qui le tuait, et il expira, autant de chagrin que de son mal, le jeudi 6 juillet 1189. Cette mort fut aussi peu paisible que sa vie. Par un contraste regrettable avec l'excessive indulgence qu'il avait trop souvent montrée à ses enfants, il les maudit tous en ses derniers moments, et rien ne fut capable de lui faire rétracter ce sentiment, sinon la pensée de Dieu et des sacrements qu'il allait recevoir. Il avait désigné pour sépulture l'église de Fontevrault, dans un testament écrit en langue romane, le latin étant devenu une langue savante que le peuple ne parlait plus. Richard accourut pour accompagner le corps à son dernier asile. On ne vit qu'à son arrivée et lorsque le mauvais fils aborda cette dépouille éloquente, le sang s'échappa avec abondance du nez et de la bouche du cadavre, comme un reproche providentiel de tant d'injures et de trahisons que le malheureux prince avait reçues de ses enfants, mais surtout de celui qui venait là comme pour s'assurer qu'il était bien mort. Néanmoins, les historiens lui accordent de s'être comporté dignement pendant les funérailles, y gardant toutes les convenances de sa position et une tristesse qui pouvait être du repentir.

Nous n'avons pas à résumer la vie de Henri II que nous avons fait connaître autant que l'exigeaient dans notre histoire les titres qu'il avait eus en Poitou et en Aquitaine. Si sa vie agitée qu'il mena chez nous l'a montré souvent assailli de passions qui firent son malheur, nous ne devons pas

être que ses qualités furent plutôt celles d'un conquérant ambitieux, que d'un roi qui veille au bonheur de ses peuples. La guerre fut tout pour lui et la dernière raison de ses actes. Il y trouva l'élément de toutes les douleurs du cœur et de l'esprit qui abrégèrent son existence. Ses passions indomptées se manifestèrent autant par l'orgueil et la colère que par la luxure et la cupidité. Et pourtant, se rappela souvent qu'il pouvait être un grand roi, et de nombreuses occasions lui furent données de se montrer généreux jusqu'à la magnanimité, modéré même dans ses fautes comme dans ses victoires, et prouvant sa tempérance habituelle, son application au travail, sa large charité envers les pauvres et son affabilité personnelle, qu'il eût pu se faire un règne glorieux s'il eût su le rendre plus pacifique et ne se battre que pour des intérêts légitimes et des conquêtes permises. Comme législateur, les quelques améliorations de son règne en Angleterre prouvent qu'il se fût distingué par des vues sages et des mesures utiles, s'il eût trouvé plus de loisirs pour une vie de famille qu'il se refusa par ses violences effrénées, ses déplorables faiblesses et sa soif insatiable du pouvoir, des richesses et des honneurs. C'est dans cette vie désordonnée qu'il faut chercher la cause de ses crimes de ses enfants et des poignantes afflictions dont ils l'abreuverent. Quelles amères leçons l'histoire donne aux hommes, et que d'enseignements trop souvent inutiles aux sociétés (a).

Richard, il est honteux de le dire, était au comble de ses vœux. Roi d'Angleterre, il avait encore recouvré sur le continent tout ce que son père lui avait disputé. Car, outre les royaumes d'Angleterre et d'Irlande, il recevait en héritage avec le duché d'Aquitaine, le Poitou, la Saintonge, l'Auvergne, le Limousin, le Périgord, l'Angoumois, le Njoulou, le Maine, la Touraine et la Normandie : on peut

a) *Art de vérif. les dates*, VII, 97. — Smolet, III, 480 et suiv. — Raoul de Glanville, ap. D. Bouquet, *loc. cit.*, p. 632. — Bened. Poterh. *ib.*, p. 488 et suiv.

dire qu'il tenait aussi la Bretagne par le mariage de frère Geoffroi avec l'héritière de ce duché (a). Ce de être un difficile gouvernement que celui de tant de peu d'usages si différents. Nous verrons quelle espèce sagesse y présida.

Le fier titulaire s'empressa d'abord de mettre en ses domaines du midi y préposant des hommes qu'il connus les plus fidèles à son père. Il alla ensuite pré à Rouen l'épée ducale de Normandie, fit une paix défin avec le roi de France, puis il s'embarqua pour l'Angleterre et s'empressa d'y prendre à Winchester les rênes du gouvernement royal. Son premier acte d'autorité fut de délivrer sa mère de la prison, quoique moins dure, où la jalouse de Henri II l'avait tenue presque sans interruption depuis dix-sept ans : il lui rendit avec la liberté un pouvoir absolu tel qu'elle voudrait l'exercer avec lui, surtout ses domaines du continent. La reine-mère usa dignement de ce bonheur qui lui était rendu. Enivrée de ce retour d'une fortune meilleure, elle en usa pour donner à son fils des preuves de cette tendresse qui l'avait longtemps égarée. Elle se hâta de parcourir les provinces anglaises, allant de ville en ville, de château en château, suivie d'une cour nombreuse et brillante, et tous les seigneurs que le dernier règne avait emprisonnés, elle les renvoyait libres et les avait rattachés à Richard par un serment de fidélité. Ces premières démarches lui acquirent l'attachement des populations, elle se vit entourée de bien plus de respect et d'affection que le roi dont l'amour n'avait égalé pour elle que l'estime qu'elle méritait. Elle assista le 3 septembre au couronnement qui se fit à Westminster, d'autres, non moins bien instruits, disent à Londres (b).

Nous ne suivrons pas dans son nouveau royaume l'administration de Richard qui s'y fera une vie séparée de la nôtre. Le Poitou le reverra souvent po

(a) Hainaut, I, 192.

(b) Smolet, IV, 10. — *Art de vérifier les dates*, VII, 102.

d'une autorité qu'il y fera trop nos propres affaires. C'est là qu'et que nous aurons à le retrouv

En attendant, revenons sur l'histoire ecclésiastique dont la l dents nous à empêché de nous

Episcopat de
saint Guillaume
Tempier, 58^e évê-
que de Poitiers.

Nous avons vu en 1181 no Belesme quitter le siège de Poi Lyon. Il devait être remplacé qu'en 1184, près de deux ans temps se prêtant peu à une nature. Enfin on fut dédommagé de ce long retard, vers le temps où une éclaircie se fit, la liberté rendue momentanément à la reine d'Angleterre sembla ramener des espérances de paix. Le Chapitre en profita pour remplir enfin un vide trop important dans l'Eglise de Poitiers. Un homme de paix et de savoir, de désintéressement et de piété fut tiré du monastère de Saint-Hilaire-de-la-Celle où il menait l'humble vie de chanoine régulier. C'était Guillaume Tempier, appelé le *Fort* dans une charte de 1191, et de *Ragioles* par le Poullé de Gauthier de Bruges (a). Il était, au reste, le troisième du nom de Guillaume sur le siège que lui donne le suffrage unanime du Chapitre. Les commencements de son épiscopat durent être pénibles, mêlé qu'il fût aux affaires toujours contradictoires de Henri II et de ses enfants, car dans une charte donnée en 1185 en faveur de l'Absie, on parle du courage avec lequel il souffre certaines persécutions qui ne pouvaient être causées que par sa résistance éclairée à des prétentions qui déjà avaient peut-être retardé son élection (b). D'autres abus avaient dû aussi être réformés dans le diocèse, où la matière des bénéfices et la discipline de certains monastères avaient souffert beaucoup des désordres de cette époque agitée. Saint-Cyprien n'était pas exempt de ce

(a) Besly, *Comtes*, p. 117.

(b) *Gall. christ.*, II, col. 1181 ; — Labbe, *Bibl. nov.*, II, 725.

Guillaume s'en occupa avec succès sur l'ordre du pape Lucius III donnée en 1185 (a). Il eut une contestation dont nous parlerons volontiers ici, qu'elle se rattache à un fait de cette époque et qu'il importe beaucoup la solution d'une difficulté de notre histoire-là, Othon, fils d'Henri le Lion, duc de Bavière et de Richard par Mathilde, sœur de celui-ci, contesta les propriétés qui relevaient à l'abbaye de Poitiers. Ces fiefs étaient les seigneuries de Buxeuil, de Jorand et du Dorât (b). Ce jeune prince, en cela l'exemple d'un trop grand nombre de seigneurs, ne s'empressait plus, après l'avis de Guillaume, de reconnaître sa dépendance féodale. Il se refusa, quand il en fut pressé, d'obtempérer aux lois légales et d'obtempérer aux injonctions des officiers de l'évêché. Guillaume devait à son tour, selon le serment de son sacre, de garder à son Eglise les biens et privilèges dont Elle jouissait. Il traîna donc Othon à se soumettre et désormais toute difficulté disparut, l'hommage subsista, grâce à la ferme volonté du prélat qui s'efforça toujours de montrer une fermeté et une inaltérable fidélité à ses obligations (c). Nous verrons le prince allemand devenir dans quelques années un des personnages les plus importants de notre province, et ensuite du monde entier. Cependant on se préparait à la croisade. Pour la première fois l'Europe allait se jeter sur l'Asie, où il s'agissait de défendre pied à pied le terrain que la chrétienté y avait acquis. Richard nous prouvera bientôt qu'il avait pris sa part, non moins par dévotion que par respect humain, pour tout le monde la prenait, mais en aventurier qui ne craignait ni de donner ni de recevoir des flèches et

(a) D. Fonteneau, III, 285.

(b) *Art de vérifier les dates*, X, 118; — *Gall. christ.*, ubi sup.

(c) *Art de vérifier les dates*, X, 102.

coups d'épées. Toujours il se disposait à ce vendre les bénéfices Il fit trafic de toutes offices et les emplois e que de tels moyens toi il répondit qu'il vendra quelqu'un qui pût la p

En pillant le royaume et les églises.

Il se procura ainsi du reste, quelle estim son honneur et de sa chancelier Guillaume de Longchamps, évêque d'Ely en Angleterre, homme de basse naissance et de peu de valeur qu'il avait élevé malgré la voix publique. Il lui donna, pour toute la durée de son absence, le gouvernement de tous ses Etats du continent, voulut aussi que sa mère Eléonore eut tous les honneurs et toute la liberté de la régence. A ce propos, il la fit venir d'Angleterre aussi bien que Jean-Sans-Terre et l'évêque d'York, ami du jeune prince, et leur fit prêter serment devant la reine que ni l'un ni l'autre, dont il se méfiait, ne mettrait les pieds en Angleterre pendant trois ans, avant lesquels il comptait revenir et les délivrer de leur promesse. Quant à Eléonore, la surveillance expérimentée devait seconder l'action gouvernementale de l'évêque d'Ely et elle n'y manqua pas, ayant habité tour à tour, pendant toute l'absence de son fils, soit la Normandie, soit le Poitou où elle se tint, tantôt à Poitiers, tantôt à Mirebeau ou à Chinon. Les Poitev trouvèrent un double soulagement à ce départ du fils et retour de la mère. L'un était un de ces tyrans grossiers intraitables, dont un peuple aime toujours à se débarrasser l'autre, malgré les nombreux égarements de sa vie morale n'avait jamais traité ses sujets qu'avec autant de ménagement que de fermeté.

(a) Smolet, IV, 12 et suiv.

NOTES DU LIVRE LVIII

NOTE 1

x *Coutumes* que Lafontenelle n'a pas données au IX^e volume des *Mémoires des Antiquaires* lié par M. Brouillet, dans l'*Indicateur départemental de Cioray*, p. 167 et suiv. La charte est écrite en ce mauvais latin qui a toujours été devenu vulgaire, dans laquelle le latin est mêlé de patois dont beaucoup de mots sont dans le langage actuel des campagnes françaises, se débattant dans le berceau de la langue c'est un curieux sujet d'études; ce qui nous intéresse à tout ce qui regarde la législation est agréable sur le côté moral de cette première moitié du suivant.

La première charte fut donnée, Aldebert IV vint à seigneurie de la Marche au roi d'Angleterre. Il ne s'entendait avec les Lusignan pour lui donner quinze mille livres angevines, vingt mille livres normandes.

Mais Geoffroi de Lusignan et ses fils ne purent pas avoir la grande partie de la baronnie la laissa à son fils, le comte d'Angoulême, leur parente. Henri II ne put l'acquiescer. Aldebert partit en 1129 pour Terre-Sainte où il n'arriva pas, étant mort le 29 août suivant. Mais la coutume ne fut pas moins sanctionnée, et quand elle fut sanctionnée par Hugues X, déjà dans toute l'Aquitaine les coutumes s'étaient multipliées bien ailleurs, et elles allaient rapidement vers le grand jour. Elles allaient changer la face des choses. (V. l'Annuaire, X, 229 et suiv.)

NOTE 2

Claravallum et *Claravallin* au XII^e siècle. C'est une commune actuelle de Scorbé-Clairvaux, dans le département de la Vendée, et du canton de Lencloître. O

des chartes de 1190 où ce village, important alors, avait déjà une église de Saint-Hilaire devenue ogivale lors de ses reconstructions. Aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, Clairvaux se divisa en haut et bas, l'un sur un coteau élevé où restent encore la tour et les vestiges du château des comtes d'Anjou ; l'autre dans la plaine où fut construit le beau château du ^{xv}^e au ^{xvi}^e siècle entouré d'un superbe parc où fut placé le milliaire d'Alexandre Sévère, qu'on y voit encore.

L'Envigne et la Veude arrosent cette commune et fertilisent les deux vallées qu'elles traversent. La première de ces deux petites rivières donne son nom à un village voisin de Scorbé et qui fut un fief du marquisat de Clairvaux. Elle prend sa source à l'Ouest dans la commune de Chouppes et se jette dans la Vienne à Châtellerault, à 28 kilomètres de son origine. La Veude, qui vient de la fontaine de Boisgrollier, commune de Thuré, parcourt douze kilomètres pour aller se jeter dans la Vienne, sur le territoire d'Indre-et-Loire.



LIVRE LIX

ROISIÈME CROISADE, JUSQU'À LA MORT
RICHARD CŒUR DE LION.

DANS que les événements racontés
dans les livres précédents se passaient
sous le gouvernement de nos princes po-
pulaires, nous échappaient, séparés
par de vastes mers et laissent, d'ailleurs,
par des chroniqueurs de l'Orient.
Il est temps d'évoquer; ils sont ces
hommes, de nos compatriotes, d'hommes
que nous ne pouvons ni méconnaître ni
oublier. Sur ces hommes célèbres à plus
d'un titre, admirant les beaux côtés de leur ex-
istence, nous les aurons aussi au profit de l'histoire
pour leurs fautes que leurs vertus.

donc suivi de glorieux succès, et nous avons à signaler ici, avec les uns et les autres, les illustrations qui s'y mêlèrent pour en partager la gloire et les revers.

Départ pour la
troisième croisade

De ces hommes au nom impérissable, un surtout se recommande à notre attention avec ce reflet de gloire qui lui vaut encore une réputation historique beaucoup plus que ses mérites personnels. Il s'agit d'un Lusignan, dont nous avons à parler tout d'abord. En 1147, cent huit seigneurs du Maine, de l'Anjou et de la Touraine s'en étaient allés prêter leur force et leur courageuse ardeur aux croisés éprouvés de toutes parts autant par leurs fautes que par de sanglants revers, leur fortune militaire se releva un instant, mais des ressources fréquentes et décisives vinrent bientôt les affaiblir tellement que des découragements suivirent et mettaient en question la persistance de la guerre sainte. Cependant les seigneurs français s'étaient fait jusque sur une partie avancée du littoral des établissements qu'ils ne pouvaient quitter. Les lois françaises y gouvernaient de nombreuses populations; des cohortes actives et vaillantes, à qui ne manquaient pas tant la valeur militaire que l'entente et le désintéressement des chefs qui les conduisaient, ne refusant jamais de se battre; enfin le système féodal gouvernait ce nouveau monde comme en Europe, et l'on y voyait autour d'un roi de Jérusalem des comtes de Jaffa et d'Ascalon, de Tripoli, il n'y avait pas une ville, une forteresse prise par un seigneur croisé dont le vainqueur ne se fit un titre féodal. C'était la France, l'Angleterre, l'Allemagne reproduites sur la terre sacrée que faisaient aimer ses souvenirs. Malheureusement deux énergiques généraux, Nouradin et Saladin défendaient le sol, et, par la bravoure furieuse qu'ils savaient inspirer à leurs soldats, ils balançaient la victoire des croisés et souvent reprenaient sur eux les forteresses conquises à force d'héroïsme et de sang (a). Au

(a) De Fourmont, *l'Ouest aux Croisades*, I, 160 et suiv.

TOIRE GÉNÉRALE DU POITOU (1190)

s héros était ce Guy de Lusignan que
mourir jadis avec son père Hugues le
en Palestine pour échapper à des rig
it méritées le meurtre d'un sénéch
, bel homme et gracieux chevalier,
ivré à de mauvaises mœurs, ne fu
Syrie sans y donner des preuves
allait jusqu'à des habitudes dissolues
Sybille, veuve d'Amaury frère de Baud
lem, attira son attention et succomba
si bien qu'il fallut consacrer par un m
ne pouvait cesser autrement d'être sc
e temps après Baudoin IV, son beau
lèpre et de cécité abdiqua en faveur d
grande réprobation des chevaliers qui a
nce dans son expérience et dans son
pas à justifier ces dispositions en é
sous ses ordres treize cents chevaliers e
e hommes, de combattre Saladin qui
le facile retraite une armée qu'il t
les chrétiens. Devant cette défection Ba
ignation générale et se repentit du ch
i peu capable de sauver le royaum
des comtés d'Ascalon et de Jaffa, fit c
Sybille et fit sommer son gendre de co
la cour des barons et des évêques.
et s'enferma dans Ascalon. Baudoi
infirmités, se porta sur cette ville q
de lui ouvrir. Le vieux roi se dirige
l fut reçu avec enthousiasme par le p
liers. Il mit son bailli à la plac
ignan. Puis retournant à Jérusalem
ronne sur le front du jeune fils de S
ans, sous la régence de Raymond, c
du comte de Saint-Gilles qui des pre
à la première croisade. Mais l'enfant, d

espoir du royaume qui s'affaissait, mourut subitement. Après quoi Sybille se fit sacrer le 15 septembre 1186 et, pour avoir un protecteur pour elle, et pour le royaume un chef qui y tint l'épée en même temps que le sceptre, elle fit couronner Raymond, des comtes de Tripoli, qu'elle choisit pour son époux. Guillaume de Tyr reproche à ce prince de s'être chargé d'un fardeau trop lourd pour une telle tête. Il avait déjà prouvé en effet de quoi il était capable : ce n'était en réalité qu'un cadet de famille n'ayant pour lui qu'un nom déjà illustre dans la famille, mais une épée qui n'avait jamais fait ses preuves.

Comment la royauté de Guy de Lusignan est accueillie en Poitou.

Quoi qu'il en soit, dix ans s'étaient déjà passés depuis que le jeune fils de Hugues VIII avait quitté le château de ses pères où son enfance s'était écoulée sous les yeux d'une population accoutumée aux prestiges qu'il tenait de sa famille et du respect qui l'entourait. Enfin, la joie fut grande à Lusignan et une sorte de fierté exalta le Poitou quand on apprit la nouvelle de cette royauté beaucoup moins due à un mérite contesté qu'au choix d'une épouse égarée par son affection. La noblesse poitevine se laissa aller au même sentiment. Elle accourut à de grandes fêtes données en vue du château dans les immenses prairies arrosées par la Vonne, où les courses et les tournois réjouirent le regard. On lit dans les chants des Troubadours de l'époque de nombreuses descriptions de ces solennités patriotiques auxquelles ne resta pas étrangère la belle basilique achevée naguère par Hugues VI et dont les voûtes redirent des actions de grâces de la famille et des populations du pays (a).

Quelles déceptions la suivent de près.

Mais moins d'un an après ces mémorables triomphes, déjà l'éclat en avait disparu sous de sombres nuages. Saladin, qui venait de conquérir l'Égypte, avait juré d'en finir avec les chrétiens. En 1187, il s'avance avec quatre-vingts mille hommes contre les croisés ; de sanglantes

(a) Michaud, *Histoire des Croisades*, II, 306 et suiv. — De Fourmont, I, 160 et suiv. — *Mémoires des Antiquaires de l'Ouest*, XI, 343 et suiv.

batailles sont données où Guy se distingua par sa bravoure et son entrain. Mais elles sont perdues et suivies d'héroïques imprudences et de ce courage mal entendu qui trompe quelquefois les plus habiles généraux. La bataille de Tibériade, gagnée par Saladin le 2 juillet 1187 mit le comble à la gloire du prince musulman et à l'humiliation des armées chrétiennes.

Ce qui pouvait arriver de plus malheureux, c'était la prise de Jérusalem. Le 20 septembre de cette même année, Saladin était sous ses murs, la sommait de se rendre; la ville n'avait pour garnison qu'un chef intrépide à peine secondé par quelques fuyards de Tibériade, un brave chevalier résista pendant quatorze jours, après lesquels il capitula, devant avoir, lui et les siens, la vie sauve; la rançon des hommes était fixée à dix pièces d'or, celle des femmes à cinq et celle des enfants à deux.

Le roi de Jérusalem était prisonnier avec un grand nombre de chevaliers. Il reçut dans sa tente, après sa victoire de Tibériade, ces héros que la mort n'avait respectés dans le combat que pour leur faire obtenir la couronne d'un martyr volontaire, car deux cent trente furent décapités devant lui et en présence de Guy de Lusignan. Le malheureux prince, d'autant plus humilié que sa hauteur était plus souvent à charge à ses familiers fut traîné partout à la suite du vainqueur, jusqu'à ce que la ville d'Ascalon, étant réduite à se rendre, les chefs de cette ville, qui avaient appartenu à Guy et qui agissaient avec un héroïsme admirable, affirmèrent qu'ils ne se rendraient qu'à condition de laisser la vie sauve aux défenseurs de la place et la liberté au roi de Jérusalem. Ces conditions furent acceptées; mais Saladin, dont la mauvaise foi égalait la cruauté, quoique en aient pu dire nos historiens français du XVIII^e siècle, envoya son prisonnier à Damas où ses fers ne furent brisés qu'après une captivité de plus d'un an (a).

(a) Michaud, d'après les *Sources Originales*, II, 336.

Causes morales
de cet échec.

Ce que devient
Guy de Lusignan.

Pendant cette captivité, Jérusalem, après avoir appartenue aux chrétiens pendant quatre-vingt-huit ans, retomba malgré une défense héroïque au pouvoir des infidèles. « Triste punition, dit une vieille chronique, de la luxure et impureté, qui, en la cité, estoient et ne laissoient monter oraison ni prière devant Dieu » (a). Ce ne fut qu'après de longs retards et des victoires successives que Saladin se décida à briser les fers de Guy, parce que, devenu maître de la plus grande partie de la Palestine, il ne craignait pas que le roi déchu de Jérusalem reprit les armes contre lui. Il pouvait craindre, au contraire, que s'il restait captif, on ne se décidât à lui substituer, avec le même titre, un successeur plus habile. Mais il lui fit jurer avant tout de retourner en Europe après avoir renoncé à son royaume. Un tel serment, arraché par la violence, ne pouvait obliger. Ce fut l'avis d'un conseil d'évêques. A peine libre, il se remit donc en mesure de relever le trône qu'il avait perdu. C'est dans cette pensée qu'il s'adressa d'abord à la ville de Tyr, où Conrad, fils du marquis de Montferrat et nouvellement arrivée en Syrie, gouvernait avec le titre de marquis. Les habitants refusèrent de reconnaître et d'accueillir un roi qui n'avait pas su défendre ses Etats ; il crut, sans plus de succès, s'emparer de Ptolémaïs (Saint-Jean-d'Acre) posé avantageusement sur la Méditerranée et qui s'était rendu à Saladin quelques jours après la bataille de Tibériade. Il allait en commencer le siège quand arrivèrent devant Acre, où le rendez-vous des flottes européennes avait été donné, les flottes de la Norvège, de la Turinge et d'autres parties de l'Allemagne. Les Anglais et les Italiens les suivirent de près et en quelques jours, cent mille guerriers se trouvèrent débarqués devant la ville, occupant les positions favorables qui l'entouraient. On était alors au milieu de 1190.

Saladin avait su cette invasion inattendue. Il accourut

(a) *Bibliothèque des Croisades*, II, 339.

tailions. Des deux côtés on se préparait à
 le roi de Jérusalem, devant lequel quatre
 aient les quatre Evangiles, commandaient
 les chevaliers hospitaliers, la garde du
 fiée à son frère Geoffroi et à Gérard d'A-
 du Nord de la France. L'affaire engagée
 entrain par les Français dura tout un jour
 l, après de brillants avantages pour les
 audacieuse bravoure céda, comme presque
 s obstacles qu'ils n'avaient pas prévus,
 le musulmane se retira sur une montagne
 prendre un repos nécessaire, de formidables
 signalé des deux côtés une victoire que les
 rent s'attribuer (a).

toutes ces dramatiques péripéties agitaient
 lent, qui s'était remué aussi dans le sens
 croisade, avait achevé ses dispositions, et
 saladine levée partout, c'était des ventes et
 propriétés pour subvenir à des frais consi-
 s'animait et chacun voulait prendre part à
 l'érinage. Ce qu'il y a de remarquable
 naction dans laquelle restaient les chefs des
 roi de France, ni celui d'Angleterre ne se
 orsque Poitevins, Angevins, Manceaux et
 ent déjà vers l'autre bord de la Méditerranée,
 le se pressait peu à Paris, Richard encore
 s. Enfin, le roi de France, dont l'esprit était
 la foi plus solide, songea à réveiller le zèle
 ate de Poitou. Il lui envoya en octobre 1189,
 nte du Perche, porteur d'une missive par
 pressait de venir se joindre à lui afin de
 e (c). Se hâtant alors et ne pouvant se

Dispositions
 prises en Poitou
 pour l'absence de
 Richard.

02.

tron, comme le dit de Fourmont, tom. II, p. 170.

rb., *apud*, Bouquet, XVII, 478.

straire à cette injonction, Richard appelle sa noblesse d'Exeter et lui fit jurer sur l'Evangile et sur l'image saint Thomas de Cantorbéry de le suivre en Orient^(a). Aussitôt il nomma Eléonore régente du royaume, lève de fortes exactions pour suppléer à l'argent qui lui manquait toujours, et s'embarque à Douvres pour rejoindre Monmouth, près d'Evreux, Philippe-Auguste qui l'y rejoignit le 14 janvier 1190, et après avoir signé un traité de défense et de sauvegarde mutuelle, ils fixèrent leur rendez-vous au 24 juin, se donnant pour ce jour-là rendez-vous à Breteuil^(b).

Toutes ces lenteurs faisaient perdre un temps précieux ; il fallut y ajouter celui que rendaient nécessaires en Bretagne les difficultés de la position. Là, était toujours la noblesse inquiète, impatiente de ce qu'elle appelait une *tyrannie royale* ^(c) et détestant le pouvoir personnel des Plantagenet devant lequel elle ne manquait jamais d'évoquer sans retenue le souvenir de ses anciens souverains. Richard prit deux moyens d'éviter les nouvelles rébellions qu'il pouvait créer cet état de choses. Il établit comme son lieutenant en Poitou son neveu Othon de Brunswick, dont nous avons parlé, et il força de l'accompagner outre-mer un grand nombre de chevaliers révoltés en 1188 dans le Poitou, le Maine et le Quercy, et ceux à qui il n'avait alors laissé la vie qu'à cette condition. Cette apparition du jeune Othon à la tête de nos affaires, et le pouvoir absolu qui lui fut donné d'administrer le Poitou en y tenant le lieu et place de souverain, explique dans quel sens il faut entendre le titre de certaines chartes de ce temps où il est traité de *comte d'Aquitaine et comte de Poitiers* ^(d). Richard ne lui donna pas la propriété, mais l'usufruit de son domaine ; il

^(a) Benedict Petrob., *ibid sup.* p. 496.

^(b) Benoît de Peterb., *loc cit.* p. 498.

^(c) D. Bouquet, *script.* XII, p. 121, 417.

^(d) *Art de vérifier les dates*, X, 118.

GÉNÉRALE DU POITOU (1190)

i-ci à son retour de la croisade.

Il était représenté aussi complètement fondé de pouvoirs qui prenait publiquement ses titres et qualités et à qui l'on devait comme à un autre lui-même (1).

Parmi les seigneurs poitevins qui suivirent le roi en Angleterre, il faut citer particulièrement Thibaut Chabot qui garantit un emprunt de deux cents marks fait par Jean de Clairvaux à des marchands de Flandres, nous savons que cette maison, établie dans la ville de Thouars, datait d'avant 1040. Les Chabot portaient *d'or à trois chabots de gueules, au mont l'eau* (2). Les Chabot descendent d'une famille éteinte depuis le xii^e siècle qui paraît dès le xi^e possédant la seigneurie de Thouars. — Le nom, d'une des plus considérables familles de France. — Hugues d'Angles, de la première des maisons de ce nom, dont une ville du haut Poitou porte le nom. Ses armes étaient *gironné d'argent et de gueules*. — Roger de Moulins, grand maître des hospitaliers depuis 1177, qui avait fait ses preuves d'autant de force que de sagesse. Celui-ci était des Moulins-Rouges, ainsi nommé par suite d'une alliance et dont le nom se trouvait répandu en Normandie, en Bretagne, en Poitou, portant ici comme les deux autres branches *d'or à trois croix ancrées de gueules*. — Hugues I^{er} de Saignan, l'aîné des quatre fils de Hugues VIII, dont nous savons que les trois puînés prenaient déjà une grande part, quoiqu'inégales, aux affaires de la Palestine. Hugues et B. de Monts, qui à peine arrivés combattirent vaillamment au siège de Saint-Jean-d'Acre, et furent l'illustration de leur famille. Ils étaient possesseurs d'un fief de Monts, en Loudunais; un Roger de Monts prit part avec Raymond de Saint-Gilles lors de la première croisade et était devenu connétable d'Antioche. Ses armes portaient *d'argent à la bande de gueules, chargée de trois griffes de lion d'or et trois mouchetures d'hermine*.

us. — Laurent et Guillaume du Plessis-Richelieu, sur nom d'un fief peu éloigné d'Angles, s'embarquèrent en 1190. Le dernier était l'auteur de la famille et va au siège de Saint-Jean-d'Acre en 1191, on sait que ces illustrations s'élevèrent les Richelieu aux ^{xviii}^e et ^{xix}^e siècles, leurs armes n'étaient pas alors ce qu'elles sont aujourd'hui : *d'argent à trois chevrons de posées en cœur sur l'écusson de Gênes qui est surmonté d'une croix de gueules*; ce dernier écusson, plus récent, nous semble une provenance des Plessis du Poitou (a). — Un Eustache de Sainte-Hermine partit avec Richard et assista au siège d'Acre. Sa maison originaire de l'Aunis, et vint s'établir en Poitou, depuis 992, et qu'on trouve depuis lors maintes fois dans diverses chartes du pays. Cette famille a sa descendance suivie depuis le commencement du ^{xiv}^e siècle, et perpétuée dans le Poitou jusqu'à notre époque : elle est *Hermine plein*. — Les vicomtes de Thouars furent représentés en 1190 par Aimery VII (b) qui régnait de 1173 à 1193, se montra digne de son nom, et devait continuer à faire ses preuves bien au delà de son retour en France. Renaud du Vergier, était originaire de la terre de Vergier, près Bressuire. Cette famille touchait à son origine au siècle précédent et qui, au ^{xv}^e siècle, appartenait aux seigneurs de la Roche-Jacquelein, et arriva au ^{xviii}^e, à une illustration militaire qui n'a eu d'aucune gloire. Renaud, qui se trouvait au siège d'Acre, avait été précédé en Palestine dès 1096 par un autre Renaud du Vergier. Leurs armes sont *de sinople à la croix chargée en cœur d'une coquille de gueules surmontée de quatre coquilles d'argent*. — Un seigneur de Châtellerault, vicomte, fils de Hugues II, trouva une mort glorieuse sous ces mêmes

Comte d'Eschavagne, *Armorial universel*, I, V^e Plessis du Vendomois. On ne dit pas Aimery VI, comme on l'a dit par mégarde. M. Imbert, souvent cité. *Mémoires des Antiquaires de l'Ouest*, 1864, p. 368.

murs (2) lorsqu'à peine il touchait le sol si vénérabl
croisés. C'est par sa fille Aénor, héritière de son bea
que le vicomté passa dans la maison de Surgères pa
mariage avec Hugues, fils de Maingot de Surgères
Berthe de Rancon. — Enfin un Raoul de Saint-Ge
un Guillaume de Lostanges, un Aimeric Roger
Pierre des Prés, tous Poitevins, sont cités par nos histo
comme étant débarqués avec tant d'autres sur le riva
Ptolémaïs. — On voit que si de beaux noms n'y fure
indignes de ceux plus illustres mais non moins pui
s'y distinguèrent et que l'histoire entoura toujours
auréole glorieuse (a). Si nous ajoutons à ces ill
souvenirs ceux de Jean de la Béraudière, qui pos
l'île Jourdain et beaucoup d'autres biens en Poit
en Touraine, et Guy de Chevreuse, parti avec Phi
Auguste, et d'une race établie depuis longtemps dans
de-France et en Poitou, nous aurons à peu près le pers
des barons dont s'honora notre province pendant l
dition de Philippe et de Richard.

On voit que les croisades furent la source de l'illust
de ces nobles seigneurs dont la meilleure fortune
sortir d'une obscurité relative qu'ils eussent long
gardée en des guerres aussi nuisibles à leur pays
eux-mêmes. La France, l'Europe entière eut ainsi un
heureuse diversion à ses mœurs violentes, et si les
sades ne présentèrent pas autant qu'il l'eût fallu le sp
des habitudes chrétiennes, du désintéressement et
pureté des mœurs, on y vit de nombreux et magn
exemples de foi vive, d'héroïsme chevaleresque, l'a
tissage pour les troupes d'une discipline calme et ré
que les combats de l'Occident n'avaient guère expér
jusque là. Il n'y a pas eu une seule croisade où ces
tages ne se soient clairement manifestés.

Le temps était venu où Philippe et Richard deva

(a) M. de Fourmont, *l'Ouest aux Croisades*, I; — Lalanne, *Hi*
Châtelleraut, I, 200; — Bouquet, XIII, 502, 536.

rouver à Vézelay. Les deux princes, à la tête de cent le hommes allèrent ensemble jusqu'à Lyon. Mais là il at se séparer, de si grosses masses ne pouvant miner ensemble sans se gêner mutuellement. Il fut e convenu que Philippe prendrait le chemin de Gênes r s'y embarquer, Richard celui de Marseille. De là il vendit avec sa flotte à Messine. Mais trouvant Philippe li depuis huit jours dans la ville, il se logea dans faubourgs. Puis, très peu pressé de donner ses ives d'intérêt aux croisés qui l'attendaient, et se gênant avec sa sœur, fille de Henri II, veuve récemment du de Sicile Guillaume le Bon, il se résolut de passer er dans l'île, et s'empara de deux forts châteaux situés le Phare : il en laissa un à sa sœur et fit de l'autre magasin pour son matériel de guerre.

'était un tort grave que le prince aggrava encore en lant s'emparer de Messine dont les habitants s'oppo- nt à ces empiètements de mauvaises augures, et quand suzerain, le roi de France, occupait lui-même et très timentement la place, qu'il fut obligé de défendre. De ce flit fussent sortis de grands malheurs, une séparation nente des deux princes et par suite l'impossibilité de la sade, si, plus sage que son fougueux allié, Philippe ne parvenu, à force de condescendance, à ramener à la on cette tête effervescente. Richard ne donna ainsi dant tout le temps qu'il se prolongea en Italie avec lippe que de tristes témoignages de son orgueil, de pétuosité de son caractère, et victime d'une supercherie nouveau roi Tancrède, peu flatté de voir les deux rois aper une partie considérable de son propre royaume, il rompu complètement avec le roi de France si les ons n'eussent fait de part et d'autres des efforts inouïs r les rapatrier. Philippe n'en conservait pas moins, t-être comme prétexte ou excuse de ses méfiances, vie inexplicable dans un tel père, de conclure le iage convenu entre Richard et sa sœur Alix. Il fallut,

pour mettre fin à cette scabreuse affaire, une circonstance plus ou moins inattendue qui vint faire diversion aux troubles qui se prolongeaient depuis l'occupation de Sicile.

Eléonore, restée en France, songeait depuis longtemps à trouver à son fils une épouse plus digne qu'Alix, dont la position à la cour d'Henri II avait dû lui paraître de longtemps celle d'une rivale non avouée. Elle était convenue avec Richard de chercher dans quelque famille puissante une alliance qui mit fin à ces tiraillements. Un jour on la vit arriver à Messine accompagnée d'une fille d'une grande beauté que Richard reconnut pour naguère attiré son attention. C'était Bérangère, fille de Sanche, roi de Navarre, qu'Eléonore avait été demander à cette cour dont le consentement ne s'était pas fait attendre. Richard, qui n'avait jamais eu avec Alix que des promesses de convenances, mais qu'aucune cérémonie religieuse n'avait sanctionnées, accepta l'épouse que lui amenait sa mère. Philippe-Auguste se fâcha, menaça d'une rupture, mais finit par céder, abandonna le Vexin français avec les places qui en dépendaient, et qui, depuis près de vingt ans, avaient été entre lui et Richard un sujet de conflits.

Les éléments s'effaçaient d'autant mieux qu'Alix cédait à son père. Guillaume II, comte de Ponthieu, le premier des comtes de Flandre, avait été donné par Louis VII pour l'exécution des arrangements traités de Gisors (a).

Les opérations ne faisaient pas les affaires de Richard qui appelait à hauts cris le secours espéré. Il aurait dû avoir depuis plus de six mois. Finalement, les derniers jours de mars 1191, Philippe partit pour la veille de Pâques, 13 avril, devant Acre, où il se trouvait depuis le mois d'août précédent. Il trouva sur le rivage un très grand nombre de guerriers qui venaient de tous les pays du nord de l'Europe, s'adonnant

nolet, IV, 29 et suiv.

HISTOIRE GÉNÉRAL

arage à la continuation du siège, mourant en grand
, et tous les jours remplacés par de nouveaux
s. Saladin, épiant un moyen d'entrer dans la ville,
sur une montagne voisine et menaçait continuel-
le camp des chrétiens. Philippe fut reçu comme un
. Le courage redoubla. Son action fut décisive dès
niers jours pour l'investissement de la place, si
on parlait de lui donner l'assaut. Mais cette royale
ne comprenait la gloire qu'à condition qu'elle ne
ût personne et il affirma qu'il ne tenterait rien
ue le roi d'Angleterre ne fût là pour prendre part à

pendant Richard ne se pressait pas : il s'occupait,
istorien, de tout autre chose que de la cause de
près n'avoir quitté Messine que le 12 avril, une
le forçait, deux jours après, de relâcher à l'île de
uis à celle de Rhodes, « pour voir dames et damoi-
(a) dit la chronique de Reims, mais aussi pour
sa flotte dispersée. Deux de ses plus forts navires
ent sur les côtes de Chypre où se noyèrent plu-
chevaliers. Ceux qui purent gagner le rivage furent
épouillés et emprisonnés par les ordres d'Isaac
ie, qui s'y qualifiait empereur. Il ne permit pas
du port à un troisième vaisseau qui portait Béran-
la reine de Sicile, qu'on lui avait donné pour
ne dans le voyage. Richard averti se dirigea à leur
et les trouva à l'ancre, exposées sur un rivage
ori, à toute la fureur des vents. Après
son bord, il envoya réclamer d'Isaac se
ec tout ce qu'on leur avait pris. Le roi d
avec insolence. Richard fit aussitôt déba
, battit l'ennemi, s'empara de la ville et
e lendemain, les Cypriotes arrivèrent de t
t une nouvelle bataille où ils tombèrent

victimes d'un horrible carnage. Le sort de l'île. En quelques jours le vainqueur se fut assuré châteaux et villes qui se rendirent à discrétion, d'échapper à la tyrannie de Comnène, qu'on n'avait jamais aimé. Et comme tout était personnel et dans cet étrange vainqueur, oubliant qu'on l'avait vu sur un rivage voisin, il doubla son triomphe d'un mariage. Il épousa Bérangère, qu'il fit couronner reine par quatre évêques, épuisant tous les moyens de grandeur qui pouvaient relever une telle solennité. Et quoi se prolongent les fêtes et Richard y reçoit les hommages de la noblesse et confirme les lois et coutumes encore dans les plaisirs de ses triomphes. Il fit que les envoyés de l'armée chrétienne vinssent lui représenter que ses lenteurs mettaient en péril les intérêts de la chrétienté. D'abord il se fâcha, renvoya brutalement ces envoyés, mais, réfléchissant qu'il se mettait ainsi au défi de la chrétienté, il se résigna à quitter l'île dangereuse et confia le gouvernement à deux de ses officiers, et enfin le 5 juin, veille de la Pentecôte. Il aborda à Acre, le même mois sur les rivages d'Acre, où Philippe vint le recevoir au son des fanfares et aux acclamations de tous les croisés (a).

Philippe fut plein de courtoisie pour le roi de Chypre et pour la jeune femme qu'il honora de ses royaumes. Incontinent on pressa le siège par tous les moyens de la tactique du temps dont pas un ne fut oublié. Mais Ptolémaïs allait ouvrir ses portes quand les troupes tombèrent malades le même jour. Cet accident interrompit les opérations du siège qui n'en furent pas mieux et on ne put le reprendre.

Mais des incidents plus terribles encore venaient se poser aux succès qu'on devait espérer. Avant même que de ce singulier auxiliaire tout marchait rég-

(a) *Grandes chroniques de France*, Philippe-Auguste, c. v.

Nouvelle dé-
loyauté de Ri-
chard.

Il s'attire la
haine du duc Léo-
pold d'Autriche.

La prise de la ville se fut accomplie, grâce à l'habile direction du roi de France, et s'il n'avait mis trop de délicatesse à lui garder sa part dans le triomphe. A peine arrivé, Richard, enrichi des trésors de Tancrede et d'Isaac Comnène, s'en servit largement en soudoyant et amenant sous son drapeau les barons de son suzerain. Dès lors le chroniqueur de Saint-Denis, témoin de ces manœuvres et de ce qu'on en dit chaque jour dans le camp, n'appelle plus le roi d'Angleterre que le *Roi Trichard*, nom qui aurait d'ailleurs convenu à toute sa race (a). Il faut dire aussi que le prince anglais se gênait trop peu avec son égal, n'ayant l'habitude au reste de ne le faire avec personne ; il voulait bien s'ébattre à l'occasion aux dépens de ses subordonnés, mais ne souffrant pas sans colère qu'ils répondissent à ses plaisanteries avec la familiarité qu'il autorisait par la sienne. Ce côté de son caractère lui valut parfois d'amères humiliations, et entre autres il se ménagea pour un prochain avenir des amertumes sérieuses en insultant, au camp même des croisés, un prince qui devait s'en venger cruellement. Il s'agit ici du duc d'Autriche Léopold V, qui avait accompagné l'empereur Frédéric I^{er} à la croisade, où il s'était distingué partout par une valeur *admiration de tous*. Il était au siège d'Acre, et se trouvait à un assaut où les deux rois commençaient à payer de leurs personnes. Dans cette affaire, Léopold, qui venait de prendre une tour, y avait fait fixer son étendard. Richard s'en aperçoit, et, avec son insolence naturelle, trouve mauvais qu'un autre que lui se donne cette distinction, fait abattre le drapeau et ordonne qu'on le foule aux pieds. Le prince autrichien ne dissimule pas son mécontentement ; mais un tel affront lui laissa un profond désir de vengeance, et il se promit de n'en pas manquer l'occasion, si jamais elle se présentait. Nous verrons comment elle s'offrit et quel usage en fit le prince.

(a) *Art de vérifier les dates*, XVII, 26. — Howeden, in A. ann.

Un tempérament si peu capable de retenue n'était longtemps supportable en des relations de chaque jour. Aussi c'étaient entre les deux rois des conflits continus d'où résultait une discorde incessante que vint encore envenimer un différend relatif au royaume de Jérusalem dont Guy de Lusignan s'arrogeait toujours le titre, quoiqu'à sa maladresse l'en eût privé lorsqu'à peine il avait commencé à le porter. Guy était le candidat de Richard, qui lui ne voyait peut-être que le Poitou à illustrer. Philippe tenait pour Conrad de Montferrat, dans la bravoure et la loyauté duquel il avait trouvé un solide appui, et s'était conduit en Palestine, depuis son arrivée en 1189, comme un chef aussi vaillant qu'habile capitaine (a). C'eût été une fertile matière à d'inextricables difficultés entre les deux rois, si de chevaleresques interventions n'eussent apaisé les griefs et ramené la sérénité entre les deux princes. C'est de ce moment que tous deux semblèrent marcher d'un commun accord. Dès ce jour, on reprit vigoureusement le siège. Il y eut des sorties, des batailles, des faits héroïques où les soldats du Christ se montrèrent dignes de leur noble tâche. Du 5 au 10 juillet, ils réussirent, après plusieurs assauts réitérés, à renverser une partie des murailles. Le 11, les défenseurs, au nombre de cinq mille, consentirent à capituler, et le 12 ils ouvrirent les portes à Richard : c'était lui qui avait été chargé de diriger l'assaut, parce que Philippe veillerait au dehors à ce que Saladin n'en prît rien en faveur de la ville.

La joie fut grande au camp chrétien. On pleurait d'attendrissement, on s'extasiait en entrant en cette ville achevée depuis deux années par tant de sacrifices, par tant de morts héroïques et de faits d'armes que l'histoire doit raconter en grande partie. Là, maintes fois, Richard se distingua par un élan et des succès auxquels semblaient accoutumées sa lance et son épée. Nous pouvons croire

(a) *Art de vérifier les dates*, XVII, 2, 8 et suiv.

ce fut sur ces champs de bataille arrosés de tant de sang et couverts de tant de cadavres, qu'il s'attira le surnom glorieux de *Cœur de Lion*. Malheureusement, le lion a deux côtés et l'histoire peut se demander quel est celui dont l'allusion s'applique mieux au roi d'Angleterre.

Graves désaccords entre les deux rois.

Cette question n'était plus douteuse pour Philippe. Tant qu'avaient duré les travaux de la guerre, l'accord convenu entre eux s'était d'autant mieux gardé que chacun avait pris sa part exclusive des opérations, ce qui rendait les mal entendus impossibles. Mais le but étant atteint de leurs efforts communs, Philippe craignait de son rival de nouvelles *tricheries* qu'il ne pouvait plus supporter. Sa santé fort affaiblie d'ailleurs, autant par ces vives contrariétés que par les fatigues prolongées de la guerre, le força à chercher dans son retour en France un soulagement nécessaire. Son état était vraiment alarmant. Les ongles des pieds et des mains lui étaient tombés, il avait perdu ses cheveux ; à ces symptômes s'ajoutait, sur tout le corps, la dissolution de l'épiderme, ce qui faisait soupçonner un empoisonnement dont la supposition, peut-être téméraire, retombe moins à la charge de ceux qui la font que sur ceux qui l'ont motivée. De telles causes ne justifiaient que trop la détermination de se retirer. Mais comme il avait été convenu entre les deux rois que l'un ne partirait pas sans l'assentiment de l'autre, Philippe dépêcha vers Richard deux envoyés pour demander son agrément. Ils furent accueillis par un éclat de colère exprimé en termes méprisants, et néanmoins, se persuada sans doute qu'il serait ainsi délivré d'un égal gênant dont l'éloignement le laisserait plus libre (a). Un entretien eut donc lieu. Richard fit promettre par serment que le roi de France s'abstiendrait de toute entreprise sur ses Etats pendant toute son absence. Philippe partit donc le 29 août sur deux galères fournies par Richard, et laissa des troupes nombreuses en Palestine.

Philippe revient en France.

(a) Smolet, IV, 36 et suiv. — Daniel, II, 415 et suiv. — Rigord, Roger de Howeden, Benoît de Péter., in ann. 1191.

Ces troupes ne formaient pas moins de dix m
Le prince y ajoutait de grandes sommes d'or

Par suite de la reddition d'Acre, Jérusalem rendue aux chrétiens, beau triomphe auquel on que les croisés tenaient le plus. Mais la solution difficile en suscitait une autre : la décision entre Lusignan qui persistait à se regarder comme Jérusalem, et les prétentions de Conrad de Montn'entendait pas y renoncer. Ce fut une dernière faite entre les deux rois et que les intéressés en leur présence. Guy conserverait à sa vie le à sa mort Conrad lui succéderait, et pendant deux les revenus du royaume devaient se partager eux également (a).

Pour le moment la question était donc vidée. était bien plus pressante : c'était celle de la force chevaliers qui ne suffisait plus aux besoins d'une difficile à reprendre immédiatement pour assurer des derniers succès. Notre noblesse poitevine en avait beaucoup souffert des tristes échecs précédés l'importante victoire d'Acre. Mais un quarante jours pendant laquelle Saladin était en chercher les moyens d'exécuter la capitulation rapidement, et il fallait se pourvoir. Ce furent marchands de Pise et de Gênes qui prêterent garantie de *l'excellent seigneur* Richard. D'autres seigneurs acceptèrent la même charge, et répondirent beaucoup de leurs frères, et de ces derniers il ne faut oublier beaucoup de ceux que nous connaissons venus en Terre-Sainte, soit des premiers en 10 comme Jean d'Andigné, Guillaume de Chauvigny Champagné, Guillaume de Quatre-Barbes ; soit de la dernière expédition Jubel de la Motte-Macé de la B de la Béraudière, Raoul de Saint-Georges, Gu

(a) D. Bouquet et les auteurs cités plus haut, XVII, 511.

Lostanges, Raymond-Roger et Pierre des Prés, et beaucoup d'autres aussi qui empruntaient des sommes diverses, et non sans doute pour de médiocres intérêts ; car les noms des prêteurs sont évidemment tirés des premiers livres de la Bible et un peu traînés dans certaines terminaisons des langues asiatiques (a). On les voit paraître au besoin et à l'improviste partout où leurs services deviennent urgent. Les juifs étaient donc partout comme aujourd'hui plus réservés peut-être mais toujours prêts à compter avec les détresses publiques.

Par quelle cruauté
Richard reprend
la guerre,

Cependant la trêve finissait et Saladin reculait toujours devant l'accomplissement de ses conditions. Richard savait qu'il voulait les éluder. Il se souvenait qu'après le désastre de Tibériade, Saladin ayant Guy de Lusignan dans sa tente n'avait pas eu horreur de faire décapiter devant lui, le sourire sur les lèvres et s'applaudissant d'un triomphe qui lui avait ménagé un tel spectacle, deux cent trente chevaliers de l'Ordre du Temple dont les têtes avaient roulé sous les yeux des chrétiens et des musulmans (b). Cette apparition sembla dicter au roi indigné une vengeance cruelle, et par cela même peu chrétienne. Le quarantième jour étant arrivé, et le chef infidèle ne laissant plus douter de sa mauvaise foi, il fit conduire deux mille six cents prisonniers, restés entre ses mains comme otages, sur le point culminant d'une colline en face du camp sarrasin, et leurs têtes tombèrent sous l'épée des bourreaux (c).

Les emprunts faits aux juifs venaient de rétablir un peu l'équilibre dans les affaires de nos généreux compatriotes et de tant d'autres obérés par tant de revers. C'étaient, il est vrai, de lourdes hypothèques mises sur les belles seigneuries d'Europe, mais il semblait qu'on avait retrouvé une liberté indispensable au mouvement militaire, et l'on

(a) De Fourmont, I, 180 et suiv.

(b) *Id.*, I, 165.

(c) *Id.*, *ibid.*, 180.

se disposa à marcher de nouveau. L'objectif de Riel était de s'emparer des villes considérables qui restaient mains de l'ennemi et d'arriver ainsi à Jérusalem pour reconstituer la royauté chrétienne. Donc, après avoir la à Saint-Jean-d'Acre une garnison respectable, il se lança la tête de ses troupes rafraîchies, sur Jaffa, l'ancienne Jé au Nord-Ouest de Jérusalem, qu'il fallait atteindre à travers douze lieues difficiles entre la Méditerranée et le Mont Carmel. Les croisés marchaient divisés en cinq corps le troisième composé des Poitevins était sous les ordres de Guy de Lusignan. Saladin les attendait dans les plaines d'Assur à la tête de deux cent mille hommes. Il prévenu de leur marche par une perfidie de Conrad de Montferrat, mécontent de la décision rendue contre lui en faveur de Guy de Lusignan, avait refusé de suivre l'armée et correspondait avec l'Emir. Cette défection, coupable au premier chef, n'avait pourtant inspiré que du mépris et ne devait influencer rien sur l'entreprise. Ce fut l'arrière-garde formée des chevaliers hospitaliers qui s'ébranla tout d'abord ; elle entraîna le reste de l'armée. La mêlée fut des plus chaudes. Toutes les provinces combattirent avec une sorte de furie et suivirent les mouvements vraiment héroïques du roi d'Angleterre qui se jetait partout répétant d'une voix formidable ce beau cri de guerre : « *Dieu ! secours le saint sépulchre* ». merveilleusement il voyait partout autour de lui les chevaliers Français, Anglais, Aquitains, qui ne regardaient en lui que le capitaine, suivaient les trouées qu'il ouvrait et mêlaient des fleuves de sang à ceux dont l'épée semblait la source. Une heure d'un tel combat suffit pour affaiblir le nombre et l'audace de l'ennemi. Mais les natures de fer, combattant pour elles et pour leurs foyers revinrent trois fois à la charge après avoir été enfoncées trois fois. Enfin ils nous laissèrent le champ de bataille en se réfugiant sous les ombres de la forêt d'Assur recueillit et sauva leurs débris en protégeant leur fuite. Pour cette déroute la moitié de la journée du 7 septem

avait suffi. Les infidèles laissaient quarante mille hommes sur le champ de bataille (a).

Qui manque le fruit de cette victoire.

Après ce remarquable succès, la seule tactique à suivre était d'aller prendre Jérusalem sans s'attarder le moins du monde. Il paraît que dans un conseil tenu sur ce point, on ne fut pas d'accord. Beaucoup prétendaient qu'il fallait d'abord fortifier de nouveau les villes reprises, y placer des forces, et qu'on serait d'autant mieux préparé à l'expédition principale quand on se serait ainsi assuré des ressources importantes autour de soi. Mais cet avis, qui n'était pas bon, serait venu dit un auteur anglais (b) de l'insistance des templiers qui par condescendance pour Philippe-Auguste, dont ils étaient sujets en plus grand nombre, avaient cherché à diminuer la gloire que Richard s'acquerrait. Ils gagnèrent donc sur lui de marcher sur Ascalon qu'il prit en effet et qu'il fortifia à ses frais (c). Ainsi fut-il de quelques autres places, de Césarée entre autres. Puis on s'accorda même dans le pays à faire du butin et des prisonniers, et à porter ça et là des petites guerres sans importance et sans résultats. De sorte que Saladin, qui observait ces maladresses, en avait profité pour gagner lui-même Jérusalem, s'y était jeté, en avait relevé les fortifications ; et quand Richard crut enfin qu'il fallait marcher, on la trouva d'une résistance formidable, et incapable même d'être attaquée au milieu de l'hiver survenu avec ses intempéries habituelles. Il fallut donc abandonner toute mesure immédiate et regagner les villes maritimes pour y attendre le printemps de l'année 1192 déjà commencée.

Et leurs fâcheux résultats.

Milon, abbé du Pin, parmi les croisés.

Profitions de ce repos pour faire une place ici à une mémoire digne de cette distinction, et qui se fit dès lors un rôle qu'il est juste de ne pas oublier. Il s'agit de

(a) De Fourmont, I, p. 182. D'après les sources originales.

(b) Smolet qui manque souvent d'impartialité envers Philippe-Auguste, IV, 40.

(c) D. Martenne, *Amplis. collect.*, t. V, p. 858 ; — D. Rivet, t. X, p. 181 ; — Dreux Duradier, *Bibl. littér.*, t. I, p. 313.

Milon, abbé du Pin, près Poitiers, que Richard, séduit par son esprit et son intelligence entraînante, avait fait son aumônier en Poitou. A ce titre il habita longtemps le palais du prince à Poitiers où il facilita les rapports des religieux avec le comte qui lui confiait le soin de ses aumônes et ses bonnes œuvres. Le prince conçut de quel secours pourrait lui être en Palestine un religieux prêtre au propre aux choses de la religion, aussi éloquent, n'ayant peur de rien et capable au besoin de payer de sa personne par son courage et sa parole. L'abbé resta avec le prince pendant tout le temps de la troisième croisade qu'il passa en Terre-Sainte, et sa vie, aussi active que celle d'un capitaine, s'y dépensa tout entière à fortifier, à consoler, à retenir le soldat, l'exhortant au devoir sur le champ de bataille et lui faisant aimer et honorer son rôle de défenseur de Jésus-Christ. On le vit souvent, pendant les combats, porter la croix au milieu des rangs sans craindre jamais ni les traits ni la rencontre de l'ennemi. Il était vénéré et aimé du simple soldat comme des chevaliers, des barons, et du roi lui-même, qu'il continua de servir après son retour de Palestine, et à qui nous le verrons prodiguer à la mort les fermes exhortations et les espérances consolantes de la foi chrétienne (a).

On était encore en 1192. Vers la fête de la Pentecôte, le comte de Poitiers se rapprocha de la Judée et sa réputation militaire se réhaussa encore de nouveaux exploits en des rencontres diverses qu'il cherchait à provoquer et où il triomphait toujours en de périlleux engagements, quelquefois même en des combats particuliers. Il ne revenait jamais au camp sans rapporter avec lui de nombreuses têtes, et parfois jusqu'à trente de musulmans terrassés par lui (b). Les héros d'Homon n'en faisaient pas plus. C'était toujours le *Cœur de Lion*.

(a) D. Martenne, *Ampliss. collect.*, V, 858; — D. Rivet, X, 181; D. Duradier, *Bibliothèque littéraire*, II, 313.

(b) Gauthier de Vinsauf, *Itiner. Regis Richardi*, liv. III dans de Fourmont, I, 1

Guy de Lusignan devient roi de Chypre.

Cependant les arrangements plus ou moins solides qui avaient réglé les droits réciproques de Guy de Lusignan et de Conrad de Monferrat, n'avaient pas moins divisé les partisans de l'un et de l'autre en deux factions qui ne cachaient pas leurs prétentions et se manifestaient par des jalousies et des antagonismes de tous les jours. Ces maladresses avaient un côté politique des plus fâcheux, car elles allaient jusqu'à entraver les opérations militaires des croisés dont le but principal était oublié pour des passions basses et mesquines, et n'en faisaient que mieux les affaires des Sarrasins. On finit par le voir clairement, et il fallut donner à Conrad le trône de Jérusalem, mais il fallait un dédommagement à Guy qui n'était pas homme à s'en passer.

Singularités déloyales de la conduite du roi Richard.

Richard, qui ne manquait jamais d'expédients, ne trouva pas indigne de son honneur de remettre Guy en possession de l'île de Chypre, quoiqu'il l'eût vendue déjà aux Templiers pour une somme de vingt-cinq mille marcs d'argent. Avec l'île, Lusignan, qui n'ignorait pas ce marché, acheta le titre de roi pour lui et ses descendants à perpétuité^(a). Il ne lui fallut pas moins rembourser à l'Ordre la somme promise par Richard et que celui-ci n'avait pas encore payée. Une telle origine diminua quelque peu l'éclat que les historiens, trop enclins à se répéter étourdiment sur la valeur de certaines choses humaines, ont fait à cette double royauté de Jérusalem et de Chypre, entourée jusqu'à nous d'un si brillant prestige. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que depuis sa prise par Richard, qui avait eu bien d'autres choses à faire que de s'en occuper, l'île se trouvait presque déserte, les habitants s'étant sauvés de toutes parts dans les îles voisines, ruinés et terrifiés qu'ils étaient par la crainte, et par ce retour des Francs, qu'ils devaient prévoir, et qui ne s'y étaient pas fait aimer. Guy la repeupla d'une foule de pauvres chevaliers ruinés en Palestine qui s'em-

(a) Smolet, IV, p. 54; — Velly, ad ann. 1192. — Michaud, *Biographie Universelle*, XIX, 49; — *Histoire des Croisades*, II, 514.

pressèrent d'y venir avec leurs femmes et leurs fils attirés par les terres qu'il leur donna aussi bien qu'à nombreux bourgeois. Ceux-ci y acquirent certaines libertés, trois cents nobles y furent dotés de fiefs, deux cents sergents ou gardes furent créés en corps de cavalerie, la police civile et judiciaire. C'était là un commencement de reconstitution et de gouvernement formé à l'instar des coutumes européennes. La législation devait s'accorder avec ce renouvellement de la vie féodale et militaire. Il y satisfit en publiant une suite de lois qui pourvoyait aux cas principaux complétant et dominant les coutumes locales établies d'après celles du Poitou. Il leur donna le nom d'*Assises* comme l'avait fait Godefroy de Bouillon pour Jérusalem après la conquête de cette ville (a). Ce qui était au reste que la reproduction appropriée aux circonstances et aux lieux. Les fortifications avaient été détruites ou gravement endommagées; elles furent réparées ou reconstruites: d'autres furent ajoutées aux abords de l'île pour la défendre contre les agressions du dehors. Nicosie était la capitale où Guy maintint le siège du gouvernement. Il bâtit une belle cathédrale sous le vocable de Sainte-Sophie. En un mot, l'île et la capitale lui donnèrent de retrouver une vie de prospérité. C'était mieux finir que n'avait commencé; mais cette royauté nouvelle et les succès qui en étaient inséparables dans un prince sentaient le besoin de s'établir définitivement après d'infortunes méritées, ne durèrent que très peu pour le fondateur. La postérité, malgré l'assertion un peu hasardée d'un panégyriste, n'a fait de lui ni un grand capitaine, ni un grand roi (3).

Il est remarquable que Guy ne se donna jamais le titre de roi de Chypre. Il ne voulut en être que le *seigneur* retenant toujours, envers et contre tous les déboires, le titre de roi de Jérusalem lui avait attiré, cette roy

(a) *Histoire des Croisades*, II; 13 et suiv., 129 et 537.

fantastique dont il ne tira aucun bénéfice que pour sa vanité, laquelle ne fut pourtant jamais satisfaite. Quand il aurait pu se commencer enfin une réputation honorable dans l'histoire, se faire le fondateur d'une dynastie, mettre sa gloire à s'entourer d'un peuple nouveau qui lui aurait dû sa tranquillité et son bonheur, il employa une maladroite combinaison à revendiquer des droits à jamais perdus; personne ne les lui rendit, et il mourut deux ans après son établissement, c'est-à-dire en 1194, avec le regret de n'avoir jamais su diriger sa vie vers un but raisonnable, ni ses habitudes personnelles de façon à s'attirer l'amour et le respect de ceux qui avaient dépendu de lui.

Il se décide à
attaquer de nou-
veau Jérusalem.

De son côté, Richard, qu'affectait une suite de revers et de contrariétés personnelles où son amour-propre avait à souffrir en proportion de sa nature passionnée, apprenait d'Europe et de son propre royaume des nouvelles qui le jetaient en de terribles perplexités. Son frère Jean Sans-Terre conspirait pour le remplacer sur le trône; Philippe-Auguste ne paraissait pas étranger aux manœuvres qu'on dénonçait; et que cette accusation fût fondée ou non, elle n'en augmentait pas moins ses inquiétudes, car de grands intérêts le rappelaient en Angleterre, où sa présence pouvait seule arrêter les conspirateurs; et, d'autre part, il ne se résignait pas facilement à abdiquer la gloire qu'il s'était promise de reprendre Jérusalem. Le titre de ce royaume, après la mort de Conrad, était passé à Henri, comte de Champagne, au moyen d'un mariage adultère que Richard n'avait pas craint de lui imposer en l'unissant à une femme dont l'époux vivait encore (a). Balancé entre ces deux mobiles opposés, peu content d'une fortune dont sa fougue guerrière ne corrigeait pas toujours les défauts, le malheureux prince était devenu triste, abattu, et soudain emporté et colère, ne souffrant personne, même des plus utiles et des mieux motivées. Il songeait donc réellement à

Projets de retour
en Europe.

(a) *Art de vérifier les dates*, XI, 372.

son départ. Mais le camp s'indignait en même temps et s'alarmait à cette pensée que le roi ne cachait plus. Il n'eut qu'un entretien sérieux et prolongé avec un prêtre poitevin nommé Guillaume, et l'un de ses chapelains, qui put lui faire comprendre qu'il se déshonorait devant Dieu et devant les contemporains, s'il abandonnait, dans le triste état où chacun les voyait, les affaires de la Syrie. Il se détermina enfin à reprendre la guerre. A cette nouvelle éclata un enthousiasme général. Vers la fin de juin, Richard se dirige vers Jérusalem à la tête de forces considérables. Tout à coup, à une journée de la ville tant désirée, il s'arrête, et toute l'armée avec lui. On s'étonne et l'on apprend bientôt que Hugues, duc de Bourgogne, à qui Philippe-Auguste avait confié lors de son départ le commandement des forces françaises, s'était tout à coup retiré en se voyant si près d'une action décisive dont l'excellent esprit de l'armée présageait le succès. Jaloux de Richard, il s'était trahi en disant tout haut à ses chevaliers, qu'on ne manquerait pas d'attribuer au roi d'Angleterre un triomphe que les Français ne pouvaient pas obtenir (a). Et il rebroussa chemin, se portant vers Ty avec ses forces de dix mille hommes afin de s'y embarquer pour la France. Hélas ! encore une fois, de misérables calculs, indignes de cœurs chrétiens et dictés par d'excusables passions, venaient de compromettre la croisade avec les plus chers intérêts de la chrétienté.

Le découragement est contagieux. En voyant les Français abandonner l'entreprise, ce ne fut qu'une débâcle dans toute l'armée. On se jeta sur les routes qui aboutissaient au rivage de la Méditerranée : un moment avait suffi pour faire regarder l'embarquement comme le seul parti à prendre. En vain Richard par un dernier effort, s'avance jusqu'aux abords de la ville sainte afin de se persuader encore qu'avec ses Anglais il en viendrait peut-être à l

(a) *Art de vérifier les dates*, XI, 49.

bloquer. Saladin en avait si bien relevé les murs et fortifié les abords, que rien n'était possible avec les moyens qui lui restaient. Il se retira, le désespoir dans le cœur, et gagna à la hâte Saint-Jean-d'Acre où il était résolu de s'embarquer. Il était suivi cette fois des guerriers de ses six provinces venues avec lui et dont un si grand nombre avaient fait sur ces plages le sacrifice généreux de leur sang et de leur vie. Car autour de lui s'étaient groupés avec les Poitevins et les Angevins, ceux d'Angleterre, de la Normandie, du Maine et de la Bretagne (a).

Ainsi les plus belles choses de ce monde peuvent s'effacer, grâce à l'inconduite des hommes, sous les petitesse du cœur et les mesquineries de l'esprit. Et dans ces tristes déceptions, un mal bien plus déplorable pour l'humanité ainsi prévenue, c'est de ne pas apercevoir la main de Dieu qui ne veut pour toucher à ses œuvres que des mains pures et des âmes qui aiment l'honnêteté et la vertu.

Trêve conclue
avec Saladin.

Richard cependant ne pouvait manquer à une tâche qui lui incombait avant de disparaître. Il fallait assurer l'état et la tranquillité des nombreux pèlerins qui ne pouvaient le suivre et d'un grand nombre de chevaliers de tous pays établis comme feudataires en des domaines acquis de leur sang ou de celui de leurs ascendants dont on voyait déjà commencer la troisième génération. Une trêve devenait donc nécessaire et d'habiles intermédiaires firent comprendre à Saladin lui-même, resté maître du pays, qu'il ne devait pas la refuser. Elle fut conclue pour trois ans, trois mois, trois jours et trois heures, selon une vieille habitude des Orientaux pour qui la science des nombres était toujours importante. On y assurait aux chrétiens la possession de toute la côte depuis Jaffa jusqu'à Tyr, y compris celle de ces deux villes : enfin, les chrétiens devaient garder toujours et sans obstacles le plus libre accès au Saint-Sépulcre ; tout cela à partir du 1^{er} septembre 1192.

(a) Visineuf, *Itiner.*, liv. V ; — Howeden, liv. III, *Math.*, Paris, an. 1192.

A Poitiers, où tout était en paix depuis que Rich était plus, le saint évêque Guillaume Tempier prit cette même année 1192 à la consécration solennelle la nouvelle abbaye de Sainte-Croix-d'Angle-sur-l'Anglin. La première pierre avait été posée en 1175. Tout était achevé depuis un an et les chanoines de Saint-Augustin étaient installés, grâce à la fondation qu'y avait faite d'une église paroissiale notre évêque Isembert I^{er} et sa mère et de ses frères. Le mouvement religieux s'était manifesté à cette occasion avait préparé cette fondation de l'église, nous ne savons comment elle est devenue avant 1090 la propriété de Hugues VI de Lusignan surnommé le *Diable*, et de son fils Hugues VII qui donnèrent au monastère de Saint-Cyprien, à la demande du saint évêque Pierre II. Ainsi, l'œuvre s'acheva, subissant des interruptions plus ou moins longues et finit enfin en 1192 par la consécration de l'église par notre saint évêque Guillaume Tempier.

Parmi les abbés d'Angle, il faut compter de 1511 Jean d'Authon, historiographe de France sous Louis XII qui écrivit avec fidélité les événements qui se passèrent sous ses yeux de 1419 à 1508, et que Bouchet aime à citer. Il est estimé par les bons critiques. Son ouvrage n'est imprimé qu'en partie.

Revenons à nos croisés. Le 29 septembre 1192 s'en allèrent les troupes de l'Aquitaine, du Maine et de Normandie, escortant Bérandère, la reine d'Angleterre, devait débarquer dans un port de l'Adriatique, et y aller le roi. Car celui-ci devait l'y rejoindre et ne partit que le 9 octobre suivant : il prit sa route par l'île de Sicile n'ayant qu'une petite escorte de quelques chevaliers et serviteurs. Sa navigation avait été heureuse, mais poussé par une tempête, il fit naufrage sur le rivage de l'Istrie, non loin d'Aquilée qui appartenait à l'Autriche. Il fallut donc aborder avec deux ou trois compagnons, un rivage désert et difficile. Son ch

HISTOIRE GÉN

direct était de trav
gleterre ou la Frar
oulait se protéger e
rin qu'il avait pris,
ralités qu'il répand
ainsi éveillées, et cor
dans un pays ou
venirs de lui, il fe
s un faubourg de '

agé. Léopold y était revenu avant lui, et ayant été
nnu, il fut livré au duc, son ennemi implacable depuis
ront qu'il en avait reçu au siège d'Acre. Ce fut une
ide joie pour celui-ci qui affecta de le recevoir comme
risonnier du commun, l'humiliant d'autant plus que le
iment de son injure se réveillait à sa vue plus vif et
passionné. Après lui avoir reproché l'accès d'orgueil
l'injure cruelle qu'avait soufferte son drapeau, il le fit
rger de chaînes, et le confina dès ce moment dans une
ite prison. C'était contraire aux lois de la chevalerie.
roi ne pouvait être ainsi traité que par un autre roi.
s Léopold eut soin de tenir l'aventure secrète évitant
si l'odieux qu'il aurait mérité.

lais l'Europe entière s'était préoccupée de cette dispa-
n. De toutes parts des recherches avaient été faites,
messages multipliés, et sans avoir pu en acquérir
une certitude, on s'était persuadé généralement que le
ce avait péri dans le naufrage que personne n'avait pu
rer. Néanmoins, pendant que plusieurs mois s'écou-
nt et que les recherches demeuraient sans résultats,
pold s'arrangeait de façon à n'encourir pas la disgrâce
son suzerain l'empereur d'Allemagne Henri VI. Celui-
en effet, jaloux de ses droits, ne pouvait pas ignorer
temps la mésaventure du roi d'Angleterre : il se trou-
it donc disposé à le revendiquer, car il haïssait le
prince devenu si célèbre et dont la politique en Italie
t contrecarré la sienne. Au lieu donc de détenir

Richard indéfiniment dans le château de Thiern il l'avait fait écrouer, Léopold combina ses n prévint l'empereur de la capture qu'il avait fait réclamations de celui-ci, il sembla céder de bon le prisonnier, mais y mit pour condition qu'ils pay la rançon dont ils espéraient l'un et l'autre exiger u considérable. En attendant, Henri, plus soucieux profit que des convenances et n'estimant pou caractère sacré de son captif, le fit transporter à où il comptait se donner la joie inique de le faire la diète de l'empire sous le poids de calomnieu sations.

Dans ce loisir forcé et qui dut lui paraître bie roi d'Angleterre, duc d'Aquitaine, comte d'Anjou, et de Normandie, aurait pu réfléchir utilement et ce qu'il y avait dans ce revers une leçon de la F sur les fougues habituelles de son caractère, sur qu'elles avaient causés, et les haines qu'il s' attirées. Mais il est rare que ces têtes toutes p accoutumées aux adulations et aux bassesses presque toujours des méditations de la foi et de d'un ami désintéressé, écoutent ces salutaires Richard, en proie aux amertumes de son h aima mieux exhaler ses plaintes et maugréer cor qui lui était imposé. Il n'était pas de ces illettrés manquent les ressources de l'esprit; à ses momen eu ses tournois de poésie avec les troubadou entourage, et quand il ne sut plus que faire, il se poser des élégies, et les chantait parfois, dit-or ouvertes, sous les voûtes retentissantes de la t retenait. A en croire certains romanciers de l'époque aurait ainsi ménagé l'occasion de sa délivrance un de ses chevaliers resté fidèle, ancien compag délassements poétiques, avait juré de le retrou voyager jusqu'à sa mort. Il était donc parti, c trouvère ambulante et chantant sous les murs d

châteaux des couplets composés jadis soit par lui-même, soit par son maître, et il serait arrivé de la sorte que Richard répondant à un couplet par celui qui devait le suivre dans la chanson, se serait divulgué, et que l'ingénieux chanteur se serait hâté de retourner en Angleterre répandant partout la bonne nouvelle (a). L'anecdote est aussi touchante que dramatique. Mais un récit plus simple semble mieux accrédité par l'histoire. Ce serait donc le chancelier de Richard, ce Guillaume de Longchamps qui gouvernait pour lui à Poitiers, qui, ayant pu se procurer la copie d'une lettre de Henri VI à Philippe-Auguste, découvrit le secret et l'ébruita (b). Ce ne fut alors qu'un cri d'indignation dans toute l'Europe. Richard n'était aimé nulle part où il avait été connu; mais sa bravoure en Palestine avait séduit les foules. La noblesse de son côté protestait partout, excepté en Aquitaine où l'on s'était vite consolé de sa perte, contre le traitement fait par un roi à un autre roi dont les qualités militaires étaient admirées, et pour lequel tant de gloire, acquise sous les étendards de la croix, diminuait les torts que des ennemis personnels pouvaient lui reprocher.

Indigne conduite
d'Henri VI.

Donc, honni de tous pour ce mépris de toutes les lois chevaleresques, Henri VI eut peur du mépris public; il voulut se donner les apparences d'un justicier impartial et sévère malgré lui; il amena le roi d'Angleterre devant la diète où, faussement accusé par lui-même de crimes imaginaires, comme par exemple, la mort de Conrad de Montferrat. L'accusé eut d'autant moins de peine à se justifier qu'il plaida sa propre défense en des termes d'une éloquence très élevée: si bien que d'une voix unanime on le déclara innocent des crimes que la méchanceté lui avait seule imputés. Il fallut donc le déclarer indemne, et Henri s'y vit obligé. Mais la bassesse des sentiments dans le fils de

(a) *Chronique de Reims*, c. VIII.

(b) Lingard, *Histoire d'Anglet.* II, 327; — Smolet, IV, 59.

et les engagements pécuniaires prêtèrent à un acte peu digne quand il s'agissait d'argent en lingots à titre de rançon. La médiocrité de son prisonnier qui ne devait être libéré qu'après le paiement de cette

Affaire pour Richard fut donc, à partir de ce moment, de procurer sa rançon. Dans son impatience, il eut une correspondance incessante avec l'Angleterre, les comtes d'Aquitaine et de France. Des collateurs furent institués qui répartirent les impôts et des exigences qui ressemblaient à ce qu'on n'allait vite en effet dans ce genre de choses. On appaiait indistinctement tout le monde, mais chacun répugnait dans toutes les classes. Le peuple était pauvre soit parce que les impôts étaient trop élevés, soit parce qu'ils étaient trop tardifs. On craignait de voir revenir pour les domages les hauteurs leur était depuis si longtemps inconnues. On craignait d'autant plus son retour en France qu'il était en paix sous le gouvernement de son père. Aucune guerre ne s'était faite et qu'Edward avait tout son crédit. Cette mère, au reste, qui avait toujours été si aveugle, ne voulait pas délivrer au plus tôt le captif qui coûtait si cher. Elle ne fut pas secondée, et le zèle pour la rançon ne fut pas en faveur de ce projet. De grands seigneurs se levèrent pendant mais insuffisants à égaler l'avidité du roi. L'argent qu'il fallait envoyer en Allemagne fut levé jusqu'à l'exaction. On imposa plus strictement les églises furent dépouillées de leurs plus riches ornements. On se saisit des vases sacrés, des ornements des communautés; si bien qu'on avait pillé une fois de toutes les ressources du royaume. Le Chapitre de Poitiers, dont la cathédrale

toujours en construction, fit tr
le reste de ses reliques rer
châsses qu'on ne se résignait
le gouffre qui engloutissait tou

Ces lenteurs, ces difficultés
roi d'Angleterre qui ne s'en
de s'apercevoir qu'on était é
les peuples dont les souffrances
des rapports trop marqués :
Mais il souffrait plus de ses
infortunes de ses sujets, et il
à son talent poétique et à sa
bien l'expression de ses vers.
texte de ses cantilènes où il s
quand ses barons et ses vass
toutes choses, oubliaient ses pla
En un mot, on ne s'exécutait
de l'amour qu'il s'était acquis.

Intrigues de
Jean Sans-Terre
et de Philippe-
Auguste.

Mais l'argent n'était pas le
vrance si désirée. En Angl
Richard avait nanti de ses p
serment de fidélité, avait co
poser à sa place et s'était fait
pour qu'on le craignit. Ph
témoin ou victime d'une mal
les historiens anglais n'ont p
fâché des avanies souffertes p
toujours autorisé pour une loy
les vues du conspirateur dar
pourtant de se faire un voisin
croyaient donc intéressés à pr
et pressaient Henri VI de le g
de la diète de Worms et la r

(a) Howeden, *ub sup*, p. 558 ; — Neu

(b) Renouard, *Poésies des Troubad
d'Aquitaine*, p. 155.

HISTOIRE GÉNÉRALE DU POITOU (1194)

payer. Ce mauvais conseil n'aurait pas déplu à l'empereur aussi avide d'argent que pauvre d'honneur, si les membres de la diète, qui se respectaient mieux, ne l'avaient empêché de tenir sa parole. Le captif fut donc mis en liberté à Mayence le 4 février 1194, et il aborda les côtes d'Aquitaine le 13 mars suivant (a). Il était resté quatorze mois en prison.

On trouve sous la date de cette année, sans aucune mention du quantième, une confirmation donnée par Richard à l'abbaye du Pin de tous les biens dont elle était en possession. Ce dut être une de ses premières faveurs accordées après son retour. Peu avant cette date, qui doit être comprise entre le 13 mars 1194 et le 30 juin suivant, fut aussi la concession qu'il fit à la même abbaye, sans doute pour la dédommager de s'être montrée généreuse dans l'affaire de sa rançon, du droit de minage sur les champs et marchés de Poitiers où le monastère acquérait par le droit de prélever une certaine quantité de blé et d'autres denrées sur celles de même nature qui s'y vendaient.

Pendant sa longue et fastidieuse détention, Cœur-de-lion, séquestré de toute communication avec le dehors du monde qu'il habitait à Worms ou à Mayence, avait ignoré ce qui se passait chez lui, mais se doutait bien que son frère ne pouvait lui manquer de loyauté, cette qualité royale n'ayant jamais été une vertu de famille chez les Plantagenêts plus que chez leurs ascendants. Il fut donc moins étonné quand, avant même de son embarquement pour l'Angleterre, il apprit ce qui se passait. Jean ne l'y avait pas attendu, s'était retiré en France. Richard commença par annoncer son parti en le dispersant avec cette énergie qui lui était habituelle, puis, pour surcroît de sûreté, il se fit couronner de nouveau à Winchester. Aussitôt après il passa en Normandie que Philippe-Auguste aurait déjà prise sans la vigoureuse résistance qu'Eléonore, qui s'y montra fi

(a) D. Fourmont, d'après les sources contemporaines, I, 188 et suiv.

de tête, lui avait opposée en qualité de régente pour son fils. Une guerre commença alors, Philippe étant décidément entré sur le territoire normand. Cette guerre dura quatre ans avec des péripéties diverses dont pas une ne fut décisive. Philippe y fit une grande perte, celle des titres de la couronne qui suivaient toujours nos rois dans leurs campagnes et qui lui furent enlevés avec ses bagages dans une bataille qu'il perdit entre Blois et Fréteval. Ces pièces originales avaient pourtant un intérêt plus actuel pour le vainqueur, car on y avait joint les traités signés par les barons poitevins qui s'engageaient à soutenir Philippe et Jean Sans-Terre contre leur propre souverain. Tous ces papiers, si précieux aujourd'hui pour l'histoire internationale, furent portés à Londres où on les a toujours gardés depuis cette époque. Une enquête fut faite en France pour en reproduire la teneur, et un double exemplaire fut reconstitué pour assurer à l'Etat la possession et l'authenticité de ces précieux documents (a).

Paix du Gué-d'Amour. — Richard passe en Poitou.

Cette guerre fatiguait les deux rois en proportion que chacun y faisait moins de progrès, les avantages et les défaites s'égalisant à peu près de part et d'autre. On leur fit comprendre qu'une paix solidement établie vaudrait mieux pour les intérêts de tous, et elle fut signée le 7 mai 1195 au Gué-d'Amour, château du Berry, entre Issoudun et Châteauroux (b). Il fallait que Richard fût beaucoup à cette paix puisqu'il se décida à y abandonner l'Auvergne, un de ses fiefs, à un roi de France qui y trouvait comme un pied à terre au milieu de l'Aquitaine. Après ces conventions, il partit pour Poitiers où sa mère se trouvait, tenant tête aux révoltes des barons qui ne renonçaient jamais à secouer le joug de l'Angleterre. Le comte de Toulouse Raymond VI poursuivait aussi la guerre et s'entendait avec le roi de France pour lui enlever la

Nouvelles difficultés avec le comte de Toulouse.

(a) *Art de vérifier les dates*, V, 532; X, 104.

(b) Et non pas Charroux comme l'a imprimé l'*Art de vérifier les dates*, V, 532.

RE GÉNÉRALE DU POITOU (1195)

duché d'Aquitaine. Richard savait ce qu'il avait mis pour condition à la paix du G. Philippe ne donnerait aucun secours se (a). Cette clause, connue de Raymo de continuer ses mesures pour la guer it d'ailleurs par le comte d'Angoulé Broi de Rancon, sire de Pons, qui avai ment. Aussi Philippe dut se contenter on occulte en feignant une sorte ce rôle ne le fatigua pas longtemps, ent à l'indomptable activité de Cœur- rer d'une foule de places et de châteaux trois cents chevaliers et cinquante m émontre très bien quelle puissante armée à sa suite, et que de larmes et er dans ce malheureux pays. La paix a, y fut donc bientôt conclue. Elle cons Philippe demandait pour trois ans, fais par cette intervention qu'il n'était différence dans ces affaires. Richard que pour quinze mois, c'est-à-dire de 1195, où l'on se trouvait alors, jusqu'à l'année suivante.

était clair pour Richard que ses p
étaient à surveiller activement, soit
parti de Jean, quoique celui-ci fut v
bieds pour obtenir son pardon, cou
cendre un feu qu'il était urgent d'étouf
t en Aquitaine où Philippe-Auguste
entretenir des intelligences. C'était
qui compromettait la sécurité de
ar s'il pouvait aller par lui-même m
voir ses peuples de la Grande-Bretag
ier ses Etats du continent à Eléonore

† *dates*, ub sup, IX, 385 et suiv.

touchait à sa soixante-qui-
sinon l'énergie morale, ne
d'une administration rend
jetèrent donc l'un et l'autre
de Brunswick, qui, pendant
demeuré à Poitiers et s'y
jeune âge n'excluait pas une
habileté. Richard venait au
d'York comme apanage de
preuve de bienveillance qu'une
bonne parenté entre les deux
Richard lui confia ses devoirs
d'être aussi entièrement à son
devaient les circonstances
claire, non en propriété
pendant sa vie, les titres,
d'Aquitaine et du comté de
qui lui étaient annexées.
acte qu'en qualité de souverain
titres. Il les accompagne
l'une des faces représentait
cavalier lancé au galop
le vrai Duc n'avait plus dû
fait le mot à son lieutenant
Angleterre pour s'y occuper
action administrative de son
intelligence comme législateur
à constituer.

Etablissement
de l'abbaye de
Lieu - Dieu - en -
Jard.

Ce fut probablement pendant
que Richard s'occupa de
Dieu-en-Jard, dont le relevement
Nous disons le relevement
qu'un prieuré de Sainte-Catherine
avant 732, quand les religieux

(a) *Art de vérifier les dates*, X,

RE GÉNÉRALE DU POITOU (1196)

invasion des Arabes qui allaient se
s-Martel dans les plaines de Mouss.
é qui fut changé en abbaye par Ric
l'affirmer. Ce qui paraît certain, c'es
s disent 1188, ce prince avait créé l
s religieux qu'il donna à ceux de
els y vécurent assez modestement j
e, revenu de ses courses aventur
onumenter sa délivrance, comme il
e cette deuxième expédition, « à po
âme et à celui de tous les siens ». Il
petit établissement la forme et la vie
onstituant des donations de terres
s, et, par l'augmentation du pers
la un véritable monastère. Les
furent données à Talmont, où l'il
rait le 4 novembre 1196 (1). La belle n
de grandes infortunes, ayant été so
s des guerres anglo-françaises, et en d
s des Huguenots qui la dévastèrent
e siècle. On n'y reconnaît qu'à pei
s de l'église abbatiale devenue le
lais là, comme partout ailleurs, les
s escadrons de cavalerie, les ré
its ravis par la soldatesque, pou
uver, avec la fertilité des champs
x : mais le monastère démoli, ses m
lés, demandaient des travaux pénit
l'argent qu'on n'avait qu'à grand pe
aucoup de privations. C'est pourq
iment, les dimensions mesquines re
gtemps les antiques magnificence
parus et parfois malheureusement o

ann. 732, et III, 301.

col. 1444 ; — *Instrum.*, col. 423 et suiv. ; — D

Lieu-Dieu-en-Jard fut une d
 sous tous les rapports. Les
 apparaître parmi les premi
 en 1208, plus d'un siècle
 suivants plusieurs évêques
 Gilbert de Clérambault, q
 C'était toujours la commenc
 apparences, et les choses l
 vers 1730, M. de Bussy, évê

unit la mense conventuelle au collège des Prémontrés de
 Paris. C'était alors devenu un usage très fréquent d'éteindre
 ainsi les monastères qui ne savaient plus se soutenir
 d'eux-mêmes. La loi divine disparaissant, les lois humaines
 envahissaient le terrain et préludaient à une suprême
 catastrophe qui s'approchait sans qu'on voulut même
 soupçonner.

Othon de Brun-
 swick élu empereur
 d'Occident.

Après les trêves conclues et les affaires politiques remis
 aux mains du jeune Othon de Brunswick, le roi d'Ang
 terre, tranquille sur l'avenir de ses Etats français, songe
 à repasser dans son île lorsqu'un événement inattendu v
 remettre en question les plans qu'il s'était formés et
 mesures qu'il avait prises. L'empereur Henri VI mourut
 Messine le 28 septembre 1197, et son successeur était élu
 Cologne. C'était Othon de Brunswick. Il lui fallut donc quitter
 le Poitou pour aller soutenir en Allemagne cette élection que
 Philippe de Souabe, un des fils de l'empereur Frédéric I
 lui contestait. Cette compétition, on devait s'en douter,
 allait amener des troubles, des oppositions, et peut-être
 une guerre. Othon ne trouvait rien de mieux que d'aller
 soutenir son élection. Mais remettant, par la force de
 choses, ses Etats et ses dignités entre les mains qui l
 lui avaient confiés, il redevenait pauvre et avait néanmoins
 besoin d'argent. Il ne trouva rien de plus fructueux que
 vendre à son oncle, qui redevenait duc d'Aquitaine, les
 villes, châteaux et autres propriétés qu'il avait acquises
 dans le Poitou avant d'en devenir comte. Le prix de c

domaines, qu'on ne nous dit pas, dut être considérable, mais il fut dépensé, et au-delà sans doute, pour soutenir ses droits au trône impérial que son rival lui contesta jusqu'à sa mort arrivée en 1208.

Une autre mort vint affliger le diocèse de Poitiers la même année 1197 et non pas 1195 comme Bouchet l'a dit par erreur. Guillaume Tempier, le saint évêque, expira le 27 mars. Roger de Howeden témoigne que sa vie fut pleine d'épreuves, attaquée par de faux jugements, qui lui vinrent sans doute de ce qu'ayant eu à opposer certaines résistances à des brutalités du roi, les courtisans se rangèrent contre lui et contrarièrent ses desseins. Les seigneurs laïques, contre lesquels il fallait lutter aussi très souvent, durent aimer très peu ce religieux fervent qui n'avait pas ambitionné sa position, mais devait en soutenir les droits et maintenir ceux de la discipline. Des guérisons miraculeuses suivirent sa mort et attirèrent autour de son tombeau, dans l'église Saint-Cyprien de Poitiers, de grands concours de peuples. Ses restes y demeurèrent longtemps l'objet de la vénération de tous, et l'Eglise de Poitiers célèbre encore sa fête le 27 mars. Les ruines de l'abbatiale s'écroulèrent en 1792 sous les efforts des impies. Quelques mains pieuses purent y recueillir un os fémoral qui fut donné et est encore honoré chez les dames carmélites de Poitiers qui occupent l'ancien couvent de la Celle-Saint-Hilaire. La cathédrale possède aussi une grosse crosse émaillée ornée de dentelures et de filets d'or très délicats, mais que cette délicatesse même ferait attribuer à la première moitié avancée du XIII^e siècle plutôt qu'au dernier quart du XII^e, si des témoignages authentiques ne constataient pas que ce précieux objet avait été trouvé en 1641, dans le tombeau même, près d'une inscription conçue en ces termes : HIC JACET W. EPISC. PICTAVIENSIS (a).

Mort de l'évêque
Guillaume Tem-
pier.

D'étranges épisodes devaient signaler le court épiscopat

Election d'Ay-
mar du Peyrat,
I.IX^e évêque.

(a) Ici repose Guillaume, évêque de Poitiers.

de son successeur. C'était Aymar noble qui sans doute tirait son r de l'Ile-Jourdain (5). Il y avait d dont il était membre, un dis chaque parti tenait autant d'u l'autre à son exclusion. Aymar mansuétude renommée, et l'on r venue cette opposition qui agiss du roi Richard, si celui-ci n'e dans une certaine inimitié avec l à laquelle il semble que le ch appartenir (6). De là sans doute qui avaient pour eux le doyen G Othon ne se trouve probablement qu'on y voit Richard, dont il ne c action personnelle. En face de c fit un compromis et nomma six d'entre ses membres qu'il chargea d'en finir. Les six, à l'unanimité, s'accordèrent sur Aymar, ce qui était pour celui-ci une preuve hautement valable, de son mérite et de l'injustice de ses ennemis. Il fut donc proclamé aux applaudissements de tous. Cependant on voulut sagement éviter à quelques grands seigneurs de Poitiers l'ennui d'assister pour ainsi dire à la consécration épiscopale dans l'Eglise-Mère du diocèse, et l'on désigna comme étant sur un terrain neutre l'abbatiale du beau monastère de la Couronne, au diocèse d'Angoulême. On s'y rendit pour le jour fixé, premier dimanche de l'Avent; mais là encore la haine royale poursuivit sa persécution, la cérémonie fut interdite par le fait d'Othon. Il n'y avait plus qu'un moyen à opposer à une si odieuse tyrannie. Aymar s'en alla à Rome faire juger sa cause par une autorité plus juste et plus paternelle. Innocent III fut donc éclairé sur les détails et les secrets ressorts de la conjuration. Indigné de ces menées déloyales dont les conséquences rigoureuses eussent été de bouleverser les Eglises au bon plaisir de ceux qui devaient en être les

protecteurs, le pape donna lui-même à Aymar la consécration des évêques, et le renvoya à son Siège pour y donner en même temps, s'il le fallait, l'exemple d'une courageuse résistance unie à sa douceur naturelle et à son édifiante piété. Mais ce triomphe innocent devait avoir sa contrepartie digne de ceux qu'il déconcertait. Aymar s'était à peine remis en route qu'il lui fallut s'arrêter dans un monastère, où il expira dans les derniers jours de décembre 1197; il avait été empoisonné la veille. Un crime de plus ne coûtait rien à Richard....

Aymar avait son caractère d'évêque depuis sept semaines et trois jours (a).

Le Chapitre avait son choix arrêté d'avance sur le successeur d'Aymar. Alors siégeait à Nantes Maurice de Blason, dont le nom était celui des nobles seigneurs de Mirebeau. Oncle de celui-ci qui était alors le chef de la famille, connu dans le Poitou pour sa conduite digne de ses bienfaits, il aimait les pauvres, il était vénéré du clergé, et il n'y eût qu'une voix dans le Chapitre pour demander à Innocent III sa translation à Poitiers. La bulle qui accorda cette faveur s'exprime en termes des plus élogieux pour le prélat et en même temps pour son nouveau diocèse, puisqu'elle disposa du sujet demandé en permettant sa translation « d'une ville importante à une ville qui l'est davantage, d'un diocèse populeux à un autre qui l'est encore plus, et d'une noble Eglise à une Eglise d'une noblesse plus antique et plus renommée. » C'étaient les termes du Souverain Pontife. Maurice fut donc installé à Poitiers dans le courant de 1198, au milieu de sa famille honorable entre toutes dont le nom était celui d'un fils de l'Anjou. Cette famille était déjà fort ancienne dans les dignités des deux provinces. Elle avait des alliances avec la maison de France, mais elle n'a pas vécu longtemps dans notre histoire, une Marguerite, dan

(a) *Gall. christ.*, II, col. 1181 et 1215; — Innocent III, épist. 75, lib. I; Besly, *Evêques*.

de Blason et de Mirebeau ayant épousé au XIII^e siècle un Jean de Bouville à qui elle porta les terres de son apanage (a).

Nous suivrons les traces du nouvel évêque à mesure qu'elles se présenteront à nous : revenons en attendant à nos événements politiques.

Reprise de la
guerre entre Phi-
lippe et Richard.

Cœur-de-Lion, en reprenant ses droits sur l'Aquitaine, se trouvait obligé d'en reprendre aussi les soins et la charge. Son projet de départ fut donc ajourné. Et pendant que tous ces événements s'étaient déroulés, la trêve de quinze mois s'était aussi écoulée. Le roi de France, qui n'avait pas renoncé à ses desseins sur la Normandie y entre aussitôt, met le feu partout, prend des places où il fait crever les yeux à toute la garnison. Richard, exaspéré, en fait autant, et ces inexcusables cruautés, quelque soit celui des deux qui en ait donné l'exemple, les déshonore également (b). Leur animosité se montra sous ces dehors barbares pendant les deux mois que dura la guerre. A Vernon, à Courcilles, deux affaires sanglantes tournèrent à l'avantage de Richard. A la suite de cette dernière bataille, Philippe prit la fuite, perdit beaucoup de monde, faillit se perdre lui-même dans l'Epte où un pont se rompit sous lui. Il perdit une foule de prisonniers de marque.

Nouvelle trêve
de cinq ans.

Après tant de pertes, le monarque français sentit le besoin de ne pas s'exposer plus longtemps aux coups d'un adversaire à qui tout cédait et il demanda la paix. Richard n'avait pas moins de raisons de l'accorder. D'un commun accord, on prit pour médiateur le pape Innocent III, qui voyait avec peine les deux rois user sans aucun fruit des forces dont la Palestine avait un si grand besoin. Cette fois on conclut une trêve de cinq ans dont les commencements, troublés par beaucoup de chicanes de part et d'autres, prouvaient trop qu'elle n'aurait pas duré aussi

(a) M. Bauchet-Filleau, *Dictionnaire des Familles du Poitou*, I, 360.

(b) Smolet, IV, 103.

longtemps si un grave événement n'était venu tout en arrêter l'exécution.

Richard était revenu à Poitiers, lorsqu'il le vicomte de Limoges Adhémar une somme con d'or et d'argent, portion d'un trésor qu'un pays découvert dans un champ du domaine féodal. Le ne laissait pas ignorer à son suzerain qu'il s'était lement réservé la moitié au moins de la dé Richard, cédant encore à une pensée d'absolu d'avarice, envoya réclamer le trésor tout entier trouvé dans un sol où il prétendait avoir plus que personne. Ce n'était pas l'avis d'Adhémar qui de se dessaisir. Et comme il ne doutait pas que cherchât bientôt à s'emparer par la force de l'ob cupidité, il le fit porter au château de Châlus qui d'une bonne garnison avec ordre de le défendre à Châlus était distant de sept lieues Sud-Ouest de où Adhémar se renferma ne doutant pas que les efforts du roi ne se portassent vers le trésor.

Richard y arrive, entoure la place et forme le trièrme jour il visitait les retranchements et place non loin des murs, accompagné entr' cadès, le chef des Brabançons qui, depuis ées, ne le quittait pas. Tout à coup une flèche ie des tours et vient frapper le roi à l'ép. urgien maladroit ne sut pas enlever le fer sa er la blessure. Le prince, irrité, ordonna ent l'assaut. La place fut prise après quelque l fit pendre toute la garnison, sauf le chev ait frappé et que l'histoire nomme Bertrand de oulait l'interroger à loisir, mais le temps ne lui sé, le mal augmenta par la gangrène qui s'y mit plus de s'abuser sur une catastrophe procha es qu'il voulut voir Bertrand. « Malheureux, t'avais-je fait pour t'obliger à me donner la m que vous m'avez fait, répondit froidement l'a

vous avez tué de votre propre main mon père et mes deux frères ; vous comptiez me faire pendre moi-même. Eh bien faites de moi ce que vous voudrez ; j'endurerai volontiers les plus horribles tourments pourvu que je puisse penser que j'ai délivré le monde d'un fléau tel que vous. » La mort, de son côté, parla éloquemment à celui qu'elle allait saisir. Elle lui inspira un sentiment généreux et amollit cet homme de fer. Il ordonna donc qu'on renvoyât libre le prisonnier dont il admirait le courageux sentiment, et lui fit remettre une somme d'argent. Le malheureux n'en profita pas, car, à peine élargi, Mercadès, outré de la mort de son maître, le fit reprendre et écorcher vif... C'est du moins ce que rapportent quelques romanciers qui se sont mêlés de l'histoire de ce temps (8). Il ne faut pas compter beaucoup non plus sur les mauvaises plaisanteries qu'on prête en ce moment suprême à un prince qui se sentait mourir. Le traducteur de Smolet le fait très bien comprendre en éloignant de ce moment si solennel des propos que le malade aurait tenus en pleine santé et dont au reste il était bien capable. L'histoire doit dire seulement que les dernières heures du prince furent celles d'un chrétien. Il venait de pardonner à son meurtrier, et cet acte de clémence dut être méritoire dans ce cœur de lion où le pardon était entré si rarement. Sa dernière confession fut faite non à l'archevêque de Rouen, qui n'était pas là, mais à ce fidèle aumônier Simon, l'abbé du Pin, que nous avons vu en Palestine avec lui et qui l'accompagnait dans toutes ses expéditions militaires (a). La parole de ce digne ami dut lui adoucir le terrible passage. Il y parut résigné jusqu'à pourvoir à l'ordre de ses funérailles ; il fit son testament, après quoi il expira dans sa quarantième année, le 6 avril 1199.

D'après ses ordres, son cerveau et ses entrailles furent enterrés dans l'abbaye de Saint-Sauveur de Charroux,

(a) De Fourmont, *l'Ouest aux Croisades*.

son cœur, qu'on trouva d'une grosseur étonnante, fut mis dans un coffret d'argent qu'on déposa dans la cathédrale de Rouen, et son corps fut inhumé près de celui de son père dans l'église abbatiale de Fontevrault (a).

Cette perte n'en fut une pour personne. Le prince fut cependant l'objet de regrets vivement exprimés en Angleterre, parce que, dit un écrivain judicieux, on s'était accoutumé par orgueil national à s'y glorifier de ce qu'il avait de séduisant dans sa réelle bravoure et dans ses succès guerriers en Palestine. Mais il n'y était pas aimé de cette affection qui forme un lien réciproque entre un roi et ses peuples, quand celui-ci ne fait sentir à ceux-là que l'autocratie de son pouvoir et n'en use que pour satisfaire son égoïsme, son orgueil et sa soif insatiable de domination et de richesses. En Aquitaine il n'avait pas eu plus de succès moral. Les barons ne s'étaient pas plus accoutumés à son autorité ducal qu'à ses habitudes personnelles. Il y avaient toujours vu le successeur d'Henri II, qui ne valait pas mieux par le caractère, et envers lequel sa conduite toujours si coupable de ses enfants n'avait jamais tant excité l'intérêt pour celui-ci qu'un mépris haineux pour ceux-là. Nulle part donc Cœur-de-Lion n'excita les larmes, partout on se réjouit d'en être délivré. Ce devait être le lot trop mérité d'un homme en qui ses heureuses qualités ne furent relevées par aucunes vertus, dont le pouvoir faisait trembler ses serviteurs les plus familiers en qui le courage ne s'animait jamais que par un sentiment de sa supériorité méconnue, et qui ne cherchaient l'argent dont il fut toujours avide que pour le prodiguer aux exigences d'un luxe sans borne et d'une fausse gloire qui ne voulait pas de rival. Ces défauts le rendirent vindicatif jusqu'à la cruauté, colère jusqu'à l'oubli de sa dignité, ingrat jusqu'à méconnaître les premiers devoirs de la nature, qu'il méprisa jusque dans son mariage, où Béran

(a) Smolet, V, 110 et suiv.; — *Art de vérifier les dates*, VII, 104 et suiv.
— Howeden, ann. 1199; — Mathieu Paris, *ibid.*

gère de Navarre ne trouva que des déboires, et où ses excès de luxure continuèrent au scandale de tous. S'il fit des lois utiles, elles ne l'empêchèrent pas d'accabler son peuple d'impôts exorbitants. En un mot c'est le résumé de ses historiens, même anglais, de déclarer qu'il fut l'exécration de ses peuples et qu'en lui le courage du lion ne le céda en rien aux mauvais instincts de la plus barbare férocité (a).

Et cependant l'histoire n'en a pas fini quant aux conséquences malheureuses de l'alliance d'Eléonore avec un Angevin devenu Anglais.

(a) Smolet, IV, 114 ; — *Art de vérifier les dates*, VII, 105 et suiv.



NOTES DU LIVRE LIX

NOTE 1

Cette distinction faite ici entre la propriété foncière et l'usu donné à Othon n'avait pas été comprise par quelques écrivains se sont demandé s'il y avait jamais eu un Othon, comte de Poitou quand il avait pu y exercer son autorité. L'*Art de vérifier les dates* applique clairement (*loc. cit.*) la solution de cette difficulté. L'abbé Bourgeois, doyen de l'académie de la Rochelle, avait résolu la question, dans le même sens, dans une intéressante dissertation imprimée à Paris en 1775, intitulée : *Recherches historiques sur l'empereur Othon IV...*, cet opuscule renferme d'intéressants détails sur Othon, considéré non seulement comme duc d'Aquitaine dont l'administration fut juste et douce, mais comme empereur d'Allemagne, ce qui ne fut pas le beau côté de sa vie. (V. Michaud, *Biographie universelle*, supplément), LIX, 119 et XXXII, 239.

NOTE 2

La date du siège de Saint-Jean-d'Acre de Ptolémaïs a été établie par M. Lalande, dans son *Histoire de Châtellerauld*, t. I, p. 110, il l'établit en 1188, et l'erreur est répétée de confiance par les *Mémoires des Antiquaires de l'Ouest*, t. XI, p. 110. — Or, voyons clairement ici qu'il faut dire 1191. — En 1188, on n'avait pas encore parti pour la troisième croisade.

NOTE 3

Cf. Loredans, sénateur de Venise, écrivit au xviii^e siècle l'*Histoire des Rois de Chypre*, du nom de Lusignan, dont il a fait une traduction française imprimée à Paris, in-4°, en 1731. M^{re} Cousseau, évêque d'Angoulême, qui publia au XI^e volume des *Mémoires des Antiquaires de l'Ouest*, une Etude sur l'église de Notre-Dame de Lusignan, a fait suivre ce travail de notes curieuses et intéressantes sur les membres de l'illustre famille. Il se refuse à récuser les témoignages sévères de Guillaume de Tyr sur la personne du premier roi de Chypre. Ce que nous avons dit dans le cours de ce livre, d'après les auteurs du temps, tend toutefois à corroborer beaucoup les dires du pieux et savant évêque de Tyr. Cela prouve qu'il est dangereux pour certains biographes de s'identifier un

trop avec leur héros, dont les grosses fautes passent parfois à la faveur de quelques actions d'éclat. Il est certain que personne, parmi les historiens qui parlent de Guy et l'ont vu à l'œuvre, ne l'a loué comme un grand homme. On n'a pu se faire illusion sur son caractère qui l'assimilait trop à Richard Cœur-de-Lion : et regarder ensemble les Plantagenet et les Lusignan, ce n'est faire l'éloge des qualités morales ni des uns ni des autres. Ceci nous semble résulter de l'étude attentive des deux familles.

Il y avait à combattre une autre supposition, trop facilement admise, selon nous, par notre vénéré collègue M. Bauchet-Filleau, dans son *Dictionnaire des Familles du Poitou*, t. II, p. 323 de sa première édition. Pour mettre en doute ce que nous venons de raconter de l'action de Guy sur l'île de Chypre, il s'appuie du témoignage de M. de Maslatrie qui, revenu d'une mission scientifique dans cette île, en aurait rapporté la conviction que rien de tout cela n'avait jamais existé, et qu'on n'y en trouve plus aucune trace sur cette terre tant célébrée à ce titre. Cette preuve négative nous paraît de peu de valeur en présence des chroniques des XII^e et XIII^e siècles, adoptées par les siècles suivants. Toute trace de ce passé contesté peut s'être effacée après tant de vicissitudes que l'île a subies depuis l'époque des Lusignan. Et l'on se demanderait toujours comment il n'y aurait pas eu là une royauté, quand vingt rois de la même famille ont été couronnés dans cette même île, où tous les historiens s'accordent à les trouver.

NOTE 4

Les Prémontrés, ainsi nommés du lieu de leur fondation, avaient été établis au diocèse de Laon, en Picardie, par saint Norbert, gentilhomme allemand très considéré à la cour de l'empereur Henri V. La règle de ces religieux leur fut donnée en 1121 par Barthélemy de Vir, évêque de Laon : ce fut celle de Saint-Augustin, modifiée quant à certains articles des constitutions.

NOTE 5

Il y a encore dans la commune de Millac, canton de l'Île-Jourdain, deux hameaux nommés le *grand* et le *petit Perat* ou *Payrat*.

NOTE 6

La bulle d'Innocent III qui donne à Aymar le siège de Poitiers établit qu'il avait un frère, comme lui chanoine de la cathédrale, et qui y est désigné sous le nom de duc de Montmorillon.

NOTES DU LIVRE LIX

NOTE 7

Le *Gallia christiana* hésite sur le nom de ce d (II, col. 1181), par l'initiale G puis (col. 1215), i doyens un Geoffroi, et déclare ne pas se décider. Cette indécision cesse néanmoins pour peu qu'on oppose l'opposition du comte Othon de Brunswick n'a qu'entre le 27 mars 1197, jour où mourut Guillaume fin de décembre 1198, où Othon quitte Poitiers Allemagne. Or Geoffroi était doyen jusqu'en 1200 par Guillaume. C'est donc ce Geoffroi qui figure opposé à l'épiscopat d'Aymar.

NOTE 8

Les circonstances anecdotiques placées par qu du temps autour du lit de mort de Richard sont et se ressentent fort de ces légendes dans lesquelles et laisser. M. Targe, le traducteur de Smolet, attentivement tous les contemporains et qu'il n'a d'eux le fait barbare de Mercadès, faisant écorcher Gordon. Après tout, Richard aurait montré le dans cette rencontre, car il comprit que cet arc ulcéré vengeait la mort des siens en l'avouant régulièrement autorisé par le droit de guerre d'un à tuer le chef de l'armée ennemie.





pouvaient que se développer et lui constituer des privilèges dont quelques-uns seuls existaient antérieurement à l'état exceptionnel. Mais ces exceptions même avaient éveillé les aspirations générales et par des concessions mutuelles on était arrivé à étendre beaucoup les complaisances des uns et le bien-être des autres. Ce furent donc moins des concessions nouvelles que la reine donna à Poitiers en 1199 qu'une confirmation de celles déjà accordées. Exposons en peu de mots ces libertés données à des époques successives. Après avoir relevé peu à peu la vie morale de certaine population, elles s'étaient affaiblies par les circonstances ou par le fait de la tyrannie de certains seigneurs. Cet exposé suffira pour montrer à quels assujettissements les classes inférieures avaient été soumises et quels bienfaits leur apportait désormais le régime qui leur était assuré.

Avantages qu'elle
accorde à son
peuple.

Ainsi Eléonore rendit aux habitants de Poitiers et de sa banlieue les franchises les plus nécessaires, celle que leur avaient données son père et plusieurs de ses aïeux. C'était, par exemple, de marier leurs filles en tel lieu et à tels personnes qui leur paraissaient convenables. A leur mort ils disposaient de leur héritage, et pouvaient même les partager selon leur volonté. Désormais ils ne pourraient être arrêtés pour un délit commis dans l'intérieur de la ville, excepté en cas de meurtre, de trahison et de larcin, pourvu que le coupable donnât caution jusqu'au jugement. Un étranger qui venait prendre domicile à Poitiers y était assimilé à ses autres habitants et entraînait en jouissance de leurs privilèges. Tout cela fut confirmé par la charte de 1199. Une autre y fut jointe par laquelle était établie une *commune jurée*, ou corps constitué ayant à sa tête un *major* ou maire, chargé d'y prendre l'initiative de toute action tendant à la conservation des droits, à la police intérieure et certains jugements de basse justice. C'étaient là des avantages considérables et qui durent améliorer de beaucoup la physionomie morale de la cité. Ainsi l'état civil

ait assuré, car les chartes données eurent désormais on pouvait en justice invoquer des coutumes toujours soumises aux interprétations aux caprices des gouvernants, mais pour toute charte en était une dont le témoignage de l'usage et de la jurisprudence incontestable (a).

En tout, et la reine duchesse favorisa en ce sens de ces mêmes avantages la ville d'Oléron, qui fut libérée dès longtemps (b). La Rochelle eut au

Les accroissements de cette ville, dont elle acquies promptement beaucoup de vie et de mouvement, et inspira en effet des concessions qui augmentèrent encore.

Elle donnait aussi aux intérêts des particuliers de sa justice. Les officiers de Montreuil furent attribués des droits prétendus dont ils jouirent sur les terres voisines de Vouillé, de l'abbaye de Sainte-Croix. Elle abolit tout ce qui n'avait pas de titres (c).

Enfin, par une pièce tirée des archives de la ville, on voit que le premier maire de Poitiers, Jean de Montreuil, qui signe en cette qualité une donation de 1203, ce nom paraît parfaitement ne supposer aucune idée d'un titre féodal de seigneurie; mais l'importance ainsi acquise par la ville n'y est pas douteuse, puisqu'il y apparaît une compagnie de son temps. On y remarque des chevaliers et des chapelains de la reine, un chef de la ville et un clerc de la maison de l'évêque de Poitiers. Ce maire (*major pictavis*), suppléa à la justice municipale constituée avec ses droits, ses conseillers, et fut appelé un peu plus tard *le Corps de ville*.

a, XXIII, 231 et 235.

XXIII, 19; — Rymer, *Fœdera*, I, III.

XXV, 369.

3.

les Echevins ou *les Jurés* (a). Ainsi disparaissait le servage, s'établissaient les libertés, l'union des citoyens entre eux pour la protection et la défense des droits acquis. C'était là une vie toute nouvelle pour les habitants des villes et des bourgs dont la portion laborieuse, devenue libre, formait le corps qui fut distingué de la noblesse par les noms de bourgeoisie et de bourgeois. (b).

Elle dépouille
injustement Ar-
thur de Bretagne
de la couronne
d'Angleterre.

Revenons à la suite de nos événements. La reine était vieille et fatiguée de toutes les luttes de sa vie traversée par tant de revers mérités. Mais ce qui va se passer dans ses dernières années prouve très bien qu'elle n'avait rien perdu de son énergie naturelle et de ses aptitudes au gouvernement; elle n'est pas moins dominée cependant par les ambitions de son âge mûr. Son aveugle tendresse pour le fils qui lui reste va être encore le mobile d'actions mauvaises et de crimes qui, pour n'avoir pas été commis de sa main, n'en laissent pas moins à sa conscience et à sa réputation une responsabilité qui ternit une fois de plus les dernières lueurs de son existence.

Car elle avait commis tout récemment une détestable déloyauté. A Châlus, accourue auprès du lit de mort de Richard, elle lui avait persuadé de frustrer Arthur du royaume d'Angleterre dont il était le légitime héritier, agissant ainsi en faveur de Jean Sans-Terre, le dernier de ses fils qui lui restât et sur lequel elle reportait ses dernières affections. En effet, Arthur, qui avait à peine douze ou treize ans, était le neveu de Richard, étant le fils de Geoffroi, duc de Bretagne, et de Constance, la fille du dernier duc Conan IV, mort depuis peu. Eléonore qui ne pouvait se faire à la moindre idée d'égalité avec personne, mais avait pour première passion de dominer partout où elle voulait être, avait conçu contre Constance une jalousie instinctive, s'imaginant que si Arthur était

(a) Besly, *Comtes*, p. 499; — Bouchet, *Annales*, p. 151.

(b) V. Ducange, *Lexic. Med. Œtatis*, Vo Commun.; — D. Fonteneau, XXIV, p. 79.

rait à sa cour et y devrait
pourquoi, venue à la hâte :
, elle l'avait fait tester en f

Jean son frère, quand la ligne héréditaire indiquait son neveu. Celui-ci fut donc évincé, et par la vertu du testament, déclaré roi d'Angleterre et le 27 mai dans l'église de Wesminster (a). Ce fut le pas dans une nouvelle série de crimes qui lui valut les derniers malheurs de sa vie. Jean, au reste, et sa trempe de caractère trop commune et qui ne devait se trouver en des hommes si haut placés. Elevé dès ses premiers jours par Eléonore, dont il avait subi les conseils et les inspirations, la faiblesse de la mère avait permis au fils de se jeter sans aucune retenue en des vices qui ne faisaient que honorer les monarques bien plus que les autres : il était donc sans aucune retenue comme sans aucun instinct d'honnêteté, rien ne lui coûtait pour arriver à ses fins mauvaises, et il était de ceux en qui l'habitude efface toute autre pensée. Nous en aurons plus de preuve dans le peu que nous verrons de son histoire et de ses trop fréquents retours en Poitou.

Il aurait manqué quelque chose à la tendresse de la mère si, absorbée désormais dans le gouvernement de l'Aquitaine, elle n'avait eu pour auxiliaire et pour confident dont elle appréciait l'esprit impérieux au point de lui sacrifier ses propres besoins. Elle voulait un confident et un bras sur lequel elle pût appuyer son appui, un bras qu'elle fit agir dans ses intrigues et son succès, un successeur qui maintint dans la famille ducale les titres et la fortune qu'elle sentait s'échapper de ses mains débiles, et qui déjà se refroidissaient. Elle avait donc voulu abdiquer son titre de duchesse d'Aquitaine en faveur de Jean et lui céder par là même les belles terres qui, avec le Poitou, appartenaient au titulaire de ce titre. Mais les Poitevins à force de se remuer, d'a

(a) *Art de vérifier les dates*, VII, 106; XIII, 106; — Smolet, IV

tantôt à l'un tantôt à l'autre des chefs qui se les étaient disputés, avaient fini par se détacher même d'Eléonore, autrefois leur idole, mais dont ils voyaient trop l'impuissance et la disparition prochaine. Les barons se tournèrent donc vers le jeune Arthur que certains d'entre eux proposèrent comme ouvrant un avenir à des espérances légitimes, l'héritier de la maison enfin, que l'on formerait à valoir mieux que ses oncles et qui, d'ailleurs, dans cette occurrence délivrait de ce Jean qu'on méprisait pour ses inaptitudes et ses abjections. Ce fut donc un coup presque inattendu de la puissance publique lorsque le lendemain de Pâques 1199, le 19 avril, on vit le jeune duc de Bretagne reçu aux applaudissements de tous pour une entrée solennelle dans la ville d'Angers, entouré des barons de toutes les provinces depuis longtemps annexées au Poitou. Constance, la mère du jeune prince, s'était remariée depuis peu à Guy de Thouars, fils du vicomte Aimery VII. Elle n'avait donc plus la tutelle du jeune prétendant. Pour lui en assurer une, elle remit son fils aux mains du roi Philippe-Auguste. La conséquence de cette politique fut l'hommage-lige fait par Arthur de la Bretagne, du Poitou, de la Touraine, de l'Anjou et du Maine. Philippe recouvrait ainsi des territoires toujours ambitionnés par lui et qui lui échappaient depuis longtemps. Son crédit et son influence s'étendaient maintenant au delà de la Loire et lui faisaient entrevoir un agrandissement considérable de la France. La Normandie pourtant restait encore l'objet de sa convoitise. Jean, que les barons anglais ne voulaient pas, craignait que là encore on ne lui ménageât des embarras graves, et y débarqua pour la défendre. Il s'était fait remettre aussi les trésors de Chinon avec toutes les forteresses qui en dépendaient, et quand il aurait dû incliner de son côté le cœur de Dieu par une sagesse chrétienne qui l'éloignât de ses immoralités habituelles, il ajoutait un anneau à la chaîne déjà si longue de ses iniquités publiques en rejetant sa femme légitime pour

Philippe-Auguste
prend son rôle
dans cette poli-
tique.



épouser Isabelle d'Angoulême dont il s'était laissé éprendre quoique déjà fiancée à Hugues le Brun, comte de la Marche. De là une vive inimitié de celui-ci, une excommunication en forme par le pape Innocent III, et une haine profonde du roi de Portugal Sanche I^{er}. Jean, pendant qu'il négociait son mariage avec Isabelle, n'en avait pas moins envoyé des ambassadeurs à Sanche pour obtenir sa fille et comptant ainsi prendre celle des deux qui lui paraîtrait plus facile à conquérir : comme l'acceptation de Taillefer lui vint plutôt que celle de Sanche il renonça à celui-ci avant même que les envoyés eussent quitté Lisbonne, où ils faillirent d'être écharpés (a).

Philippe ne se comportait pas mieux. Outre sa violence de caractère peu convenable à un roi, il unissait en lui, à beaucoup de belles qualités, de hontenses passions, peu de franchise dans ses habitudes politiques, l'orgueil du pouvoir et le malheur de trouver dans la vie contagieuse de la noblesse de son temps une excuse à l'adultère lui-même. Déclaré interdit pour avoir remplacé près de lui sa légitime épouse par Marie de Méranie, il se révolte contre cette censure, et ne s'y soumet que dans la crainte d'une excommunication dont la seule menace avait éloigné ses sujets. Dans les secrets de Dieu il y avait là de justes motifs de réprobation, et les deux rois les plus puissants de l'Europe devaient être châtiés l'un par l'autre et devenir ainsi une leçon terrible mais utile à leurs sujets. Les guerres, les revers et les humiliations qui s'en suivirent devinrent donc, dès l'avènement de Jean au trône d'Angleterre, l'état normal de deux princes qui, sans pouvoir s'estimer réciproquement, s'étaient ligués, sans respect de serments violés mille fois, contre la légitime royauté de Richard, et qui, après sa mort, allaient tourner enfin contre eux-mêmes des ambitions jamais satisfaites !

C'est après une de ces guerres conçues en 1199 à

(a) *Art de vérifier les dates* ; — Smolet, Howeden, Raoul de Dicet et autres marqués.

propos de la Normandie, que l'un voulait envahir et l'autre garder à tout prix ; c'est, après des opérations où chacun d'eux avait payé par de lourds revers, le mépris qu'ils avaient fait de leur trêve de cinq ans, qu'une nouvelle paix fut signée au commencement de l'année suivante 1200, sur les conseils qu'Eléonore donna à son fils. Une des conditions de cette paix était que Philippe, qui s'était fait le tuteur d'Arthur, abandonnerait les intérêts du jeune pupille à Jean qui en redevint le maître, et pour mieux assurer les autres articles du traité, qui réglaient les échanges de villes et les relations entre les deux contractants, furent garantis par toute la noblesse de France, d'Angleterre et de Normandie, qui jura de prendre les armes contre celui qui en violerait les articles (a).

Ses conditions
principales.

Une double conséquence de cette paix fut qu'Arthur rendit hommage à Jean pour le duché de Bretagne, et que le roi d'Angleterre fit serment de fidélité à Philippe en qualité de seigneur suzerain de la Normandie.

Première appa-
rition en France
de Blanche de Cas-
tille.

Mais une autre condition mérite ici notre attention au double point de vue de la France et de l'Eglise. C'était celle par laquelle Blanche, fille du roi de Castille Alphonse II (b), devait épouser Louis, fils de Philippe-Auguste, et établir ainsi une alliance de famille entre les maisons de France et d'Angleterre. En effet, cette jeune princesse, fille d'Eléonore d'Aquitaine et d'Henri II, et qui avait épousé le roi de Castille, était nièce de Jean Sans-Terre (c) ; celui-ci semblait faire de cette union un gage de sincérité de ses sentiments, et si on le connaissait assez pour ne pas s'y fier outre mesure, on trouva plus solide qu'il donnât comme douaire les villes d'Issoudun et de Châteauroux en Berry. Or, cette Blanche devait être un jour la mère du plus grand de nos rois, Saint-Louis. C'était Louis VIII

(a) Rymer, *Fœdera*, ad ann. 1200.

(b) Et non Alphonse IX, comme on l'a dit par mégarde : le dernier était non pas roi de Castille mais de Léon.

(c) Art. de vérifier les dates, VI, 555.

née, et ses destinées la préparaient
montra son génie du gouvernemen
avait témoigné de la sagesse de se
de ses plus saints devoirs.

ès de quatre-vingts ans, et des infir
au milieu de l'hiver : elle n'hésita pa
jours cette même femme dont la pol
it dicté toute la vie, à se lancer dans le
pénible voyage. Aussitôt que le trai
le s'en fut en Espagne, prit sa petite
en France, lorsqu'elle se sentit malac
partit néanmoins avec l'archevêqu
mais fut obligée par le mal de s'arrête
le s'alita, confiant au prélat sa jeun
accompagnée par lui jusqu'à Rouen
ues jours après.

'était obligé de payer à Philippe ving
, somme énorme qui représentait pré
e monnaie. Il n'avait pas attendu l
é pour aller en Angleterre lever u
afin de se procurer cette somme. D
ou où il reçut l'hommage d'Aimery V
ent témoins plusieurs seigneurs du ha
e'autres Geoffroy de Lusignan et Raou
oyage sur le continent fut sans dou
lettre d'Elécnore qui, en l'invitant
avrault, lui faisait l'éloge d'Aimery, h
es dispositions qu'elle avait trouvée
à le servir mieux que tant d'autres d
lle avait reçu la promesse d'une fidéli
quand le roi d'Angleterre, docile au dés
itée à Fontevrault, et s'y fut entreter
e lui écrivit encore après son dépa
as son parti, et reçut dans la réponse

Mauvaise foi et improbité de ce dernier.

celui-ci une nouvelle promesse très chaleureuse de l'aider de lui et de ses amis. Il l'invitait enfin à venir à Thouars avant de quitter la France. Jean répondit à cette invitation désireux de s'attacher un vassal si dévoué aussi bien que le comte de la Marche Hugues de Lusignan, qui l'avait fait assurer de ses services. Disons dès à présent que tout le bénéfice que Lusignan tira de cette alliance fut de voir enlever deux ans après sa fiancée Isabelle d'Angoulême pour laquelle Jean osa répudier sa femme.

Othon et Jean Sans-Terre rivalisent de mauvaise foi.

Cependant Othon élu empereur d'Occident, mais non encore universellement reconnu, réclamait de Jean la possession de l'Aquitaine qui lui avait été cédée, disait-il, par un traité avec Richard : il savait bien pourtant que ses pouvoirs en tout le pays et son titre de duc et de comte ne lui avaient été accordés que pour le temps que Richard passerait en Palestine. Il était mieux fondé à revendiquer les bijoux de ce prince qui étaient l'objet d'un legs personnel de son testament et que Jean refusa de lui livrer sous prétexte qu'il s'était engagé avec Philippe à ne fournir à Othon quelques subsides que ce fût, comme si un legs de cette nature pouvaient être annulé par un traité étranger au testament. Othon protesta et récrimina hautement. Cet acte de mauvaise foi n'était qu'une des mille variantes de la vie du trompeur.

Nous voici rappelés par le cours des événements aux choses de la croisade où d'illustres compatriotes appellent notre attention.

Les Lusignan à Chypre après la mort de Guy.

Nous avons vu Richard d'Angleterre dédommager Guy de Lusignan de son titre inutile de roi de Jérusalem, qu'il n'avait pas su garder, par la royauté de l'île de Chypre où il avait été guidé par des conceptions plus heureuses. Cependant il y avait manqué de prévoyance en pourvoyant de fiefs et de terres un si grand nombre de seigneurs attirés par des générosités telles, qu'il ne s'était réservé qu'un mince territoire, bien moindre qu'il ne fallait à un roi. Les gentilshommes venus du Poitou après y avoir reçu

E GÉNÉRALE DU PORTOU (1197)

tte royauté y furent des plus favoris
donné à l'île les lois et instituti
m, il continuait le cours de ses amé
mourut sans postérité au commencem
ené trois ans d'un règne laborieux
out le reste de sa vie. Au reste il a
itre de roi, ne prenant, quant à Chyp
eur (a).

ary II était connétable de l'île et
éder. Une chose lui devenait emb
charge si élevée. C'est que les pr
vaient tellement appauvri le trône qu'il
pable de pourvoir à ses besoins et à
r un de ces traits de caractère qui
y avait d'honorable et d'élevé dans c
y rassemble ses barons. « Vous m'a
dit-il, mais je suis pauvre et impuiss
à mon aide. Que chacun abando
ses fiefs et me fasse une suzerain
nérosité mettra chacun à sa place;
tre roi et vous serez mes hommes
anchise trouva un écho dans tous
firent au roi un domaine convena
pas à craindre qu'il n'abusât, ca
quête à faire, et la générosité des vass
aissance du souverain (b). Les affaires
ent encore, lorsqu'en 1197, il épo
de Henri de Champagne, que Rich
Terre-Sainte en 1192, avait nommé
a dot d'Isabelle était la couronne
nouvelle rendit l'espérance aux croi
gés; mais le départ subit des Allema
et dont les chefs préférèrent malheur

iquaires de l'Ouest, XI, 407; — De Fourmont, I, 1
er, p. 198 et suiv.; — *Art de vérif. les dates*, 69 et

sement aller procéder à l'élection de l'empereur Philippe de Souabe, que d'assurer la reprise de la ville sainte, laissa le pauvre roi sans ressources militaires. Il prétendit néanmoins ménager le retour possible de meilleures chances en demeurant sur la terre de Palestine. Il confia donc le gouvernement de Chypre aux chevaliers de l'Hôpital, et habita avec le titre de roi de Jérusalem et de Chypre à Saint-Jean-d'Acre où il devait mourir le 1^{er} avril 1205 (a).

Préliminaires de
la quatrième croi-
sade.

Il résulta de tous ces événements et de ces cruelles incertitudes des croisés, de nouvelles instances envoyées en Europe afin d'y recueillir des secours d'hommes et d'argent. Une trêve de deux ans arrêtée avec les Musulmans qui pouvaient la rompre dès qu'ils le croiraient utile, n'assurait rien. Mais qui invoquer au delà des mers quand tout y était en lutte, et qu'on ne voyait que des guerres sanglantes, des querelles interminables en Allemagne, en France, en Angleterre? Dans ce gouffre on voyait se confondre tant d'égoïsmes, d'orgueilleuses susceptibilités et d'ambitions effrénées! Ces grands héros ne songeaient guère à tant d'autres qui, pour une conviction sacrée, la gloire du Christ et le salut de leurs âmes, vivaient de combats, de privations, et blessés ou captifs mouraient tous les jours sur le champ de bataille ou sous le cimeterre des Musulmans. Dans cette Europe on trouvait un seul homme pouvant remédier à ces maux. C'était le grand pape Innocent III. Sage, instruit, dévoué à l'Eglise, soutien énergique de la justice, de la discipline et des mœurs, imbu d'une ardeur religieuse et atteignant à peine à sa quarantième année, depuis qu'il avait reçu à l'unanimité des voix la charge de toutes les âmes, il n'avait cessé d'écrire en faveur de la Terre-Sainte au roi et au patriarche de Jérusalem, à l'empereur de Constantinople, aux évêques, aux princes, aux barons, au clergé et à tous

Quel part y prend
le grand pape
Innocent III.

(a) *Art de vérifier les dates*, V, 124.

les fidèles, pour les intéresser à la grande œuvre devait arracher le saint Tombeau aux mains sacrilèges qui l'avaient repris. Ce point de vue était celui d'un pape qui était toujours parti pour ramener par des légats ou missionnaires soit les peuples, soit les souverains à la concorde, à la réconciliation et à tourner leurs armes bien plus légitimement que contre eux-mêmes, vers les barbares dont les croisades avaient déjà empêché nombreuses irruptions sur les rivages de l'Occident.

Parmi les prédicateurs envoyés par le Saint-Siège en France, nous avons à distinguer Hardouin qu'on croit être Breton d'origine et qui évangélisa tout d'abord un mélange de qualités très remarquables les extrémités de la Bretagne et du Poitou (a). Toutes les provinces sentirent émues à ces voix qui partout cherchaient à renouveler le zèle du saint voyage. Et comme l'argent était la première condition du succès, Innocent donna pour l'entreprise le quarantième de ses revenus, et, à cet exemple, il imposa le même sacrifice à tous les revenus ecclésiastiques de l'Allemagne, de la France, des îles britanniques.

La Bourgogne et les provinces voisines fournirent un contingent considérable à cette nouvelle expédition ; n'ayant pas les ressources d'un littoral qui se prêtait à leur navigation, les croisés de ces provinces s'en firent à Venise et s'arrangèrent pour y armer des navires et emprunter de l'argent. Nos Poitevins s'évitèrent aussi que les Bretons de si onéreuses difficultés : ils s'enquirent dans leurs propres ports. Mais cette fois on ne vit pas le même enthousiasme qui avait amené les expéditions précédentes, et en fait d'hommes marqués nous ne trouvons guère que Robert de la Trémouille qui se maintint en Palestine, où après s'être signalé en 1187 à la prise de Constantinople, y reçut successivement q

(a) Longueval, *Hist. de l'Eglise Gall.*, ad ann. 1198 ; *Grandes Chroniques de France*, Philippe-Auguste, c. xv ; — Rigord, ad ann. 1199.

fiefs, dans l'un desquels se trouvait la ville ruinée de Chalatritza, dont il fit rebâtir les murs (1).

Et surtout par
les rois de France
et d'Angleterre.

Nos princes ou seigneurs français semblaient peu jaloux d'ailleurs de courir les nouvelles chances d'une telle guerre, outre qu'ils étaient peu encouragés par l'issue de la dernière, et trop peu fournis d'argent pour recommencer, les principaux étaient mal conditionnés pour y songer personnellement. Philippe était sous le coup d'une excommunication flagrante méritée par son adultère public. Sans-Terre avait avec lui des relations plus que douteuses quand elles n'étaient pas ouvertement hostiles, et l'état de ses affaires n'était pas assez brillant, ni en Aquitaine, ni en Angleterre, pour qu'il pensât à un voyage qui lui enlèverait toute surveillance personnelle sur ceux dont il y craignait les menées. Mais il voulut donner au moins un témoignage de sa dévotion en renonçant, pour la croisade, à l'exemple du pape, au quarantième de son revenu et autorisant la même taxe sur tous les barons, vassaux, militaires et seigneurs féodaux de tout le royaume. Puis, tout entier au triomphe de son dernier mariage, il parcourait les principales villes de l'Angleterre pour y renouveler ses réjouissances de familles, ne craignant pas de profaner avec elles les plus grandes fêtes de la religion, passant ainsi celles de Noël à Guilfort, et celles de Pâques suivant à Cantorbéry : ce qui n'était au reste que le scandaleux complément de ses débauches publiques. Car il avait déjà huit ou dix enfants illégitimes et ne recueillait plus que le mépris et la haine partout où il apparaissait en personne ou par les représentants de son pouvoir.

Nouveaux em-
barras de ce der-
nier en Poitou.

Mais cet oubli de son propre honneur portait ses fruits contre celui-là même qui le soupçonnait moins. Ne doutant de rien, aveuglé par sa position sur les étourderies de sa vie dissolue, il ne prévoyait pas, en courant ainsi aux distractions effrénées, que le Poitou allait lui en ouvrir une voie où, de chute en chute, il arriverait à une cruelle fin. Les indignes violences qui avaient présidé à son

TOURNOI GÉNÉRAL DU POITOU (1200)

Il pesaient encore sur l'Aquitaine, mais ce fut ruiné en faveur de son fils auquel il fallait à conserver l'obéissance des barons. Quelques exceptions près, qui n'étaient d'ailleurs qu'une répugnance, devenue invincible, Jean ne savait rien respecter de ce qu'on lui avait résolu donc de toutes parts de secourir le comte de la Marche (c'était toujours Hugues) outragé dans sa dignité et ses plus intimes intérêts. Il fit aider de son frère Ralf d'Issoudun comte d'Eu en Normandie. Sous l'influence de ces seigneurs, une révolte fomentée avec précaution. Le roi, informé de ces dispositions, se vit deux ennemis en tête dont l'un allait l'attaquer dans la Neustrie. Il fit ordonner au comte de Normandie de ravager les terres de Robert de Dreux qui lui appartenait. Robert implora l'appui de Philippe-Auguste qui, voyant Jean prévoir une attaque combinée, il avait un des ports sur la Manche, les barons ne veulent s'aider contre cette nouvelle tentative. Ils semblent à Leicister, mais considérant qu'ils ne pouvaient éprimer venaient de la tyrannie de Jean, ils se demandé était une entreprise contre le roi. Ils se résolurent de marcher à sa suite. Cependant ils n'avaient aucun plan arrêté pour soutenir le roi les subjugués, les force par l'attaque. Ils se résolurent à lui obéir et les entraîna à sa suite. Mais il va aux Andelys s'aboucher avec le roi, résolu de pousser ensuite en Poitou et de ne pas se repentir aux révoltés. Philippe parut de modération en lui exposant qu'il ne voulait pas que les barons en Poitou venaient surtout des exactions qui opprimaient ses sujets jusqu'à les pousser à se révolter. Jean parut céder à ces observa-

accompagna le roi à Paris, vint à Chinon, et par un de ces coups habituels à sa politique sinueuse, quoiqu'entouré d'une armée assez forte, il ne voulut pas agir contre le Poitou par lui-même et s'éloigna en chargeant Robert de Turnham, son homme de confiance, de faire rentrer les Poitevins dans le devoir. Ceux-ci, qui n'avaient eu aucune raison de croire que les paroles de Philippe ne leur auraient servi de rien, recoururent de nouveau à son intervention. Cette fois Philippe menaça de les soutenir. Après une nouvelle promesse, et ne voulant même écouter aucune plainte des barons, Jean céda à un de ces bizarres caprices d'un homme à qui aucune règle n'était possible. Il choisit quatre ou cinq scélérats du pays, renommés pour leur force et leur agilité, et les envoie en qualité de champions proposer un duel au comte de la Marche et à son frère pour décider entre eux, au lieu de traiter par le moyen des armées. Lusignan et Ralf dédaignèrent de pareils champions comme gens avec lesquels ils ne pouvaient consentir à se mesurer, et en appelèrent de cette nouvelle insulte à Philippe. Celui-ci adresse de nouvelles menaces. Jean répond qu'il songe à réunir à Angers une cour plénière pour réparer ses torts et dédommager quiconque les aurait subis... et bientôt il trouve de nouveaux prétextes pour éluder cet engagement (a).

Indignité de sa
conduite contre
Arthur de Bre-
tagne.

Toutes ces perfidies faussaient de plus en plus le caractère royal et la position supérieure d'un homme dont la défection morale était la honte de son royaume et de son temps. Un autre serpent le mordait au cœur dont il ne sentait pas assez le poison. C'était l'affaire d'Arthur de Bretagne qui a disparu depuis deux ans de la scène historique, et qui n'y revient cette année 1201 que pour amener, par un nouveau crime, la ruine et le déshonneur final du monstre à qui rien n'avait jamais coûté pour atterrir ses ennemis.

(a) Guill. le Breton, Howeden, Rigord, *in h. ann.*; — Daniel, Mézerai.

Constance, la mère d'Arthur, mourait à Nantes à la fin de 1201. Le jeune prince, qui avait à peine seize ans, quitte alors la cour de France où il était resté sous la protection du roi et va recevoir, à Rennes, la couronne ducale ^(a) avec l'hommage de la noblesse. Il profita de cette assemblée pour appuyer les plaintes des barons d'Aquitaine et formula pour lui-même des demandes en justice royale pour ses justes prétentions sur cette province aussi bien que sur la Normandie et l'Anjou. C'était pour Philippe l'occasion de punir, dans le roi d'Angleterre, le mépris évident qu'il avait fait de son autorité. Il se prépara donc à soutenir le plaignant par la force des armes. Jean semblait céder à une indolence venue du sentiment de son abaissement public, peut-être aussi de ce que la débauche faisait en lui ces ravages secrets qui compensent toujours le long oubli de la vie honnête. Il ne songea donc pas à une défense armée : il fit de ses promesses qui ne lui coûtaient jamais rien et offrit les deux châteaux de Tillières-sur-Avre en Normandie et de Boutavent en Beauvoisis pour gages de sa sincérité. Et pendant qu'on acceptait ces offres, il faisait dire aux deux garnisons de n'ouvrir les portes à personne, de sorte que lorsque Philippe s'y rendit pour les occuper, on lui répondit qu'on n'avait pas d'ordre pour le recevoir. Alors Philippe déclare qu'il va se faire respecter. Jean sollicite une nouvelle entrevue. Elle a lieu à Goulet, petite île de l'Orne, près Argentan. Philippe presse le monarque anglais de céder à Arthur les provinces qui relevaient de la couronne de France. L'orgueil anglais se révolte, il rompt la conférence et fait sommer Arthur de lui rendre hommage pour la Bretagne : c'était demander l'impossible.

La guerre est enfin déclarée entre les deux rois. Philippe faisait le siège de Gournay en Bray, au confluent de l'Epte et du Saint-Aubin. Arthur vient l'y joindre, il y est

Guerre déclarée
entre les deux
rois.

(a) *Art de vérifier les dates*, XIII, 201.

armé chevalier, reçoit l'investiture de la Bretagne, de l'Aquitaine et de l'Anjou, puis il obtint du roi deux cents chevaliers d'armes pour aller faire la guerre en Poitou. A peine dans cette province, il recrute d'autres soldats et des chevaliers qui le suivent. Eléonore, en apprenant ce mouvement, oublia qu'elle était l'aïeule du prince et, au lieu de l'attendre à Poitiers où elle aurait pu ménager un arrangement entre ses deux fils, elle cède encore à son aveugle affection pour celui qui déshonorait sa mère, et elle va de nuit se renfermer au château de Mirebeau. Le prince, apprenant cette fuite qui lui indique trop qu'il n'avait rien à attendre de son aïeule, assiège le château dont il avait besoin de s'assurer, et l'emporte d'assaut. La grand'mère prend alors le parti de se retirer dans une tour d'où elle fait prévenir Jean qui était à Chinon de ce qui se passait. Aussitôt il vole à son secours avec une nombreuse bande de Brabançons, et avant qu'Arthur eut pu savoir son approche, il entoure sa petite armée. Celui-ci, plein de confiance dans les gens d'élite qui devaient le seconder, se décida à combattre en pleine campagne. Ils sortirent donc de la place et attaquèrent valeureusement les troupes royales. Celles-ci soutinrent le choc et bientôt l'affaire devint sanglante. Mais l'ennemi avait l'avantage du nombre. Il repoussa Arthur et les siens jusque dans le château où il entra pêle-mêle avec les fuyards. Alors on recommença à se battre avec plus de fureur jusqu'à ce qu'Arthur, totalement défait, fut fait prisonnier. Avec lui furent pris Hugues de la Marche, Geoffroi de Lusignan, vicomte de Châtellerauld, son frère André de Chauvigny, Savary de Mauléon, et presque tous les chevaliers qui s'étaient distingués autour de leur jeune et brave seigneur. Cependant Philippe, qui conduisait alors le siège d'Arques en Normandie, était informé de cet événement; il abandonne cette opération, se dirige vers la Loire, s'empare de Tours qu'il brûle et démolit, puis marche vers Mirebeau où il compte faire payer cher à Jean le mal qu'il y avait commis : mais celui-ci était

Et y prend part,
assiège le château
de Mirebeau.

Il tombe entre
les mains de Jean.

à Rouen, et le roi trouva le pays démuni des deux partis y avaient rassemblées. On n'y eut contre Jean qu'une sourde opposition du barons qui ne l'avaient vu chez eux que pour l'argent qu'il y apportait toujours.

Il retourna donc à Paris, et le Poitou resta, non mains de ses véritables possesseurs, mais, non et la noblesse, restait un germe d'opposition qui devait désormais se développer de plus en

plus milieu des sanglants conflits des jours depuis qu'Eléonore n'y était plus, avait juré que les gens du roi d'Angleterre ne pourraient que malgré ses énergiques défenseurs. Car, au lieu d'y revenir, avait préféré se retirer où elle devait trouver, avec plus de calme, ce qui semblait n'y devoir être plus troublée, au moins quelque temps. La célèbre communauté de Fontevault, parue dans ces dernières agitations, spectée de tous les partis.

Eléonore se retire
à Fontevault.

En nous venons de raconter s'était passé entre le commencement de l'année 1202 et les fêtes de Pâques. Dans l'intervalle qu'il faut placer le célèbre événement vivant dans le Poitou sous le nom de *Miracle des clefs*. Dénaturé par diverses causes, examiné à travers des prismes obscurcis des préventions antireligieuses concessions qui devaient l'amoindrir, ce miracle d'être raconté ici dans toute sa simplicité

Miracle des clefs.

Terre, en retournant à Rouen, privé à son tour de la capitale qui pouvait seule lui assurer le secours, en dépit de prudentes apparences, à moins qu'ils ne la perdissent pas de vue, et la lui offrir enfin si quelque occasion survenait, encore une fois toujours possible, de la recouvrer. Dans l'attente il laissait camper ça et là, aux environs de

Poitiers, des bandes plus ou moins nombreuses des Bretons d'Arthur avec des Poitevins appartenant aux barons révoltés, auxquels de rares cotteraux se mêlaient comme espions de l'ennemi. Mais par une précaution dont il espérait quelque succès, le gros des forces brabançonnées avait été expédié en Périgord, et tenait garnison à Périgueux même, avec ordre de ne pas cesser de surveiller le Poitou : ainsi la paix semblait revenue et tout combat avait cessé. On attendait donc les événements dans une tranquillité relative.

La ville était commandée alors par son premier maire, celui qu'Eléonore avait mis en exercice depuis trois ans. C'était un certain Sénoret qu'aucun titre féodal ne recommandait encore, mais qui était pris parmi les bourgeois, et qu'on voit figurer comme témoin d'une donation faite par la reine en 1199 et dont nous avons parlé ci-dessus (a). Ce maire avait le zèle de ses nouvelles fonctions. Il commandait la milice de la cité, faisait bonne garde, et ne se séparait pas des clefs de la ville, que chaque soir il plaçait sous son chevet avant de s'endormir.

Il avait un clerc ou secrétaire dont la famille habitait Périgueux. Celui-ci y eut une affaire qui s'y prolongea de quelques jours pendant lesquels les soudarts de Jean Sans-Terre apprirent ce qu'était l'étranger, et l'idée vint à quelques-uns de s'en servir dans les intérêts du roi. Il ne s'agissait de rien moins que de le corrompre et de l'engager à trahir ses devoirs. Il se laissa tenter par une énorme somme d'argent dont on lui compta une partie, et il promit que la nuit du jour de Pâques qui approchait, après avoir dérobé les clefs de la ville il les leur jetterait par dessus les remparts, et ainsi leur en faciliterait l'entrée en se faisant aider par des complices gagnés aux Anglais. Ceux-ci se tinrent donc prêts et partirent de Périgueux, s'avancant avec précaution à travers le pays par troupes et sans les enseignes d'aucuns seigneurs connus, de sorte

(a) Besly, *Comtes de Poict.*, p. 499.

qu'aucun avis n'en fut donné à Poitiers. L'heure indiquée était celle de minuit entre le Samedi-Saint et le jour de Pâques. Le maire s'était couché, le traître avait épié le moment où il était profondément endormi, s'était approché du lit, fouillant doucement le chevet où les clefs venaient d'être déposées selon l'habitude, et ne les trouvait pas. Déçu mais non déconcerté, il alla jeter aux Anglais par dessus les murs un billet qui les engageait à prendre patience jusqu'à quatre heures et qu'alors il lui serait plus facile d'en finir. En effet, l'heure venue, il entre dans la chambre de son maître qu'il réveille et à qui il demande les clefs pour ouvrir la porte de la Tranchée à un officier chargé d'une mission pour le roi de France. Le maire cherche alors ses clefs, ne les trouve pas, s'étonne et conçoit des soupçons. Il se lève, se hâte vers la porte de la Tranchée, plus inquiet du côté qui n'était pas défendu par la rivière. A peine sur ce point, où déjà des cliquetis d'armes et des cris confus avaient attiré l'attention des habitants, il aperçoit des remparts que les troupes anglaises se disposent à une attaque. Aussitôt l'alarme est donnée. On brise les portes pour une sortie véhémence. Les Anglais culbutés par un choc inattendu, cèdent devant une charge vigoureuse et regagnent la campagne, laissant sur le théâtre de leur défaite un grand nombre de morts et de prisonniers. On apprit de ceux-ci les circonstances du complot, et ils ajoutaient que dès l'aube ils avaient aperçu, en avant des murailles et planant sur les tours qui flanquaient les portes, la sainte Vierge accompagnée de saint Hilaire et de sainte Radégonde, protégeant la ville à la tête de nombreux bataillons, et que les Anglais épouvantés avaient alors commencé à se battre les uns contre les autres, s'entretuant avec fureur.

Mais un point qui domine tout le récit l'a embelli d'une teinte légendaire et l'a perpétué jusqu'à nous avec toute sa célébrité historique. Le maire, après avoir reconnu le danger et jeté vers la Tranchée les éléments d'une

ferme défense, avait été inspiré d'aller à Notre-Dame-la-Grande, église du corps de ville, recommander à la sainte Vierge le succès des défenseurs de la cité. Quel ne fut pas son étonnement et sa joie, lorsqu'à peine prosterné devant l'antique statue que Poitiers vénérât dans l'illustre basilique, il aperçut entre ses mains les deux clefs qu'il avait inutilement cherchées et qui le remplissaient d'inquiétudes ! Il fallut bien reconnaître que les clefs n'avaient pas été déposées là sans une intervention miraculeuse : le pieux magistrat s'empressa de répandre le fait et les actions de grâce de la cité succédèrent aux chants de triomphe qui célébraient encore sa glorieuse victoire (a).

L'enthousiasme était universel. Dès le lendemain, quand les grandes solennités de la Pâque se continuaient dans toute l'Eglise catholique, une procession grandiose se formait de Notre-Dame à la porte de la Tranchée. L'image miraculeuse de la Vierge, magnifiquement revêtue d'un manteau d'or, portée sur un brancard couvert de fleurs par des chanoines de la collégiale, s'élevait au-dessus de la foule, recevait les bénédictions de tous, et entourée du nouveau corps de ville, d'une population heureuse et fière de récents privilèges, de sa noblesse en armes, de ses soldats tout émus encore des combats de la veille, on la voyait s'arrêter devant cette porte devenue historique, contemplée une fois de plus par ces immenses populations des campagnes accourues à la bonne nouvelle qui venait de ravir ses hameaux. C'était pour l'illustre ville une page incomparable, belle de ses plus héroïques souvenirs !

Tel est ce fait dans sa noble et impérissable simplicité. Bien des philosophes en souriront, ceux par exemple qui repoussent tout ce qui revêt un caractère surnaturel. Quelques courtes observations, sans nous attarder trop ici, suffiront à maintenir la vérité historique dans tout son éclat (2).

(a) Bouchet, *Annales d'Aquitaine*, p. 160.

tenant aux événements qui précédaient l'isode.

Après ses iniquités contre Arthur et au lieu de se tenir sur ses gardes, ne songea qu'à se reposer ; rendit la liberté aux deux frères de Lusignan dont il devait le plus redouter la vigilance et le ressentiment, et envoya en Angleterre un grand nombre de prisonniers qu'il fit renfermer en diverses forteresses avec ordre de les laisser mourir de faim. Quant à Arthur, il le fit conduire à Falais en basse Normandie, où il ne tarda pas à le suivre. Son dessein était d'obtenir de son neveu qu'il rompit avec le roi de France et se désistât de ses droits légitimes à la couronne d'Angleterre. Sa hauteur impérieuse ne put rien obtenir, Arthur n'en protesta que plus vivement de ses justes prétentions à toutes les couronnes qu'il tenait de sa naissance. Témoinant du plus grand mépris pour la conduite de son oncle, il lui reprocha de n'être qu'un usurpateur et un tyran, et le menaça de la vengeance de Philippe et de ses alliés. Ce langage, si mérité qu'il fût, et si net, si motivé, exprimé avec une si profonde conviction de ses droits, firent comprendre au tyran que ses instances ne réussiraient pas. Ce fut alors qu'il se décida à vaincre cette noble résistance par un crime qui fut le comble à sa vengeance. En vain ses confidents et les sages de la cour qui voyaient comment ces colères outiraient et quelles indignations elles produisaient déjà, conseillaient à Jean de rendre la liberté à son neveu, mais ses conseils ne pouvaient rien contre sa haine et la crainte qu'il lui inspiraient les droits, les talents et la popularité de ce prince. Il ne s'arrêta plus qu'à un moyen de s'en débarrasser. Tous les crimes étaient bons aux yeux d'un monstre sans pitié et sans foi : il pensa d'abord à le priver de la vie, mais à le faire mutiler pour lui enlever toute espérance d'avenir. Le gouverneur du château, Hubert de Burgh, au lieu d'obéir à ses ordres cruels, publia qu'il était mort, et les cloches sonnèrent pour lui dans toute la Normandie.

Il l'assassine au
pied du château
de Rouen.

Les Bretons ne doutèrent pas qu'il n'eût été tué. Leurs lamentations n'égalèrent que leur ressentiment. Ils jurèrent de ne jamais pardonner au bourreau. Enfin une si grande émotion et des cris de vengeance s'élevèrent sur tout le continent et causèrent une telle peur qu'Hubert se décida à publier que le prince vivait encore. Ici les choses s'avancent outre mesure. Qui pourrait croire qu'un tyran ait jamais pu manquer de politique et de bon sens jusqu'à braver en pareil cas l'opinion publique et l'horreur des honnêtes gens? Mais il y a pour tous les criminels une heure marquée où ils tombent dans le piège qu'ils se sont eux-mêmes creusé. La colère devient ainsi une ivresse où Jean se perdit. Outré de voir que sa victime lui avait échappé, plus occupé de sa soif de sang que des funestes suites que pouvait avoir contre lui-même une scélératesse qu'on lui avait épargnée, il ordonna que l'on conduisit Arthur dans un fort non loin de Rouen, il l'y suit, et pressa le commandant Guillaume de Bray d'assassiner le jeune prince. Guillaume s'indigne et répond qu'il est gentilhomme et non bourreau. D'autres, pressés après lui, refusent au tyran cet ignoble service. Alors il se décide à sacrifier l'infortuné de ses propres mains. Il le fit ramener de nuit à Rouen, l'attendit dans une barque au pied des murs, l'y introduit, lui passe plusieurs fois son épée au travers du corps et le fait jeter dans la rivière chargé d'une pierre énorme. Le secret de cette exécution criminelle fut si bien gardé que les chroniques du temps ne purent que se faire l'écho des récits qui ne tardèrent pas à devenir publics : Mais ces détails, d'où viendraient-ils si les auteurs contemporains ne les avaient dégagés des rumeurs qui durent courir alors? Nous citons ici comme toujours les témoignages qui nous ont paru les plus dignes de foi (a).

(a) Mathieu Paris, Robert du Mont, Howeden, Guillaume le Breton, Michaud, *Biographie universelle*; — Jean I^{er} d'Angleterre et Arthur de Bretagne, Howeden, tous dans D. Bouquet, t. XVIII; et enfin un excellent mémoire de feu M. Lecointre-Dupont, *Mémoires des Antiquaires de l'Ouest*, XII, 159 et suiv.

en soit, des pêcheurs ne tardèrent pas à retirer le cadavre du jeune héritier de la couronne de
 Nous reviendrons sur les suites de cet horrible

était le triste témoin de ces événements qu'elle reprocher en grande partie, car ces scélératesses ère, comme celles de Richard et de ses frères, ites amères de cette jalousie orgueilleuse, de euse liberté de vie qui lui avaient fait négliger de ses enfants et s'en était servi même contre maris, au mépris de ses devoirs les plus Elle se sentait sur ses derniers jours victime uissante des événements qu'elle avait fait naître, rdes de la famille l'avaient maintes fois obligée

Quelle part morale Éléonore avait dans ce crime.

théâtres multiples de ces querelles toujours Pendant ses dissensions avec Henri II elle nt habité Niort où elle se faisait aimer par des les amabilités qui lui étaient naturelles ; ou bien r Normandie, de là en Angleterre, et après la dhard, revenue en Poitou dont elle avait repris nous la voyons se réfugier à Mirebeau, après ues succès militaires de son indigne favori Terre lui avaient fait retrouver avec sa liberté Poitiers plus convenable et plus avenant. Elle

beaucoup d'administration, et sembla vou- er à ce même Jean, devenu son unique fils, es politiques qu'elle espérait de ses derniers nsi elle mérita la reconnaissance d'une famille , celle de Regnaud de Marin, en la gratifiant itué sur la place dite des *Trois-Fours*, qui se rrière et au Sud de la cathédrale, là où nous aguère la rue des *Fours*, détruite lors des gagements du temple Saint-Jean, vers 1845. Ce anal, comme tous les autres, et le seigneur y omme à ses moulins, un droit de péage qui pour tous l'obligation de ne faire moudre des

La rue des Trois-Fours à Poitiers.

céréales ou cuire le pain que dans le moulin ou four seigneurial. C'était donc un avantage pour le propriétaire et un revenu assez considérable. Ce qu'il y a de plus à remarquer dans le protocole de cette pièce, c'est que la donation est faite à condition que les donataires seront obligés de prier pour l'illustre donatrice et pour le salut de l'âme de son fils de *bonne mémoire* le roi Richard (a). Il y avait encore à Poitiers un viguier Guillaume, qui signe la charte en cette qualité.

Conséquences de l'assassinat d'Arthur pour les affaires de Jean.

Le premier dommage que Jean Sans-Terre subit à la suite de son crime, ce fut de voir la Bretagne détachée pour toujours de la couronne d'Angleterre. Quelle que fût dans tout le monde chrétien l'indignation manifestée à cet égard, rien n'égala la colère des Bretons sincèrement attachés à la jeune victime. Celle-ci laissait une sœur qui devait lui succéder. Jean, son oncle, eut l'audace de demander la tutelle de la jeune fille qu'il avait retenue captive avec son frère. Les Etats de Bretagne rejetèrent avec horreur cette prétention ; ils demandèrent hautement la liberté de la princesse et, sur le refus qui leur en fut fait, s'assemblant à Vannes, ils dénoncèrent au tribunal du roi, déjà érigé en Cour des pairs, le roi Jean comme accusé de meurtre et de parricide, de félonie et de trahison envers le roi de France, son suzerain, et concluant à ce qu'il fût privé par confiscation de toutes les terres qu'il possédait en France, relevant de la suzeraineté de Philippe (b). C'était la loi. Philippe-Auguste, depuis longtemps, cherchait une occasion de l'appliquer, ne fût-ce que pour se débarrasser d'un brouillon aussi incorrigible que redoutable. On cita donc le coupable à comparaître, ce que, bien entendu, il ne fit pas. Une sentence de mort fut alors prononcée contre l'assassin. Philippe s'empara donc immédiatement, secondé par les barons Bretons et Poite-

Confiscation légale de tous ses fiefs de la France et de l'Aquitaine.

(a) Besly, *Comtes*, 499.

(b) D'Hor, *Hist. de Bretagne*, ad ann. 1203.

ÉNÉRALE DU PORTO

s places de la B
suraient ces deux
amis avaient aband
e ses villes de l'A
ses crimes en ord
ère trêve lui avait
de tigre.

es efforts, mais fait
reprendre certain
tenait plus qu'en
découragé, et quan
était des semaines
auches et l'oisiveté
partisans. Il fit pro
ur son passage e
fait démanteler pl
s défense. Par un
croire ensorcelé,
comble à sa folie
troupes restées s
rabançons que la
et auxquels elle av
de cette fuite, qu
r, tout fut perdu
Les villes, les c
au monarque fran
ait à lui de toutes
sorte que, malgr
e Jean lui-même
prochain et défir
nce, dont elle éta
es. Cette acquisit
vinces du contin
ngleterre. L'Anjou
ic aussi réunis
le milieu de 1204

personnel nobiliaires qui lui firent un accroissement considérable (a).

L'Aquitaine restait aux mains d'Eléonore, dont les derniers jours s'écoulaient dans la tristesse, et qui les signalait du moins par des actes de gouvernement qui devaient mieux que tant d'autres se rattacher à son nom.

Création de la
commune de
Niort.

En 1203 la reine alla à Niort, elle y dispose tout, avec le corps des bourgeois qui depuis longtemps aussi y jouissait des mêmes privilèges qu'à Poitiers; puis étant allée ensuite à Fontevrault, c'est de là qu'elle data la charte d'affranchissement des communes qui confirmait toutes les grâces accordées antérieurement. Puis une seconde charte, après ce droit de bourgeoisie, accorda celui de commune: désormais la ville sera gouvernée non pas par un prévôt au nom de la reine, mais par des magistrats élus par la bourgeoisie, et ayant le droit de juridiction civile et criminelle. La teneur du code nouveau annexé à ces chartes, était d'ailleurs relativement ancienne. C'était l'exposé des droits et des devoirs des citoyens tel que nous l'avons vu dans la coutume de Charroux, et le même aussi qui avait été fait pour la ville de Rouen, sous le règne de Richard et peut-être d'Henri II (b). Tout cela fut confirmé plus tard par Philippe-Auguste, lorsque le Poitou fut réuni à la couronne.

Mort d'Eléonore
d'Aquitaine.

Ces dernières œuvres de la reine, les meilleures de toute sa longue vie, portaient du moins le cachet de la foi chrétienne avec celui du dévouement au bien public. Elle sentait sans doute qu'il était temps de jeter d'utiles compensations dans la balance de son existence passée. Elle aurait pu y en trouver une autre dans la résignation chrétienne dont son cœur avait besoin pour rendre méritoire ses suprêmes amertumes. Elle avait vu disparaître tout ce qu'elle avait eu de grandeurs ambitieuses, d'affections souvent coupables, de haines cruelles, d'astucieuses

(a) Rigord, *Hist. de Philippe-Auguste*; — Math. Paris, Guillaume le Breton, Velly, Daniel et autres.

(b) D. Fonteneau, XX, 143; — Favre, *Histoire de Niort*, p. 32.

de revers mérités. L'activité de son esprit avait cédé néanmoins aux affaiblissements des derniers jours qu'elle donnait à son gouvernement à Poitiers, sans doute, où elle mourut en 1204, et non à Fontevrault, où elle ne passa que quelques jours, et quoiqu'en aient dit plusieurs de ses contemporains, elle y fut transportée cependant et reçut les derniers vœux d'Henri II, son époux, et de Richard I^{er}, dont la vie s'était trop ressentie de la sienne.

Philippe-Auguste n'avait pas trouvé dans le Poitou la même adhésion, que certains barons normands lui avaient tenue en opposition avec lui. Le château de Breteuil, par exemple, avait résisté sous le commandement de Burgh, ce brave gentilhomme qui avait refusé de trahir Arthur. Il y tint plus de six semaines, mais il céda enfin à un assaut décisif, et mourut après avoir été blessé dangereusement. Jean, qui se livrait en Angleterre à tous les plaisirs, et qui se vengeait des grands qui ne l'avaient pas servi, des exactions révoltantes; jetant d'énormes sommes d'argent dans les églises et les couvents, prétextant des besoins de ceux qui, en Normandie et en Poitou, soutenaient encore ses partisans. En Poitou, en particulier, se montraient encore, moins par dévouement, que personne n'aimait, que par cette habitude de la guerre et du pillage dont les temps troublés étaient de tristes témoins. Philippe avait aussi en Poitou un allié qu'il soutenait dans ce pays qu'il aspirait à posséder. Ses antagonistes les plus vifs, Robert de Thurnam et Savary de Mauléon, résistèrent vaillamment et tenaient encore à Poitiers. L'Angleterre, dont le premier était sénéchal, ne devait pas résister longtemps. Peu après le château de Loches. Robert y fut tué, et toute la province semblait menacée de la même destruction. Jean, invoqué par ses derniers partisans, se précipita en France.

se dispose à prendre la mer, mais ses courtisans l'en détournent et triomphent de sa résistance en lui exposant à quels déchirements et à quelles discordes il expose ses États pendant cette expédition. Il se soumet, et envoie son frère, comte de Salisbury porter secours aux Poitevins. Mais bientôt il revient sur cette condescendance, s'embarque et descend à la Rochelle le 9 juin 1206. Là il était attendu par Aimery VII de Thouars et son frère Guy, gouverneur de Bretagne pour Philippe-Auguste, lesquels ayant réfléchi que ce roi leur serait en Poitou d'un voisinage onéreux et, oubliant le serment qu'ils lui avaient fait, avaient noué avec Philippe des intelligences. Savary de Mauléon était aussi revenu de son côté. Jean, dont le jeu était dès lors d'aller réduire la Bretagne sous son obéissance, regarda comme plus important d'aller se venger de son beau-frère le comte de Toulouse, qui était du parti de Philippe-Auguste, et marcha droit à Montauban, petite ville du Quercy qui lui appartenait, et la prit avec beaucoup de richesses et de prisonniers de marque.

Jean débarque à la Rochelle.

Mais le roi de France, instruit de ces rapides opérations, entre en Bretagne, s'empare de Nantes et obtient la soumission de la contrée. Puis, apprenant les affaires de la Rochelle, il se jette sur le Poitou, fortifie Mirebeau, Loudun et quelques autres places et revient à Paris. De son côté Jean, une fois maître de Montauban, va brûler Angers, dévaste une partie de l'Anjou, et va rejoindre à Thouars le vicomte à qui il pensait bien que Philippe ne manquerait pas d'aller témoigner son ressentiment. En effet le monarque arriva et ne pouvant rien faire sans avoir livré bataille à l'Anglais, il s'y disposait lorsque celui-ci, fidèle à ses habitudes, lui expédia des envoyés pour convenir d'une trêve. On convient donc d'une entrevue et Jean profita de l'intervalle pour se retirer à la Rochelle et regagner l'Angleterre. En dépit de cet affront, qui ressemblait fort à une lâcheté, l'indigne prince ajouta une nouvelle ruse à toutes ses déloyautés : il invoqua du pape Inno-

Troubles qui s'en suivent dans le Poitou et le Quercy.

Trêve de deux ans.

ntion pour une trêve de deux
bien ce que les trêves valaien
rsaire : cependant il l'accepta
ménagerait enfin les conditions

à deux longues années auraien
s'assurer d'une paix dont lui
soin, ou à faire de vigoureux
. Il n'en fut rien. Durant ce
à dans ses habitudes d'indolen
e et de la luxure avaient une
fut même pas possible de lui
aper de rien. Seulement, à l'exp
a des ordres pour agir en Bre
Guerplic, situé sur les côtes s
aussitôt Philippe, revenant en l
s, s'occupait de plusieurs place
rvault, Parthenay et autres, pe
ément de Metz s'emparait, dan
s barons poitevins au nombre de
es de Thouars, frère d'Aime

Ils avaient osé s'avancer su
nce et les dévaster pendant qu
it Parthenay. Ils revenaient ch
ombèrent entre les mains de l'e
ut sanglant, les fit prisonniers
e dernier coup eut pu être irrépa
ie des armes françaises, si les c
mandés du Pape qui, peu conte
arements de Jean Sans-Terre,
intérêt à une paix sincère ent
avait à cœur d'en finir ave
aient le Midi, et qui, après

, 209; — Martenne, *Ampliss. coll.* I, 1
209. — Rymer, *Fœdera, convent.*, I, 125.
l. Guizot, XVII, 61 et suiv. — Smolet, IV,

recommencé par des hérésies, finissaient par des cruautés sanglantes qui allaient à la ruine de la société. Quoi qu'il en fut de l'intervention pontificale, Jean n'en profita que pour employer la paix qu'elle lui laissa à la satisfaction de son avarice en accablant d'impôts, qui allaient jusqu'au treizième de tous les bénéfices, les bourgeois, les nobles et le clergé, au risque de se faire des difficultés nouvelles dont chacune le poussait à une perte évidente. Nous allons l'y voir marcher toujours plus résolument, mais sans réfléchir le moins du monde aux mauvais pas qui l'y menaient.

Nouveaux excès
de Jean dans son
royaume.

Les exactions étaient, pour ce tyran indomptable, comme un dédommagement de la guerre quand il craignait de la faire par couardise ou par suite d'une fatigue qui suivait forcément ses excès de vin ou de débauche. Un autre défaut le maîtrisait aussi; c'était le parti pris de n'être dominé en rien, de rester le maître en tout contre tous les principes de la raison, de faire servir à ses passions irritées jusqu'à la religion même dont le sentiment lui manquait, et qui n'était pour lui qu'un élément convenu de la vie humaine. Obséquieux près des Papes quand il avait eu besoin d'eux, il se révoltait contre eux quand leurs principes contrariaient ses opinions ou ses goûts. Mais ce dernier travers n'aboutissait pas toujours à la satisfaction de son orgueil. Car c'est une loi providentielle qu'un roi ne se révolte jamais contre l'Eglise sans se heurter tôt ou tard à d'amères occasions de s'en repentir. C'est ce qui arriva en 1207 au roi d'Angleterre à propos de ses prétentions sur l'archevêché de Cantorbéry. Malheureusement il n'en souffrit pas seul, le peuple paye souvent bien cher les délires des gouvernants.

Il persécute
l'Eglise d'Angle-
terre.

Il désirait placer sur le siège de cette église un de ses favoris pour y remplacer un sous-prieur du Chapitre que le Pape n'avait pas voulu accepter parce qu'il avait été élu contre les règles canoniques. Une seconde ne fut pas mieux faite, ayant eu lieu par une partie du Chapitre seulement et sans l'agrément des suffragants qui réclamèrent auprès

du Saint-Siège. Innocent, après avoir fait plaider la devant lui, cassa cette seconde élection, et, selon droit, désigna au choix des électeurs le cardinal E. Langton, digne de la confiance de tous, Anglais de naissance d'ailleurs, et qu'il sacra à Viterbe. Après avoir écrit au roi, dont il n'était pas censé avoir su les intrigues pour recommander le nouvel archevêque.

Celui-ci s'était chargé de lui remettre en même temps des cadeaux qui témoignaient que le Souverain Pape, s'il agissait d'après le devoir de sa charge, n'en était pas moins envers le prince les meilleurs sentiments de bienveillance et d'amitié.

Le monarque n'en reçut pas mieux l'archevêque, dans une colère furieuse, il chassa à main armée les chanoines de la Métropole, ordonnant de prendre ceux qui refuseraient de quitter le royaume. Après quoi il écrivit au Pape, lui demandant absolument le sujet qu'on avait choisi d'abord d'après son choix, ajoutant que s'il n'était pas satisfait, il ne souffrirait plus aucun rapport entre lui et ses sujets. En même temps il confisquait le temple de l'archevêque qui fut obligé de disparaître pour élever à de plus sévères marques de son ressentiment.

Innocent n'était pas homme à faiblir devant ces menaces. Il y répondit en envoyant à un certain nombre d'évêques anglais l'ordre d'exhorter le roi en son nom, à reconnaître l'archevêque et à rappeler les chanoines persécutés. En défaut de quoi le royaume devait être mis sous l'interdit. A cette menace inattendue, et se rappelant comment le même moyen avait réduit en France l'obstination de Philippe-Auguste, Jean offrit d'obéir, acceptant les conditions présentées, sauf, disait-il, les droits, dignités et prérogatives de sa couronne. Accepter des restrictions ainsi explicitement, c'était s'exposer à voir renaître, le lendemain, ces mêmes conflits, les trois choses réclamées étant toujours des prétextes créés par l'absolutisme royal. Le Pape agissait de son plein pouvoir et que le droit public du

autorisait aux yeux de tous, ne tomba pas dans un piège aussi patent. Il persista, Jean ne voulut consentir à rien, et les évêques se retirèrent sur le continent, d'où ils frappèrent d'interdit tous les Etats du schismatique.

Ses cruautés et
ses extravagances.

Jean devint furieux, se répandit en violences contre les ecclésiastiques et ceux de ses sujets qui désapprouvaient sa conduite. Il alla jusqu'à faire enfermer et mourir de faim une mère et son fils qui s'étaient séparés de lui pour ne participer en rien à ses désordres. Son état mental fut tel, par l'excès de ses emportements, qu'il ne craignit pas de songer à se faire des alliés des Maures d'Espagne, et de leur proposer même de payer cette alliance par l'abjuration de la religion chrétienne. On le méprisa, et le sultan espagnol lui répondit que si le musulman abandonnait jamais sa foi, ce serait pour prendre celle que Jean ne rougissait pas de trahir. Et au milieu de ces extravagances le despotisme pesait sur tout le monde ; son impiété s'accroissait toujours plus, si bien que le Pape se détermina à l'excommunier personnellement. Le coupable n'en continua pas moins ses folies les plus odieuses. Il n'y avait plus qu'à employer le dernier moyen, moins contre lui qu'en faveur des peuples opprimés. Le Pape publia alors une bulle qui privait le despote de ses droits au royaume, dispensait ses sujets de toute fidélité à son égard, en même temps il écrivit au roi de France et aux autres princes du continent pour les engager à entrer dans ses Etats et à le poursuivre comme un ennemi de l'Eglise. C'est alors que, pour surcroît d'embarras, le roi apprend qu'une sérieuse conspiration s'est formée contre sa vie. Puis des hostilités surgissaient sur la frontière d'Ecosse, d'Islande et du pays de Galles. Il lui fallait se défendre, et une profonde terreur lui faisait redouter quelque attentat qui devait le menacer. Mais ce fut bien pire quand il apprit que la France allait faire invasion chez lui et y serait suivie sans doute de beaucoup d'autres. En effet, on préparait à Calais et sur tout le littoral français une descente sérieuse.

Le royaume
d'Angleterre mis
en interdit.

très bien qu'il valait mieux être de perdre tout ce qu'il possédait cérémonie de sa soumission à féodal se fit dans la maison de 15 mai 1213, et Jean fut absout avait plus de cinq ans que l'in malheurs que le mauvais prince peuples et pour lui (a).

Cette dernière péripétie avait l'avouer, de très humiliant p cependant qu'il l'avait bien mé gieux bénédictins (b) ont-ils pu soumission qui était toute de l'Eglise du moyen âge, et qui d'e son roi et toutes ses institutio Saint-Siège (c).

Et nouvel oubli
de ses serments.

Toutefois ce respect forcé par la noblesse anglaise ne pouvait montré si cruellement despot respecté ni le sentiment de la gouvernement honnête. Il ne de un retour d'affection devenu in son retour vers le Pape que détourné de faire agir contre contre l'Angleterre, et qu'il tour comte Ferrand avait formé cor tralité qui semblait imposée à J toute attaque, ne l'empêcha pas dication légitime en se portant cents voiles contre la flotte de Manche et la mer du Nord. Av

(a) Rymer, *Fœdera*, I, 130.

(b) *Art de vérifier les dates*, VII, 107. III, 219; — Rhorbacher, ad ann. 1213.

(c) Mathieu Paris, ad h. ann.; — Rymer Rigord, Smolet, Rapin, Thoiras.

ons un peu sur certains faits pour le
uivre la filière des graves événemer
rapporter.

créé, à une lieue de la Roche-sur-
paroissial de Saint-André-d'Ornay, l'
des-Fontenelles sous la règle de
ut pour fondateur Guillaume de Ma
lmont, et Béatrix sa femme, da
luçon et de la Roche-sur-Yon, qui
VII, vicomte de Thouars. Les
e préférence peu à près la rég
ers de la Chancelade, abbaye d'Au
d. L'autel majeur ne fut consacré
r notre évêque Jean de Melun. Il n'
is que les religieux avaient pris pos
t ayant été construit sans doute trè
erre, ce qui supposait une longue
; seigneurs du pays continuèrent à
ire du bien à ce monastère, qui,
s le milieu du xvi^e siècle, fut ruiné
62. Après ce malheur, comme to
ait relâchée, et n'y revint qu'après
. la congrégation des Génovéfains (a)
es I^{er} de Lusignan, fils d'Amaury I
Chypre et de Jérusalem. Ce doub
même tête que de 1197, quand A
deux couronnes par son mariag
fief. Le titre de roi de Jérusale
t, la ville royale étant tombée au
la gardaient. Mais il donnait toujo
mandement des armées et le di
coup de cas. En dépit de sa mince
uté lui valut le titre de roi de Jér
Alix, fille du dernier roi Henri de

HISTOIRE GÉNÉRALE DU POITOU (1213)

rt en 1197. Hugues avait eu pour régent pendant
i, Gonthier de Mont-Belliard, qui abusa beaucoup
rité. A peine majeur, il se fit couronner à Nicosie
une femme Alix, qu'il avait épousée en 1208.

incesse était femme de tête et le seconda éner-
dans le soin qu'il prit de son gouvernement (a).

s 1212 ou 1213 qu'il faut établir, paraît-il, les
ments de l'abbaye de Notre-Dame de Chambon,

bono, située à une lieue de Thouars, sur les
l'Anjou et du Poitou. D'épaisses ténèbres entou-

rceau que quelques-uns placent en 1192, d'autres

quelques-uns aussi en 1212, que nous préférons

e serait aux vicomtes de Thouars qu'elle aurait

istence, qui n'a laissé d'elle-même que des sou-

eine sentis. Après les désordres du xvi^e siècle

émouille, quoique devenus protestants, ne crai-

s de se l'attribuer. Ils en restèrent commenda-

me ils l'avaient été d'abord. Ce régime produisit

naturels. En 1776 elle n'avait plus que trois reli-

ut unie, peu après, au collège et à l'hôpital de

'était encore au profit des La Trémouille, qui pos-

. seigneurie et le château des anciens vicomtes.

ntes recherches dans les archives des Deux-

dans celles des La Trémouille, faites par

, qui s'était occupé de l'histoire de son pays

t de soin et d'intelligence que de succès, ont fait

usqu'à trente noms des anciens abbés. Avant lui

nnaissait que huit (a).

issi en 1213 que le diocèse perdit son bon et

ue Maurice de Blazon dont la mansuétude était

xemple. Il se vit préparer à la mort par de

ouffrances qui rendirent diffioiles ses derniers

st probable que le despotisme de Jean Sans-Terre

vérifier les dates, V, 121; — Mémoires des Antiquaires de
38.

re de Chambon.

CHRONIQUE GÉNÉRALE DU POITOU (1214)

rien dans ses épreuves qui se ca
des voiles épais. L'incertitude
ouïe même la date précise de s
tinement qu'en 1214 le siège étai
Chapitre Philippe, l'annonça au c
même année, qui dut être, par co
décès. Les plus anciennes trad
is ont prouvé qu'il avait été inhu
église de Notre-Dame de Mirebe
collégiale et dans laquelle so
lazon, seigneur du lieu, fonda
iversaire pour le repos de son âme
ir, le LXI^e dans nos dyptiques, fut G
1 devrait regarder, d'après D. M
omme faite en 1216 (b). Il y a évi
du docte bénédictin, car il n'es
rcilier les dix ans et deux moi
ement à l'épiscopat de Guillaume I^r
quelques-uns le prétendent, avec un
5 donnée par Philippe, son succe
soit, le premier acte qui nous
t est de 1217 et en faveur de l'abl
e un chevalier seigneur de Vouze
Evêque et le Chapitre de ne plus
ur des biens qu'ils possédaient
année jusqu'à la fin de sa vie nous
ques actes de juridiction peu in
Nous nous arrêterons à quelques
t plus réel.

re avait réfléchi que ses extrav
assez mal servi, et enfin il prit

(VIII, 147.

, col. 1183.

I, col. 1183; — Du Tens, II, 426; — D.

V, 67.

de ne se plus mêler des affaires de ses idées et de son trésor. foi à toutes les opérations des favorisa en tout les nominations des abbés faites par les Chapitres comme il lui fallait toujours avec ce fut aux barons du Poitou qu'une descente sur les côtes de donc ses chevaliers à l'île de l'expédition dans laquelle il v ceux-ci ne l'aimaient pas assez tèrent l'insuffisance de leur ress côté, l'archevêque de Cantorbe faire la guerre qu'il avait juré recevant l'absolution. Mais pend régler les affaires du clergé s' provinces de régler les indemnités évêchés et des monastères avaient s'embarqua à Portsmouth au cor et quelques jours après descen en Poitou où Savary de Mau arrivèrent aussi après s'être soi furent entre autres Geoffroi de Marche et son frère le comte d même Hugues, du mariage de Jeanne, qu'il avait eue d'Isabelle ce mariage manquer par celui mort de Jean avec le roi d'Ecos Hugues lui-même n'hésitait pas que l'ambition d'avoir un roi plice de la déloyauté de Jean S.

Philippe - Auguste s'oppose à ses progrès.

Ainsi rétabli dans le Poitou quelques places, entre autres celle à six lieues d'Angers, qu'il fort

(a) Rymer, *Fœdera*, I, 62.

Maine où il assiégea la Roche-aux-Moines, envoya un fort détachement ravager les environs de Nantes et prit, dans une escarmouche, Robert, fils aîné du comte de Dreux, et quatorze seigneurs français. Philippe-Auguste était alors occupé en Flandre contre l'empereur Othon. Il dépêcha donc son fils Louis avec ses troupes contre l'envahisseur qui gagnait la Roche-aux-Moines, lorsque prévenu à temps Jean, qui avait toujours redouté de se battre en pleine campagne, s'échappa si rapidement, que ses vivres, son bagage et ses machines de guerre restèrent au pouvoir des Français. Ce désarroi coïncida avec la bataille de Bouvines gagnée le 27 juillet en des circonstances héroïques par le roi de France sur les alliés de Jean. Celui-ci en est découragé et s'imaginant voir déjà Philippe le poursuivre en Poitou, il va s'enfermer dans Parthenay. C'est là, en effet, que l'ennemi accourait pour le forcer. Ce sort lui était réservé avec toutes les chances terribles qui pouvaient s'en suivre si le légat, Robert de Courçon, ne s'était interposé à sa demande pour obtenir une trêve.

Jean repassa alors en Angleterre, il y trouva les barons ligués contre lui et lui demandant le respect des privilèges accordés et toujours violés par lui. Forcé de céder, il leur donna le 15 janvier 1215 une nouvelle charte qu'il ne tarda pas à rétracter quand il se crut redevenu plus fort. Nouvelle dispute. Les barons offrirent la couronne d'Angleterre au fils de Philippe-Auguste. Celui-ci quitte le Languedoc où l'avait appelé la guerre des Albigeois, descend à Landwich, dans le comté de Kent, marche vers Rochester qui ne résiste pas, et va de là à Londres où il reçoit le serment des barons et des magistrats de la ville. Jean vit enfin qu'une bataille rangée toujours évitée jusque là, devenait indispensable. Il y abandonna le sort de sa couronne. Il alla donc au devant de son ennemi avec une armée considérable. Mais c'est là que Dieu l'attendait. Ayant voulu à passer en des lieux marécageux, que la haute mer submergeait souvent, la marée l'y surprit, engloutit sa

troupes et lui-même eût beaucoup souffert. Ce désastre, auquel il ne pouvait échapper, brisa de son orgueil ni les fureurs de sa vengeance. Déjà malade avant ce malheur, il fut encore davantage devant les irrémédiables conséquences de sa position extrême. Le chagrin de voir mourir de l'abattre, et il vit que la mort de son fils aîné Henri, qui était institué son légataire universel, le 9 octobre 1216, n'ayant que cinq ans, usés dans l'excès de tous les vices, ses sentiments élevés.

Châtiments de
la Providence sur
la famille des
Plantagenet.

Un coup d'œil sur le passé nous présente de sévères leçons de l'histoire. Elles apparaissent jusqu'à leur dernière limite dans toutes les fautes qui rendent méprisables à ceux qu'elle est chargée de châtier de quels châtimens la Providence a puni la longue suite d'abominables iniquités, le germe de tous les maux encourus pour satisfaire ses passions et ses vices. Les quatre fils contre leur père ; le mépris de l'honneur, n'écoulant pour rassasier plus mauvais instincts d'une nation ; les fils ne profitant de ses ignobles exemples ; le persécuter, lui manquer de foi ; le condamner à des repentirs simulés que le chagrin et le conduire au tombeau ; les plus détestables de l'ingratitude ; tous à peine arrivés à l'âge de la maturité ; la vérité de la sentence divine contre la piété filiale.

Jean, après sa mort, reposa dans l'église de Chester ; il n'alla pas rejoindre ses frères ; il ne vult les restes de sa famille ; il ne voulut pas que les sculptures de leurs tombeaux

souvenirs qui s'y réveillaient parfois curieux visitant la basilique. De poètes y sont plutôt l'expression de la poursuite des bienfaits réels que la vérité poétique n'eurent pas. Mais l'histoire vient répondre à ces sentiments d'une indulgence par les justes malédictions d'un arrêt qui punit les si abominables forfaits.

La même année probablement que fut

Poitiers Guillaume IV, surnommé le Mauvais ou de Maurice de Blazon. Le siège était dur, un peu plus ou un peu moins de deux années, suite des bouleversements que Jean Sans Terre avait opérés partout. Cette date pourtant est incertaine, d'accord avec toutes les chartes du dixième ans, et finir en 1224; d'autres veulent qu'il ait commencé qu'en 1216, ce qui le ferait exister quand son successeur Philippe gouvernait déjà, pendant dix ans. Il semble pourtant que c'est bien plutôt qu'il faut assigner à l'élection de Guillaume une charte de Talmont, citée par nos auteurs, qui serait fautive, puisqu'elle se trouve avant les événements ultérieurs (a).

Le comte de Mauléon, que nous voyons rester à la Roche-Beaucourt, accepta toutes ses apparitions et fut célèbre parmi les chevaliers de ce temps pour sa dévotion aux frivolités de la vie licencieuse.

Les tournois d'armes qui n'avaient plus qu'un intérêt secondaire, les folies amoureuses qui en faisaient le charme, le roubadour non moins qu'un brave guerrier, ce qu'étaient ces poètes qui ne cherchaient pas la gloire que la volupté, et qui, sans reculer devant la bataille, lui préféraient cependant les sautes de danse où les minauderies des grandes danses.

appelaient aux dangereux tournois des vers érotiques et des adultères scandaleux; où les femmes légères ne valaient pas mieux que leurs esclaves; où le sentiment religieux s'affaissait enfin sous les couronnes de fleurs et les triomphes faciles des héros des carrousels et de l'amour. Ce terrain fut un de ceux où figuraient les exploits de Savary, mais où il réussit moins pourtant que sur celui des combats, car cette vie toute parsemée de coups d'épée et de *centons*, se distingua d'autant plus que, selon les caprices de son esprit léger ou de ses intérêts, il changea souvent de maîtres, servant tantôt la France et tantôt l'Angleterre, soit en Poitou, soit de l'autre côté de la Manche. Il était, au reste, de cette noble et ancienne race venue du Midi et dont nous avons raconté l'établissement dans notre province au ix^e siècle (a). Fils d'un Raoul, seigneur de Mauléon, qui l'était en même temps de Talmont et de Fontenay, et officier de Jean Sans-Terre, nous le voyons l'accueillir en Poitou, ce qui ne l'empêcha pas de l'abandonner bientôt après, ne pouvant se faire à ses habitudes de méchanceté et de perfidie contre lesquelles il avait cherché à le garder. Quand Louis de France fut envoyé en Angleterre pour y prendre possession du royaume que le Pape avait mis à la disposition de Philippe-Auguste, Savary s'attacha à son parti qu'il servit utilement, puis il passa en Palestine où il se distingua au siège de Damiette, il y arriva pour sauver la place et l'armée au moment du plus grand danger. Là, il combattit avec Hugues X de Lusignan, Geoffroi de Beaumont seigneur de Bressuire, et Robert de Vivonne. Cette gloire lui valut mieux que celle des boudoirs et des chevauchées de la Provence où les lumières ne brillaient pas toujours et qui lui valurent sa réputation de trouvère chez les littérateurs du xviii^e siècle et les historiens romanciers du nôtre. On le vit vers la fin de sa vie servir Louis VIII

(a) V. ci-dessus, t. V, p. 337.

FOIRE GÉNÉRALE DU POITOU (1216)

il se distingua, puis se révolta
s la régence de Blanche de Castille.
la plupart de ces chevaliers de
sions guerrières semblaient autorisés
qui remplaçaient volontiers quelque
second ordre. S'il y eut donc
de ces heures éblouissantes qui,
mêlée à d'importantes affaires, p
er les chroniqueurs et ceux qui
s siècles, ne perdons pas de vue l
de modération et de justice qui s
versement remplis de contrastes re
urs, nous, spectateurs froids et
dramas éloignés dans leurs rappor

sorte aussi qu'il nous faut juger l
s variations de Savary entre les c
u'il avait servis. En 1230, il ava
es côtes de la Rochelle des pir
lu odieux aux Français. Il crut
ngleterre où il mourut en 1234. C
il voulut être transporté à l'île
t, et il y ordonna que son corps
de Saint-Michel-en-l'Herm dont
. Il ne laissait qu'un fils illégi
vait encore près de lui en ses derr
tes richesses et les terres considé
sèrent donc à Alice, sœur aînée
mariage avec Guy I^{er}, vicomte d
e famille les opulentes possessio
3 (a).

poète du même temps a peut-être
ié ici, non qu'il soit Poitevin, pui

noires des Antiquaires de l'Ouest, XXIX, 387;
ours; — Guillaume le Breton, *ibid.* IX, —
elle, I, xxxi, p. 186 et suiv. 439.

seigneur dans le Périgord, mais parce qu'il prit une grande part aux événements du Poitou pendant les règnes successifs des Plantagenet. Chose remarquable ! les poètes, gens d'imagination et d'intelligence, vécurent toujours de l'esprit de leur temps, n'en dirigèrent pas les dispositions morales, mais les subirent et les reflétèrent, mesurant leur philosophie et leur morale à celles des époques où ils se faisaient une réputation où la vanité avait plus de part que leur fortune ; ils honorèrent la littérature ou l'avilirent selon les tendances de leur temps. Le siècle d'Auguste, celui de Louis XIV se remarquent par la dignité des grands hommes qui en illustrèrent la poésie, on sait comment les versificateurs du *xix^e* ont jeté leurs vers et leur prose dans la boue ou le ridicule qui signalent, à peu d'exceptions près, nos poètes contemporains. Aux *xii^e* et *xiii^e* siècles, Bertrand de Born, né au village de ce nom, en Périgord, fut un de ces types qui exagéra de beaucoup les similaires de son temps. Possesseur du château de Hauteford, non loin de Périgueux, on le vit, selon les circonstances, ami ou ennemi déclaré des princes qui portèrent tour à tour ou à la fois la couronne d'Aquitaine, se passionner pour la guerre, qu'il faisait à tort et à travers, déclarant en un style provençal exalté que personne n'aurait jamais son château, ce qui n'empêcha pas Henri II de le prendre, y compris le glorieux seigneur qu'il lâcha pour un mot heureusement trouvé à la louange de son fils Court-Mantel.

Bientôt après, on le vit figurer dans les guerres entre Richard et Philippe-Auguste, autant en se battant comme un fou qu'en excitant à la guerre les partis qu'il regrettait de voir rapprochés par une paix qui ne lui allait pas. Dans ces épopées la satire tient autant de place que la valeur des champs de bataille et la poésie des ruelles, c'est surtout dans les sirventes qu'est le triomphe de son talent : c'est une espèce de poésie où la satire se mêle toujours à la tendresse du sentiment et aux exaltations d'un amour écervelé ; il aime à y semer la division entre les

GÉNÉRALE DU

commettre les
contre parfois
ble à son ég
et l'accuser
à ces gri
le conduite d
ente la guer
nera dès lors
vélé de lui-m
jour arriva
de se fatigue
is profit las
horré de to
uyer. Il sen
alla se cach
ens où il aur
ix vérités qu
it pas su con
ressemble da
rature : mœu
ie inutile ou
pas un de
on devient un
cupidité et l'
Il peut arriv
d'un peupl
es plus dang
ira le xiii^e
s causes tr
ent de les ig

— Pujault, *Géog*
histoire littéraire





NOTES DU LIVRE LX

NOTE 1

- Filteau attribue Robert de la Trémade. C'est la quatrième qu'il faut dire nous verrons toute une famille du même nom à la Massoure. (V. *Dictionnaire* de Fourmont, III, 215.)

NOTE 2

ennemis ont trouvé dans leur artillerie tout puissant à leurs yeux de la négation d'un fait historique dont l'acceptation déshonore et de Henri Martin. Cette méthode de l'histoire où il ne faudrait laisser entrer que les grands maîtres. Leur crédit, qui plait à certains timides un certain nombre de critiques, par leurs principes et leurs études sèches, en sont arrivés, pour ne pas sembler faibles, à leur accorder certains droits. Ils ne se servent pas pour se fortifier d'une méthode irrégulière. C'est ainsi que certains se sont appuyés de notre regrettable pour conclure d'un de ses travaux (Mémoires des Antiquaires de l'Est) qu'on manquait de base pour attribuer l'origine qu'en 1202, disent-ils, il n'y avait pas de Poitiers.

Nous avons établi d'après les auteurs que nous n'étions plus à Poitiers même, ils en ont ordonné où ils surveillaient notre province, c'est-à-dire avec elle. Rien n'est plus naturel que leur affirmation du maire de Poitiers : rien n'est moins sûr que les registres de l'échevinage (*Ibid.*, p. 21) ne donnent pas de détails de l'affaire ; rien de plus évident que les oculaires soient plus nombreux et qu'ils ne permettent pas de nier la valeur de cet argument documenté par des fêtes publiques re-

chaque anniversaire, par des statues de ville placées sur la porte de la Tranchée du corps de ville aux frais de la cérémonie la procession se prolongeant de Notre et cet empressement enfin des dames de l'habit l'image portative de la Vierge effacer du souvenir des Poitevins cette tradition. Vous ne le nierez pas plus que ces Salette qui ont triomphé sous nos yeux de la piété populaire a consacré par d'immense dévotion. Ah! messieurs les savants sans la foi. Nous, nous voulons la foi avec défiance d'être jamais assez forts pour étouffer

FIN DU HUITIÈME VOLUME



TABLE DE

DU VII

—

LIV

DEPUIS LE PREMIER D
JUSQU'A
DE GUILLAUME ADELEI

(De 111

- .2 Désordres graves dans la
Frivolité de la littérature
Caractère des premières s
Les troubadours. — Natu
Comment Guillaume s'y s
Ses désordres après son r
Ses enfants.
Ses relations avec Maube
- 3 Le comte est excommuni
- 4 Ses nouvelles violences
Chauvigny.
Guillaume envahit et s'ap
Détail de cette injustice .
Arrivée de l'évêque Pierre
Comment il pourvoit à l'a
Sainte vie de Pierre II da
Le Mal des Ardents obser
Origine de la maison de E
Comment Aymar de Poiti
Suite des égarements de C
Sa rupture calculée avec
L'esprit public résiste à s
- 5 Continuation de la guerre
et les Lusignan. . . .

- 1115 Fondation du prieuré de Châ
 Vie intérieure de saint Pierre
 Ses derniers jours et sa mort
 Sa sépulture et son culte. . .
- 1116 Comment Guillaume IX se r
 Il répudie sa seconde femme
 Qui meurt à Fontevrault. . .
- 1117 Guillaume IX continue ses d
 Son troisième mariage. — S
 Ses enfants
 L'aîné se révolte contre lui .
 Mort de Robert d'Arbrissel
 Ses vertus et les honneurs q
 Fondation du monastère de
 Vie et mort de saint Bernard
 Combien les fondations rel
 besoins du temps
 Avènement de Guillaume C
 Poitiers
- 1118 La guerre se renouvelle avec
 Et de Parthenay
 Guillaume fait la guerre en l
 Ses nouvelles débauches. . .
 Ses succès en Espagne .
 Nouvelle altération des mon
 Concile de Reims
- 1119 Supercherie de Guillaume p
 Eglise de Sainte-Pélage à Poitiers.
 Prieuré de Saint-Denis à Poitiers
- 1120 Fondation de l'abbaye des Châtelliers.
 Fondation de l'Absie-en-Brignon
 Fondation de l'abbaye du Pin
 Fondation de l'abbaye de Bonnevaux-en-Marçay. . .
 Fondation de l'abbaye des Alleuds
- 1121 Guillaume IX se rend maître de Parthenay
- 1123 Conséquences de cette conquête.
 Guerre entre le comte d'Anjou et le seigneur de Mon-
 treuil-Bellay.
- 1124 Guillaume IX s'allie avec le roi de France contre le roi
 d'Angleterre.
 Prieuré de Saint-Léger à Poitiers
 Fondation de l'abbaye de l'Etoile

DES

obé
itie
nat.
prit
.
re
le c
s se
de'
ie d
om
co
re.
i La
imo
.
le s
.
s.
ade
de
e B

—

IV

T C
NE,

111

ne
ela
d'A
e c
tea
st d
l'A
.
enir

	Pages.
1127 Du mariage de Guillaume X avec une sœur du vicomte de Châtellerault	79
Secondigny rendu par Guillaume X à la Trinité de Poitiers	80
Exactions de quelques seigneurs réprimées par l'évêque Adelelme et le comte Guillaume X	80
1128 Agrandissement dans la famille d'Anjou	82
Le jeune Geoffroy devient roi de Jérusalem. — Il est reçu chevalier à 15 ans. — La rue <i>Favrouse</i> à Poitiers	82
1129 Origine du nom de la branche des Plantagenet	83
Protection du Comte de Poitiers envers Montierneuf et Sainte-Radégonde	83
1130 Siège et prise de Châtelaillon	84
Fin de la maison de Châtelaillon	86
Origine de la famille de Curzay	86
Commencement du schisme de l'antipape Anaclet	87
Rôle que s'y fait l'évêque d'Angoulême Gérard II	88
Perplexités de Gérard d'Angoulême sur les desseins du Pape à son égard	89
Saint Bernard défend la papauté légitime	89
Ambitieuses menées de Gérard	90
Il se déclare pour Anaclet, et devient le fauteur du schisme	91
Fondation de l'abbaye de l'Ile-Chauvet	91
Celle de Breuil-Herbaud	93
Et de Fontaine-le-Comte	93
Influence des croisades sur les fondations monastiques	95
Générosités exceptionnelles de Guillaume X	95
Mort d'Hildegarde, troisième femme de Guillaume IX	96
Zèle de Guillaume X pour le bien et la justice	96
1131 Il favorisa le schisme en faveur d'Anaclet	97
Saint Bernard s'y oppose et le combat énergiquement	98
Efforts de Guillaume pour Anaclet	98
L'Evêque de Poitiers chassé de son Siège	99
Comme celui de Limoges	99
Opposition de saint Bernard qui fait agir le duc de Bourgogne	99
Et écrit lui-même à Guillaume	99
Et aux évêques de l'Aquitaine	100
Troubles dans le diocèse de Poitiers	101
Concile de Reims	101
Violences de Gérard	102

LE 1

ainte
ainte
re de
. . .
es ét
e X.
dev

. . .
é de
que c
ame
Arnc
aint
enay
e-Vie
ant
eau l
n de
ava
de l
sa

. . .
de c
lelm
. . .
érige
uilla
e de
léon
e d'
roua
lans

. . .
'aur
é civ

. . .
n sec
Vulg
se l

. . .
. . .
. . .
. . .
voy

	Pages.
1137 Son arrivée à Compostelle	130
Sa vie pénitente	130
Sa mort édifiante	131
Ce prince confondu avec plusieurs autres de son nom .	131
Honoré comme saint dans l'Eglise de Poitiers . . .	131
Sa sépulture en Galice	132
Il est le dernier des souverains de sa race en Aquitaine.	132

LIVRE LV

LES MŒURS, HABITUDES ET USAGES DES XI^e ET XII^e SIÈCLES

(Vers 1137)

1137 Origine de la vie sociale dans les Gaules	145
Comment la population s'augmente à cette époque . .	146
Causes de cette augmentation de population en Poitou et ailleurs. — 1 ^o les constructions monastiques en plus grand nombre.	146
2 ^o Les progrès de l'agriculture	147
3 ^o L'action des croisades.	147
Comment celles-ci préparèrent l'affranchissement des serfs	148
Comment l'état des serfs s'améliore à cette époque . .	148
Habitations civiles	149
Les viguiers remplacés par les prévôts et les baillis. .	151
Les sénéchaux.	152
Les comtes du palais	153
Châtellenies et présidiaux	154
Les coutumes	154
Relations entre le seigneur et le vassal	155
Comment les modernes calomnient l'époque féodale. .	156
Ce que l'histoire répond à ces injustices	157
Comment l'Eglise et la monarchie combattirent toujours ses abus	158
Fabriques et industries	159
Habillements	160
Usage du linge.	161
Les couronnes des seigneurs.	161

DES

peu

.

.

.

.

8 cc

8

.

.

10

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

ites

.

iser

.

—

VR

.

LÉON

DE I

181

Fr

s a

t de

orde

	Pages
1137 Apparences d'opposition de la part de quelques vassaux	197
Mort de Louis VI	198
Louis VII accorde de grands avantages à l'Aquitaine .	198
Guillaume de Mauzé, sénéchal de Poitou	198
Ordonnance relative aux rôles d'Oleron	199
Et aux élections ecclésiastiques.	199
Les menses épiscopales et les biens de l'Eglise sauve- gardés par la même ordonnance	200
Raisons dans les désordres publics de multiplier les communes	201
Caractères de ces institutions au XII ^e siècle	201
Esprit d'indépendance de la noblesse luttant contre les nouvelles institutions	202
1138 Révolte de Poitiers réprimée par Louis VII	203
Sigillographie de Louis le Jeune comme roi de France et duc d'Aquitaine	204
Mariage d'un vicomte de Thouars avec Agnès de Poitiers, fille de Guillaume IX	204
1139 Du droit de monnayage à cette époque dans le Poitou .	205
Valeur de la livre et du denier de cette époque, rela- tivement à la nôtre.	206
Ce qu'on entend par le <i>Don de change</i>	206
Le sénéchal Guillaume de Mauzé, et l'abbaye de Mon- tierneuf	207
Etablissement des templiers dans notre province . . .	207
Leur origine	207
Leur organisation et leur esprit.	208
Leur première maison en Poitou	210
Fondation de l'abbaye de Moreaux.	210
1140 Mort de l'évêque de Poitiers Guillaume Adelelme . . .	212
Comment Grimoard, son successeur, n'est réellement que le LIII ^e évêque de Poitiers.	212
Son avènement.	213
Commencements difficiles de son épiscopat	213
1141 Le roi s'oppose à son sacre sous prétexte des inves- titures.	214
Mais il cède à l'influence d'Innocent II et de saint Bernard	215
Entreprise repoussée de Louis le Jeune sur le Tou- lousain	215
Injustice de cette attaque.	216
Qui est repoussée victorieusement	216
Premiers actes de l'épiscopat de Grimoard	217

DES

.
nel
ter

.
bou
ns l
uci
rt d

.
lev
es,
dit
nell

.
e I
et

t d

.
Sai
int
adé,
pisa
de
ore
vis

.
dai

.
léo.
séq

.
mo
ond

.
ver
van
erin
de .
ais

.
léo

	Pages.
1149 Elle publie le <i>Rôle d'Oleron</i>	236
Les églises de Bonneuil-Matour, et de Saint-Saturnin de Poitiers adjudgées à Saint-Cyprien	237
Translation de la vraie croix de sainte Loubette	238
Histoire de Pierre Béranger	238
1150 Ses liaisons avec Abailard	239
Il meurt dans l'obscurité	240
Fondation de l'abbaye de la Grénetière	240
Ses abbés	242
Erreurs de Gilbert de la Porée	242
Il est dénoncé à Rome	243
Concile de Reims où il est condamné	244
Il se soumet et revient à Poitiers reprendre son ministère	245
1152 Gilbert refuse, jusqu'à coercition par le Pape, de rendre à Saint-Cyprien de Poitiers, les églises qu'il lui a reconnues	252
Prévision en Aquitaine d'une prochaine séparation de Louis VII et d'Eléonore	246

LIVRE LVII

DEPUIS LA SÉPARATION DE LOUIS VII ET D'ELÉONORE JUSQU'À LA PAIX DE MONTLOUIS

(De 1151 à 1174)

1151 Affaire du comte d'Anjou Geoffroi Plantagenet	251
Révolte contre lui de Giraud de Montreuil-Bellay	252
Le roi s'interpose vainement entre eux	252
Geoffroi se refuse à lui pardonner	252
Il y est forcé par un miracle de saint Bernard	253
Et meurt bientôt après comme le saint l'avait prédit	254
Mort de Suger et de saint Bernard	254
Fondation de l'abbaye de la Merci-Dieu	255
1152 Conduite réciproque de Louis le Jeune et d'Eléonore	256
Raisons canoniques contre la validité du mariage	257
Concile de Baugency, où il est cassé	257
Suites de cette rupture et de la politique d'Eléonore	258

TABLE DES MATIÈRES

e avait obtenu de son mari le re	
de l'Aquitaine	
avait celui-ci de ne pas retenir l'A	
ceptre	
ient en Poitou. — Aventures de ce	
ce avec Henri d'Anjou pour son	
.	
n et l'autre y compromettent leur d	
l'opinion publique.	
çu à Limoges pour son couronne	
aine	
e d'Eléonore	
es	
/entadour.	
es	
prend Eléonore.	
comtesse de Toulouse	
moral de cette poésie des Troubad	
e Bernard en particulier	
ances sur l'esprit français	
evient roi d'Angleterre. — Eléo	
avec lui	
Louis VII à son égard	
i II contre lui	
e deux enfants de quatre ans	
que Gilbert de la Porée	
à Saint-Hilaire.	
r son église	
r le doyen Laurent.	
évêque de Poitiers, succède à Gilb	
s affaires litigieuses entre le seig	
, le Chapitre de Poitiers	
abbaye de la Grénetière et le seig	
es	
, l'abbaye de Boisgrolland.	
que Chalon	
ns l'Eglise de Bordeaux susci	
.	
rendique Toulouse au nom de s	
.	
/oppose	
pouille son frère Geoffroi de l'	
.	

	Pages
1159 Il s'empare de Thouars et le brûle à la demande d'Eléonore	282
Sa conduite envers saint Thomas de Cantorbéry	282
1160 Assassinat du saint archevêque	283
Henri s'empare de Gisors contre la foi des traités . .	283
1161 Avènement de Laurent, LVI ^e évêque de Poitiers	284
1162 Avènement de Jean de Belesme, LVII ^e évêque de Poitiers	285
Ses origines sérieusement établies	285
Reconstruction de la cathédrale de Poitiers	286
Nouvelle enceinte de Poitiers	287
Reconstruction de Sainte-Radégonde	290
Restauration de la salle des Pas-Perdus du palais de Poitiers	291
Reconstruction de l'évêché	291
1164 L'abbaye de Sainte-Croix mise sous la protection du Saint-Siège	292
Beaux exemples donnés par l'évêque Jean de Belesme.	293
Sceau du prélat	293
1168 Naissance de Philippe-Auguste	294
Guy de Lusignan tue le comte de Salisbury	294
Incidents qui s'en suivent	296
Henri ravage la Marche et l'Angoumois	296
1169 Il partage ses Etats entre ses deux fils aînés	297
L'un est associé à la royauté d'Angleterre	297
L'autre devient duc d'Aquitaine	298
1172 Commencement des humiliations de Henri II	299
Ses travers et son mépris des idées morales	299
Fondation de l'abbaye de la Blanche, en Noirmoutier .	301
Débauches publiques d'Henri II	302
Eléonore pousse ses enfants à la révolte contre leur père	303
Et trame avec eux une conspiration contre Henri II . .	303
1173 Révolte de son fils aîné	304
Louis VII entre dans la révolte. — Ses motifs de mécontentements	304
Singulier rôle d'Eléonore	305
Intervention de Louis VII dans la guerre contre Henri II.	306
Comment Henri Court-Mantel en profite	306
Les Brabançons et les routiers. — Premier exemple de troupes réglées	307
1174 Commencement des hostilités en France	308

- 1177 Succès de Geoffroi en Bretagne. . . .
 Les Maingot de Surgères.
 Vente au roi d'Angleterre du comté d
 passe à la maison d'Angoulême.
- 1178 Nouvelles guerres en Poitou et paix
 résulte
- 1179 Sacre anticipé de Philippe-Auguste
- 1180 Richard y assiste avec ses frères Henr
 Concile général de Latran. — En qu
 Poitou. — Écolâtre de Poitiers
- 1181 Libertés communales
 Guerre de Richard en Limousin
 Richard s'empare de Lectoure
- 1182 L'évêque Jean de Belesme transféré à
 Les Albigeois et les Troubadours
 Jean III de Belesme transféré de
 primat de Lyon
 Son remarquable pontificat sur ce nou
 Il se démet et se retire à Cluny.
 Miracle du crucifix de saint Martial à
 Poitiers
 Fondation de l'abbaye de Ferrières
 Nouvelles discordes dans la famille d'
 Caractère politique de sa faiblesse pou
 Il leur propose des arrangements mut
 tent pas.
 Nouvelle révolte de Richard
 Que la noblesse du Poitou abandonne.
 Guerre civile entre Richard et Geoffro
- 1183 Conduite cauteleuse d'Henri II.
 Qui intervient enfin dans la guerre.
 Mauvaise foi de Richard
 Perfidie de Geoffroi de Bretagne.
 Celles de Henri Court-Mantel
 Son inique conduite à Limoges
 Nouvelle trahison contre son père
 A qui il déclare une guerre ouverte.
 Sacrilège de cette guerre
 Sa mort imprévue
 Témoignages de repentir qu'il y donn
 Sage conduite d'Henri II après cet évé
 Il rend la liberté à Eléonore

LIVRE LIX

—

DEPUIS LA TROISIÈME CROISADE, JUSQU'A LA MORT DE
RICHARD CŒUR-DE-LION.

(De 1190 à 1199)

	Pages.
1190 Etat politique des croisés et leurs affaires douteuses en Orient	387
Départ pour la troisième croisade	388
Comment Guy de Lusignan devient roi de Jérusalem	389
Il conduit mal ses affaires	389
Comment la royauté de Guy de Lusignan est accueillie en Poitou	390
Quelles déceptions la suivent de près	390
Jérusalem reprise par Saladin	391
Causes morales de cet échec.	392
Ce que devient Guy de Lusignan	392
Dispositions prises en Poitou pour l'absence de Richard.	393
Othon de Brunswick établi comte de Poitou	394
Seigneurs poitevins de la troisième croisade	395
Thibaud de Chabot.	395
Hugues d'Allemagne	395
Hugues d'Angles	395
Roger de Moulins	395
Hugues IX de Lusignan	395
Les de Monts.	395
Les Duplessis Richelieu	396
Eustache de Sainte-Hermine	396
Aimery VII de Thouars	396
Renaud du Vergier de la Roche-Jacquelin	396
Hugues II de Châtellerault, par qui la vicomté passe aux Surgères	396
Raoul de Saint-Georges, Guillaume de Lostanges, Aimeric Roger et Pierre des Prés	397
Jean de la Béraudière	397
Ces grandes illustrations, un des beaux côtés des croisades	397
Conduite déloyale de Richard	398
1191 Richard épouse Bérandère de Navarre	399
Comment finit le traité de Gisors	399
Arrivée de Philippe-Auguste devant Saint-Jean-d'Acre.	399

- 1194 Faveurs accordées par Richard à l'abbaye .
 Droit de minage
 Guerre de Normandie avec Philippe-Auguste
 1195 Paix du Gué-d'Amour. — Richard passe en
 Nouvelles difficultés avec le comte de Toulou
 Soutenues par Philippe-Auguste
 Othon de Brunswick devient comte de Poi
 d'Aquitaine
 1196 Etablissement de l'abbaye de Lieu-Dieu-en-
 Malheureuses destinées de cette maison
 1197 Othon de Brunswick élu empereur d'Occident
 Mort de l'évêque Guillaume Tempier
 Election d'Aymar du Peyrat, LIX^e évêque
 1198 Maurice de Blazon LX^e évêque de Poitiers .
 Reprise de la guerre entre Philippe et Richa
 Nouvelle trêve de cinq ans
 1199 Richard assiège le château de Châlus . . .
 Il y est tué.
 Ce qu'on pensa de sa mort

LIVRE LX

DEPUIS LA MORT DE RICHARD CŒUR-D
 JUSQU'A LA MORT DE JEAN SANS-TE

(De 1199 à 1216)

- 1199 Eléonore reprend le gouvernement de l'Aqui
 Avantages qu'elle accorde à son peuple
 Communes d'Oleron et de la Rochelle.
 Justice rendue à l'abbaye de Sainte-Croix
 Sénoret, premier maire de Poitiers.
 Elle dépouille injustement Arthur de Bret
 couronne d'Angleterre
 Comment Jean Sans-Terre s'y prête. — Car
 prince
 La noblesse lui préfère Arthur qu'elle intronis
 Philippe-Auguste prend son rôle dans cette
 Mauvais côtés de ce prince
 Nouvelle paix entre les deux rois

TABLE DES MATIÈRES

tions principales	
apparition en France de Blanche de Castille	
Eléonore dans cette occasion pour les affaires	
Philippe II vicomte de Thouars et ses rapports avec Jean Sans-Terre	
la foi et l'improbité de ce dernier	
Jean Sans-Terre rivalisent de mauvaise conduite à Chypre après la mort de Guy	
Philippe Amaury II	
l'expédition de la quatrième croisade	
Philippe y prend le grand pape Innocent III	
les prédications et ses secours en argent	
secouru par la noblesse du Poitou	
secouru par les rois de France et d'Angleterre	
l'embarras de ce dernier en Poitou	
de sa politique	
de sa conduite contre Arthur de Bretagne	
la querelle déclarée entre les deux rois	
Philippe prend part; il assiège le château de Mirabel	
Arthur se retire à Fontevrault	
Philippe lui rend les clefs	
Philippe sollicite de nouveau Arthur de renouer la paix	
le refus de celui-ci	
Philippe ose tout pour sa perte	
Philippe se retire au pied du château de Rouen	
la part morale Eléonore avait dans ce crime	
les événements à Trois-Fours à Poitiers	
les circonstances de l'assassinat d'Arthur pour les affaires	
la réclamation légale de tous ses fiefs de la France par Eléonore	
Eléonore en Angleterre	
Philippe de la commune de Niort	
Eléonore d'Aquitaine	
Philippe en Poitou où Jean et Philippe-Auguste l'ont rejointe	
Philippe marche à la Rochelle	
Philippe et Eléonore qui s'en suivent dans le Poitou et le Quercy	
deux ans	

	Pages.
1204 Comment le roi d'Angleterre en mésuse	469
Hugues de Thouars et Savary de Mauléon, prisonniers en France	469
Nouveaux excès de Jean dans son royaume.	470
Il persécute l'Eglise d'Angleterre	470
Il est excommunié par Innocent III	471
1206 Ses cruautés et ses extravagances.	472
Le royaume d'Angleterre mis en interdit	472
Jean se soumet au Pape	473
Humiliations auxquelles il consent comme garantie de ses promesses	473
1213 Et nouvel oubli de ses serments	474
1210-1211 Fondation de l'abbaye de Fontenelles	475
Hugues I ^{er} de Lusignan devient roi de Jérusalem et de Chypre	475
Abbaye de Chambon	476
1213 Mort de l'évêque Maurice de Blazon	476
1214 Guillaume Prévôt, LXI ^e évêque de Poitiers.	477
Nouvelle guerre portée en Poitou par Jean Sans-Terre .	477
Philippe-Auguste s'oppose à ses progrès	478
1215 Jean obligé à une trêve et à une rançon :	479
Ses barons offrent la couronne d'Angleterre au prince Louis de France	479
Sa défaite et sa mort	479
1216 Châtiments de la Providence sur la famille des Planta- genet.	480
Guillaume Prévôt LXII ^e évêque de Poitiers.	481
Savary de Mauléon	481
Comment les biens de Mauléon passent à la maison de Thouars.	483
Bertrand de Born, autre poète provincial.	483
Caractère de la littérature de ce temps	485



401

NS

1

4

†

P

•

1

•

•

Cantorbéry, 282, 299, 344.
 Carcassonne, 9.
 Catalogne, 340.
 Celles, 121, 212.
 Cenan, 49, 71.
 Césarée, 233, 408.
 Chabannais, 60, 76, 332.
 Chaise (la), 332.
 Chalatritza, 452.
 Challans 134, 210.
 Chalus, 431, 442.
 Chambon 476.
 Chambrichon, 275, 317.
 Champagne 52, 53.
 Champagné-Saint-Hilaire, 81, 210.
 Chancelade, 475.
 Chanteloup, 52, 71.
 Chapelle-Séguin, 37, 70.
 Charroux, 16, 24, 52, 72, 277, 284,
 323, 466.
 Chasseneuil, 16.
 Chatain, 16, 17.
 Châteauneuf, 91, 332.
 Châteauroux, 285, 369, 375, 378, 446.
 Châtelailon, 79, 85, 86, 134.
 Châtellerault, 5, 67, 79, 105, 136,
 138, 176.
 Châtelliers (les) 35, 477.
 Chaume (la) 276.
 Chaumont, 284, 432.
 Chavagne-en-Pailers, 125.
 Chauvigny, 8, 10, 17, 68.
 Chef-Boutonne, 41.
 Chiché, 371.
 Chinon, 261, 370, 378, 379, 384, 444,
 456, 467.
 Chitré, 237.
 Chizé, 57, 84.
 Chypra, 400, 410 et suiv., 418, 435,
 448, 475.
 Citaux, 49.
 Clain, riv., 171, 288.
 Clairvaux, 357, 358.
 Clermont, 58, 341.
 Cognac, 126, 342.
 Compostelle 126, 130, 330.
 Conches, 309.
 Condrie, 210.
 Confolens, 60, 76.
 Constantinople, 228, 231.
 Cordoue, 131.
 Corfou, 415.
 Couhé, 29, 31, 210.
 Couronne (la), 428.
 Craon, 25.
 Creuse, riv., 73.
 Croutelle, 95.
 Curzay, 86.

D

Damas, 108, 235.
 Dax, 315, 340.
 Déas, 134.
 Déols, 28.
 Die, 13.
 Doe, 310.
 Dompierre-sur-Boutonne, 341.
 Dorat (le), 361.
 Douvres, 322, 473.
 Durance, riv., 10.

E

Edesse 227.
 Epte, riv., 271, 455.
 Esnandes, 125.
 Espagne, 31.
 Essards (les) 70.
 Esterp (l'), 121.
 Etampes, 90, 229.
 Etoile (l'), 48.

F

Falaise, 461, 462.
 Felletin, 59.
 Ferrières, 351.
 Ferté-Bernard (la), 377.
 Fontaine-le-Comte, 94, 95.
 Fontenay-le-Comte, 125.
 Fontenelles (les), 475.
 Fontevault, 18, 19, 23, 44, 51, 57,
 69, 120, 121, 212, 433, 467.
 Fontgombaud, 25, 36, 48.
 Fontlebon, 17.
 Fosses (les), 57.
 Foye-Montjau, 177, 192.
 France, 52, 54.

G

Galtière (la), 284.
 Gannerie (la), 317.
 Garnache (la), 92, 134.
 Gartempe, 255.
 Gascogne, 346.
 Gâtine, 11, 42.
 Gençay, 23, 70, 238, 343.
 Gisors, 272, 283, 374.
 Goulet (île de), 455.
 Gournay-en-Bray, 455.
 Grâce-Dieu (la), 122, 229.
 Grénetière (la), 240, 275, 284.
 Gué-de-Trizay, 55.
 Gué-Saint-Remy, 337.
 Guerplic, 469.

H

Hautefort, 484.

TABLE DES NOMS DE LIEUX

I

1.
09, 136.

J

, 209, 407.

6, 207, 209, 227, 234,
475.

, 209, 407.

L

2.

i.
ard, 93, 425.
00, 126, 197, 213, 229,
329, 338, 348, 357,

304, 328, 468.

7.
6, 29, 225, 295.
eau, 277.
).

M

, 121, 136.

).

16, 298, 338, 341.
125.

2.

, 14, 67.

52, 277, 483.
2, 72, 277, 317.
97, 251.
421.

248.

Meilleraie, 37.
Melle, 205.
Mercy-Dieu, 255.
Merpins, 332, 342.
Metz, 229.
Mézeaux, 95.
Migné, 55.
Milan, 114, 117.
Milet, 248.
Mirebeau, 43, 197, 304,
456, 468.
Moissac, 375.
Montauban, 468.
Montazai, 24.
Monthron, 341.
Montcoulant, 71.
Montierneuf, 83, 121.
Monferrand, 59.
Montignac, 76, 332, 334.
Montmajour, 268.
Montmirail, 296.
Montmorillon, 15, 134, 43.
Montoiron 73.
Montreuil-Bellay, 44.
Montreuil-Bonnin, 441.
Montvierge, 131.
Moreaux 210.
Moreilles, 211, 276.
Moselle, riv., 53.
Mouchamps, 241, 242, 275.
Moussais-la-Bataille, 425.

N

Nantes, 114, 468.
Narbonne, 9, 348.
Navarre, 340.
Neufbeury, 284.
Nicosie, 476.
Nîmes, 9.
Niort, 6, 154, 172, 173, 21.
Noirmoutier, 134, 301.
Noisné, 52, 72.
Normandie, 52, 53, 123,
263, 305, 306, 308,
368, 377, 421, 444, 4.
Normands, 134.
Nonancour, 337.
Nouaillé, 15, 84, 86.
Noyers, 35, 52.

O

Oleron, 78, 199, 236, 441.
Orange, 45.
Orbestier (l') 120.
Orléans, 270.
Ormes (les), 315, 316.

P

Paché, 55.
 Palestine, 58, 207, 251.
 Palluau, 93.
 Parc (château du), 240.
 Parthenay, 28, 30, 43, 77, 101, 112, 469, 479.
 Parthenay-le-Vieux, 113.
 Payen, 208.
 Pérat (le), 436.
 Perche, 26.
 Périgueux, 100, 278, 279, 456.
 Péronne, 223.
 Pin (le), 38, 77, 409, 421.
 Pise, 88.
 Pleuville, 277, 317.
 Poiroux, 276.
 Poitiers, 11, 33, 100, 105, 117, 133, 151, 154, 162, 197, 205, 286, 287, 289, 294, 303, 355 et suiv., 439, 467.
 Poitiers-Valentinois, 13, 229.
 Poitou, 128, 199, 203, 204, 228, 229, 298, 311, 321, 368, 379, 457, 467, 468, 478.
 Pons, 338, 343.
 Pont-Achard, 219.
 Pontigny, 38, 49, 55.
 Pontivi, 124, 125.
 Port-de-Piles, 260, 315.
 Pouillé, 107.
 Pozay (vieux), 255.
 Prémontré, 436.
 Preuilly, 48, 255.
 Provence, 9.
 Puy-du-Fou, 143.
 Puy-Beliard, 317.
 Puymaufrais, 55.

R

Ragioles, 28.
 Ré (île de), 85, 483.
 Reims, 33, 101, 243, 244.
 Rennes, 455.
 Rhin, 53.
 Rhône, 10.
 Rocamadour, 362.
 Roche-aux-Moines, 479.
 Rochelle (la), 441, 483.
 Rochefoucaud (la), 60.
 Roche-sur-Yon (la), 52.
 Roches-près-Estampes, 375.
 Roches-Baritaud (les), 56.
 Rouen, 337, 433, 462.
 Roussille (la), 172, 372, 467, 468.

S

Sables-d'Olonne, 277.

Sablanceau, 94.
 Saint-Amand-de-Boixe, 16.
 Saint-Brisson-sur-Loire, 195.
 Saint-Cyprien, 15, 18, 55, 120, 225, 237, 246.
 Saint-Denys, 34, 344.
 Saint-Georges-de-Noisné, 12.
 Saint-Georges-les-Baillargeaux, 177.
 Saint-Gilles, 8, 236, 317.
 Saint-Hilaire-de-Poitiers, 39, 120, 219, 220, 273.
 Saint-Jean-d'Angély, 96, 125, 206.
 Saint-Jean-de-Sauves, 55.
 Saint-Jouin de Marnes, 71.
 Saint-Léger de Poitiers, 47.
 Saint-Maixent, 12, 15, 84, 108, 136, 156, 215, 275.
 Saint-Michel-de-Cluse, 108.
 Saint-Michel-en-l'Herm, 483.
 Sainte-Croix de Poitiers, 84, 225, 292, 441.
 Sainte-Gemme, 229.
 Sainte-Pélage, 34.
 Sainte-Radégonde de Poitiers, 102, 290, 292.
 Sainte-Radégonde de Bois-de-Céné, 134.
 Saint-Saturnin, 237.
 Saint-Séverin, 16, 25, 341.
 Sainte-Trinité, 15.
 Saintes, 33, 100, 206, 219, 308.
 Salisbury, 306.
 Salle des Pas-Perdus, 318.
 Sanzai, 143.
 Saragosse.
 Saumur, 378.
 Savigné, 24, 70.
 Savoie, 304.
 Secondigny, 80.
 Sienne, 243.
 Sommières, 210.
 Surgères, 37, 134.

T

Taillebourg, 308, 369.
 Talbast, ruis., 10.
 Talmont, 202, 276.
 Tenu (le), riv., 91.
 Thénezay, 70.
 Thouars, 42, 77, 204, 282, 468.
 Tibériade, 209.
 Tilliers-sur-Avre, 455.
 Tiraux, 49.
 Tiron, 25, 26, 351.
 Tolède, 270.
 Toulouse, 9, 45, 215, 216, 267, 280, 304, 374.
 Touraine, 83, 465.
 Tours, 456.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

- HISTOIRE DE LA CATHÉDRALE DE POITIERS, 2 volumes in-8°, avec
30 planches 10 fr.
ETUDES SUR LES HISTORIENS DU POITOU, 1 vol. gr. in-8°. 8 fr.
— Epuisé.
MÉLANGES D'ARCHÉOLOGIE, D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE, 4 vol.
in-8°. 60 fr.
HISTOIRE ET THÉORIE DU SYMBOLISME RELIGIEUX, 4 vol. in-8°. —
Quelques exemplaires en restent à. 12 fr.

TOUS CES OUVRAGES SE TROUVENT CHEZ L'AUTEUR

A LA LIBRAIRIE L.-P. GOURAUD

Rue Turgot, à Fontenay-le-Comte

ON TROUVE :

- Les CHRONIQUES FONTENAISIENNES, par La Fontenelle de Vaudoré.
— 1 vol. in-8°, broché 6 fr.
L'HISTOIRE DES MONASTÈRES ET DES ÉVÊQUES DE LUÇON, par La
Fontenelle de Vaudoré. — 2 vol. in-8°, papier vergé. 15 fr.
L'HISTOIRE DE L'ABBAYE ET DE L'ÉVÊCHÉ DE MAILLEZAIS, par l'abbé
Lacurie. — 1 vol. in-8°, broché. 6 fr.
VIE ABRÉGÉE ET POPULAIRE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, par
M. l'abbé Gandouin, chanoine titulaire de Luçon. — 1 vol.
in-12, broché. 1 fr. 25
LE TIERS-ÉTAT DU POITOU en 1789, par MM. Beauchet-Filleau,
2 vol. in-8° grand-raisin :
1° Le Tiers-Etat 4 fr.
2° Le Clergé 4 fr.
SAINT DOMNIN D'AVRILLÉ ET SES COMPAGNONS MARTYRS, par M. l'abbé
H. Rivalland, curé d'Avrillé. — 1 vol. in-8°, br. 3 fr. 50

EN COURS DE PUBLICATION

HISTOIRE GÉNÉRALE DU POITOU

PAR M. LE CHANOINE AUBIER

10 volumes grand in-8° raisin. — 6 fr. le volume par souscription. —

Le neuvième volume est sous presse.

Ce grand ouvrage, exécuté sur un plan vaste et aussi complet que
le comportent les annales d'une des plus intéressantes provinces de
la France, est généralement goûté des connaisseurs : on y trouvera
l'histoire de toutes les familles et de toutes les localités remarquables
des trois départements de l'ancien Poitou.

Fontenay-le-Comte. — L.-P. Gouraud.

MAY 7 - 1928